FG
13R6
.R35
C57
1996
EMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mrenanhieretaujo00cogn

M. RENAN

HIER ET AUJOURD'HUI

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES.

M. RENAN

HIER ET AUJOURD'HUI

PAR

M. L'ABBÉ J. COGNAT

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PARIS

JULES GERVAIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

1886

LETTRE

DU

CARDINAL L. JACOBINI

A M. le chanoine Joseph Cognat, curé de Notre-Dame des Champs, à Paris.

65958

Illmo Signore,

L'omaggio che V. S. Illma intese di rendere al S. Padre umiliandogli i due scritti dati testè alla luce, l'uno dal titolo : *Lettres d'un curé à ses paroissiens*, e l'altro : *M. Renan hier et aujourd'hui*, riuscì alla Santità sua ancor più gradito, poichè ebbe campo di notare come i talenti, onde il Signore si piacque di arricchirla, ed il tempo non assorbito dalle cure del parrocchiale ministero, vengano così utilmente e nobilmente spesi.

Ed è nel Pontificio nome che io debbo encomiare la di Lei pietà ed il suo zelo, ed assicurarla della compiacenza onde il Capo della Chiesa riguarda quanto Ella fa pel bene delle anime, aggiungendo alla manifestazione di questi sentimenti la particolare Benedizione con la quale intende di darne indubbio contrassegno.

Ed ora a me non resta che profittare della opportunità per confermarmi con distintassima.

Di V. S. Illma.

Roma, 26 febbrajo 1886.

Affmo per servirla,

L., card. Jacobini.

Très honoré Monsieur,

L'hommage que vous avez fait au Saint-Père des deux ouvrages que vous avez récemment publiés, ayant pour titre, l'un : *Lettres d'un curé à ses paroissiens*, et l'autre : *M. Renan hier et aujourd'hui*, a été d'autant plus agréable à Sa Sainteté qu'il lui a permis de constater combien utilement et noblement vous employez les talents dont il a plu à Dieu de vous enrichir, et les quelques loisirs que vous laisse le ministère paroissial.

C'est au nom du Souverain Pontife que je viens vous féliciter de votre piété et de votre zèle, et vous assurer de la satisfaction avec laquelle le Chef de l'Église voit tout ce que vous faites pour le bien des âmes. Comme témoignage manifeste de ces sentiments, Sa Sainteté vous envoie une particulière bénédiction.

Je suis heureux de profiter de l'occasion, très honoré Monsieur, pour vous exprimer mes sentiments de considération distinguée et me dire tout à votre service.

Rome, 26 février 1886.

L., card. Jacobini.

LETTRE

DE

Mgr L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN

A M. l'abbé Cognat, curé de Notre-Dame des Champs.

Mon cher Abbé,

Le succès qu'a obtenu la première édition de votre livre ne surprend aucun de ceux qui l'ont lu. Il vous appartenait plus qu'à tout autre de restituer ses véritables couleurs au tableau que M. Renan a tracé de sa jeunesse, puisque, ayant été son compagnon d'humanités, vous l'êtes demeuré de ses études cléricales, et que, longtemps après sa défection, vous l'avez suivi, dans les rangs ennemis, de ce regard triste et tendre qui est le suprême appel de l'amitié déçue. Même en rétablissant aujourd'hui, trait pour trait, la réalité défigurée dans ses *Souvenirs*, en opposant à votre adversaire de constantes et nécessaires contradictions, vous sentez encore pour lui quelques mouvements de cette affection intime que le devoir vous imposa de rompre, mais qu'aucune offense n'eût pu déraciner.

Triste destinée de cet homme, capable d'inspirer de tels attachements et de s'en montrer si peu digne! Étrange nature, toute de contrastes : la hardiesse pour assaillir et la promptitude à se dérober; nulle constance à soi-même, mais d'incessantes métamorphoses qui le rendent aussi séduisant à approcher, qu'impossible à saisir; l'excès de la jactance sous une modestie feinte; des visées ambitieuses, de hautes aspirations, des rêves sans bornes, resserrés dans l'égoïsme étroit, amoindris par une fatuité impudente à force d'être ingénue.

Comment un esprit si vain eût-il négligé la parure du style? Il a fait plus que de s'en orner, il s'y est enseveli. Ses écrits, plus précieux qu'élégants, assemblage de phrases et de pensées, sans autre lien que la continuité du paradoxe, fatiguent plus qu'ils n'éveillent l'attention; on se lasse à chercher sous les voiles flottants de l'image les contours d'une idée précise. Pareille aux ombres évoquées par les magiciens antiques, la vérité qu'il « adore » n'est qu'un fantôme.

M. Renan a porté son propre anathème : « Malheur au vague, mieux vaut le faux. » Hélas! de l'un et de l'autre ses œuvres sont remplies, et leur caractère ne justifie que trop cette préférence donnée à l'erreur. A quoi s'efforce-t-il depuis tant d'années, sinon à obscurcir le jour qui l'éblouit? « Qu'est-ce que la vérité? » disait Pilate à Jésus prisonnier. Puis, craignant une réponse à sa confusion, il sortait sans l'attendre. La réponse, M. Renan la connaît; elle l'obsède. « Je suis un prêtre manqué, » avoue-t-il, confessant par là que c'est lui qui s'est refusé à la lumière, non la lumière qui lui a fait défaut. Il en sent tellement l'empire, il en redoute si fort le succès, que, par une prudence unique et lamentable, il s'est prémuni contre le triomphe de la vérité dans son cœur, sans prendre garde qu'en voulant s'en garantir, il l'annonce. Cependant, vous qui savez de Dieu les miséricordes infinies, vous demeurez en attente. Si votre main n'hésite pas à démasquer le séducteur, si votre plume, avec autant de force que de justesse, perce les erreurs dont ses *Souvenirs* sont tissus, c'est le soin des âmes qui vous conduit; ni le zèle ne vous égare, ni l'espérance ne vous quitte. Vous invoquez celui qui souffrit le renoncement de Pierre, qui pria pour ses bourreaux et qui eût pardonné à Judas, si Judas ne s'était mis à couvert de la divine pitié. Je bénis votre œuvre et m'associe à vos vœux, en vous renouvelant l'assurance de ma sincère affection.

† Léon, *archevêque de Rouen.*

Rouen, le 10 février 1886.

PRÉFACE

Lorsque j'ai commencé cette étude, mon intention n'était pas de composer un livre; mais simplement d'annoter les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, publiés par M. Ernest Renan, dans la *Revue des Deux-Mondes*. M. Renan a fait un livre de ses articles. A son exemple, et obéissant à de nombreuses et pressantes instances, j'ai réuni les miens en une brochure qui a été promptement épuisée. J'en donne, aujourd'hui, une nouvelle édition revue et augmentée de trois nouveaux chapitres qui ont paru, comme les autres, dans le *Correspondant*.

J'ai entendu faire une œuvre apologétique, défendre le christianisme, son dogme, sa mo-

rale, comme c'est le droit et le devoir de tout prêtre catholique, et non attaquer M. Renan que j'ai trop aimé pour vouloir et pouvoir le haïr. S'il sort diminué de cet écrit, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Il s'identifie si intimement avec les idées fausses et pernicieuses qu'il professe en philosophie et en histoire, en religion et en morale; l'œuvre et l'ouvrier forment un tout uni par des liens si étroits, qu'il est impossible d'atteindre l'une sans risquer de blesser l'autre.

Ce sera mon excuse auprès de ceux qui seraient tentés de m'accuser de n'avoir pas assez ménagé les droits d'une ancienne et intime amitié. Dieu sait ce qu'il m'en a coûté pour encourir, même sans fondement, un pareil reproche. Mais, moi aussi, j'ai dit mon *Dominus pars*, et entre la cause de Dieu et de son Église attaquée, et l'amitié d'un écrivain qui met toutes les ressources de son esprit et tout le prestige de son talent à l'attaquer, mon devoir, pour douloureux qu'il fût, ne m'a pas semblé douteux.

Les nombreux et hauts suffrages que j'ai

reçus me laissent espérer que je n'ai pas perdu mon temps et ma peine. J'ai surtout écrit ce livre pour les nombreux étudiants de nos écoles publiques. Puissent-ils trouver dans sa lecture un contre-poison au venin de l'erreur et à la corruption du vice, qui mettent en péril, chaque jour, avec l'intégrité de leur intelligence et la dignité de leur vie, l'avenir de notre cher pays.

Paris, en la fête de l'Epiphanie, 6 janvier 1886.

M. RENAN

HIER ET AUJOURD'HUI

CHAPITRE PREMIER

I. Motifs de cet écrit. — II. Enfance de M. Renan, ses premiers maîtres. — III. Famille de M. Renan. — IV. Le bonhomme *Système*, la petite Noémi. — Prière de M. Renan sur l'Acropole, à Athènes. — V. Quelques réflexions sur le récit de M. Renan.

I

M. Renan a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1), ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Son but est de fournir des documents authentiques à ses biographes futurs, et surtout de tourner à son bénéfice particulier cette maxime qu'il édicte en faveur des renégats en général : « La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne; on est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

(1) Voir les articles de la *Revue*, réimprimés en un volume in-8°, 1883.

Un aphorisme si nouveau n'entre pas de plein droit dans la conscience humaine. A tout le moins, il souffre des exceptions; et l'on comprend que l'auteur de la *Vie de Jésus* mette un certain prix à n'être pas confondu avec les apostats vulgaires qui ont jeté le froc aux orties, « par d'autres raisons, comme il le dit finement, que celles tirées de l'hébreu et de la philologie ».

Donc, comme tous les grands artistes, M. Renan a voulu se peindre lui-même, et je reconnais sans peine la touche magistrale de son pinceau. Mais au-dessous de la forme il y a le fond. Le peintre a-t-il été aussi vrai qu'habile? Le portrait est-il ressemblant au modèle? M. Renan a le culte de l'idéal et l'horreur du concret. En posant devant les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, il s'est gardé soigneusement de tomber dans le *réalisme*. Artiste délicat plutôt qu'historien fidèle, il a écrit sa propre biographie comme la *Vie de Jésus*, et pris en moindre souci la vérité exacte des faits que ce précepte d'Horace que nous avons étudié ensemble :

Quae
Desperat tractata nitescere posse, relinquit;
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Il a donc laissé dans l'ombre ce qui, mis en lumière, aurait peut-être amoindri le héros, et, par un savant mélange du fictif avec le réel, il s'est efforcé de ramener à une harmonieuse unité les traits les plus

disparates de son caractère et les faits les plus discordants de sa vie.

Je ne puis pas lui en faire un crime. Tout homme qui se produit devant le public a le droit de faire sa toilette et, s'il n'est un Augustin pénitent, de ne se présenter que par les beaux côtés. Si donc la personne de M. Renan était seule en cause, si je n'avais devant moi qu'un portrait plus ou moins flatté, je n'aurais ni l'envie ni le mauvais goût de critiquer cette œuvre d'art. Moins que personne, j'aurais été tenté d'entreprendre une tâche qui répugne à mon besoin impérieux de bienveillance et d'admiration, et ravive en moi le souvenir de l'une des plus grandes tristesses de ma vie.

Il fut un temps où M. Renan était mon plus intime ami. Je m'en souviens comme d'hier. Je n'ai pas oublié cette adjuration émue qu'il m'adressait en 1845 : « Quelque opinion que vous soyez obligé d'avoir de ma situation actuelle et de l'innocence de mon âme, conservez-moi du moins votre amitié. Des erreurs et même des fautes ne peuvent suffire pour la rompre... Vous êtes presque le seul dépositaire de mes pensées les plus secrètes; au nom du ciel, montrez-moi de l'indulgence et consentez encore à m'appeler votre frère. »

J'ai des raisons de croire que M. Renan n'attache plus le même prix à mon amitié et à mon estime. Pour moi, je l'ai trop aimé pour l'oublier ou le haïr. Dieu sait les sentiments que j'ai conservés et que je conserve au fond de mon cœur, après trente-six ans

d'une séparation absolue, pour ce frère de mon éducation littéraire et cléricale, pour cet ami de mes premières et plus pures années. Je continue à aimer en lui tout ce qu'il affecte, hélas! de renier lui-même, cette *pauvre âme déveloutée*, comme il dit, mais toujours immortelle, créée à l'image de Dieu et marquée du caractère indélébile du baptême; j'aime ce chrétien malgré lui, ce séminariste demeuré, en dépit de ses efforts et des lieux qu'il fréquente, tout imprégné des parfums de l'encens, ce lévite, qui, après avoir perdu sa foi pour courir après une science toujours fuyante, comme le mirage des sables du désert, se reprend, malgré tout, à regarder en arrière et à redire dans ses moments de lassitude : Jésus-Christ, Jésus-Christ!

Je suis donc demeuré fidèle aux sentiments de nos premières années, et je ne viens pas faire ici une œuvre de rancune, mais de légitime défense.

M. Renan, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, comme dans ses diverses publications d'histoire et de critique religieuse, ne se confine pas dans les régions sereines et désintéressées de l'art pur. Il ne se borne pas à plaider *pro domo sua*, pour cette frêle et branlante cabane qu'il s'est construite laborieusement avec des matériaux d'outre-Rhin. Il s'efforce de prouver en sa personne que l'apostasie peut être non seulement une nécessité logique, mais un devoir de conscience, et que, s'il a abjuré le christianisme, ç'a été pour conserver sa raison et sauver sa vertu. Allant plus loin encore, et

s'appuyant toujours sur sa propre expérience, il soutient que tout homme doué de sens critique et usant de la plénitude de sa raison ne peut, à l'heure qu'il est, devenir ou demeurer logiquement et honnêtement chrétien.

Une thèse aussi radicale provoque une réponse, et puisque M. Renan en appelle à son expérience personnelle, je le suivrai sur ce terrain, quelque glissant qu'il soit, non pour amoindrir l'homme, mais pour rétablir dans toute leur vérité concrète les faits dont il tire de si graves conséquences.

A défaut des qualités nécessaires peut-être pour remplir cette tâche, j'ai un titre sérieux qui m'impose ce devoir. J'ai été le témoin oculaire des faits que raconte M. Renan et le confident intime de la crise morale qui l'a arraché du sein de l'Église, pour le précipiter dans l'abîme sans fond du scepticisme. J'en ai vu l'origine, j'en ai suivi, jour par jour, les progrès, les phases émouvantes et le triste dénouement. M. Renan ne peut récuser mon témoignage; car il m'écrivait encore le 5 septembre 1846, presque à la veille de notre séparation définitive, ces paroles textuelles : « Je bénis Dieu, mon cher, de « m'avoir donné en vous quelqu'un qui sait si bien « me deviner, que je n'ai pas besoin de lui exposer « l'état de mon cœur. » Quant à mes souvenirs, ils ont été gravés dans ma mémoire par un chagrin qui les a rendus ineffaçables. J'ai d'ailleurs sous les yeux, pour les faire revivre au besoin, des témoignages écrits par M. Renan, et absolument irrécusables.

II

Mes relations avec M. Ernest Renan datent de 1838. Nous nous rencontrâmes pour la première fois au petit séminaire de Saint-Nicolas, dirigé par M. l'abbé Dupanloup. Le futur auteur de la *Vie de Jésus* y avait obtenu une bourse, grâce à ses succès au petit séminaire de Tréguier et à la protection d'un chanoine, son compatriote, M. Tresvaux du Fraval. J'y étais arrivé dans les mêmes conditions de l'extrémité opposée de la France. Je n'ai donc pas connu les quinze premières années de sa vie, et je n'en sais que ce qu'il en a révélé à tout le monde. Cette révélation est assez complète et fort intéressante; elle jette des clartés sur sa trempe d'esprit, sur son caractère et sur sa vie. Si M. Renan *n'était pas fait en allant à Paris*, comme il le prétend, on peut lui accorder qu'il était au moins ébauché.

M. Renan est né à Tréguier, « une ville tout ecclésiastique, étrangère au commerce, à l'industrie, un vaste monastère, où nul bruit du dehors ne pénétrait, où l'on appelait vanité ce que les autres hommes poursuivent, et où ce que les laïques appellent chimère passait pour la seule réalité ». Les environs de la ville présentaient le même caractère. « On y nageait en plein rêve, dans une atmosphère aussi mythologique au moins qu'à Bénarès ou à Jaguernat. » C'est dans ce milieu que se passa l'enfance de

M. Renan, et il y contracta, dit-il, un indestructible pli. La cathédrale de Tréguier, « chef-d'œuvre de légèreté, fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible », fut son premier maître. Ce *paradoxe architectural*, sous les voûtes duquel il passait de longues heures, lui faussa l'esprit, au point de faire de lui un homme chimérique, d'une complète incapacité pratique, d'une antipathie instinctive contre la bourgeoisie, et pour tout résumer d'un mot, « un disciple de saint Tudwall, de saint Iltud et de saint Cadoc, dans un siècle où l'enseignement de ces saints n'a plus aucune application ».

M. Renan eut d'autres maîtres à Tréguier. Le portrait qu'il en trace ne se prête pas à l'analyse. C'est un chef-d'œuvre dans l'art où il excelle d'amener le cliquetis des mots et des idées et, comme il dit, de montrer au monde le petit carillon qui est en lui. Je transcris donc ici ses propres paroles.

« Un clergé sérieux, désintéressé, honnête, veillait à la conservation de ces croyances avec assez d'habileté pour ne pas les affaiblir et néanmoins pour ne pas trop s'y compromettre. Ces dignes prêtres ont été mes premiers précepteurs spirituels, et je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi. Toute parole d'eux me semblait un oracle; j'avais un tel respect pour mes maîtres, que je n'eus jamais un doute sur ce qu'ils me dirent avant l'âge de seize ans, quand je vins à Paris. J'ai eu, depuis, des maîtres autrement brillants et sagaces; je n'en ai pas connu de plus vénérables, et voilà ce qui cause souvent des

dissidences entre moi et quelques-uns de mes amis. J'ai eu le bonheur de connaître la vertu absolue; je sais ce que c'est que la foi: et bien que plus tard j'ai reconnu qu'*une grande part d'ironie a été cachée par le séducteur suprême dans nos plus saintes illusions*, j'ai gardé de ce vieux temps de précieuses expériences. Au fond, je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. La foi a cela de particulier que, disparue, elle agit encore... Après qu'Orphée, ayant perdu son idéal, eut été mis en pièces par les Ménades, sa lyre ne savait toujours dire qu'Eurydice, Eurydice.

« La règle des mœurs était le point sur lequel ces bons prêtres insistaient le plus, et ils en avaient le droit par leur conduite irréprochable. Leurs sermons sur ce sujet me faisaient une impression profonde, qui a suffi à me rendre chaste toute ma jeunesse. Ces prédications avaient quelque chose de solennel qui m'étonnait. Les traits s'en sont empreints si profondément dans mon cerveau, que je ne me les rappelle pas sans une sorte de terreur. Tantôt c'était l'exemple de Jonathas, mourant pour avoir mangé un peu de miel : *Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior*. Cela me faisait faire des réflexions sans fin. Qu'était-ce que ce peu de miel qui fait mourir? Le prédicateur se gardait de le dire, et accentuait son effet par ces mots mystérieux : *tetigisse*, *periisse*, dits d'un ton profond et larmoyant. D'autres fois, le texte était ce passage de Jérémie : *Mors ascendit per fenestras*, qui m'intriguait encore beaucoup plus. Cette

mort qui monte par les fenêtres, ces ailes de papillon que l'on souille dès qu'on les touche, qu'est-ce que cela pouvait être? Le prédicateur disait ces mots le front plissé, le regard au ciel. Ce qui mettait le comble à mes préoccupations était un endroit de la vie de je ne sais quel saint personnage du dix-septième siècle, lequel comparait les femmes à des armes à feu qui blessent de loin. Pour le coup, je n'en revenais pas; je faisais les plus folles hypothèses pour imaginer comment une femme peut ressembler à un pistolet. Quoi de plus incohérent? La femme blesse de loin, et voilà que d'autres fois on est perdu pour la toucher. C'était à n'y rien comprendre...

« Dans la bouche de personnes en qui j'avais une confiance absolue, *ces saintes inepties* prenaient une autorité qui me saisissait jusqu'au fond de mon être. Maintenant, avec ma pauvre âme déveloutée de cinquante ans, cette impression dure encore. La comparaison des armes à feu, surtout, me rendait extrêmement réservé. Il m'a fallu des années et presque les approches de la vieillesse, pour voir que cela aussi est vanité, et que l'*Ecclesiaste* seul fut un sage, quand il dit : « Va donc, mange ton pain en joie avec la femme que tu as une fois aimée. » Mes idées à cet égard survécurent à mes croyances religieuses, et c'est ce qui me préserva de la choquante inconvenance qu'il y aurait eu, si les gens du monde avaient pu prétendre que j'avais quitté l'état ecclésiastique par d'autres raisons que celles tirées de l'hébreu et de la philologie. L'éternel lieu commun : « Où est

la femme? » par lequel les laïques croient pouvoir expliquer tous les cas de ce genre est quelque chose de fade qui porte à sourire ceux qui connaissent les choses comme elles sont.

« Mon enfance s'écoulait dans cette grande école de foi et de respect. La liberté, où tant d'étourdis se trouvent portés du premier bond, fut pour moi une acquisition lente. Je n'arrivai au point d'émancipation que le gamin de Paris atteint sans aucun effort de réflexion, qu'après avoir traversé Gesenius et toute l'exégèse allemande. Il me fallut dix années de méditation et de travail forcené, pour voir que mes maîtres n'étaient pas infaillibles. Le plus grand chagrin de ma vie a été, en entrant dans cette nouvelle voie, de contrister ces maîtres vénérés; mais *j'ai la certitude absolue que j'ai eu raison*, et que la peine qu'ils éprouvèrent fut la conséquence de ce qu'il y avait de *respectablement borné* dans leur manière d'envisager l'univers. »

Cette citation est un peu longue; mais je n'ai pas eu le courage de gâter par une analyse ce petit chef-d'œuvre littéraire. M. Renan y roule avec une délicatesse et un soin exquis, « dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts », sa foi naïve et la timide pudeur de son enfance, la vertu et l'enseignement de ses maîtres, la vénération et la reconnaissance qu'il leur garde. Impossible de dire à ces maîtres vénérés, leurs *saintes illusions*, leurs *saintes inepties*, leur *manière respectablement bornée* d'envisager l'univers avec plus de grâce et de respect. Si

d'un côté, il les montre en chaire débitant de *saintes inepties*, le front plissé, le regard au ciel, d'autre part, pour racheter cette innocente ironie et le chagrin qu'il leur a causé par sa défection, il leur adresse cette touchante apostrophe : « Vieux et chers maîtres, maintenant presque tous morts, dont l'image m'apparaît souvent dans mes rêves, non comme un reproche, mais comme un doux souvenir, je ne vous ai pas été aussi infidèle que vous le croyez. Oui, j'ai reconnu que votre histoire était insuffisante, que votre critique n'était pas née, que votre philosophie naturelle était tout à fait au-dessous de celle qui nous fait accepter comme un dogme fondamental : *Il n'y a pas de surnaturel particulier;* mais au fond vous avez raison et je suis toujours votre disciple. La vie n'a de prix que par le dévouement à la vérité et au bien. »

Je doute qu'en ce monde ou en l'autre ces vieux et chers maîtres acceptent la paternité intellectuelle et morale d'un disciple qui déclare qu'il n'y a pas de surnaturel particulier, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de miracle; et je crains fort qu'une reconnaissance exprimée en ces termes ne paraisse injurieuse à leur foi et à leur mémoire. Que le dévouement à la vérité et au bien puisse logiquement se concilier avec la philosophie naturelle de M. Renan, c'est une question qui trouvera plus tard sa place dans cette étude psychologique. Pour le moment je me borne à faire une observation qui me semble avoir une grande importance.

M. Renan prétend qu'il n'arriva au point d'émancipation que le gamin de Paris atteint sans aucun effort de réflexion qu'après avoir traversé pendant dix ans Gesenius et toute l'exégèse allemande. Ailleurs il réduit ce temps de moitié et nous dit qu'il lui fallut « cinq ou six ans de recherches ardentes, l'hébreu, les langues sémitiques, Gesenius, Ewald et la critique allemande, pour arriver juste au résultat que ce petit drôle atteint tout d'abord et comme du premier bond ». Or le fait est que l'hébreu est encore plus innocent que la femme de son émancipation intellectuelle (1). Ce n'est pas l'exégèse, c'est la philosophie allemande qui a été la cause extérieure ou, comme disent les logiciens, la cause occasionnelle du scepticisme radical dont il se glorifie aujourd'hui. Dès le séminaire d'Issy, M. Renan n'était plus chrétien, et il loue M. Gottofrey d'en avoir eu l'intuition et de lui avoir déclaré à lui-même. J'ai sous les yeux une lettre de lui qui constate le même fait. Ici, d'ailleurs, les dates sont certaines. Ce n'est qu'au séminaire de Saint-Sulpice que nous commençâmes, lui et moi, à étudier l'hébreu et les langues sémitiques, et pendant les deux ans que dura cette étude, M. Renan ne savait guère de Gesenius, d'Ewald et de l'exégèse allemande que ce que lui en apprenait jour par jour notre professeur, M. Lehir. Quelque peu de temps qu'il donnât à l'étude de la théologie et quel-

(1) M. Renan reconnaît ailleurs que sa sœur, Mlle Henriette Renan, eut sur la direction de son esprit et de sa vie une influence très sérieuse. La femme est donc dans son cas.

que opiniâtre que fût son travail, il n'aurait pu, en deux ans, traverser, comme il dit, Gesenius, et s'approprier toute la science critique d'Allemagne, apprendre à fond l'allemand et les langues sémitiques. La vérité sur ce point important d'histoire psychologique est que le scepticisme religieux de M. Renan a été la suite de son scepticisme rationnel, et qu'avant de perdre la foi il avait abjuré les premiers principes de la raison. La suite de ce travail ne laissera pas subsister l'ombre d'un doute sur ce fait capital.

III

En même temps que de ses premiers maîtres, M. Renan parle longuement de sa famille. Il fait remonter jusqu'au cinquième siècle l'établissement de ses ancêtres en Bretagne. « Il y a, dans le pays de Goelo ou d'Avangour, sur le Trieux, un endroit que l'on appelle le Lédano... Sur les bords du Lédano est une grande ferme qui s'appelait Kéranbélec ou Meskanbélec. Là était le centre du clan des Renan, bonnes gens venus du Cardigan, sous la conduite de Fragan, vers l'an 480. Ils vécurent là treize cents ans d'une vie obscure, faisant des économies de pensées et de sensations dont le capital accumulé m'est échu. Je sens que je pense pour eux et qu'ils vivent en moi... Mon incapacité d'être méchant ou seulement de le paraître me vient d'eux... Peu avant la révolution trois d'entre eux gréèrent une barque en commun

et se fixèrent à Lézardrieux. Ils vivaient ensemble sur la barque, le plus souvent retirée dans une anse du Lédano; ils naviguaient à leur plaisir, et quand la fantaisie leur en prenait. »

On voit que les ancêtres de M. Renan avaient quelque ressemblance avec les apôtres. Voici en quoi ils en différaient.

« Mon grand-père, l'un d'eux, fit une étape de plus dans la vie citadine; il vint à Tréguier. Quand éclata la révolution, il se montra patriote ardent, mais honnête... Les événements de 1814 et de 1815 le mirent hors de lui... Mon père partageait les mêmes sentiments. Il fit les campagnes de l'amiral Villaret-Joyeuse. Pris par les Anglais, il passa plusieurs années sur les pontons. Chaque année, sa jouissance était d'aller, le jour où l'on tirait au sort, humilier les recrues nouvelles de ses souvenirs de volontaire. » Il vécut et mourut pauvre, en vrai marin, né pour naviguer et se battre, et n'entendant rien aux affaires.

M. Renan parle aussi de ses oncles. L'oncle Pierre était toujours par voies et par chemins, passait ses jours et ses nuits au cabaret, et lisait, aux gens du peuple qui l'adoraient, *Don Quichotte*, *Gil Blas*, *le Diable boiteux*. De la sorte il mangea le peu qu'il avait, devint un « pur vagabond » et finit par mourir au bord d'un chemin. « Pauvre oncle Pierre, s'écrie M. Renan, j'ai bien pensé à lui. Cette tardive estime sera sa seule récompense. Le paradis métaphysique ne serait pas sa place. »

Les autres oncles de M. Renan, plus réglés que

l'oncle Pierre, étaient pour la plupart grands patriotes aussi. « Quand il y avait des deuils publics, par exemple, à propos de la trahison de Dumouriez, mes oncles laissaient croître leur barbe, sortaient avec des mines consternées, des cravates énormes et des vêtements en désordre. » L'oncle Y tranchait sur tous les autres; il était très révolutionnaire et, quoique au fond très honnête, ne répugnait pas à la guillotine. Quant à l'oncle Homais, horloger et voltairien, il était désolé des succès classiques de son neveu, parce qu'il voyait en lui une future colonne de l'Église. Plus tard, lors de ses écrits, il triompha. « Je me reproche quelquefois, dit M. Renan, d'avoir contribué au triomphe de M. Homais sur son curé. Que voulez-vous? C'est M. Homais qui a raison. Sans M. Homais, nous serions tous brûlés vifs. » Et pour la troisième fois, M. Renan ajoute cette réflexion mélancolique qui semble obséder son esprit. « Quand on s'est donné bien du mal pour trouver la vérité, il en coûte d'avouer que ce sont les frivoles, ceux qui sont bien résolus à ne lire jamais saint Augustin ou saint Thomas d'Aquin, qui sont les vrais sages. Gavroche et M. Homais arrivant d'emblée et avec si peu de peine au dernier mot de la philosophie! C'est bien dur à penser. »

Quant à ses tantes, car il parle aussi de ses tantes, M. Renan croit devoir nous apprendre qu'elles restèrent presque toutes sans se marier; mais qu'elles n'en furent pas moins heureuses, « grâce à un esprit de sainte enfance qui rendait tout léger ».

Leur respectable mère était un fort aimable modèle de l'ancienne bourgeoisie, et les dames nobles l'avaient en haute estime. Quand la révolution éclata, elle l'eut en horreur, et se mit à la tête des personnes qui cachaient les prêtres insermentés. La messe se disait dans son salon. Les dames nobles étant dans l'émigration, elle regardait comme son devoir de les remplacer en cela. « La piété de ma grand'mère, ajoute M. Renan, sa politesse, son culte pour l'ordre établi, me sont restés comme une des meilleures images de cette vieille société fondée sur Dieu et le roi, deux étais qu'il n'est pas sûr qu'on puisse remplacer. »

M^me^ Renan, paraît-il, différait beaucoup de sa mère. Elle était, à ce que dit son fils, pleine d'esprit, rieuse, ouverte, curieuse, avait plus d'amour que de haine pour la révolution, dont les grandes et terribles scènes avaient laissé en elle une empreinte ineffaçable. Quand elle s'égarait en ces souvenirs, sa vie semblait revivre tout entière. « J'ai pris d'elle, dit M. Renan, un goût invincible de la révolution, qui me la fait aimer malgré ma raison, et malgré tout le mal que j'ai dit d'elle... Je n'efface rien de ce que j'ai dit, mais... je commence à croire que c'est peut-être ce que nous avons fait de mieux, puisqu'on en est si jaloux. » J'ai de M. Renan un autre portrait de sa mère qui me semble plus vrai et qui, dans tous les cas, est plus digne de sa piété filiale. Il est vrai que le premier a été tracé en 1845, en pleine monarchie, et le second en 1876, sous notre troisième république.

Ce que j'ai connu indirectement de Mme Renan ne m'a jamais laissé soupçonner son amour pour la révolution. Je savais seulement qu'en bonne et simple chrétienne, elle croyait fermement au *paradis métaphysique*, et que, comprenant peu les idées de son fils, elle ne doutait pas, même après la *Vie de Jésus*, que son Ernest ne méritât dans ce paradis une place plus assurée que l'oncle Pierre. Je me suis laissé dire, sans le vérifier, que M. Renan, très tolérant pour la foi de sa mère, aurait, à sa prière, fait baptiser son premier enfant (1).

IV

Dans cette galerie de portraits de famille, M. Renan introduit deux étrangers, un vieillard et une jeune fille : le bonhomme Système et la petite Noémi.

(1) Le fait que je n'indique ici que par ouï-dire m'a été confirmé depuis par le prêtre qui a baptisé le fils de M. Renan, et qui est devenu curé de l'une des plus importantes paroisses de Paris. Voici un extrait de la lettre qu'il m'a écrite à cette occasion.

« Vous pouvez affirmer absolument que M. Ernest Renan a fait baptiser, à l'église de Saint-Thomas d'Aquin, un de ses enfants. C'est moi qui l'ai baptisé en 1857. Je fis le baptême comme vicaire de garde. Mme Renan, aïeule paternelle de l'enfant, était marraine. Nous échangeâmes quelques paroles de piété. Je me souviens encore qu'elle me dit avec émotion : « Ah! monsieur l'abbé, priez « bien pour que ce petit enfant soit pieux, comme l'était autrefois « son père. »

« Ernest Renan assistait au baptême, sa tenue a été correcte et silencieuse; il a signé l'acte qui se trouve dans les registres paroissiaux, où je viens de le vérifier.

« L'acte est du 11 novembre 1857. L'enfant, Ernest-Ary, était né le 28 octobre précédent. »

Le premier « compta pour quelque chose parmi les causes qui firent de M. Renan bien plus un fils de la révolution qu'un fils des croisés ». Il le range donc parmi ses ancêtres, quoiqu'il n'ait jamais su son nom, et ne lui ait jamais parlé. C'était en effet un personnage singulier; il n'était pas de Tréguier et n'avait pas de famille. Il avait d'abord essayé d'avoir des rapports avec les gens du pays, et de leur dire quelques-unes de ses idées. Naturellement personne n'y comprit rien. Le mot *système* qu'il prononça deux ou trois fois parut drôle. On l'appela *Système*, et bientôt il n'eut plus d'autre nom. Comprenant que, s'il continuait à parler, les enfants lui jetteraient des pierres, il se tut en vrai sage. Son silence lui valut le repos, et son visage sérieux, mais non triste, plutôt aimable que malveillant, vraie image de Spinoza, le *saint d'Amsterdam*, lui concilia même le respect. Les Bretons ne comprenaient pas, mais ils s'inclinaient. Quoique le clergé ne parlât pas de lui au prône, il le voyait de très mauvais œil, et il avait pour cela ses raisons. Système ne mettait jamais les pieds à l'église et évitait avec un soin scrupuleux tout ce qui l'aurait obligé à manifester *une foi matérielle*. Mais ce qui était beaucoup plus grave, il possédait une bibliothèque considérable, composée d'écrits du dix-huitième siècle, « toute cette grande philosophie, dit M. Renan, qui, en somme, a plus fait que Luther et Calvin ». Il ne se contentait pas de la savoir par cœur, mais il en louait les volumes à quelques lettrés du lieu, et vivait des petits béné-

fices que lui rapportait ce prêt. Bien entendu, l'obscurantisme du clergé ne pouvait trouver son compte à cette diffusion de lumière, et la bibliothèque de Système était une sorte de puits de l'abîme dont on ne parlait qu'avec horreur. M. Renan partageait cette horreur, et ce ne fut que lorsque ses idées philosophiques se furent assises, qu'il songea qu'il avait eu « le bonheur dans son enfance de voir un véritable sage ». Il n'avait pas eu le bonheur d'être son disciple, mais quelques mots qu'il avait retenus de lui sans d'abord les comprendre lui ont depuis suffi pour reconstruire sans peine les idées du philosophe.

M. Renan les résume ainsi, en les déclarant vraies et conformes aux siennes. « Dieu était pour lui l'ordre de la nature, la raison intime des choses. Il ne souffrait pas qu'on le niât. Il aimait l'humanité comme représentant la raison et haïssait la superstition comme la négation de la raison. Sans avoir le souffle poétique que le dix-neuvième siècle a su ajouter à ces grandes vérités, Système, j'en suis sûr, vit très haut et très loin. Il était dans le vrai. Loin de méconnaître Dieu, il avait honte pour ceux qui imaginent le toucher. Perdu dans une paix profonde et une sincère humilité, il vit que les erreurs des hommes méritent plus de pitié que de haine. Il était évident qu'il méprisait son siècle. La renaissance de la superstition qu'il avait crue enterrée par Voltaire et Rousseau, lui semblait, dans la génération nouvelle, le signe d'un complet abêtissement. »

Ce sage qui voyait si haut et si loin, cet amant de l'humanité, ce contemplatif, perdu dans une paix profonde et une sincère humilité, aux yeux de qui les erreurs des hommes méritaient plus de pitié que de haine, n'était rien moins, au témoignage de M^me^ Renan, qu'un vieux terroriste qui tint la guillotine en permanence à Lannion, tant que dura Robespierre. « Tant il est vrai, remarque M. Renan, que l'homme, pour être bon, n'a pas besoin de trouver une base logique à sa bonté et qu'on peut devenir brûleur d'hommes par sensibilité, charité, comme on le verra quand *notre grand maître*, Victor Hugo, donnera son *Torquemada*. »

M. Renan aime les contrastes presque autant que les contradictions. Au sombre portrait du bonhomme Système, il a donné, comme pendant, la douce figure de la petite Noémi, une de ses amies d'enfance. On dirait du Mignard ou du Watteau. « C'était un petit modèle de sagesse et de grâce. Ses yeux étaient d'une délicieuse langueur, empreints à la fois de bonté et de finesse; ses cheveux étaient d'un blond adorable. Elle pouvait avoir deux ans de plus que moi, et la façon dont elle me parlait tenait le milieu entre le ton d'une sœur aînée et les confidences de deux enfants... A vingt-deux ans, c'était un miracle. Ses cheveux, qu'elle tenait en vain prisonniers sous un lourd bonnet, s'échappaient en tresses tordues comme des gerbes de blé mûr. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour cacher sa beauté. Sa taille admirable était dissimulée par une pèlerine; ses mains longues

et blanches étaient toujours perdues dans des mitaines. Rien n'y faisait. A l'église, il se formait des groupes de jeunes gens pour la voir prier. Elle était trop belle pour nos pays, et elle était aussi sage que belle. »

M. Renan m'a gâté le plaisir littéraire que j'ai pris à lire cette page charmante, en se laissant entraîner par sa manie d'observateur profond à dire pourquoi, dans son enfance, il préférait les petites filles aux petits garçons. Pour qui l'a connu à cet âge, l'explication est fort simple et n'exige pas une fatigante réflexion. Dans une réunion de jeunes garçons, le gauche et timide Ernest n'avait pas à prétendre au premier rang ni à exercer une protection dont il avait besoin lui-même. « Ils m'appelaient *mademoiselle*, dit-il, et il n'y avait taquinerie qu'ils ne me fissent. » Parmi les petites filles, au contraire, il reprenait ses avantages, jouait le rôle d'arbitre et de protecteur, et son amour-propre, autant que sa tranquillité, y trouvait satisfaction. Cette explication, qui est la vraie, est trop vulgaire; M. Renan ne s'en contente pas. Voici celle qu'il y ajoute.

« Je voyais bien ma supériorité intellectuelle, — M. Renan n'a jamais cessé de la voir, — mais dès lors (à douze ans) je sentais que la femme, très belle ou très bonne, résout complètement, pour son compte, le problème qu'avec toute notre force de tête nous ne faisons que gâcher (??). Nous sommes des enfants ou des pédants auprès d'elle. Je ne comprenais que vaguement; déjà, cependant, j'entre-

voyais que la beauté est un don tellement supérieur, que *le talent*, *le génie*, LA VERTU MÊME *ne sont rien auprès d'elle*, en sorte que la femme vraiment belle a le droit de *tout dédaigner*, puisqu'elle rassemble, non dans une œuvre hors d'elle, mais dans sa personne même, comme en un vase myrrhin, tout ce que le génie esquisse péniblement en traits faibles au moyen d'une fatigante réflexion. » Dans son *Marc-Aurèle*, M. Renan est moins exigeant pour la beauté et plus indulgent pour la vertu. Il veut bien consentir à les mettre sur le même rang. Mais ses concessions à la morale chrétienne n'iront pas plus loin. « Le défaut du christianisme, dit-il, apparaît bien ici. Il est trop uniquement moral; la beauté, chez lui, est tout à fait sacrifiée. Or, aux yeux d'une philosophie complète, la beauté, loin d'être un avantage superficiel, un danger, un inconvénient, est un don de Dieu, comme la vertu. *Elle vaut la vertu.* » Voilà pourquoi M. Renan se sentait attiré, dès son enfance, vers les petites filles plutôt que vers les petits garçons.

Je me réserve de parler plus tard des théories morales de M. Renan. Je ne ferai ici qu'une simple observation. Sans doute, la beauté physique est un don de Dieu, comme la vertu, mais la conscience humaine, aussi bien que la morale chrétienne, mettent entre ces deux dons une différence qu'une *philosophie complète* ne peut négliger sans se démentir. La beauté est uniquement l'œuvre de la nature ou plutôt de Dieu, auteur de la nature. La

vertu, au contraire, a deux facteurs, Dieu d'abord et l'homme ensuite. La beauté n'implique donc pas le mérite; elle peut provoquer l'admiration pour l'œuvre de Dieu, elle ne commande pas l'estime pour la personne qui en est douée; et, si cette personne use du droit que lui donne M. Renan de *tout dédaigner*, même la vertu, sa beauté, don de Dieu, ne la sauvera pas du mépris que mérite l'abus qu'elle en fait. Quant à la vertu, elle a sans doute son principe et son appui en Dieu, mais elle suppose aussi l'effort et la coopération libre de l'homme vertueux. L'Église exprime cette doctrine, dans la préface de la messe en l'honneur des saints, par ces paroles que M. Renan n'a peut-être pas oubliées, quoiqu'il les méconnaisse : *Sanctorum coronando merita coronas dona tua.* « O Dieu! en couronnant les mérites des saints, vous couronnez vos propres dons. » La vertu ne va donc pas sans le mérite, et c'est en quoi elle diffère essentiellement de la beauté et lui est absolument supérieure. Elle n'a pas besoin de la beauté plastique pour avoir droit à l'estime des hommes, et, même dans un Benoît Labre, elle force l'admiration et le culte de la conscience humaine. Tout ce qu'on peut accorder à M. Renan, c'est que la vertu, quand la beauté s'y ajoute, se revêt d'un éclat plus sensible : *Pulchrior et pulchro veniens in corpore virtus.*

M. Renan a intercalé dans ses souvenirs de jeunesse un hors-d'œuvre, où son culte de la beauté pardessus la vertu se donne libre carrière. C'est le récit

des impressions qu'il éprouva à Athènes, en 1865, et *sa prière* sur l'Acropole. Impossible de dire en un meilleur style des choses plus contradictoires et plus absurdes. Il y a un lieu, dit-il, où la perfection existe, il n'y en a pas deux, et ce lieu ce n'est ni Jérusalem, ni Rome, c'est Athènes. « Depuis longtemps je ne croyais plus au miracle, dans le sens propre du mot; cependant la destinée unique du peuple juif aboutissant à Jésus et au christianisme m'apparaissait comme quelque chose de tout à fait à part. Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, ce fait d'un peuple créant un type de beauté éternelle... Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin, comme je l'avais eue la première fois que je sentis vivre l'Évangile, en apercevant la vallée du Jourdain des hauteurs de Casyoun. »

C'est principalement sur l'Acropole que M. Renan fut assiégé par *ces sentiments du divin*, et les heures qu'il passait sur la colline sacrée, comme celles qu'il avait passées dans son enfance sous les voûtes de la cathédrale de Tréguier, et plus tard dans le sanctuaire de l'église de Saint-Sulpice, étaient des *heures de prière*. Et quelle prière!

Elle débute par une amende honorable à la déesse aux yeux bleus, « dont le culte signifie raison et sagesse ». « J'arrive tard, dit-il, au seuil de tes mystères; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. »

Le plus cuisant de ces remords est d'avoir été chrétien durant les premières années de sa vie. Mais

la faute en est au temps et au lieu où il est né, aux maîtres qui l'ont élevé. « Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos qui a créé le monde et de son fils qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois haut comme le tien... seulement ils ne sont pas solides. Ce sont des fantaisies de barbares qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison... On y chantait des cantiques dont je me souviens encore... Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fend, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule... »

D'ailleurs, tout dans le monde où il vit est un obstacle au culte de Minerve. « Il n'y a plus de république d'hommes libres; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd... » Une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises étend sur le monde un couvercle de plomb sous lequel on étouffe. Ne l'a-t-on pas vu à l'apparition de la *Vie de Jésus*? « J'ai écrit, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé, la vie du jeune Dieu que je servis dans mon enfance; ils me traitent comme Évhémère... Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysodore, où un laid petit Juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans te comprendre, lut des inscriptions tout de travers et crut trouver dans ton enceinte un autel dédié à Dieu qui serait le *Dieu*

inconnu. Eh bien, ce petit Juif l'a emporté ; pendant mille ans on t'a traitée d'idole, ô Vérité, durant mille ans le monde a été un désert où ne germait aucune fleur... Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail, nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon. »

Après cela, il est tout naturel que M. Renan s'écrie : « Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. »

Il n'est pas étonnant non plus que M. Renan mette désormais toutes les forces de son esprit, toutes les énergies de sa vie, dans la contemplation et le culte de cette divinité, de cette Minerve d'Athènes, qui résume en elle toute vérité, toute beauté et tout bien. Aussi lui en fait-il la promesse. « Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste... J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur... Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères, à mon scepticisme qui me fait douter du peuple, à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore, à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. »

Voilà un ferme propos qui semble irrévocable, et Minerve aura dans M. Renan un parfait adorateur... N'allez pas le croire. Minerve aura le sort de Jésus,

après avoir reçu ses adorations, il faudra qu'elle se résigne à subir son apostasie. Après lui avoir promis de se faire stylite sur les colonnes de son temple, M. Renan lui déclare que, tout bien pesé, elle n'a pas à compter sur sa fidélité ; il aura des retours, des faiblesses. Il sent que de nouveau il brûlera ce qu'il a adoré. La raison en est dans « une philosophie perverse sans doute, qui l'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe... Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est... J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace... Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse, toujours calme, ne serait pas si serein, la tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté. »

La conclusion de cette étrange prière est une profession d'athéisme, à peine voilée sous les termes suivants :

« Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ;

les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

V

Une pensée domine et inspire à chaque ligne ces souvenirs d'enfance et de jeunesse. M. Renan, je l'ai dit, veut répondre à l'étonnement que produit dans les uns, au scandale que cause aux autres, le spectacle d'un séminariste chrétien, catholique, clerc minoré, ne quittant la soutane que pour passer dans le camp des ennemis les plus déclarés du christianisme et de toute religion. On ne voit pas du premier coup d'œil la soudure logique qui peut unir deux extrêmes aussi contraires. M. Renan déclare que rien n'est plus simple que ce phénomène. Il a d'abord admis la vérité du christianisme parce qu'il est né dans le christianisme et a été élevé par des maîtres chrétiens. Son état « ne différait pas de celui de tant de bons esprits du dix-septième siècle, mettant la religion hors de doute, ce qui n'empêchait pas qu'ils n'eussent sur tout le reste des idées fort claires ». Combien de temps dura cet état de foi? M. Renan

insinue que le doute vint de bonne heure dans son esprit; peut-être dès son arrivée à Paris. C'est une question que nous parviendrons sans doute à éclaircir. Pourquoi cessa-t-il de croire? Sur ce point M. Renan est très explicite, sans être complet. Son scepticisme a, selon lui, deux causes principales. La première est sa *complexité d'origine*. « Par ma race, j'étais partagé et comme écartelé entre des forces contraires. Il y avait dans la famille de ma mère des éléments de sang basque et bordelais. Un Gascon, sans que je le susse, jouait en moi des tours incroyables au Breton et lui faisait la nique avec des grimaces de singe. » Sa famille elle-même, comme il a eu soin de nous l'apprendre, était partagée d'opinions et de croyances. De là, conclut-il, « j'étais prédestiné à être ce que je suis... un tissu de contradictions, rappelant l'*hircocerf* de la scolastique, qui avait deux natures. Une de mes moitiés devait être occupée à démolir l'autre, comme cet animal fabuleux de Ctésias qui se mangeait les pattes sans s'en douter. C'est ce que ce grand observateur, Challemel-Lacour, a dit excellemment : « Il pense comme un homme, il sent « comme une femme, il agit comme un enfant. »

M. Renan accepte modestement cette formule. Moins accommodant que lui, je ne l'admets que sous bénéfices d'inventaire. Sans doute M. Renan pense comme un homme; mais cet homme est Gorgias: il sent comme une femme, si toutefois cette femme est Célimène; il agit comme un enfant, mais un enfant qui cacherait sous une apparente ingénuité le

savoir-faire du plus rusé Normand. J'ajoute que, malgré le tissu de contradictions qu'il dit être lui-même, il y a un point qui n'a jamais varié, qui est le seul trait culminant et immuable de son caractère, je veux dire le sentiment qui ne l'abandonne jamais de la suréminence de son esprit et de son génie critique. Cet homme mouvant et divers a un pivot immuable, ce sceptique a une certitude, c'est que tous ses contradicteurs se trompent et qu'il a toujours raison, même et surtout quand il passe d'une opinion à une opinion contraire, et qu'une de ses moitiés est, comme il dit, occupée à démolir l'autre. C'est surtout par cette infatuation d'esprit et par ce tempérament moral que M. Renan répugne au christianisme et qu'il en est devenu l'ennemi personnel et irréconciliable. L'orgueil humain qui va jusqu'à dire : « Pour moi, je ne crois pas qu'à aucune époque de ma vie j'aie obéi... ; qui a obéi est un *capitis minor*, souillé dans le germe même de la vie noble » ; et qui en même temps a l'outrecuidance d'ajouter : « J'ai pu seul, de mon siècle, comprendre Jésus et François d'Assise », cet orgueil-là n'est pas apte au royaume de Dieu et va fatalement se heurter contre cette maxime évangélique : « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. »

M. Renan, qui ne croit pas au lien logique qui unit la vertu à la vérité morale et religieuse, prétend qu'entre lui et le christianisme, il n'y a qu'une question de critique historique. C'est, à l'en croire, étant donnée la complexité de son origine, l'examen des

origines historiques du christianisme qui a ruiné sa foi. Les faits de sa propre histoire, je l'ai déjà dit, ne s'accordent pas avec cette prétention. Chez lui le philosophe libre penseur a précédé le critique historique, et sa critique historique ne vaut que ce que vaut cette *philosophie perverse*, comme il l'appelle, dont elle emprunte ses principes et ses règles de jugement. Ce fait est important. J'espère le mettre dans tout son jour en suivant M. Renan, comme témoin oculaire et auriculaire, au petit séminaire de Saint-Nicolas et au grand séminaire de Saint-Sulpice.

CHAPITRE II

I. Petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. — M. l'abbé Dupanloup. — Le prince de Talleyrand. — II. M. Littré. — Scandale causé à M. Renan par l'importance que les catholiques attachent à la conversion des mourants. — III. Éducation donnée par M. l'abbé Dupanloup aux élèves du petit séminaire de Saint-Nicolas. — M. Renan, élève de seconde et de rhétorique.

I

Avec sa *complexité d'origine* qui fait qu'il est *double* et qu'une de ses parties rit pendant que l'autre pleure (1), M. Renan apporta de Tréguier à Paris « l'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas ». De là son aptitude aux études historiques, l'essence de la critique étant « de savoir comprendre des états très différents de celui où nous vivons ». Cette critique historique, qui est son don spécial, M. Renan l'a récemment décrite avec complaisance dans sa

(1) « Je suis double ; quelquefois une partie de moi rit pendant que l'autre pleure. C'est là l'explication de ma gaieté. Comme il y a deux hommes en moi, il y en a toujours un qui a lieu d'être content. »

réponse au discours de réception de M. Pasteur, à l'Académie française. Celui qui en est doué, dit-il, se défie de la *méthode scolastique*, et a pour loi suprême cet esprit de finesse et cet esprit géométrique dont parle Pascal. Et voyez tout ce qu'il faut au vrai critique non pour voir *de face* les vérités historiques et morales, mais pour les apercevoir *de côté et comme du coin de l'œil!* « Il faut la culture variée de l'esprit, la connaissance de l'humanité, de ses états divers, de ses faiblesses, de ses illusions, de ses préjugés, à tant d'égards fondés, en raison de ses *respectables absurdités;* il faut l'histoire de la philosophie, qui rend parfois religieux, l'histoire de la religion, qui souvent rend philosophe, l'histoire de la science, qui devrait toujours rendre modeste; — il faut la connaissance d'une multitude de choses qu'on apprend uniquement pour voir que ce sont des vanités; — il faut, *par-dessus tout*, l'esprit, la gaieté, la bonne santé intellectuelle d'un Lucien, d'un Montaigne, d'un Voltaire. Et le résultat final, c'est encore que le plus grand des sages a été l'Ecclésiaste, quand il représente le monde livré aux disputes des hommes, pour qu'ils n'y comprennent rien depuis un bout jusqu'à l'autre. »

On ne définit si bien que ce que l'on pratique soi-même. Aussi, principe, procédés et résultat, tout ici est bien la critique propre à M. Renan. Ce qui lui appartient surtout, c'est que les recherches de l'esprit doivent, comme la vie, « pouvoir se résumer en sourire, et jouir », que le but en est la jouissance et

non la vérité, « cette grande coquette qui vous échappe quand on croit la tenir, qui se livre quand on sait l'attendre ».

C'est armé de cette critique et le sourire de Voltaire sur les lèvres que M. Renan raconte ses souvenirs du petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet et parle de notre grand et vénéré maître, M. Dupanloup. Il le présente d'abord à ses lecteurs, lui donnant pour parrains, selon l'usage suivi à l'Académie, deux personnages considérables, deux prélats dont le caractère et la vie forment le plus absolu contraste, l'ancien évêque d'Autun, M. de Talleyrand, et l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen. Voici le morceau.

« Vers le mois d'avril 1838, M. de Talleyrand, en son hôtel Saint-Florentin, sentant sa fin approcher, crut devoir aux conventions humaines *un dernier mensonge*, et résolut de se réconcilier, *pour les apparences*, avec une Église dont la vérité, une fois reconnue par lui, le convainquait de sacrilège et d'opprobre. Il fallait, *pour cette délicate opération*, non un *prêtre sérieux* de la vieille école gallicane, qui aurait pu avoir l'idée de *rétractations motivées*, de réparations, de pénitence, non un jeune ultramontain de la nouvelle école, qui eût tout d'abord inspiré au vieillard une complète antipathie; il fallait un *prêtre mondain*, *lettré*, *aussi peu philosophe que possible*, *nullement théologien*, ayant avec les anciennes classes ces relations d'origine et de société, sans lesquelles l'Évangile a peu d'accès en des cercles

pour lesquels il n'a pas été fait. M. l'abbé Dupanloup, déjà connu par des succès au catéchisme de l'Assomption, auprès d'un public plus exigeant en fait de jolies phrases qu'en fait de doctrine, était juste l'homme qu'il fallait pour participer *innocemment à une collusion* que les âmes faciles à se laisser toucher devaient pouvoir envisager comme un édifiant coup de la grâce. Ses relations avec Mme la duchesse de Dino, et surtout avec sa fille, dont il avait fait l'éducation religieuse, sa parfaite entente avec Mgr de Quélen, les protections aristocratiques qui, dès le début de sa carrière, l'avaient entouré et l'avaient fait accepter dans tout le faubourg Saint-Germain comme quelqu'un qui en est, le désignaient pour *une œuvre de tact mondain plutôt que de théologie, où il fallait savoir duper à la fois le monde et le ciel.*

« On prétend qu'au premier moment, surpris de quelque hésitation, M. de Talleyrand aurait dit : « Voilà un jeune prêtre qui ne « sait pas son état ». S'il dit cela, il se trompa tout à fait. Ce jeune prêtre savait *son art* comme personne ne le sut jamais. Le vieillard, décidé à ne biffer sa vie que quand il n'aurait plus une heure à vivre, opposait à toutes les supplications un obstiné « Pas encore! » Le *Sto ad ostium et pulso* dut être pratiqué avec une rare habileté. Un évanouissement, une brusque accélération dans la marche de l'agonie pouvaient tout perdre. Une importunité déplacée pouvait amener un *non* qui eût renversé toute l'œuvre si savamment concertée. Le 17 mai, jour de la mort du vieux pécheur, au matin,

rien n'était signé encore. L'angoisse était mortelle. On sait l'importance que les catholiques attachent au moment de la mort. Si les rémunérations et les châtiments futurs ont quelque réalité, il est clair que ces rémunérations et ces châtiments futurs doivent être proportionnés à une vie entière de vertu ou de vice. *Le catholique ne l'entend pas ainsi. Une bonne mort couvre tout.* Le salut est remis au petit bonheur de la dernière heure. Le temps pressait; on résolut de tout oser. M. Dupanloup se tenait dans une pièce à côté du malade. La charmante enfant que le vieillard admettait toujours avec un sourire fut dépêchée près de son lit. O miracle de la grâce! la réponse fut *oui;* le prêtre entra; cela dura quelques minutes, et Dieu dut se montrer satisfait : on lui avait fait sa part. Le jeune catéchiste de l'Assomption sortit, tenant un papier que le mourant avait signé de sa grande signature complète : *Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent,*

« Ce fut une grande joie, sinon dans le ciel, au moins dans le monde catholique du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré. »

Quel art merveilleux que celui d'une critique qui voit non seulement *sous terre*, mais dans la conscience d'un mourant cinquante ans après sa mort, et cela sans considérer *de face*, et rien qu'à regarder « de côté et comme du coin de l'œil ».

Quand se passa le grand événement que M. Renan raconte en témoin si bien informé, presqu'en acteur, il n'en savait, comme moi-même, que ce que nous en

laissait deviner M. Dupanloup, par son air préoccupé, anxieux, et par les recommandations réitérées et instantes qu'il nous faisait de prier pour la conversion de l'illustre mourant. Mais depuis, l'auteur de la *Vie de Jésus* est entré en possession de la *critique générale* qu'exige la solution des problèmes moraux. Il a acquis la culture variée de l'esprit, la connaissance de l'humanité, de ses états divers, de ses faiblesses, de ses préjugés, de ses respectables absurdités ; il a étudié et possède l'histoire de la philosophie, de la religion, de la science ; il a, par-dessus tout, l'esprit, la gaieté, la bonne santé intellectuelle d'un Lucien, d'un Montaigne, d'un Voltaire. Avec tout cela comment n'être pas infaillible dans la discussion des événements historiques ! Quel besoin d'observer et de constater minutieusement les faits matériels et les témoignages ? Le criticisme est bien moins une enquête qu'une intuition. Il est inutile d'examiner comment les faits se sont passés, quand on sait comment ils ont dû se passer. Connaître les causes, n'est-ce pas connaître les effets ?

Or, ici, les causes, c'est-à-dire les acteurs, sont connues de M. Renan. C'est d'abord un fin diplomate, évêque schismatique et apostat, qui ne pouvait revenir sincèrement à l'Église sans *biffer sa vie* et se convaincre lui-même de sacrilège et d'opprobre. Étant donnés ce caractère et cette situation, une conversion vraie n'aurait été possible qu'à la condition d'un *miracle de la grâce*. Mais qui dit miracle dit un fait imaginaire qui « n'est appuyé sur aucune induction,

sur aucune analogie », qu'on ne peut « prouver ni dans le présent ni dans le passé », qui n'a jamais existé et n'existera jamais. La conversion de M. de Talleyrand n'est donc qu'un *dernier mensonge* qu'il crut devoir aux conventions humaines.

Le second acteur fut M. l'abbé Dupanloup, créature de Mgr de Quélen, à qui le cardinal de Talleyrand avait confié en mourant l'âme de son parent et l'honneur de son nom. M. Dupanloup était bien l'homme « désigné pour une œuvre de tact mondain plutôt que de théologie, où il fallait savoir duper à la fois le monde et le ciel ». En effet, remarque le critique, ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas, ce qu'il était et ce qu'il n'était pas, tout devait concourir au succès de *l'opération*. Il n'était pas un *prêtre sérieux de la vieille école gallicane*, qui aurait pu avoir l'idée de rétractations motivées, de réparations, de pénitence; il n'était pas non plus philosophe, encore moins théologien, ce qui aurait tout compromis : l'abbé Dupanloup était un *prêtre mondain* et du faubourg Saint-Germain, par conséquent *persona grata*; il excellait à faire de jolies phrases, avait un tact infini, une habileté supérieure; en un mot, il « savait son art comme personne ne le sut jamais ». Et voilà comment la conversion du prince de Talleyrand, discutée selon les règles de la critique scientifique, se réduit à n'être qu'une comédie amusante, jouée avec assez d'habileté pour paraître « un édifiant coup de la grâce aux âmes faciles à se laisser toucher ».

Que M. Renan me le pardonne, s'il y a ici une

comédie, elle lui appartient tout entière. Sa bonne santé intellectuelle s'est épanouie en une fiction amusante qui a pu provoquer le sourire des âmes faciles à croire qu'on peut plaisanter sur tout, même sur la conscience d'un mourant, et sur ce qu'il y a de plus grave et de plus sérieux dans le ministère du prêtre. La vérité historique est tout autre pour ceux qui la cherchent non avec l'esprit de Voltaire, mais avec la gravité et l'impartialité qu'elle exige. Le portrait que M. Renan a tracé de M. l'abbé Dupanloup est de pure fantaisie et créé pour le besoin de sa cause. J'en prends à témoin tous ses élèves, encore vivants, et tous ceux qui l'ont connu. Que dis-je? J'en appelle de M. Renan à M. Renan lui-même. Car voici ce qu'il écrivait, le 12 novembre 1845, à l'un de ses condisciples, au moment où il venait de quitter le séminaire de Saint-Sulpice.

« Il faut aussi que je vous parle, mon ami, d'un fait intellectuel qui m'a beaucoup soutenu et consolé en ces moments pénibles, ce sont mes rapports avec M. Dupanloup. Je lui fis d'abord connaître par une lettre mon état intérieur et les démarches que je croyais devoir faire en conséquence. Il me comprit parfaitement, et il s'ensuivit entre nous une longue conférence d'une heure et demie, où, *pour la première fois de ma vie*, j'exposais à un homme le fond de mes idées et de mes doutes sur le catholicisme. *Ah! j'avoue n'avoir jamais rien rencontré de plus distingué; j'ai trouvé en lui* DE LA VRAIE PHILOSOPHIE ET UN ESPRIT DÉCIDÉMENT SUPÉRIEUR; *ce n'est que de ce*

moment que j'ai appris à le connaître. Nous ne nous abordâmes point de front, nous ne fîmes qu'exposer, moi la nature de mes doutes, lui le jugement qu'il devait en porter comme orthodoxe. Il fut extrêmement sévère et me déclara nettement : 1° qu'il n'était nullement question de *tentations* contre la foi, terme dont je m'étais servi dans ma lettre par l'habitude que j'avais contractée... mais bien d'une perte totale de la foi; 2° que j'étais hors de l'Église; 3° qu'en conséquence je ne pouvais approcher d'aucun sacrement et qu'il ne m'engageait pas à pratiquer l'extérieur de la religion; 4° que je ne pouvais, sans mensonge, continuer un jour de plus à paraître ecclésiastique, etc., etc. Du reste, en tout ce qui ne tenait pas à l'appréciation de mon état, *il fut bon autant qu'on peut l'être.* »

Comparez ce portrait de 1845 avec celui de 1880; je ne dis pas : quelle dissemblance, mais quelle contradiction!

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Il y aurait d'après les principes de la critique scientifique une réponse très simple à cette question. M. Renan, il ne faut pas l'oublier, est double. Il y a en lui deux hommes, un qui rit et l'autre qui pleure, un Gascon et un Breton. Évidemment le portrait de 1880 est l'œuvre badine du Gascon qui a voulu *jouer un tour* et *faire la nique* au Breton, auteur sérieux du portrait de 1845. Mais si, conformément aux règles de la *méthode scolastique*, on ne veut admettre dans

M. Renan qu'une seule personne, auteur des deux portraits, il faut alors se résigner à reconnaître que cette personne a fait ici « comme l'animal fabuleux de Ctésias, qui se mangeait les pattes sans s'en douter ».

La vérité est que M. l'abbé Dupanloup a été, dans son ministère auprès du prince de Talleyrand, tel que l'a connu M. Renan dans cette conférence d'une heure et demie, où il lui a révélé le fond de son âme; assez philosophe pour démêler ses idées, assez théologien pour définir son état, assez ferme pour lui tracer son devoir, assez charitable pour être aussi bon qu'on peut l'être envers un élève qui devait si peu s'en souvenir.

Quant aux dispositions de M. de Talleyrand lui-même, j'ai toujours entendu l'évêque d'Orléans affirmer qu'elles étaient sincères. Ce témoignage, il ne s'est pas contenté de le donner oralement à plusieurs de ses amis, il l'a consigné dans un mémoire qui est entre les mains de son ancien vicaire général, M. l'abbé Lagrange, héritier de ses écrits. Or j'ai prié M. l'abbé Lagrange de me dire ce qu'il pensait d'une question qu'il devait avoir étudiée et connaître mieux que personne, et voici la réponse que j'en ai reçue, à la date du 4 avril 1872 :

« Mon cher ami,

« Vous me rappelez ce que M. Renan, dans la *Revue des Deux-Mondes*, a écrit touchant la mort du prince de Talleyrand, et *la comédie* à laquelle, selon cet écrivain, se seraient prêtés Mgr de Quélen et l'abbé Dupanloup, et vous ajoutez : « Nul, mieux que vous, ne « connaît ce fait historique. »

« Je crois le connaître, en effet, car non seulement j'ai entendu plus d'une fois l'évêque d'Orléans s'exprimer sur la fin chrétienne du prince de Talleyrand, mais, de plus, j'ai entre les mains le récit le plus détaillé des derniers moments du prince, écrit par l'abbé Dupanloup lui-même. J'en cite de longs extraits dans le premier volume, déjà imprimé, de la vie de Mgr l'Evêque d'Orléans et c'est ce qui m'a empêché de relever les assertions de l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*.

« Ces pages feront, sur ce point d'histoire, la pleine et définitive lumière (1). Je suis absolument convaincu que nul de ceux qui les auront lues, ne pourra conserver un doute quelconque sur les points suivants :

« 1° Le scrupule avec lequel les règles de l'Église, contrairement aux affirmations légères de M. Renan, ont été observées en cette délicate circonstance par l'archevêque et par l'abbé Dupanloup;

« 2° Le zèle admirablement sacerdotal de celui-ci; non, rien là des calculs mondains, imaginés par M. Renan;

« 3° La parfaite sincérité du prince et sa pleine et entière liberté, sa pleine et entière possession de lui-même, dans ce retour, qui n'a pas été, du reste, aussi *in extremis* qu'on le croit.

« L'Évêque d'Orléans est mort : qu'il est noble à M. Renan de l'attaquer et de le défigurer à son aise. Mais, lui vivant, jamais M. Renan n'eût osé faire ce qu'il fait.

« Lorsque celui qui ne peut pas répondre à M. Renan publia son *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille* : « Pensez-vous, lui demanda-t-on, que les « écrivains signalés par vous répondent? — Il y en a « un, du moins, répliqua-t-il, que je défie bien de me

(1) Voyez la *Vie de Monseigneur Dupanloup*, par M. l'abbé Lagrange, t. I, ch. XIV et XV, p. 222-257. 2e édition.

« répondre! Il y a un homme sur la terre, un seul « peut-être, mais il y en a un, que je défie bien de me « regarder en face, et il sait bien pourquoi. »

« Tout à vous bien affectueusement,

« L'abbé F. Lagrange,

« Chanoine de Notre-Dame. »

II

La mort chrétienne du prince de Talleyrand, niée avec tant d'esprit et si peu de raison par M. Renan, me rappelle une autre mort récente, sur laquelle il a répandu des nuages que je tiens à dissiper.

Dans la séance académique du 27 avril 1882, M. Renan, répondant au discours de réception de M. Pasteur, dit que « *la foi* de M. Littré ne fut nullement atteinte par l'affaiblissement des organes ». Et cette foi, il la trouve exactement formulée dans un écrit intitulé : *Pour la dernière fois*, qui, ajoute-t-il, « est en quelque sorte son testament philosophique ».

Il y a, dans cette double affirmation, une vérité et une erreur aussi certaines l'une que l'autre. Oui, il est certain que l'affaiblissement des organes ne porta nulle atteinte à la forte intelligence de M. Littré. Les rares amis dont il admettait la visite pendant les derniers jours de sa vie lui trouvaient eux-mêmes une vigueur toujours soutenue et une lucidité de

plus en plus frappante. Je puis, moi aussi, l'affirmer sciemment; sur ce point, M. Renan est absolument dans la vérité.

Là où il ne l'est plus, c'est quand il prétend que l'écrit : *Pour la dernière fois* est la dernière et définitive expression des pensées et des sentiments de M. Littré. Quel est en effet la date de cet écrit? Le mois d'avril 1880. Il a été, il est vrai, réédité dans la *Revue de philosophie positive*, après la mort de M. Littré, au mois de juin 1881. Mais cette reproduction posthume, faite dans un dessein facile à comprendre, sans l'aveu de l'auteur ni de sa famille, ne prouve absolument qu'une chose, à savoir, que l'écrit : *Pour la dernière fois* était l'expression vraie des idées philosophiques de M. Littré à l'époque de sa première publication. Ce fait est hors de doute, et s'il en était besoin, je pourrais le confirmer par un témoignage personnel. Car, répondant à une lettre que j'avais pris la liberté de lui adresser sur ce sujet, M. Littré m'écrivait le 26 mai 1880 :

« C'est bien pour la dernière fois, comme je l'ai dit dans l'article auquel vous faites allusion ; et votre lettre, que j'ai lue attentivement et dont je vous remercie, ne fait que me confirmer en ce sentiment, car il est inutile que je repasse par la voie que vous me mettez sous les yeux, voie que je viens de parcourir... »

La question à résoudre consiste donc à savoir si depuis le mois de mai 1880 jusqu'à sa mort, arrivée le 2 juin 1881, M. Littré est demeuré immuable dans

sa *foi* positiviste. Je réponds sans hésiter : non. Cette voie, par laquelle il lui semblait inutile de repasser, il a eu le courage de s'y engager de nouveau avec l'assistance d'un prêtre de son choix, pour lequel il professait l'estime la plus affectueuse et la mieux méritée. Que s'est-il passé entre M. l'abbé Huvelin et M. Littré dans ces entretiens de chaque semaine et souvent de chaque jour, qui, commencés le 25 novembre 1880, n'ont été interrompus que le 2 juin 1881? Je le sais, mais je n'ai pas mission pour le révéler au public. Cette révélation, qui se fera en son temps, au plus grand honneur de M. Littré, n'est pas nécessaire pour prouver le changement qui s'est opéré dans ses idées avant sa mort. Un seul fait y suffit : son enterrement religieux. M. Renan y a assisté comme moi, et je suis heureux d'ajouter que sa tenue a été si correcte, qu'elle lui a valu, de la part de quelques libres penseurs, ayant moins que lui le sentiment des convenances, l'épithète, assurément peu justifiée, de *clérical*. Or, je le répète, l'enterrement chrétien de M. Littré, précédé de son baptême, est à lui seul une preuve qu'il est mort chrétiennement. Tous ceux qui l'ont connu savent qu'il était incapable de commettre un mensonge, ou de permettre qu'on en fît un en son nom, même après sa mort. Si donc l'Église a présidé à ses funérailles, c'est qu'il l'a voulu. Il l'a si bien voulu qu'il a demandé jusqu'à quatre fois de détruire un testament où était consignée une volonté contraire. Quelque tolérant qu'il fût pour la foi des siens, sa

tolérance ne fût jamais allée jusqu'à se renier dans la mort et à se démentir lui-même dans cet acte suprême qu'il avait appelé *une fonction*, si aucun changement dans ses idées n'eût justifié à ses yeux ce changement de conduite.

J'affirme donc que la fin de M. Littré a été une fin chrétienne et que son enterrement n'a pas été un mensonge concédé aux *conventions humaines*, ni une *faiblesse* arrachée à la tendresse conjugale. Grâce au rayon divin et vainqueur qui, dans ses derniers jours, a pénétré et consolé son âme, la mort lui est apparue non pas telle que la voit M. Renan, « odieuse, haïssable, insensée », non plus même comme une « fonction, la dernière et la plus tranquille de toutes », mais comme un *passage*, *transitus*, ainsi que parle l'Église, dans la région de la lumière et de la paix.

M. Renan est fort scandalisé de l'importance que les catholiques attachent au moment de la mort. « Si les rémunérations et les châtiments futurs, dit-il, ont quelque réalité, il est clair que ces rémunérations et ces châtiments doivent être proportionnés à une vie entière de vertu ou de vice. *Le catholique ne l'entend pas ainsi.* Une bonne mort couvre tout. Le salut est remis au petit bonheur de la dernière heure. »

De toutes les choses étonnantes qu'a écrites l'auteur de la *Vie de Jésus*, je n'en trouve pas de plus difficiles à qualifier. Elles me mettent en effet dans l'alternative ou de nier sa science théologique, ce qu'il n'admettra jamais, ou de suspecter sa bonne

foi, ce que je ne veux pas admettre moi-même.

M. Renan se dit en possession des sciences les plus variées; mais la théologie est peut-être celle qui lui tient le plus au cœur. Entendez-le. « Je ne puis croire que mes labeurs aient été vains, ni qu'en théologie on puisse avoir raison à aussi bon marché que le croient les rieurs. En réalité, peu de personnes ont le droit de ne pas croire au christianisme. Si tous savaient combien le filet tissé par les théologiens est solide, comme il est difficile d'en rompre les mailles, quelle érudition on y a déployée, quelle critique il faut pour dénouer tout cela!... » M. Renan a donc le droit de ne pas croire au christianisme parce qu'il est un théologien très fort. La théologie est même sa spécialité, *sa partie*, si j'osais le dire, à la *Revue des Deux-Mondes*, à l'Institut et ailleurs. Cela prouve que nous ne vivons pas au temps où un Condé argumentait contre un Bossuet. En ce temps-là, je ne dis pas les théologiens, mais les hommes et les femmes du monde, pour peu qu'ils eussent appris le catéchisme et lu l'Évangile, auraient fait observer à M. Renan que, d'après la doctrine chrétienne, il n'y a aucune proportion adéquate entre le salut et toute une vie de vertu; et que l'homme le plus vertueux n'entre dans le ciel que par les mérites infinis du Rédempteur. D'après ce principe, si le chrétien, même après une vie coupable, même au moment de la mort, a le bonheur de recevoir, avec les dispositions convenables, l'application de ces mérites divins, ses péchés, passibles de la peine éternelle, lui sont remis et son

droit au bonheur éternel reconquis. Est-ce à dire que la théologie catholique le fasse entrer d'emblée au paradis, et dans les mêmes conditions que le juste qui a passé toute sa vie dans la pratique du devoir? Que M. Renan se rassure. Si la morale catholique a plus de miséricorde que lui pour le pécheur mourant, elle n'a pas moins de sollicitude pour les droits de la justice. Elle enseigne et le catholique croit qu'il y a *plusieurs places* dans le ciel, que chaque élu y jouit d'un bonheur *proportionné* à ses œuvres, et qu'avant d'y entrer il lui faut expier ses fautes et payer ses dettes soit en ce monde, soit dans le purgatoire.

M. Renan, « le seul de son siècle qui ait pu comprendre Jésus », le seul qui ait écrit sa vie selon « quelques-unes des règles qu'aime Théonoé », aurait dû, ce semble, se montrer moins dur aux catholiques qui pensent qu' « une bonne mort couvre tout ». N'est-ce pas ce que pensait leur Maître sur sa croix quand il disait au bon larron, dont la vie n'était évidemment pas *proportionnée* à cette faveur : « Je vous le dis en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis? » N'est-ce pas cette même morale que Jésus enseignait dans les divines paroles des *Ouvriers de la vigne*, dont les derniers venus obtiennent le même salaire que ceux qui avaient porté tout le poids du jour et de la chaleur, et de *l'Enfant prodigue*, qui, au grand scandale de son frère aîné, est accueilli non comme un coupable implorant son pardon, mais comme un triomphateur digne de tous les honneurs?

Chose incroyable! M. Renan qui reproche avec tant d'austérité aux catholiques leur morale relâchée à l'endroit des mourants, invoque trois pages plus haut, cette même parabole de l'*Enfant prodigue*, afin d'y trouver l'excuse de son extrême indulgence pour des vivants coupables de faiblesses qu'il affirme n'avoir point eu à se reprocher dans sa vie immaculée. « Jésus, sur ce point, dit-il, a été mon maître plus qu'on ne pense, Jésus qui aime à provoquer et à narguer l'hypocrisie, et qui, par la parabole de l'*Enfant prodigue*, a posé la morale sur la vraie base, la bonté du cœur, en ayant l'air d'en renverser les fondements. » Pourquoi alors refuser à des pécheurs mourants qui se repentent l'indulgence qu'on accorde, au nom de la bonté de Jésus et pour *narguer* l'hypocrisie, à des pécheurs pleins de vie qui ne se repentent pas? Pourquoi? La réponse est si facile à trouver qu'il me semble inutile de la dire.

III

Nous voilà bien loin du petit séminaire. Mais, pour arriver rue Saint-Victor, M. Renan a eu la fantaisie de passer par la rue Saint-Florentin, et force m'a été de le suivre.

Lorsque j'arrivai à Paris, en 1838, du fond de ma province, j'éprouvai un véritable désenchantement. J'avais entendu parler de la capitale comme d'une

ville si merveilleuse, je lui avais donné, dans mon imagination, tant de grandeur, de magnificence et d'éclat, que la réalité se trouva au-dessous de mes rêves d'écolier. Il n'en fut pas ainsi pour M. Renan. En arrivant à Paris, « je vis, dit-il, des choses aussi nouvelles pour moi que si j'avais été jeté brusquement en France de Tahiti ou de Tombouctou. Oui, un lama boudhiste ou un faquir musulman serait moins surpris que je ne le fus en tombant subitement dans un milieu si différent de celui de mes vieux prêtres de Bretagne, têtes vénérables, totalement devenues de bois ou de granit, sorte de colosses osiriens, semblables à ceux que je devais admirer plus tard en Égypte se développant en longues allées, grandioses en leur béatitude. »

L'étonnement que causa à M. Ernest Renan le nouveau *milieu* qu'il trouva à Paris, sa personne le fit éprouver d'abord aux écoliers parisiens qui allaient devenir ses condisciples. Le jeune Breton, « lourdement engagé dans sa gaine », n'avait rien des grâces d'un éphèbe grec, et je doute que Platon lui eût donné place à son Banquet. Pâle et malingre, son corps chétif portait une grosse tête dont les yeux presque toujours baissés semblaient, comme il le dit de sa critique, lire sous terre et ne se relevaient que pour regarder de côté. Timide jusqu'à la gaucherie, pensif jusqu'au mutisme, ne se mêlant jamais aux jeux, il était fort embarrassé de lui-même pendant les récréations, causait peu et avec un très petit nombre d'amis. Si l'on ajoute à la situation que lui

créait cette manière d'être, le souvenir de son pays, la séparation de sa mère et surtout la mortification bien naturelle de n'être plus, à Paris, comme à Tréguier, le premier de sa classe, l'on comprendra qu'il fût saisi d'un accès de nostalgie qui faillit être mortelle. M. Dupanloup le sauva, en faisant un éloge public d'une lettre qu'il avait écrite à sa mère. Voici comment il raconte le fait. « Je dois deux choses à M. Dupanloup, de m'avoir fait venir à Paris et de m'avoir empêché de mourir en y arrivant... Le jour où ma lettre lui fut remise était un vendredi. C'était le jour solennel. Le soir, on lisait en sa présence les places et les notes de la semaine. Je n'avais pas cette fois-là réussi ma composition, j'étais le cinquième ou le sixième. « Ah! dit-il, si le sujet eût été celui d'une lettre que j'ai lue ce matin, Ernest Renan eût été le premier. » Dès lors, il me remarqua. J'existai pour lui. Il fut pour moi ce qu'il était pour tous, *un principe de vie*, une sorte de dieu. Un culte remplaça un culte, et le sentiment de mes premiers maîtres s'en trouva fort affaibli. »

On sait ce que durent les cultes dans le cœur de M. Renan, et quel nombre de dieux morts il a déjà soigneusement roulés dans leur linceul de pourpre et ensevelis dans la nécropole de sa critique. Le culte qu'il avait voué à M. Dupanloup n'a pas duré plus que les autres, mais il a eu un privilège, celui de se transformer en un sentiment amer qui va toujours jusqu'à l'oubli de la reconnaissance et quelquefois jusqu'au déni de justice. M. Renan est trop habile

pour refuser tout éloge au supérieur de Saint-Nicolas et à son œuvre. Il n'hésite donc pas à reconnaître que « ceux-là seuls qui ont connu Saint-Nicolas du Chardonnet, dans ces années brillantes de 1838 à 1844, peuvent se faire une idée de la vie intense qui s'y développait. Et cette vie, ajoute-t-il, n'avait qu'une seule source, un seul principe, M. Dupanloup lui-même. Il était sa maison tout entière. Le règlement, l'usage, l'administration, le gouvernement spirituel et temporel, c'était lui... L'écrivain, l'orateur, chez lui était de second ordre (?); *l'éducateur était tout à fait sans égal*... Tous les soirs une demi-heure devait être consacrée à la lecture d'un ouvrage ascétique... Cette demi-heure, il la prit pour lui. Tous les jours il se mit directement en rapport avec la totalité de ses élèves par un entretien intime, souvent comparable pour l'abandon et le naturel aux homélies de Jean Chrysostome, dans la *Palæa* d'Antioche. Toute circonstance de la vie intérieure de la maison, tout événement personnel au supérieur, ou à l'un des élèves, était l'occasion d'un entretien rapide, animé. La séance des notes du vendredi était quelque chose de plus saisissant et de plus personnel encore. Chacun vivait dans l'attente de ce jour. Les observations dont le supérieur accompagnait la lecture des notes étaient la vie ou la mort. Il n'y avait aucune punition dans la maison; la lecture des notes et les réflexions du supérieur étaient l'unique sanction qui tenait tout en haleine et en éveil...

« Adoré de ses élèves, M. Dupanloup n'était pas

toujours agréable à ses collaborateurs (1)... Ce qu'il était, c'était un éveilleur incomparable; pour tirer de chacun de ses élèves le *summum* de mouture qu'il pouvait donner, personne ne l'égalait. Chacun de ses deux cents élèves existait distinct dans sa pensée; il était pour chacun d'eux l'excitateur toujours présent, le motif de vivre et de travailler...

« Durant trois ans, je subis cette influence profonde, qui amena dans mon être une complète transformation. M. Dupanloup m'avait, à la lettre, transfiguré. Du pauvre petit provincial le plus lourdement engagé dans sa gaine, il avait tiré un esprit ouvert et actif. »

Impossible de mieux apprécier, en termes plus élogieux et plus justes, l'éducation donnée à Saint-Nicolas et le maître éminent qui la donnait. Après avoir établi ce principe que « l'essentiel dans l'éducation, ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est l'éveil », M. Renan déclare que M. Dupanloup était « un éveilleur incomparable », et par conséquent « un éducateur tout à fait sans égal ». Il ajoute qu'il « amena dans son être une complète transformation », une vraie transfiguration. Ce jugement semble absolu et définitif. Il n'en est rien.

(1) Les principaux collaborateurs de M. Dupanloup, dont trois sont morts, MM. Debeauvais et Duchesne, curés de Paris, et M. Richard, au petit séminaire, contribuèrent puissamment au succès de son œuvre. Ils n'étaient pas ses instruments passifs, mais intelligents et dévoués. La preuve qu'il ne leur était pas *désagréable*, c'est qu'ils lui demeurèrent attachés jusqu'à son départ du petit séminaire.

Disinit in piscem...

Après la tête, voici la queue et son venin.

« Certes, quelque chose manquait à cette éducation, et, tant qu'elle dut me suffire, j'eus toujours un vide dans l'esprit. Il y manquait la *science positive*, l'idée d'une *recherche critique* de la vérité. Cet *humanisme superficiel* fit chômer en moi trois ans le raisonnement, en même temps qu'il détruisait la naïveté première de ma foi. Mon christianisme subit de grandes diminutions... »

La critique de M. Renan trouve, comme il l'indique ici, à l'éducation donnée au petit séminaire de Saint-Nicolas, deux défauts qui, dit-il, étaient les défauts mêmes de l'esprit de M. Dupanloup. Or, toujours selon cette même critique, M. Dupanloup n'était qu'un humaniste superficiel, sans philosophie ni théologie, une sorte de Villemain en soutane. Religion et enseignement devaient donc être et étaient, en effet, à son image. « Ma venue à Paris, dit M. Renan, fut le passage d'une religion à une autre. Mon christianisme de Bretagne ne ressemblait pas plus à celui que je trouvais ici qu'une vieille toile, dure comme une planche, ne ressemble à de la percale. Ce n'était pas la même religion. »

Quoi donc? Le *Credo* et le *Décalogue* étaient-ils changés? N'était-ce pas la même messe à Paris qu'à Tréguier? Sans doute, mais ce n'est pas en cela, paraît-il, que consiste la religion, selon M. Renan.

« Mes vieux prêtres, poursuit-il, dans la lourde

chape romane, m'apparaissaient comme des mages, ayant les paroles de l'éternité; maintenant ce qu'on me présentait, c'était une religion d'indienne et de calicot, une piété musquée, enrubannée. »

Si telle fut l'impression de M. Renan à son entrée au petit séminaire en 1838, il faut avouer qu'il excella à la dissimuler et joua bien son jeu. A la chapelle, il se rangea du premier coup parmi les plus recueillis et les plus pieux. Il se fit même par sa piété une place à part dans l'opinion de ses condisciples et de ses maîtres. Aussi les encouragements et les distinctions ne lui manquèrent-ils pas. Je n'ai pas oublié de quel œil d'envie je voyais mon ami parmi les dignitaires de la confrérie de la Sainte-Vierge, établie au petit séminaire, quand moi-même je n'étais encore parvenu qu'à grand'peine au degré modeste d'aspirant à cette pieuse institution. Et ce n'était pas seulement à la chapelle, quand, nouvel Éliacin, revêtu de l'aube de lin, *enrubanné* des couleurs de la Vierge, il faisait les fonctions enviées d'enfant de chœur, que M. Renan se montrait fervent disciple « d'une religion d'indienne et de calicot », c'était en récréation, en classe et partout qu'il paraissait animé d'un sentiment de piété sincère. J'ai eu la curiosité de consulter les *cahiers d'honneur* où étaient inscrits les meilleurs devoirs de chaque classe, de 1838 à 1841, et c'est sans étonnement qu'entre plusieurs autres compositions religieuses d'Ernest Renan, j'y ai rencontré, à la date du mois de mai 1840, un hymne en vers grecs *à Marie*. J'ajoute un détail, léger en ap-

parence, mais caractéristique. M. Renan n'omettait jamais d'introduire une croix dans le paraphe de sa signature.

La vérité est que, contrairement à sa maxime que « l'essence de la critique est de savoir comprendre des états très différents de celui où nous vivons », M. Renan a jugé de ses sentiments de jeune séminariste par ses idées actuelles sur la religion.

La vérité est encore que l'enseignement et la pratique de la religion étaient à Saint-Nicolas ce qu'ils devaient être pour des enfants et des humanistes de huit à dix-neuf ans. Une chapelle n'est pas une cathédrale et un enfant n'est pas un philosophe. Saint Paul, « ce laid petit Juif », comme l'appelle M. Renan, le grand apôtre, comme l'appelle Bossuet avec l'univers chrétien, était d'avis qu'il ne fallait pas donner la même nourriture aux enfants et aux hommes faits. Il voulait du lait pour les enfants, pourvu que ce lait ne fût pas frelaté, *sine dolo*. C'est ce que faisait M. Dupanloup.

Le second grief de M. Renan contre M. Dupanloup et le petit séminaire porte sur le programme des études. Ce programme, sauf l'esprit, était le programme adopté par l'Université et suivi dans tous ses collèges, à cette époque. Voici comment il s'en explique :

« M. Dupanloup aimait trop peu son siècle et lui faisait trop peu de concessions, — d'autres ont prétendu contrairement à M. Renan qu'il lui en faisait trop, — pour qu'il pût lui être donné de former des

hommes au droit fil du temps... Il était trop peu rationnel, trop peu scientifique. On eût dit que ses deux cents élèves étaient destinés à être tous poètes, écrivains, orateurs. Il estimait peu l'instruction sans le talent. Cela se voyait surtout à Saint-Sulpice, où le talent n'avait aucune valeur, où la scolastique et l'érudition étaient seules prisées. Quand il s'agissait de faire de la logique et de la philosophie en latin barbare, ces esprits trop nourris de belles-lettres étaient réfractaires et se refusaient à une aussi rude nourriture. Aussi les Nicolaïtes étaient-ils peu estimés à Saint-Sulpice. On n'y nommait jamais M. Dupanloup ; on le trouvait trop peu théologien. »

Que M. Renan préfère le programme de M. Bert et de M. Ferry à celui de M. Dupanloup et de l'ancienne Université, il n'y a rien là d'étonnant : il est l'un de leurs collaborateurs. Je reconnais que MM. Bert et Ferry sont beaucoup plus aptes que M. Dupanloup à former des *hommes au droit fil du temps* présent. Mais que M. Renan, qui est un homme d'esprit, appuie sa préférence sur des raisons qui en supposent si peu, voilà ce qui me surprend. « L'essentiel de l'éducation, dit-il lui-même, ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est l'éveil. » Or cette maxime en ce qu'elle a de vrai, il l'a empruntée au *Traité d'éducation* de M. Dupanloup. Là l'*éducateur sans égal* répète à satiété que le but des études classiques, des humanités, comme il disait, n'est pas de former des poètes, des écrivains, des orateurs, des savants, des philosophes ou des théologiens, mais

d'élever des hommes en développant et réglant l'usage des facultés de l'enfant. Quant au peu d'estime que Saint-Sulpice aurait eu pour M. Dupanloup et ses élèves, je ne puis attribuer cette affirmation de M. Renan qu'à un défaut de mémoire, causé par ses préoccupations présentes. D'abord Messieurs de Saint-Sulpice n'ont jamais prétendu que M. Dupanloup dût leur envoyer des théologiens : que leur eût-il resté à faire? Ils n'avaient donc pas à mesurer le degré de sa science théologique. Ce qu'on appréciait à Saint-Sulpice et à l'archevêché de Paris dans M. Dupanloup, c'était le supérieur actif et dévoué envoyant chaque année à Issy un nombre d'élèves qu'on n'avait jamais vu sous ses prédécesseurs; et la preuve que ces élèves avaient l'estime de leurs nouveaux maîtres, c'est qu'ils étaient à la tête de tout et occupaient toutes les charges confiées aux meilleurs séminaristes, depuis les réglementaires jusqu'aux maîtres de conférence. Combien de fois M. Renan n'a-t-il pas entendu, comme moi, M. Dupanloup nous dire avec Fénelon : « Je ne connais rien de plus apostolique que Saint-Sulpice. » Or, cette vénération qu'il a gardée jusqu'à ses derniers jours pour ses pères dans le sacerdoce, Saint-Sulpice le lui a toujours rendue en estime et en affection. Si ces prêtres, d'une humilité égale à leur vertu, avaient pu se glorifier de quelque chose, c'eût été assurément d'avoir donné à l'Église de France un tel prêtre et un tel évêque.

Pour mieux accentuer la prétendue opposition

entre Saint-Nicolas et Saint-Sulpice, M. Renan se donne, comme toujours, en exemple. Je le cite ; car tout ce que je pourrais dire de lui ne vaudrait pas ce qu'il en dit lui-même.

« Mes succès dans les classes étaient très inégaux... Les compositions de pure rhétorique m'inspiraient un profond ennui ; je ne pus jamais faire un discours supportable... *J'étais trop sérieux* pour ces enfantillages. On nous donnait à faire des récits du moyen âge qui se terminaient toujours par quelque beau miracle ; j'abusais déplorablement des guérisons de lépreux (1). Le souvenir de mes premières études de mathématiques, qui avaient été assez fortes, me revenait quelquefois. J'en parlai à mes condisciples, que cela faisait beaucoup rire. Ces études leur paraissaient quelque chose de tout à fait bas, comparées aux exercices littéraires qu'on leur présentait comme but suprême de l'esprit humain. *Ma force de raisonnement* ne se révéla que plus tard, en philosophie, à Issy. La première fois que mes condisciples m'entendirent argumenter en latin, ils furent surpris (?). Ils virent bien alors que *j'étais d'une autre race qu'eux et que je continuerais à marcher quand ils avaient trouvé leur point d'arrêt.* Mais, en rhétorique, je laissai un renom douteux. »

Je prends ma part de l'infériorité qu'attribue ici

(1) Les souvenirs par à peu près de M. Renan confondent tout. Il fait ici allusion peut-être à la guérison de l'aveugle-né de l'Évangile, donnée comme sujet de narration par notre professeur de seconde, M. L. Bessière.

M. Renan à ses condisciples, puisque j'en étais un. Mais plusieurs d'entre eux auraient le droit d'éprouver, en lisant ces lignes, une surprise plus fondée que celle qu'il prétend leur avoir causée par son argumentation en latin. Car s'ils n'ont pas l'honneur d'être de la *même race* que lui, ils n'ont pas pour cela trouvé leur point d'arrêt à Issy. Je vois parmi eux un archevêque, un évêque, un vicaire général, trois ou quatre curés de Paris. Ils ont marché, eux aussi, et ils marchent sans suivre, il est vrai, le même chemin. Mais la question est de savoir à qui d'eux ou de lui peut et doit s'appliquer le mot de saint Augustin : *Magni passus, sed extra viam.*

M. Renan attribue à la supériorité et au *sérieux* de son esprit l'*inégalité* de ses succès dans ses études classiques qu'il appelle des *enfantillages*. Il y aurait impolitesse à le contredire; cependant la *brutalité* des faits exige ici quelques observations. M. Renan fit deux années de seconde au petit séminaire, de 1838 à 1840. Or, pendant ces deux années, durant la deuxième surtout, où je le rejoignis, après avoir moi-même redoublé la classe de troisième, M. Renan ne manifesta jamais l'ombre d'un dédain pour ces *enfantillages*. Il était, au contraire, l'un des *bûcheurs*, comme nous disions, les plus acharnés de sa classe. L'intensité de son application se manifestait en étude, non seulement par son silence, mais par un tic qu'il avait contracté et dont tout mon bon vouloir ne parvint pas à le corriger. Ce tic opiniâtre, comme son travail, consistait à frapper ses dents du

revers de l'index ou du pouce, avec une force et une rapidité proportionnées à la difficulté du sujet à traiter, et à l'intensité de son application. Outre la contraction grimaçante des lèvres que nécessitait cette opération, il en résultait des calus énormes qui défiguraient ses doigts, lesquels étaient ainsi une attestation permanente de son travail.

Mais, quelque précis que soient mes souvenirs, j'ai des preuves plus incontestables encore de l'application de M. Renan aux *enfantillages* de la littérature classique. Ce sont les devoirs nombreux signés de lui, et inscrits aux *cahiers d'honneur* de la classe de seconde. J'en ai compté plus de quinze. Ce qu'il y a de curieux, c'est que cet esprit qui se dit *sérieux* et *scientifique* excellait surtout à traiter en vers latins les sujets légers et badins. Ainsi je trouve parmi ses œuvres : *le Papillon*, *l'Abeille ou la victime de l'envie*, *la Douairière et le petit chat*, etc. Je dois ajouter, pour être juste, que la morale tirée de ces fables était grave et digne d'un esprit sérieux. Voici, par exemple, comment se termine la fable de *l'Abeille*, victime de sa colère envieuse :

Livor ruinam sic gravem
Plerumque junctus et furor
Profert : amice, si sapis,
Livore nunquam sævias.

Voici la part de vérité qui se trouve dans les affirmations de M. Renan. Il s'était soutenu comme vétéran de seconde, non le premier, mais parmi les premiers

de sa classe. En rhétorique, il déclina sensiblement, et ne put jamais *faire un discours supportable*. Le motif qu'il en donne, c'est que « écrire sans avoir à dire quelque chose de pensé personnellement lui paraissait dès lors le jeu d'esprit le plus fastidieux ».

Cette raison en soi n'est guère acceptable. Notre professeur de rhétorique nous dictait sans doute la matière, c'est-à-dire le sujet et les idées principales des discours que nous devions composer. Mais cette indication avait pour but de régler et de stimuler notre pensée personnelle, et non d'en étouffer l'éclosion ni d'en paralyser l'essor. M. Renan, d'ailleurs, depuis qu'il écrit, n'a pas fait autre chose que ce que fait moins bien un élève de rhétorique. Je ne connais pas d'écrivain qui ait un plus pauvre fond d'idées lui appartenant en propre. Ses écrits ne sont que des variations plus ou moins brillantes sur un thème presque toujours allemand. Ce qui est bien à lui, c'est la forme dont il revêt les idées d'autrui, c'est le style. Il est moins penseur que *virtuose*, selon sa propre expression, mais il est un virtuose sans égal. L'explication est donc ailleurs, et voici celle que me fournissent des souvenirs très présents.

M. Renan prétend que son émancipation intellectuelle commença à l'âge de seize ans. Ce qui est certain, c'est que les premiers symptômes de cette émancipation se produisirent en rhétorique. Il se fit parmi nous une réputation d'hétérodoxie littéraire, en affectant son mépris pour les règles classiques et son goût pour le romantisme. Ce travers pouvait

n'être qu'un caprice et un enfantillage. C'est ainsi qu'en jugea notre professeur, M. l'abbé Duchesne, prêtre d'un esprit vif et délié, qui donnait souvent à ses leçons un intérêt piquant par la fine ironie dont il assaisonnait sa critique. Pour ramener son élève révolté au respect des règles du bon sens et aux traditions du bon goût, il pratiqua la maxime de la comédie, *Castigat ridendo mores*, et nous amusa, en corrigeant un de ses discours, aux dépens de la prose prétentieuse, triviale et hérissée de néologismes du jeune novateur. Il réussit à blesser mortellement son amour-propre ; il ne parvint pas à soumettre son jugement. Le révolté se raidit contre maître et condisciples, et se sentant déjà *d'une autre race*, il sembla dès ce moment s'approprier la devise des Machabées : *Et si omnes, ego non.* Plutôt que se soumettre, il préféra se démettre. Abandonnant l'étude sérieuse des lettres, il tourna tout l'effort de son travail vers l'histoire où, se trouvant en présence d'émules moins préparés, il obtint facilement le premier rang. Voilà comment il a laissé un *renom douteux* en rhétorique.

M. Renan termine le récit de ses *souvenirs* du petit séminaire de Saint-Nicolas par une insinuation qui est bien dans la nature de son esprit et dans le *droit fil* de sa critique. En voici les termes :

« Quand je me figure une de ces lectures spirituelles, où le maître répandait si abondamment son esprit, cette salle du rez-de-chaussée, avec ses bancs serrés où se pressaient deux cents figures d'enfants, tenus immobiles par l'attention et le respect, et que

je me demande vers quel vent du ciel se sont envolées ces deux cents âmes, si fortement unies alors par l'ascendant du même homme, je trouve plus d'un déchet, plus d'un cas singulier. Comme il est naturel, je trouve d'abord des évêques, des archevêques, des ecclésiastiques considérables, tous relativement éclairés et modérés. Je trouve des diplomates, des conseillers d'État, d'honorables carrières dont quelques-unes eussent été plus brillantes, *si le 16 mai eût réussi.* Mais voici quelque chose d'étrange. A côté de tel pieux condisciple prédestiné à l'épiscopat, j'en vois un qui aiguisera si savamment son couteau pour tuer son archevêque qu'il frappera juste au cœur... Cette éducation avait des dangers, elle surchauffait, surexcitait, pouvait très bien rendre fou. Verger l'était. »

En critique habile, M. Renan se garde bien de dire que Verger ne fit que passer par le petit séminaire de Saint-Nicolas, qu'il en fut chassé, en troisième, pour cause de vol, avant d'avoir eu le temps d'être surchauffé et surexcité par l'éducation qu'on y recevait ; qu'il continua ses études et fut ordonné prêtre dans un autre diocèse que celui de Paris. Ces détails, pour vrais qu'ils soient, auraient nui à l'effet voulu : jeter sur la soutane de M. Dupanloup les éclaboussures de la boue de Verger et du sang de Mgr Sibour.

En cherchant bien parmi ses anciens condisciples, M. Renan trouve, sans se compter, un second *déchet* dans H. de B. Celui-là fut incontestablement l'un des élèves les plus distingués du petit séminaire de

Saint-Nicolas. Son talent était hors ligne, sa piété sérieuse et vraiment élevée. Il entra à Saint-Sulpice, en sortant de Saint-Nicolas, fut promu à la dignité du sacerdoce, devint professeur et vicaire... puis un jour quitta la soutane et passa en Amérique. Quelle fut la cause de cette triste défection? Je l'ignore. Mais, dans son malheur, il lui reste un titre à l'estime des honnêtes gens, et, je l'espère, à la miséricorde de Dieu : il n'a pas battu monnaie avec son apostasie.

Ces deux exemples, même en y ajoutant celui de M. Renan, ne prouvent pas que l'éducation donnée par M. Dupanloup « pouvait très bien rendre fou ». L'éducation la plus parfaite est impuissante à refaire un cerveau détraqué ou mal équilibré et à forcer le retranchement impénétrable d'une volonté perverse. Judas était à bonne école s'il en fût : il n'en resta pas moins le plus cupide des avares et le plus infâme des traîtres.

Si, comme M. H. de B., M. Renan est devenu incrédule, ce n'est pas sous la direction de M. Dupanloup. Il est obligé de reconnaître lui-même, en se contredisant, il est vrai, que lorsqu'il quitta le petit séminaire, « il n'y avait rien dans son esprit qui pût encore s'appeler doute ». Cela est certain. J'en ai sous les yeux le témoignage écrit dans un discours sur l'histoire, qui a pour titre : *la Justice de Dieu sur les nations*, l'un des derniers qu'il ait inscrits au *cahier d'honneur* de rhétorique. Voici la péroraison de ce développement oratoire qui date de 1841.

« Ainsi roule ici-bas le torrent des choses humaines. La vertu maintient les empires, le crime en sape les fondements, la justice réduit tout en poudre. Puissance redoutable, elle plane sans cesse dans les airs au-dessus des royaumes et des rois, brandissant dans sa main le glaive étincelant qui frappe les nations, et dont les coups nous remplissent d'effroi.

« Il n'est qu'une seule société qu'elle épargne ici-bas, parce que elle-même en est le fondement et l'auteur et la fin; société éternelle et sans bornes, qui, commençant par où les autres finissent, par l'expiation, mérite seule d'être à l'abri des coups de la justice vengeresse. Elle voit sans s'émouvoir les grandes catastrophes, elle entend sans se troubler le fracas des empires, parce qu'ils ne sauraient l'entraîner dans leur ruine, et que son sceptre n'est pas comme le sceptre fragile des rois de la terre qui passe en d'autres mains : *Et regnum ejus alteri populo non tradetur : comminuet autem et consumet omnia regna hæc, et ipsum stabit in æternum.* Cette société, toujours subsistante au milieu des ruines, toujours victorieuse au milieu des combats, c'est l'Église de Jésus-Christ, à jamais immortelle et triomphante sur la terre comme au plus haut des cieux. »

Depuis, M. Renan a mieux écrit; il a pensé beaucoup plus mal. Il faudra bien qu'un jour il revienne, de gré ou de force, à son point de départ : je désire ardemment et je demande à Dieu que ce soit en ce monde plutôt que dans l'autre.

CHAPITRE III

I. Séminaire de Saint-Sulpice. — M. Olier. — Maison d'Issy. — Esprit de Saint-Sulpice. — II. M. Renan et ses vertus sulpiciennes. — III. Directeurs d'Issy et leur enseignement. — MM. Gosselin et Manier, Pinault et Gottofrey.

I

« *Selon la règle*, après avoir terminé ma rhétorique à Saint-Nicolas du Chardonnet, j'allai à Issy, maison de campagne du séminaire de Saint-Sulpice, faire deux ans de philosophie. »

La *règle* dont parle ici M. Renan a besoin, pour être comprise, d'une interprétation qu'il n'a pas cru devoir donner à ses lecteurs, ce qui me force à la fournir aux miens.

Le programme des études du petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet ne comprenant pas le cours de philosophie, les élèves qui en sortaient, leur rhétorique achevée, prenaient deux directions différentes. Ceux qui ne se sentaient pas appelés au sacerdoce et aspiraient à une carrière libérale entraient dans un établissement de l'État ou reconnu par

l'État (1), pour y faire leur philosophie et se préparer à l'examen du baccalauréat. Les élèves ecclésiastiques, au contraire, c'est-à-dire ceux qui étaient entrés au petit séminaire avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique et qui, pour la plupart — c'était le cas de M. Renan — y avaient été admis comme boursiers du diocèse, passaient, *selon la règle*, au séminaire d'Issy, pour y suivre un cours de philosophie et de sciences préparatoire à la théologie. Toutefois cette règle n'était pas si absolue qu'elle ne souffrît d'assez nombreuses exceptions. Arrivés au seuil du grand séminaire, quelques-uns ne se sentaient pas assez sûrs d'eux-mêmes pour le franchir. Quelques autres avaient le courage de faire ce premier pas, mais se retiraient après une courte épreuve. Enfin il s'en rencontrait que les maîtres éliminaient eux-mêmes, ne leur trouvant pas, selon l'expression consacrée, *faciem euntis*, c'est-à-dire des marques suffisantes de vocation à l'état ecclésiastique. On voit par là que l'entrée au séminaire d'Issy, même pour les élèves boursiers de Saint-Nicolas, était moins affaire de *règle* que de conscience. Comme il ne s'agissait pas simplement de passer de rhétorique en philosophie, mais de faire le premier pas dans le sanctuaire, le *compelle intrare* n'était pas de mise, et nos maîtres ne le pratiquaient pas. M. Renan aurait donc pu se soustraire à cette *règle* qu'il semble pré-

(1) En 1841, l'État avait le monopole de l'enseignement, auquel on nous ramène aujourd'hui avec l'athéisme en plus.

senter comme obligatoire. S'il en décida autrement, ce fut en pleine connaissance de cause, avec une pleine et entière liberté. Sa détermination ne peut être imputable qu'à lui seul.

Il sortit donc, dans sa dix-neuvième année, « de la direction de M. Dupanloup, pour entrer sous une discipline *absolument opposée* à celle de Saint-Nicolas du Chardonnet ». Nous retrouvons ici le parti pris déjà signalé de mettre en contradiction absolue M. Dupanloup et messieurs de Saint-Sulpice, le petit et le grand séminaire. Je le répète, rien n'est moins justifié que cette affirmation. Assurément, il y avait entre la discipline de Saint-Nicolas et celle de Saint-Sulpice une très grande différence, exigée par l'âge des élèves, la nature des études et le but à atteindre. Mais cette différence n'était pas une contradiction.

Au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, nous étions soumis à une surveillance très paternelle, sans doute, mais active et incessante. L'œil du maître ne se fermait jamais sur nous, même pendant notre sommeil; des notes de travail et de conduite, proclamées publiquement chaque vendredi, distribuaient à chacun l'éloge ou le blâme qu'il avait mérité, et stimulaient par l'aiguillon de l'honneur le sentiment du devoir. On nous traitait en enfants et en écoliers, et on avait raison.

Le même régime n'était pas de mise au séminaire d'Issy. En y entrant, nous faisions acte d'homme. Même quand il sort d'un petit séminaire, le rhétoricien de dix-huit à vingt ans qui franchit le seuil de

ce noviciat ecclésiastique se sent transporté comme dans une nouvelle terre et sous de nouveaux cieux. Lieux, études, discipline et maîtres, tout lui rappelle le mot de saint Paul, et semble lui dire : « Lorsque j'étais enfant, je parlais et je pensais en enfant; mais me voilà devenu homme, il me faut rejeter ce qui est de l'enfance. »

Les hommes du monde, si tristement ignorants aujourd'hui de tout ce qui touche à la religion et aux institutions de l'Église catholique, se représentent volontiers un séminaire comme une caserne ecclésiastique, soumise à une discipline rigide et étouffant toute vie personnelle. Ils s'attendrissent sur la destinée de ces jeunes gens, renfermés là comme dans une prison, et de là conduits à l'autel, sans connaissance d'eux-mêmes et de la vie, pour y prendre des engagements irrévocables dont ils ne soupçonnent pas la terrible gravité. Les hommes dont je parle s'épargneraient cette charitable pitié s'ils connaissaient mieux nos séminaires et savaient jusqu'à quel scrupule le régime qu'on y suit est respectueux de la liberté de conscience. Autant tout y est sagement prévu et ordonné en vue du but à atteindre, la formation du bon prêtre, autant tout y est exempt de contrainte, et laissé à la responsabilité morale de chacun. Je puis l'affirmer par expérience, et, sur ce point, les *souvenirs* de M. Renan sont d'accord avec les miens, nulle part ailleurs la liberté de conscience, dans ce qu'elle a de vraiment légitime, n'est ni mieux comprise ni traitée avec un plus religieux respect.

Sans doute, puisqu'il s'agit du noviciat à une vie de sainteté, de renoncement et de sacrifice, le règlement y est austère, les études sérieuses, les exercices de piété fréquents et prolongés. Mais tout cela est proposé par la foi à la conscience, et jamais imposé par la contrainte à la volonté. Au séminaire, les maîtres sont des *directeurs*. C'est le titre qu'on leur donne et qui répond le mieux à la haute mission qu'ils remplissent par l'enseignement, par le conseil et surtout par l'exemple.

Ceux qui nous accueillirent, M. Renan et moi, au séminaire d'Issy, méritaient à tous égards le bel et juste éloge que Fénelon à fait de leurs prédécesseurs. Plusieurs d'entre eux ajoutaient aux vertus sacerdotales qui sont le fond commun et héréditaire des prêtres de Saint-Sulpice, une notoriété acquise par de solides et remarquables écrits. MM. Gosselin, Manier, Pinault, n'étaient pas inconnus dans le monde des lettres et des sciences, et n'eût été leur soutane et leur modestie, ils auraient pu, sans plus de présomption que M. Renan, prétendre aux palmes de l'Institut. Mais ils connaissaient et pratiquaient la maxime de l'*Imitation :* « *Ama nesciri* », et leur unique souci était de faire bénéficier de leurs connaissances acquises par toute une vie d'étude et de méditation les jeunes lévites que leur envoyait la Providence.

Le fond de l'enseignement de M. Manier et de son jeune confrère, M. Gottofrey, nos professeurs de philosophie, était le cartésianisme, entendu à la manière

de Bossuet, et amendé, pour la logique et la psychologie, par des emprunts à l'École écossaise. La méthode était rigoureusement scolastique, et, sauf pour l'histoire de la philosophie et la psychologie expérimentale, le latin était seul admis dans les leçons de classe et dans l'argumentation. Outre qu'il est la langue de la tradition, de la théologie et de l'Église, le latin a l'avantage d'empêcher les divagations auxquelles est toujours plus ou moins exposé un débutant en philosophie qui raisonne dans l'idiome maternel.

D'ailleurs, on ne nous tenait pas rigueur sur la liberté de discussion. En classe, dans des conférences journalières présidées par l'un de nous, dans des soutenances de thèses qui avaient lieu le dimanche devant la communauté, toute latitude nous était laissée de produire nos objections contre l'enseignement donné par nos professeurs, à nos risques et périls, sous la seule condition de respecter les règles de la convenance et de la logique. L'autorité intervenait sans doute, comme c'était son devoir, mais pour diriger notre raison inexpérimentée dans la recherche du vrai et non pour l'enchaîner à la parole du maître. Rien, assurément, ne ressemble moins au *magister dixit* qui, — je l'ai lu plus tard, à mon grand étonnement, dans des revues et des livres prétendus sérieux, — résumerait la méthode d'enseignement philosophique des écoles cléricales.

La liberté d'investigation et de discussion que nous laissaient nos maîtres, outre qu'elle était conforme à

la nature des études philosophiques, avait un double avantage : elle stimulait l'activité de nos esprits, et elle donnait à nos croyances la fermeté de vérités conquises par une méditation personnelle et raisonnée.

On a remarqué, et le fait est malheureusement incontestable, que les études philosophiques, qui sont, dans notre système d'éducation classique, le couronnement de l'enseignement secondaire, deviennent souvent funestes à la foi d'un grand nombre d'élèves de nos lycées. Plusieurs, à partir de ce moment, rompent avec les habitudes religieuses de leur enfance et deviennent ou se disent libres penseurs. Les uns en ont conclu que la foi était irréconciliable avec la raison, les autres que la philosophie était une source d'erreurs. Ces deux conclusions sont également fausses. Il n'y a pas plus de contradiction entre la raison et la foi qu'il n'y en a entre la liberté et l'autorité. Mais il y a des sophistes qui se disent philosophes, comme des révolutionnaires qui se prétendent libéraux. Le philosophe n'est pas plus que le politique à l'abri des mœurs et des passions humaines ; et la vérité qu'il fait profession de chercher, loin d'être *une grande coquette* , est une vierge austère qui ne se montre que voilée et en compagnie de sa sœur, la vertu.

C'est ainsi que l'entendaient nos vénérables directeurs d'Issy. En nous excitant à l'étude scientifique du vrai, ils nous exhortaient avec plus de sollicitude encore à la recherche du bien, c'est-à-dire à la pra-

tique des préceptes et des conseils évangéliques. Ils n'avaient pas recours, pour cela, à ces sermons solennels et terrifiants, prononcés le front plissé, le regard au ciel, que M. Renan prête, d'un esprit fort gai, à ses anciens maîtres de Tréguier. Leur méthode était beaucoup plus simple : ils mettaient sous nos yeux, dans des méditations et des avis spirituels où la rhétorique n'avait pas de place, l'Évangile commenté par les saints et par leur propre vie. Logés comme le dernier d'entre nous, dans de modestes et étroites cellules, ils étudiaient et priaient avec nous et en même temps que nous. Ils partageaient nos récréations, s'asseyaient à la même table, prenaient les mêmes heures de sommeil quand ils ne les abrégeaient pas par des prières et un travail prolongé dans la nuit, nous donnant toujours et partout l'exemple à l'appui de leurs leçons. Ces hommes vénérables, dignes par leur science et leur vertu des plus hautes charges de l'Église, n'avaient d'autre ambition que de vivre et de mourir en parfaits séminaristes.

L'action de pareils maîtres sur des jeunes gens ouverts à toute vérité et à tout bien devait être puissante. Elle l'était, en effet, et je n'ai vu nulle part plus qu'au séminaire d'Issy la réalisation de cette belle parole de l'Ecclésiastique : « Les enfants de la sagesse forment l'assemblée des justes, et le peuple qu'ils composent n'est qu'obéissance et amour. » Voilà plus de quarante ans que j'ai quitté cette maison, berceau de mon sacerdoce, et les souvenirs

toujours vivants que j'en garde avec un charme toujours nouveau me redisent chaque jour que les deux années que j'y ai passées sont les plus belles, les plus pures et les plus heureuses de ma vie.

II

M. Renan, étant « d'une autre race » que ses condisciples et ayant « l'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas », a vu et entendu durant notre séjour à Issy des choses que, semblable aux dieux des nations, je n'ai su ni voir ni entendre. Ses *souvenirs* diffèrent donc considérablement des miens. Ils ne sont pas moins intéressants ; ce qu'ils perdent en vérité concrète est largement compensé par le charme des fictions qui les idéalisent.

Le public de la *Revue des Deux-Mondes* n'appartient pas en général aux *parties simples de l'humanité*. Il est très cultivé et très savant. Mais enfin on ne peut tout savoir. La culture de l'esprit, plus encore que celle de la terre, laisse toujours quelque coin en friche dans le vaste domaine des connaissances, et ce coin, chez les lecteurs de M. Renan, pour une raison ou pour une autre, se trouve être presque toujours celui de la religion. Lui, qui est prophète en Israël, connaît les fidèles de son église, et, en homme avisé, il se garde bien de leur ouvrir

les portes de Saint-Sulpice, avant de leur avoir appris, par une introduction préalable, dans quel pays aussi étranger qu'étrange il a dessein de les mener. Il commence ainsi :

« L'institut de Saint-Sulpice a exercé sur moi une telle influence et a si complètement décidé de la direction de ma vie, que je suis obligé d'en esquisser rapidement l'histoire, d'en exposer les principes et l'esprit, pour montrer comment cet esprit est resté la loi la plus profonde de tout mon développement intellectuel et moral. »

De tous les chocs produits sur ma raison par les affirmations de M. Renan, j'avoue que celui-là est le plus inattendu et le plus renversant. J'ai dû relire plusieurs fois ces lignes, me demandant si je n'étais pas victime d'une hallucination. M. Renan produit de Saint-Sulpice! L'esprit de Saint-Sulpice resté la loi la plus profonde de tout le développement intellectuel et moral de l'auteur de la *Vie de Jésus!* Autant dire que le soleil est le père de la nuit parce qu'elle se fait quand il se retire.

L'esprit de Saint-Sulpice, c'est l'esprit de M. Olier, toujours vivant dans ses disciples. Est-ce pour montrer la filiation qui rattache ses idées et sa morale à l'esprit de Saint-Sulpice, que M. Renan nous représente M. Olier, « flottant sans cesse de Louis de Léon à Spinosa? » Il a fait cette découverte, qui avait échappé à M. Faillon (1), dans un livre du vénérable

(1) Voyez la belle et savante *Vie de M. Olier*, par M. Faillon.

fondateur de Saint-Sulpice, intitulé *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*. Ce catéchisme, dit-il, « qu'on ne lit plus guère hors de Saint-Sulpice, est un livre des plus extraordinaires, plein de poésie et de philosophie sombre, flottant sans cesse de Louis de Léon à Spinosa. Olier conçoit comme l'idéal du chrétien ce qu'il appelle l'*état de mort*. Les sombres rêves de Calvin sont presque de l'optimisme pélagien auprès des affreux cauchemars que le péché originel cause à notre pieux contemplatif ».

A l'appui de son dire, M. Renan cite quelques passages de ce catéchisme, choisis avec beaucoup d'habileté pour mettre en branle les nerfs délicats d'un public qui lit plus volontiers la *Revue des Deux-Mondes* que les Épîtres de saint Paul. C'est en effet à saint Paul et non à Calvin, à Baïus ou à Spinosa, qu'il faut demander compte des *affreux cauchemars* causés par le péché originel à notre pieux contemplatif. Saint Paul a dit avant M. Olier : « La chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair; la chair n'est pas soumise à la loi de Dieu, elle ne peut l'être; vous êtes mort et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ : le baptême est un tombeau où doit être enseveli le vieil homme, et un berceau où doit naître l'homme nouveau. » Et cette doctrine de mort et de renaissance, de sépulture et de résurrection, Jésus-Christ l'avait enseignée lui-même à Nicodème,

C'est là que M. Renan a puisé les détails intéressants qu'il donne sur les origines de Saint-Sulpice et sur la maison d'Issy. C'est là aussi qu'on pourra se faire une idée juste de M. Olier.

qui, à la vérité, comme les lecteurs de M. Renan, n'y comprit absolument rien, et s'écria tout ahuri : « Comment un homme peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître de nouveau? » M. Renan est un théologien plus fort que Nicodème. Il a manqué là une belle occasion d'expliquer aux *parties cultivées* de l'humanité qui préfèrent ses homélies au prône de leur curé le sens attaché par Jésus-Christ, par saint Paul et par M. Olier, à ces mots de chair, de mort, de sépulture et de résurrection, de vieil homme et d'homme nouveau. Rien ne lui était plus facile. Combien de fois n'a-t-il pas dit en mettant son surplis : *Indue me, Domine, novum hominem* « Revêtez-moi, Seigneur, de l'homme nouveau? »

D'ailleurs, il sait son histoire. Quoiqu'il trouve que « tout n'était pas mauvais dans la franche gaieté rabelaisienne, qui, à cette époque, n'était pas tenue pour incompatible avec l'état ecclésiastique », il reconnaît néanmoins que les mœurs cléricales, sous Henri IV et au commencement de Louis XIII, avaient besoin de réformes. Ce besoin, qu'il exagère plutôt qu'il ne le dissimule, fut vivement senti par M. Olier, contemporain et coopérateur de saint Vincent de Paul, du cardinal de Bérulle, du P. de Condren, du P. Eudes, d'Adrien Bourdoise, tous animés du même esprit, tous fondateurs de congrégations religieuses ayant pour objet la réforme de l'éducation ecclésiastique. Il n'est donc pas étonnant que, dans son *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, adressé surtout au clergé, M. Olier insiste avec force sur les ravages

produits dans la nature humaine par le péché originel et sur la nécessité de la mortification de la chair. L'ardeur de son zèle lui suggère, je le veux bien, des expressions qui parfois semblent dépasser le but, mais il n'est que juste de reconnaître que « sa mystique » est pour le fond en parfait accord avec la doctrine morale des grands réformateurs religieux qui ont eu un rôle si considérable dans la préparation du dix-septième siècle.

Si les contradictions coûtaient quelque chose à M. Renan, on pourrait s'étonner de le voir critiquer, sur des apparences, dans M. Olier, le manque d'orthodoxie qu'il approuve et exalte dans Port-Royal. Parallèlement à ces efforts de réformes, « se dresse, dit-il, Port-Royal, très supérieur à Saint-Sulpice, à Saint-Lazare, à la Doctrine chrétienne et même à l'Oratoire, pour la fermeté de la raison et le talent d'écrire, mais à qui manque *la plus essentielle des vertus catholiques*, *la docilité* ». Y aurait-il témérité à supposer que ce manque de docilité n'est pas le moindre titre de la préférence accordée ici à Port-Royal par un critique qui professe pour son propre compte n'avoir jamais obéi, et pour qui un « homme qui obéit est un *capitis minor*, souillé dans le germe même de la vie noble? »

En cela, au moins, il est difficile de rattacher son développement moral à l'esprit de M. Olier et de Saint-Sulpice.

M. Renan remarque dans M. Olier une autre *vertu catholique*, qui ne paraît pas non plus avoir eu sur

son développement une influence bien décisive, ni le rattacher à Saint-Sulpice par un lien bien étroit.

« Héros de l'humilité chrétienne, dit-il, Olier croit bien faire en bafouant la nature humaine, en la traînant dans la boue. Il avait des visions, des faveurs intérieures dont on possède à Saint-Sulpice le cahier autographe, écrit pour son directeur. Il s'interrompt de temps en temps par des réflexions comme celles-ci : « Mon courage est parfois tout abattu en voyant « les impertinences que j'écris. Elles me semblent « être de grandes pertes de temps pour mon cher « directeur, que j'ai crainte d'amuser. Je plains les « heures qu'il doit employer à les lire, et il me « semble qu'il devrait me faire cesser d'écrire ces « niaiseries et ces impertinences tout à fait insup- « portables. »

Voilà un héroïsme que M. Renan n'est pas incapable d'admirer, lui qui déclare « n'avoir d'amour que pour les caractères d'un idéalisme absolu, martyrs, héros, utopistes, amis de l'impossible ». Mais cette admiration platonique ne l'empêche pas de voir ce que ne voient pas les exaltés; il « voit que ces grands accès n'ont plus d'utilité et que d'ici longtemps les héroïques folies (sans excepter celle de la croix) que le passé a déifiées ne réussiront plus ».

M. Renan est pour la littérature des résultats; il s'est donc mis en garde contre l'héroïsme de l'humilité chrétienne. Je ne connais pas de lui de préface où il dise aux lecteurs de ses écrits, comme M. Olier à son directeur : « Mon courage est parfois tout

abattu en voyant les impertinences que j'écris. » Il n'est pas homme non plus à dire à M. Buloz : « Mes articles me semblent être de grandes pertes de temps pour mon cher directeur, que j'ai crainte d'amuser. Je plains les heures qu'il doit employer à les lire, et il me semble qu'il devrait me faire cesser d'écrire ces niaiseries et ces impertinences tout à fait insupportables. »

Il n'admet ni l'humilité dans les sentiments ni la modestie dans le style; et se souvenant que, conformément à l'esprit de leur fondateur, « le principe que messieurs de Saint-Sulpice prêchaient le plus était de ne jamais faire parler de soi, et si l'on a quelque chose à dire, de le dire simplement et comme en se cachant », M. Renan les gourmande en ces termes protecteurs : « Vous en parliez bien à votre aise, chers maîtres, et avec cette complète ignorance du monde qui vous fait tant d'honneur. Mais si vous saviez à quel point le monde encourage peu la modestie, vous verriez combien la littérature aurait de la peine à s'accommoder de vos principes. Que serait-il arrivé si M. de Chateaubriand avait été modeste? Vous aviez raison d'être sévères pour les procédés charlatanesques d'une théologie aux abois, cherchant les applaudissements par des procédés tout mondains. Mais, hélas! votre théologie à vous, qui est-ce qui en parle? Elle n'a qu'un défaut, c'est qu'elle est morte. Vos principes littéraires ressemblaient à la rhétorique de Chrysippe, dont Cicéron disait qu'elle était excellente pour apprendre à se taire. »

Je pourrais répondre à M. Renan que les principes littéraires que nous inculquaient nos maîtres de Saint-Sulpice se résumaient dans ces belles paroles de Fénelon, l'un de leurs plus illustres et plus authentiques disciples : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes ». Mais la question à résoudre n'est pas là. Elle consiste à montrer en quoi l'esprit de Saint-Sulpice est resté « la loi la plus profonde de tout le développement moral de M. Renan ». Or plus il se défie des principes de mortification, d'humilité et de modestie de ses anciens maîtres, moins il réussit à prouver que leur esprit est la loi profonde de son développement moral.

Peut-être leur influence sur *tout son développement intellectuel* sera-t-elle plus sensible. Écoutons donc ce qu'il dit de leur enseignement.

« La société fondée par Olier garda jusqu'à la révolution son respectable caractère de modestie et de vertu pratique. En théologie, son rôle fut faible. Elle n'eut pas l'indépendance et la hauteur de Port-Royal. Elle fut plus moliniste qu'il n'était nécessaire de l'être, et n'évita pas ces *mesquines vilenies* qui sont comme la conséquence des idées arrêtées de l'orthodoxe et le rachat de ses vertus. »

Je croirais faire injure à M. Renan de regarder comme « la loi profonde de tout son développement

intellectuel » une théologie sans indépendance et sans hauteur, une théologie moliniste et orthodoxe qui rachète ses vertus par de mesquines vilenies. Là n'est pas évidemment le mot de l'énigme. Je ne le découvre pas non plus dans les réflexions suivantes :

« La règle des Sulpiciens est de ne rien publier que sous le voile de l'anonyme et d'écrire toujours du style le plus effacé, le plus éteint. Ils voient à merveille la vanité et les inconvénients du talent, et ils s'interdisent d'en avoir. Un mot les caractérise, la *médiocrité;* mais c'est une médiocrité voulue, systématique. Ils font exprès d'être médiocres. « Mariage « de la mort et du vide », disait Michelet de l'alliance des Jésuites et des Sulpiciens. Sans doute, mais Michelet n'a pas assez vu que ce vide est ici aimé pour lui-même. Il devient alors quelque chose de touchant; on se défend de penser de peur de penser mal. »

C'est chose ardue de découvrir sous ce voile de l'anonyme, dans cette recherche du style le plus effacé et le plus éteint, dans ce dédain affecté du talent, dans cette médiocrité voulue et systématique, dans ce vide aimé, dans cette abstention de penser de peur de penser mal, la loi profonde du développement intellectuel d'un écrivain qui ne manque pas de vide, il est vrai, mais dont le style raffiné est le mets des délicats, dont la pensée ne recule devant aucune négation, n'a peur d'aucune audace, et redoute à ce point la médiocrité qu'il en perd le sens commun.

Et cependant il a fallu à M. Renan au moins une apparence, un prétexte, un titre plus ou moins coloré, pour qu'il se déclarât avec tant d'assurance un produit de Saint-Sulpice. En y regardant bien, nous le trouverons peut-être. Continuons.

Après avoir loué la modération politique et le gallicanisme mitigé des anciens directeurs de Saint-Sulpice, M. Renan ajoute : « Vers 1840, tout cela changea. Les vieux d'avant la révolution étaient morts; les jeunes passèrent presque tous à la thèse de l'infaillibilité papale; mais il resta toujours une profonde différence entre ces ultramontains de la dernière heure et les hardis contempteurs de la scolastique et de l'Église gallicane sortis de l'école de Lamennais... Ce qui est vieux doit rester vieux; comme tel, il est respectable... C'est par ce franc aveu des choses que Saint-Sulpice représente en religion quelque chose de tout à fait honnête... On n'y prouvait pas la divinité de Jésus-Christ par Mahomet ou par la bataille de Marengo. Ces *pantalonnades théologiques*, qu'on faisait applaudir, à Notre-Dame, à force d'aplomb et d'éloquence, n'avaient aucun succès auprès de ces sérieux chrétiens... Ils manquaient de critique, en *s'imaginant* que le catholicisme des théologiens a été la religion même de Jésus et des apôtres; mais ils n'inventaient pas pour les gens du monde un christianisme revu et adapté à leurs idées. Voilà pourquoi l'étude (dirai-je la réforme?) sérieuse du christianisme viendra bien plutôt de Saint-Sulpice que de directions comme celles

de M. Lacordaire ou de M. Gratry, à plus forte raison de M. Dupanloup, où tout est adouci, faussé, émoussé... Les conversions opérées par les prédications de cette sorte ne sont bonnes ni pour la religion ni pour l'esprit humain. On croit avoir fait des chrétiens ; on a fait des esprits faux, des politiques manqués. Malheur au vague ! mieux vaut le faux ! »

C'est donc par l'étude honnête et sérieuse du christianisme que M. Renan prétend se rattacher à Saint-Sulpice. Pour honnête, je ne veux pas y contredire. Quant au sérieux, il peut être dans ses intentions et dans les tristes résultats que produisent ses écrits sur les âmes irréfléchies, il n'est pas dans ses écrits. Ce n'est pas moi, c'est lui qui dit de lui-même : « Si le penchant gascon à trancher beaucoup de questions par un sourire que ma mère avait mis en moi eût dormi éternellement, peut-être mon salut eût-il été plus assuré. » Il n'y aurait pas une évidente injustice à retourner contre lui ce qu'il affirme de l'*imagination* des théologiens de Saint-Sulpice, et du christianisme *adouci*, *faussé*, *émoussé* de l'école catholique moderne. L'anathème qu'il fulmine contre le vague retombe de tout son poids sur sa critique. Il est, s'il en fut, l'artiste de l'*adouci*, du nuancé, du flottant et de l'indécis. Ce qu'il dit de sa croyance s'applique exactement à ses écrits : « Le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie s'y transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. » Il y a, en particulier, plus

de violence que de mesure et de sérieux dans la critique qu'il fait des PP. Lacordaire et Gratry, de Mgr Dupanloup et de l'école catholique. On voit trop qu'il ne leur pardonne pas l'influence qu'ils ont exercée de 1840 à 1852, et l'arrêt qu'ils ont mis à la marche de la libre pensée, aujourd'hui triomphante.

M. Renan a aussi peu d'estime que de goût pour les *vertus catholiques*. Il paraît cependant tenir beaucoup à ce qu'on sache qu'il procède de Saint-Sulpice par la vertu. « Saint-Sulpice est avant tout, dit-il, une école de vertu. C'est principalement par la vertu que Saint-Sulpice est une chose archaïque, un fossile de deux cents ans. Beaucoup de mes jugements étonnent les gens du monde, parce qu'ils n'ont pas vu ce que j'ai vu. J'ai vu à Saint-Sulpice l'absolu de la vertu et, *associée à des idées étroites*, je l'avoue, la perfection de la bonté, de la politesse, de la modestie, de l'abnégation personnelle. Ce qu'il y a de vertu dans Saint-Sulpice suffirait pour gouverner un monde, et cela m'a rendu difficile pour ce que j'ai trouvé ailleurs. »

Il va sans dire que les *idées étroites* qui s'unissent à *l'absolu de la vertu* dans les prêtres de Saint-Sulpice, comme dans ceux de Tréguier, sont les *vertus catholiques*, à savoir : la *docilité*, qui les rend très inférieurs à Port-Royal; *l'humilité et la mortification*, ces accès héroïques qui n'ont plus d'*utilité* et qui ne *réussiront plus* à l'avenir.

La ressemblance ne suffirait pas à M. Renan, si, les imitant par la vertu, il ne se rattachait par les

défauts à ses maîtres de Tréguier et de Saint-Sulpice. « Je ne fus pas prêtre de profession, dit-il, je le fus d'esprit. Tous mes défauts tiennent à cela; ce sont des défauts de prêtre. Mes maîtres m'avaient appris le mépris du laïque... J'ai toujours ainsi été très injuste d'instinct envers la bourgeoisie. Au contraire, j'ai un goût vif pour le peuple... »

« A la même cause se rattache un autre de mes défauts, un manque apparent de franchise dans certaines relations, je veux dire en paroles et en correspondance. Le prêtre porte en tout sa politique sacrée: sa parole implique beaucoup de convenu... Sous ce rapport, je suis resté prêtre... Voué par une sorte de parti pris à une politesse exagérée, une politesse de prêtre, je cherche trop à savoir ce que mon interlocuteur a envie qu'on lui dise. Mon attention, quand je suis avec quelqu'un, est de deviner ses idées et, par excès de déférence, de les lui servir anticipées... Je ne m'exprime librement qu'avec les gens que je sais dégagés de toute opinion et placés au point de vue d'une bienveillante ironie universelle. »

Un misanthrope dirait à M. Renan :

> Quand sur une personne on prétend se régler,
> C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Un logicien scolastique, raisonnant comme tout le monde, exigerait de plus, avant de lui accorder que ses défauts sont dus à son éducation cléricale, la solution préalable de ces deux petites questions. D'abord est-il bien certain que ces défauts ne sont pas, comme

il dit, des *penchants gascons mis en lui par sa mère?* Il paraît bien que dans le renard gascon de la Fontaine le *manque apparent de franchise* était un vice de naissance. Ensuite, même en admettant que M. Renan soit né sans ces penchants vicieux, est-il démontré qu'ils soient des défauts de prêtres et tellement propres aux prêtres, qu'il n'ait pu les contracter que dans son commerce avec eux? — Mais évidemment ces questions sont du nombre de celles qu'il est habitué à *trancher par un sourire.*

Au fond, en attribuant à Saint-Sulpice la loi profonde de son développement intellectuel et moral, M. Renan obéit à deux sentiments que je suis prêt à reconnaître. Le premier est commun à tous les hommes de progrès ou de changements successifs. Généralement ils n'avancent pas : ils tournent, mais ils tiennent à ce qu'on sache qu'ils tournent sur le même pivot. Ils rendent ainsi hommage à ce principe d'Horace :

Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.

Ils sont jaloux de l'unité de leur vie; s'ils changent de cocarde, c'est un pur changement de couleur qui n'atteint pas le fond. Combien de républicains ardents aujourd'hui ne veulent pas admettre que, il y a moins de dix ans, ils étaient ardemment autre chose? Ce qui se passe dans le monde mouvant de la politique se retrouve souvent dans les régions plus sereines de la pensée. Voilà pourquoi dans ce qu'il est aujourd'hui, M. Renan veut absolu-

ment retrouver le séminariste de Saint-Sulpice.

Il y est porté par un autre sentiment plus profond encore. Il y a du prêtre en M. Renan. Il n'a pu si bien déchirer sa soutane que des lambeaux ne soient restés collés à ses flancs. Il le dit lui-même en des termes qui, plaisants en apparence, révèlent le vide profond laissé dans son âme par la perte de la foi. Les voici :

« Mon jeune compatriote et ami Quillien, poète breton d'une verve si originale, le seul homme de notre temps chez lequel j'ai trouvé la faculté de créer des mythes, a rendu ce tour de ma destinée par une fiction très ingénieuse. Il prétend que mon âme habitera, après ma mort, sous forme d'une mouette blanche autour de l'église ruinée de Saint-Michel, vieille masure frappée par la foudre, qui domine Tréguier. L'oiseau volera toutes les nuits avec des cris plaintifs autour de la porte et des fenêtres barricadées, cherchant à pénétrer dans le sanctuaire, mais ignorant l'entrée secrète; et ainsi durant toute l'éternité, sur cette colline, ma pauvre âme gémira d'un gémissement sans fin. — « C'est l'âme d'un prêtre « qui veut dire sa messe », dira le paysan qui passe. — « Il ne trouvera jamais d'enfant pour la lui « servir », dira un autre. Effectivement, voilà ce que je suis : un prêtre manqué. Quillien a très bien compris ce qui fera toujours défaut à mon église, c'est l'enfant de chœur. Ma vie est comme une messe sur laquelle pèse un sort, un éternel *Introibo ad altare Dei*, et personne pour répondre : *Ad Deum qui læti-*

ficat juventutem meam. Ma messe n'aura pas de servant. Faute de mieux, je me la réponds à moi-même, mais ce n'est pas la même chose. »

Hélas! oui, M. Renan est un prêtre manqué, un prêtre sans Dieu et sans autel, qui veut absolument dire sa messe. Critique et sentimental, sceptique et mystique, libre penseur et religieux, il est bien, comme il le dit, « un tissu de contradictions, rappelant l'*hircocerf* de la scolastique, qui avait deux natures ».

III

En entrant à Issy, M. Renan révéla avec plus de liberté et accusa en traits plus vifs cette double face de sa nature à la fois sceptique par l'esprit et mystique par le cœur. Sa piété devint plus sérieuse et plus fervente, mais en dehors et sans l'aveu de sa raison. De là, à la chapelle et dans les exercices religieux, un séminariste paraissant absorbé dans la prière, communiant avec ferveur, se délectant dans le sentiment d'une piété simple et instinctive; en classe et à l'étude, un disciple en contradiction permanente avec l'enseignement reçu, cherchant la vérité dans l'objection, l'erreur dans la thèse, prenant parti en toute question philosophique, religieuse ou morale, pour le scepticisme contre le dogmatisme.

« La liberté de penser, avoue-t-il lui-même, arriva jusqu'à moi, par les *solvuntur objecta* des théologies. La grande bonne foi de l'ancien enseignement

ecclésiastique consistait à ne rien dissimuler de la force des objections; comme les réponses étaient très faibles, *un bon esprit* pouvait faire son profit de la vérité où il la trouvait. » Il tient à marquer ce procédé de son *bon esprit*, et il y revient à plusieurs reprises. « La grande bonne foi de la vieille scolastique ne permet pas de clore la démonstration d'une proposition sans l'avoir fait suivre de la rubrique : *solvuntur objecta.* Là sont exposées avec honnêteté les objections contre la proposition qu'il s'agit d'établir; ces objections sont ensuite résolues, souvent d'une manière qui laisse toute leur force aux idées hétérodoxes qu'on prétend réduire à néant. Ainsi, sous le couvert de réfutations faibles, tout l'ensemble des idées modernes venait à nous. »

On le voit, le séminariste de dix-neuf ans était déjà l'académicien de soixante ans, qui disait naguère à M. Pasteur : « Pour moi, quand on nie ces dogmes fondamentaux, j'ai envie d'y croire; quand on les affirme autrement qu'en beaux vers, je suis pris d'un doute invincible. J'ai peur qu'on en soit trop sûr. » Quel malheur qu'au lieu de faire sa philosophie à Issy, M. Renan n'ait pas suivi les cours d'un professeur de la libre pensée! Nous aurions aujourd'hui, au lieu d'un *prêtre manqué*, un vrai prêtre, disant sa messe et ne manquant jamais d'un enfant de chœur pour la servir.

C'est avec ce parti pris de contradiction qui, selon lui, est la marque d'un *bon esprit*, que M. Renan aborda l'étude de la philosophie scolastique. « Je

m'y passionnai, dit-il, comme un ouistiti sur sa noix. » Moins heureux que le ouistiti, après quarante ans d'efforts, il en est toujours à ronger la coquille. Sa raison, plus déliée que ferme, plus dominée par l'imagination que réglée par la logique, ne put sonder sans vertige les profondeurs de la métaphysique. Plus d'une fois il me fit la confidence qu'obsédé par la pensée de l'éternel et de l'infini, et continuant pendant la nuit les méditations de la veille, il était pris d'hallucinations terrifiantes qu'il ne pouvait vaincre que par une diversion violente. C'était la vérité, se dérobant, comme la Psyché de la fable, à la curiosité indiscrète et aux exigences présomptueuses de ce nouvel Eros; ou pour parler comme nos saints livres, c'était la majesté du Dieu qui se révèle aux humbles et résiste aux superbes, accablant du poids de sa gloire le scrutateur orgueilleux et intempérant du mystère impénétrable de sa nature.

Il est des esprits que le mystère en Dieu et en ses œuvres rappelle au sentiment de leur infirmité, et qui, suivant la belle comparaison de Bossuet, tenant les deux bouts de la chaîne, s'y attachent fortement, quoiqu'ils ignorent par quels anneaux ils se rattachent entre eux. Il en est d'autres, au contraire, que le mystère irrite, que l'incompréhensible révolte, et qui disent à la vérité, comme saint Thomas à son maître ressuscité : Tout ou rien! ou je te verrai tout entière de mes yeux et te toucherai de mes mains, ou je ne croirai pas. M. Renan est de ces derniers esprits, les seuls qui lui paraissent avoir la faculté critique.

Cette faculté critique, dont il se croit éminemment doué, il l'appliqua, en passant à Issy, avec une liberté absolue, et aux hommes et aux doctrines. Les portraits qu'il esquisse de nos maîtres, MM. Gosselin, Pinault, Manier, et Gottofrey, sont d'une palette magistrale et d'une rare perfection plastique. Quant à leur caractère moral et à leur enseignement, il les voit de haut, en critique « placé au point de vue « d'une bienveillante ironie universelle », et trop « du coin de l'œil ».

« M. Gosselin, dit-il, était un érudit plutôt qu'un théologien. Sa critique était sûre dans les limites d'une orthodoxie dont il ne discuta jamais sérieusement les titres; sa placidité, absolue. » Cette mince et incomplète critique du vénérable supérieur d'Issy ne lui laissa pas soupçonner ce que recélait la conscience de M. Renan, qui l'avait pris pour directeur. « Comme il voyait l'honnêteté de ma nature, dit-il, la pureté de mes mœurs et la *droiture de mon esprit*, l'idée ne lui vint pas un instant que des doutes s'élèveraient pour moi sur des matières où lui-même n'en avait aucun. Le très grand nombre de jeunes ecclésiastiques qui avaient passé entre ses mains avaient un peu émoussé son diagnostic, il procédait par catégories générales. »

Il n'y avait pas loin de M. Gosselin à M. Manier, notre professeur de philosophie. Celui-ci « était, dit M. Renan, un parfait honnête homme, dont les opinions se rapprochaient de celles de l'école universitaire modérée, si décriée alors dans le clergé. Il

affectionnait la philosophie écossaise et me fit lire Thomas Reid... Il devait à la fréquentation de Thomas Reid une grande aversion pour la métaphysique et une confiance absolue dans le bon sens. La philosophie allemande commençait à être connue; ce que j'en saisissais *me fascinait étrangement*. M. Manier me faisait remarquer que cette philosophie changeait trop et que pour la juger il fallait attendre qu'elle eût achevé son développement. « L'Écosse rassérène, « me disait-il, et conduit au christianisme. »

Ni la critique orthodoxe de M. Gosselin, semblable à « une vieille qui cherche à enfiler son aiguille en la tenant bien fixe entre la lampe et ses lunettes », ni le bon sens de M. Manier, qui avait pour texte favori : *Posuit in visceribus hominis sapientiam*, n'étaient de force à arracher M. Renan à la *fascination étrange* que commençaient à produire sur lui la critique transcendantale et la grande philosophie allemande du *devenir*. Le bon sens est l'apanage des *parties simples* de l'humanité, et M. Renan était, il nous l'a dit, d'autre race; la critique orthodoxe est enfermée dans certaines limites, et déjà sa critique, à lui, n'en voulait pas admettre.

MM. Pinault et Gottofrey avaient de moins que MM. Gosselin et Manier la critique et le bon sens, ils avaient de plus l'exaltation mystique, le dédain de la science et le mépris de l'humanité.

« M. Pinault, professeur de mathématiques et de physique, ressemblait beaucoup à M. Littré par sa passion concentrée et par l'originalité de ses allures.

Si M. Littré eût reçu une éducation catholique, il eût été un mystique exalté ; si M. Pinault avait été élevé en dehors du catholicisme, il eût été révolutionnaire et positiviste. »

Cette antithèse hypothétique est tout à fait *dans le droit fil* de la critique de M. Renan, mais la preuve en serait difficile à faire. J'ai connu ces deux savants : l'un fut mon directeur au séminaire d'Issy, et j'ai vu l'autre d'assez près durant les dernières années de sa vie. Il y avait assurément entre eux plus d'un trait de ressemblance ; mais celui qui m'a paru le plus frappant était la profondeur du sens moral et la délicatesse de la conscience. Comme Kant, M. Littré est revenu à Dieu par le sentiment du devoir. Il s'est senti *responsable* de ses écrits et de ses actes avec une conviction si poignante et une humilité si profonde, qu'il a fini par comprendre, et a eu la sincérité de reconnaître qu'il était justiciable de quelqu'un, et que ce quelqu'un ne pouvait être qu'un Dieu vivant et personnel. Si donc il avait eu le bonheur de recevoir une éducation catholique, on peut présumer qu'il aurait été non un *mystique exalté*, non un *saint laïque*, mais un saint sans épithète, ce qui vaut beaucoup mieux.

Continuant ses antithèses sur M. Pinault, M. Renan ajoute : « C'était un saint, c'était à peine un prêtre, ce n'était pas du tout un Sulpicien. Il manquait à la première règle de la compagnie, qui est d'abdiquer tout ce qui peut s'appeler talent, originalité, pour se plier à la discipline d'une commune médiocrité.

M. Pinault avait commencé par être professeur de mathématiques dans l'Université. Comment associa-t-il à des études qui, selon nous, excluent la foi au surnaturel, un catholicisme fervent? De la même manière que M. Cauchy fut à la fois un mathématicien de premier ordre et un fidèle des plus dociles; de la même manière que l'Académie des sciences possède encore aujourd'hui dans son sein un grand nombre de croyants. Le christianisme se présente comme un fait historique surnaturel. C'est par les sciences historiques qu'on peut établir (et, selon moi, d'une manière péremptoire) que ce fait n'a pas été surnaturel, et que, même, il n'y a jamais eu de fait surnaturel. Ce n'est pas par un raisonnement *a priori* que nous repoussons le miracle, c'est par un raisonnement critique ou historique. »

Je ne m'arrête pas à ce jeu puéril de mots, où M. Renan fait de M. Pinault un saint original et indisciplinable, pour avoir le prétexte de proclamer de nouveau la *commune médiocrité* de Saint-Sulpice. Mais je dois noter, en passant, l'explication qu'il donne de l'union de la foi et de la science dans M. Pinault, M. Cauchy et un grand nombre de membres de l'Académie des sciences. Évidemment ce fait le gêne, car il ne se lasse pas de poser le problème et de le résoudre à sa façon. Cette façon est connue et toujours la même. Elle se résume en cet aphorisme : Quiconque croit au surnaturel, fût-il un savant de premier ordre, fût-il M. Cauchy, M. Dumas ou M. Pasteur, manque de critique. La critique, tout est

là. En effet, le christianisme se présente comme un fait historique surnaturel, et un fait ne se démontre pas *a priori;* il se constate par un raisonnement critique ou historique. Or la critique historique établit que le christianisme est un fait naturel et qu'il n'y a jamais eu de fait surnaturel. Et voilà comment l'ignorance des sciences historiques explique le fait anormal d'un savant qui croit au surnaturel et en Jésus-Christ.

Ce raisonnement repose sur une hypothèse, à savoir, qu'il n'y a qu'une critique et que M. Renan en est le prophète. Il le prétend, mais il se trompe. Il se trompe même ici deux fois. D'abord il y a une critique historique, celle de M. Wallon, par exemple, qui contredit absolument la critique de M. Renan et arrive, non *a priori*, mais par des témoignages positifs, à une conclusion absolument opposée à la sienne. Je sais bien que M. Renan décrète souverainement que cette critique-là ne vaut rien et que la sienne est seule infaillible. Mais à cette affirmation gratuite, il n'est pas besoin d'autre réponse que celle qu'il a faite lui-même à M. Pasteur : *Quod gratis asseritur, gratis negatur.*

De plus, en ce qui le concerne, M. Renan se prévaut à tort de ses études historiques pour justifier sa perte de la foi chrétienne. C'est, je le maintiens, par des raisonnements *a priori* qu'il a abjuré le christianisme. Lui-même, tout à l'heure, nous en fournira, par ses propres aveux, les preuves irréfragables.

Achevant le portrait de M. Pinault, M. Renan lui

prête « une ardente imagination mystique » unie à une « nullité théologique » absolue, ce qui lui donna une influence considérable sur de tout jeunes gens « qui n'avaient pas étudié les textes. Il fut le chef de ceux qu'entraînait une ardente piété, des *mystiques*, comme on les appelait. Il était leur directeur à tous; cela faisait une coterie à part, une sorte d'école d'où les profanes étaient exclus et qui avait ses hauts secrets ».

Mais M. Pinault n'était pas le seul chef reconnu du bataillon des mystiques. « Un auxiliaire très puissant de ce parti était le concierge de la maison, celui qu'on appelait le père Hanique. J'étonne toujours les réalistes, quand je leur dis que j'ai vu de mes yeux un type que leur connaissance insuffisante du monde humain ne leur a pas permis de trouver sur leur chemin, je veux dire le portier sublime, arrivé aux degrés les plus transcendants de la spéculation. Dans sa pauvre loge de concierge, Hanique avait presque autant d'importance que M. Pinault. Ceux qui visaient à la sainteté le consultaient, l'admiraient. On opposait sa simplicité à la roideur d'âme des savants; on le citait comme un exemple de la gratuité des dons de Dieu. Tout cela constituait une division profonde dans la maison. Les mystiques vivaient dans un état de tension si extraordinaire que quelques-uns d'entre eux en moururent. »

M. Renan procède dans ses *Souvenirs* comme dans la *Vie de Jésus*. Il raconte moins qu'il ne raisonne et plaisante, et son raisonnement et ses plaisanteries

se résument en une thèse, toujours la même, à savoir que tous les chrétiens sont des esprits exaltés ou sans critique. Voilà pourquoi, négligeant ce qu'il appelle la *petite certitude des minuties*, *il sollicite doucement les faits* pour leur faire dire ce qu'il pense. Il les taille, comme le sculpteur le morceau de marbre, pour en faire sortir une œuvre d'art qui lui semble d'autant plus près de la vérité qu'elle est plus conforme à son idéal philosophique et qu'elle amuse le lecteur.

Ici, tant de choses sont *idéalisées*, que j'ai beaucoup de peine à les reconnaître telles que je les ai vues. Je ne reconnais pas le vrai M. Pinault : et cependant il était mon confesseur et mon professeur, je lui ai servi la messe pendant deux ans. J'ai donc vécu dans son intimité; comme M. Renan, j'ai connu en lui un saint, consumé de l'amour de Dieu et de zèle pour la sanctification du clergé. Sa mortification était effrayante; sa piété à l'autel, celle d'un ange. Son cœur était aussi chaud que son esprit était froid et réfléchi. Quant à l'exaltation, je n'en ai jamais vu en lui le plus petit accès ni dans sa direction ni dans sa doctrine mystique. Il nous apprenait que la *science enfle et que la charité édifie;* mais en nous prémunissant, avec saint Paul, contre un danger que M. Renan a trop méconnu et où il s'est perdu misérablement, il n'entendait pas nous dispenser de l'étude et nous en donnait lui-même l'exemple par le soin avec lequel il préparait ses classes. Il prêchait la mortification, l'humilité, le désintéressement par ses paroles et par sa propre conduite; mais il ne con-

damnait pas la nature humaine et ne méprisait pas l'humanité, comme un disciple de Port-Royal. Il voulait sans doute pour l'Église des prêtres instruits, mais il les voulait surtout saints, et il pensait avec raison qu'il n'y a pas de sainteté en dehors de la pratique des conseils évangéliques. Là fut le secret de « son influence considérable sur de tout jeunes gens qui n'avaient pas étudié les textes ». Sans doute ces jeunes gens n'étaient pas plus théologiens que M. Renan. Ils étaient peut-être moins philosophes que lui; mais peut-être aussi avaient-ils, plus que lui, la flamme qui fait les saints prêtres et les apôtres. Si quelques-uns, entraînés par l'ardeur naturelle à leur âge, et mettant à devenir saints le même zèle que mettait M. Renan à devenir libre penseur, dépassèrent les limites d'un sage et prudent prosélytisme, aucun d'eux n'en *mourut*, la maison n'en fut pas aussi profondément *divisée* ni troublée qu'il le prétend. M. Gosselin ne fut pas forcé de donner sa démission, comme il l'affirme. Quelques mots, dits avec une autorité paternelle, suffirent pour rétablir l'union et la paix. Voilà la vérité concrète. Tout ce qu'y ajoute M. Renan est art pur et pure fantaisie.

Il lui a fallu aussi une imagination créatrice d'une grande puissance, pour faire du portier Hanique « un auxiliaire très puissant » de M. Pinault dans la formation des jeunes clercs à la haute piété. Nommé, par M. Gosselin, aumônier des pauvres qui venaient tous les jours frapper à la porte du séminaire, j'avais avec ce brave homme des rapports quotidiens. Je

l'ai donc connu plus que M. Renan qui, n'étant pas « mystique », mais de la race des penseurs, « qui voient de haut, ont peine à s'abaisser et ne savent pas dire les choses vulgaires », ne le voyait qu'en passant et uniquement pour lui dire, comme tout le monde : *Cordon, s'il vous plaît!* Eh bien! dût M. Renan m'accuser d'une « connaissance insuffisante du monde humain », je suis pour le moins aussi étonné que les réalistes, ses amis, qu'il ait découvert dans Hanique « le portier sublime, arrivé aux degrés les plus transcendants de la spéculation ». En fait de haute spéculation, ce brave et honnête serviteur n'en connaissait pas d'autre que de surveiller la porte et de la tenir, selon le cas, ouverte ou fermée. Sincèrement et simplement pieux, il aimait, il est vrai, à prier Dieu et à parler, dans l'occasion, avec les séminaristes, des choses de la piété. Sa transcendance n'allait pas plus loin que le catéchisme. C'était assez pour savoir plus de vérités que n'en contiennent toutes les spéculations hautes ou basses des libres penseurs.

M. Pinault avait, pour conduire les séminaristes dans les voies du mysticisme, un auxiliaire plus sérieux que le portier Hanique : c'était M. Gottofrey, l'un de nos professeurs de philosophie. M. Renan en a conservé un très vif souvenir. Il le peint, comme George Sand, ses héros de roman. Ce jeune prêtre de vingt-six ou vingt-huit ans « avait, dit-il, la ravissante figure rose d'une miss anglaise, de beaux grands yeux, où respirait une candeur triste. C'est

le plus extraordinaire exemple que l'on puisse imaginer d'un suicide par orthodoxie mystique... Je n'ai pas connu d'homme qui eût pu être plus aimé des femmes. Il portait en lui un trésor infini d'amour. Il sentait le don supérieur qui lui avait été départi ; puis, avec une sorte de fureur, il s'ingéniait à s'anéantir lui-même. On eût dit qu'il voyait Satan dans les grâces dont Dieu avait été pour lui si prodigue. Un vertige s'emparait de lui ; il se prenait de rage en se voyant si charmant ; il était comme une cellule de nacre, où un petit génie pervers serait toujours occupé à broyer sa perle intérieure. Au temps héroïque du christianisme, il eût cherché le martyre. A défaut du martyre, il courtisa si bien la mort, que cette froide fiancée, la seule qu'il ait aimée, finit par le prendre. Il partit pour le Canada. Le choléra, qui sévit à Montréal en 1846, lui offrit une belle occasion de contenter sa soif. Il soigna les cholériques avec frénésie et mourut. »

M. Renan, qui parle ici de Dieu et de Satan comme s'il y croyait, et de M. Gottofrey, comme d'un Werther mystique, épris de l'amour du suicide, et ne se dévouant avec frénésie aux pestiférés que pour satisfaire sa passion de la mort, achève son portrait en le montrant aussi implacable contre sa raison que furieux contre sa beauté. « Ce qu'il y avait d'injuste, c'est qu'il se vengeait des troubles de sa nature inquiète sur la raison, qui peut-être n'y était pour rien. Il pratiquait l'absurdité voulue de Tertullien, se complaisait en la folie de saint Paul. Il était chargé

de l'un des cours de philosophie; jamais on ne vit plus amère trahison; son dédain pour la science qu'il enseignait perçait à chaque mot; c'était un perpétuel sarcasme, où il développait une sorte de talent âpre. »

Malgré tout cela, M. Renan n'hésite pas à déclarer que M. Gottofrey, comme M. Dupanloup, était « un homme vraiment supérieur ». Il l'était en effet. Mais la raison principale qu'il en donne, c'est la perspicacité de son fanatisme. Car d'après les principes de la critique, les fanatiques sont des observateurs aussi sagaces que les mystiques sont des organisateurs puissants. « Le fanatisme rend parfois très sagace, dit-il. M. Gottofrey me remarqua, me suivit; il démêla ce que l'optimisme paterne de M. Gosselin ne savait point voir. Il porta la foudre dans ma conscience, comme je le dirai bientôt, et, d'une main brutale, déchira tous les bandages par lesquels je me dissimulais à moi-même les blessures d'une foi profondément atteinte. »

A force de se mettre en garde contre l'enseignement de ses maîtres et de se laisser *fasciner* par les *idées modernes* et par la philosophie allemande, M. Renan en était venu peu à peu non seulement à douter de la foi chrétienne, mais des premiers principes de la métaphysique. « Je perdis de bonne heure, avoue-t-il, toute confiance en cette métaphysique abstraite qui a la prétention d'être une science en dehors des autres sciences et de résoudre à elle seule les plus hauts problèmes de l'humanité. La science positive m'apparut dès lors comme la seule

source de la vérité... J'aperçus l'insuffisance de ce qu'on appelle le spiritualisme; les preuves cartésiennes de l'existence d'une âme distincte du corps me parurent toujours très faibles; dès lors j'étais idéaliste et non spiritualiste, dans le sens qu'on donne à ce mot. Un éternel *fieri*, une métamorphose sans fin me semblait la loi du monde. La nature m'apparaissait comme un ensemble où la création particulière n'a point de place, et où, par conséquent, tout se transforme. Comment cette conception, déjà assez claire, d'une philosophie positive ne chassait-elle pas de mon esprit la scolastique et le christianisme? Parce que j'étais jeune, inconséquent, et que la critique me manquait. »

Je trouve cette explication absolument insuffisante. Il ne faut ni beaucoup d'expérience, ni une logique bien déliée, ni une critique transcendante pour comprendre qu'un système philosophique qui nie la création et la distinction de l'âme et du corps est la négation même du christianisme; le catéchisme suffit, et M. Renan savait au moins son catéchisme. Mais en admettant que son esprit si pénétrant et si observateur pour les autres s'ignorât lui-même à ce point, comment n'a-t-il pas vu clair dans sa conscience, après que la main *brutale* de M. Gottofrey y eût porté la foudre et déchiré les bandages qui lui dissimulaient les blessures mortelles de sa foi?

Ce fait est important; il l'a consigné lui-même dans ses *Souvenirs*, et je tiens à lui en laisser le récit.

« M. Gottofrey me parlait très rarement, mais il m'observait attentivement avec une très grande curiosité. Mes argumentations latines, faites d'un ton ferme et accentué, l'étonnaient, l'inquiétaient... Un jour que mes objections avaient été poussées avec vigueur, et que, devant la faiblesse des réponses, quelques sourires s'étaient produits dans la conférence, il interrompit l'argumentation. Le soir, il me prit à part. Il me parla avec éloquence de ce qu'a d'antichrétien la confiance en la raison, de l'injure que le rationalisme fait à la foi. Il s'anima singulièrement, me reprocha mon goût pour l'étude (?). La recherche... à quoi bon? Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé. Ce n'est point la science qui sauve les âmes. Et, s'exaltant peu à peu, il me dit avec un accent passionné : « Vous n'êtes pas chrétien! »

« Je n'ai jamais ressenti d'effroi comme celui que j'éprouvai à ce mot prononcé d'une voix vibrante. En sortant de chez M. Gottofrey, je chancelais : ces mots : « Vous n'êtes pas chrétien! » retentirent toute la nuit à mon oreille comme un coup de tonnerre... M. Gottofrey vit clair. Il avait raison, pleinement raison: je le reconnais maintenant. »

Malgré les terreurs de sa conscience, M. Renan ne le reconnut pas alors. Je le demande de nouveau : Pourquoi s'en est-il tenu quitte pour la peur? Quelles raisons ont pu tranquilliser sa conscience et la rassurer contre le péril si grave et si pressant de « jouer, comme il dit, avec les croyances les plus respectables une odieuse comédie? »

Outre sa jeunesse, son inconséquence et son manque de critique, M. Renan allègue deux motifs qui le déterminèrent à se croire chrétien et à le paraître, malgré l'autorité de M. Gottofrey, et malgré sa philosophie du *fieri*, qui, de son aveu, « était l'hétérodoxie même ». Le premier fut l'exemple « de tant de grands esprits qui avaient vu si profond dans la nature et qui pourtant étaient restés chrétiens. Il pensait surtout à Malebranche, qui dit sa messe toute sa vie, en professant sur la Providence générale de l'univers des idées peu différentes de celles auxquelles il arrivait ».

Ce premier motif me paraît d'un sérieux contestable. On peut être un grand esprit, voir profond dans la nature et demeurer chrétien de nom et d'effet. C'est le cas du P. Malebranche. Ce grand esprit, sur des matières qu'il croyait livrées à la libre discussion des philosophes, eut sans doute des idées singulières, mais jamais il ne les mit, jamais il ne les crut en opposition avec sa foi de chrétien. Il pouvait donc dire sa messe tous les jours sans « s'exposer à jouer avec les croyances les plus respectables une odieuse comédie ».

M. Renan allègue un second motif plus grave : la direction de son confesseur. Le lendemain du jour où M. Gottofrey porta l'effroi dans sa conscience par ces terribles mots : *Vous n'êtes pas chrétien*, il se réfugia auprès de M. Gosselin, pour lui confier l'angoisse qui l'avait oppressé toute la nuit. « L'excellent homme, dit-il, me rassura; il ne vit rien, ne voulut

rien voir. Il ne me dissimula même pas tout à fait combien il était surpris et mécontent de cette entreprise d'un zèle intempestif sur une conscience dont il était plus que personne responsable... Il me défendit de penser à ce qui venait d'arriver ; je le trouvais même ensuite plus affectueux que jamais. Il ne comprit rien à la nature de mon esprit, ne devina pas ses futures évolutions logiques. »

Je crains qu'en donnant cette explication de sa conduite, M. Renan ne se soit mépris sur les droits et les devoirs réciproques du confesseur et du pénitent. Un confesseur n'est pas tenu à *deviner* la nature des esprits et l'état des consciences. Dans les jugements qu'il porte et dans la direction qu'il donne, il ne peut et ne doit se déterminer que d'après les informations qu'il reçoit de celui-là même qui veut être dirigé et conduit. De là pour ce dernier l'obligation étroite de *se révéler* lui-même tel qu'il se connaît, quand il sollicite la solution d'un cas de conscience. M. Renan accuse M. Gosselin de n'avoir rien voulu voir. Mais est-il bien sûr lui-même d'avoir suffisamment *éclairé sa lanterne*, et de n'être pour rien dans l'aveuglement et « l'optimisme paterne » de son directeur? « Une certaine modestie, dit-il, me retenait. » Cette modestie, qui n'est pas la qualité maîtresse de son caractère, n'aurait-elle pas dégénéré, à son insu, en un défaut qu'il se reconnaît et qu'il définit : « un manque apparent de franchise en paroles et en correspondance? » Conformément à la théorie des *sincérités graduées* dont il a enrichi la

morale laïque, il confesse qu'en conversations il s'applique à *servir* par anticipation leur propre pensée à ses interlocuteurs, que dans sa correspondance il exprime mal la sienne, et que dans ses écrits seulement il la produit tout entière avec une sincérité absolue. Serait-il excessif et injuste de le croire et de le juger sur parole, surtout quand on y ajoute cet autre aveu, fait deux ans après sa sortie d'Issy : « Pour la *première fois de ma vie*, j'exposai à un homme (M. Dupanloup) le fond de mes idées et de mes doutes sur le catholicisme? »

Je n'insisterai pas sur une question qui est du domaine réservé de la conscience, et que je n'aurais pas abordée, si M. Renan ne l'eût posée et tranchée en sa faveur contre M. Gosselin et ses autres directeurs du séminaire.

Mais ce que je ne puis admettre à aucun degré, c'est qu'après avoir reconnu expressément que « sa philosophie était l'hétérodoxie même », il ait le droit de dire dans la même page : « Je ne peux pas dire que ma foi chrétienne fût réellement diminuée. Ma foi a été détruite par la critique historique, non par la scolastique ni par la philosophie. » Tout, dans ses propres aveux comme dans les faits, proteste contre cette prétention à laquelle il attache tant d'importance qu'il ne se lasse pas de la reproduire. Croire que l'âme n'est pas distincte du corps, qu'un éternel *fieri* est la loi du monde, que la nature est un ensemble où la création n'a point de place et où, par conséquent, tout se transforme, n'est pas, ne peut

pas être le symbole d'un chrétien ; et M. Renan, qui avait assez de réflexion et de force d'esprit pour concevoir et adopter de telles idées philosophiques, ne pouvait en être assez dénué pour ne pas comprendre qu'elles étaient absolument incompatibles avec la profession de la foi chrétienne. Un fait qu'il n'a pas raconté dans ses récits, mais dont le souvenir doit être très présent à sa mémoire, révèle, dans toute sa vérité, l'état de son âme, à la fin de son cours de philosophie. A cette époque, c'est-à-dire en 1843, il fut appelé à la tonsure et à faire ainsi le premier pas dans le sanctuaire.

Il était travaillé par des doutes terribles, et la parole de M. Gottofrey : *Vous n'êtes pas chrétien!* retentissait avec une nouvelle force au fond de sa conscience. Sa perplexité fut cruelle. Que faire? Reculer, c'était s'exposer à des conséquences auxquelles il n'était pas préparé. Avancer, c'était s'engager dans une voie qui n'était pas la sienne. Mais on le poussait; il entendait dire qu'il était toujours bon d'obéir. Il obéit donc, contrairement à ses principes sur l'obéissance. Il marcha à l'autel. Mais avant de prononcer les paroles de son engagement en livrant sa chevelure aux ciseaux du pontife : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*, il prit ses mesures pour mettre d'accord sa promesse et ses doutes. Par une restriction mentale qui manque aux *Provinciales* de Pascal, il donna intérieurement à ces douces et suaves paroles : *Dominus pars*, un sens auquel pas un casuiste, fût-il Escobar, n'avait jamais pensé. Il

prit pour son partage non le Dieu des chrétiens, le Dieu du Sinaï et du Calvaire, mais la vérité, qui est le Dieu caché ; il s'engagea à rechercher cette vérité, renonçant pour elle à tout ce qui n'est que profane, à tout ce qui peut éloigner l'homme de la sainte poursuite du beau et du vrai. M. Renan s'assurait ainsi la liberté de ses opinions pour l'avenir et se ménageait le droit de pouvoir dire un jour : « La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

Je n'apprécierai pas cette restriction mentale au point de vue de la morale ; je craindrais, en n'étant que juste, d'être forcé à un jugement trop sévère. Je n'y veux voir qu'une preuve historique, mais une preuve cette fois irréfutable, qu'en recevant la tonsure, M. Renan n'avait plus la foi et ne se sentait plus chrétien. Or, à cette époque, il ne savait ni l'hébreu ni l'allemand ; il n'avait traversé ni Gesenius, ni Ewald, ni l'exégèse allemande ; sa critique historique était à naître. Il impute donc à la critique historique d'avoir détruit sa foi avec autant de raison que le loup de la fable accuse l'agneau d'avoir troublé son breuvage. La vérité est qu'à sa sortie d'Issy, il avait posé les fondements de sa critique et élevé le gros œuvre de son scepticisme. Ce qui lui restait à faire et ce qu'il fit à Saint-Sulpice, c'était d'achever son bâtiment en lui donnant le jour, l'aménagement et les décorations nécessaires. En un mot, et sans

figure, il appliqua à l'examen des origines et de la doctrine de la religion les principes qu'il s'était faits en philosophie. Sa critique et sa philosophie sont deux sœurs utérines, originaires l'une et l'autre d'outre-Rhin.

En terminant ses *Souvenirs* d'Issy, M. Renan, que la gloire de Darwin empêche de dormir, exprime le regret de n'avoir pas suivi l'impulsion de M. Gottofrey, et quitté le séminaire. Au lieu de faire de l'hébreu et de la théologie, il se fût livré à l'étude de la physiologie et des sciences naturelles. « Or, ajoute-t-il, je puis bien le dire, l'ardeur extrême que ces sciences vitales excitaient dans mon esprit me fait croire que si je les avais cultivées d'une façon suivie, je fusse arrivé à plusieurs des résultats de Darwin, que j'entrevoyais. » A quoi tient la gloire humaine! Darwin ne serait pas le célèbre Darwin, son tombeau ne serait pas dans l'abbaye de Westminster, si M. Renan ne fût entré à Saint-Sulpice, n'y eût appris l'allemand et n'eût été entraîné vers les sciences historiques, « petites sciences conjecturales qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans ». M. Renan apprécie ici, à leur juste valeur, ses conjectures historiques, dont la condition est de se défaire sans cesse après s'être faites; mais il se trompe en leur donnant une durée d'un siècle. Elles passeront probablement avant lui. « C'est par la chimie à un bout, ajoute-t-il, par l'astronomie à un autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être, du

monde, *de Dieu, comme on voudra l'appeler.* » Tenir le secret de l'être ou du monde ou de Dieu, ce qui est la même chose sous des noms différents, est une ambition bien digne d'une âme qui a dit au pied des autels : *Dominus pars*, et s'est solennellement vouée à la recherche et au culte de l'idéal. L'on comprend donc que M. Renan s'écrie avec tristesse : « Le regret de ma vie est d'avoir choisi pour mes études un genre de recherches qui ne s'imposera jamais et restera toujours à l'état d'intéressantes considérations sur une réalité à jamais disparue. » Heureux Darwin! heureux Paul Bert! M. Renan vous envie.

Mais s'il y a en lui *un homme qui pleure*, il y a aussi *un homme qui rit*. Il ne mourra donc pas de chagrin, il nous en donne lui-même l'assurance : « Mais pour l'exercice et pour le plaisir de ma pensée, je pris certainement la meilleure part. A Saint-Sulpice, en effet, je fus mis en face de la Bible et des sources du christianisme. Je dirai dans un prochain récit l'ardeur avec laquelle je m'enfonçai dans cette étude, et comment, par une série de déductions critiques qui s'imposèrent à mon esprit, les bases de ma vie, telle que je l'avais comprise jusque-là, furent totalement renversées. »

Suivons-le dans ce récit.

CHAPITRE IV

I. Séminaire de Saint-Sulpice, maison de Paris. — Disposition d'esprit de M. Renan. — II. Messieurs de Saint-Sulpice. — Leur caractère tracé par M. Renan. — Portraits de M. Garnier, de M. Carbon, M. Le Hir. — III. La critique de M. Le Hir. — IV. La critique de M. Renan et ce qui la distingue de la critique de son maître. — Jugement de M. Le Hir sur M. Renan. — V. La théologie et le miracle. — VI. La Bible et son interprétation. — VII. Encéphalité de M. Renan. — Dispositions avec lesquelles il reçoit les ordres mineurs.

I

L'on comprend qu'en sortant du petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, M. Renan n'ait pas hésité à entrer au séminaire d'Issy. Le rhétoricien romantique s'était sans doute émancipé des règles consacrées par le goût littéraire, mais n'ayant pas à exercer sa critique sur les dogmes de la foi, il y était demeuré soumis, par habitude d'enfance et préjugés d'éducation. Sa révolte contre les préceptes de la rhétorique classique avait laissé intacte sa soumission aux dogmes du symbole chrétien.

A Issy, nous l'avons vu, ce n'est plus sur la forme, c'est sur le fond des choses que s'exerça sa critique,

et l'émancipation de son esprit fit un pas immense en passant des règles du goût aux principes de la raison. La philosophie des Sulpiciens parut à cet esprit, qui se croyait déjà la mesure du vrai, aussi inacceptable que la rhétorique de M. Dupanloup lui avait semblé vaine, et il n'en retint que les objections. Il s'avança si loin dans cette voie téméraire et sans issue, que non seulement M. Gottofrey put lui dire sans exagération : « Vous n'êtes pas chrétien »; mais qu'il aurait pu ajouter peut-être avec la même vérité : Vous n'êtes pas théiste. Car la conception philosophique qu'il se fit dès ce moment du monde et de l'humanité portait en germe, avec la négation de la divinité du christianisme, la négation même des premiers principes de la religion naturelle.

Comment, avec une telle disposition d'esprit, reconnue et décrite par lui-même, M. Renan put-il se décider à entrer au séminaire de Saint-Sulpice et à s'engager de plus en plus dans une voie qui le menait directement au sacerdoce? M. Renan se défend d'avoir joué une indigne comédie, et je le crois volontiers. J'écarte donc de la solution de ce problème psychologique tout ce qui pourrait ressembler à un calcul odieux. Voici, pour moi, sur ce point délicat, la vérité historique.

M. Renan, en entrant au séminaire de Saint-Sulpice, s'était mis en règle avec sa conscience. On lui disait, assure-t-il, que sa foi qui, au fond, était bien morte, n'était que malade; que ses doutes philosophiques n'étaient pas une incrédulité formelle, et

qu'ils finiraient par se dissiper devant les clartés que lui apporteraient la grâce de Dieu et l'étude approfondie de la théologie. De son côté, il ne demandait pas mieux que de se laisser persuader. Dès sa plus tendre enfance, il s'était considéré comme prédestiné au sacerdoce, et tout avait contribué à l'affermir dans cette pensée et à le pousser vers ce but. C'était le vœu ardent de sa pieuse mère qui, devenue veuve de bonne heure et restée sans fortune, voyait, dans la vocation de son fils au sacerdoce, une sécurité pour sa vieillesse, une satisfaction pour sa foi, une jouissance pour sa tendresse maternelle. Il y avait là un rêve de bonheur caressé par le fils autant que par la mère ; car ce fils avait concentré sur sa mère toutes les tendresses d'un cœur qui ne connaissait pas d'autre amour. Ce rêve, la Providence semblait avoir tout disposé pour en faire une réalité, en conduisant comme par la main le jeune Breton de séminaire en séminaire jusqu'aux portes de Saint-Sulpice. Comment reculer quand les directeurs de sa conscience, imparfaitement informés et suivant les indications apparentes de la Providence, lui ouvraient ces portes et l'invitaient à entrer.

D'ailleurs si ses idées l'éloignaient de la foi, ses sentiments l'en rapprochaient, et le combat qui se livrait en lui entre les exigences de son orgueilleuse raison et les instincts de sa tendre piété demeurait indécis et ne permettait pas de prévoir de quel côté serait la victoire .

Pour comprendre et juger M. Renan, sa conduite

et ses écrits, il ne faut jamais perdre de vue la complexité de sa nature, ce composé de Breton et de Gascon, qu'il appelle plaisamment l'homme qui rit et l'homme qui pleure, et qu'il compare tantôt à l'hircocerf de la scolastique, tantôt à l'animal fabuleux de Ctésias qui se mange les pattes sans s'en douter. Sous ces figures et ces comparaisons un peu cherchées, il y a une vérité vivante. M. Renan est à la fois sceptique et mystique, ce qui ne lui est pas propre et s'observe dans les *parties simples* comme dans les *parties cultivées* de l'humanité. Il y aurait là une étude intéressante à faire dont la conclusion serait que, quels que soient ses efforts, l'homme est impuissant à détruire les lois de sa nature, à la fois croyante et pensante. L'âme humaine a deux yeux allumés au même foyer, qui s'aident et se contrôlent l'un l'autre : la foi et la raison. M. Renan a mis un bandeau sur l'un pour voir plus *librement* de l'autre. Il a réussi à ne plus rien voir du tout. A cette heure, en lui, le sceptique a définitivement vaincu le mystique et le tient sous ses pieds, sans pouvoir, il est vrai, lui ôter un reste de vie qui se manifeste, de temps en temps, par des retours offensifs. Mais, en 1843, au sortir d'Issy, le mystique, soutenu par les habitudes de la piété chrétienne et par la pratique fréquente des sacrements, paraissait toujours le plus fort. La volonté, spectatrice intime et souveraine du combat, n'avait pas mis, comme Brennus, son épée dans l'un des plateaux de la balance, et semblait dire aux combattants : Continuez, l'on verra!

M. Renan continua donc dans les mêmes errements. Il continua à Saint-Sulpice comme à Issy, en théologie comme en philosophie, d'étudier en libre-penseur et de prier en homme de foi, de raisonner en sceptique et de communier en chrétien. Sa vie se bifurqua, pour ainsi dire, en deux directions qu'il suivit alternativement sans paraître se douter qu'elles aboutissaient à des termes absolument opposés l'un à l'autre.

II

Les maîtres que nous trouvâmes à Saint-Sulpice étaient, à tous égards, absolument dignes de leur haute mission. M. Renan leur rend hommage et reconnaît en eux toutes les qualités et toutes les vertus qu'il peut louer sans se diminuer et se contredire lui-même.

« Tout, dans ces vieux prêtres, dit-il, était honnête, sensé, empreint d'un profond sentiment de droiture professionnelle. Ils observaient leurs règles, défendaient leurs dogmes comme un bon militaire défend le poste qui lui a été confié. *Les questions supérieures leur échappaient.* Le goût de l'ordre et le dévouement au devoir étaient le principe de toute leur vie. »

Il fallait bien que quelque chose manquât à ces *sous-officiers instructeurs*, comme les appelle ail-

leurs M. Renan, puisqu'ils ne pensaient pas comme lui; mais, sauf la restriction *des questions supérieures*, l'éloge est aussi vrai que complet.

M. Renan aime les portraits autant qu'il excelle à les faire. Il a détaché du groupe des directeurs de Saint-Sulpice, en 1843, trois figures qu'il a peintes avec son art accoutumé, et où ceux qui ont connu MM. Garnier, Carbon et Le Hir, seront heureux, comme moi, de reconnaître quelques-uns des traits qui caractérisaient ces vénérables prêtres.

« M. Garnier, supérieur général, était un savant orientaliste, et l'homme le plus versé de France dans l'exégèse biblique, telle qu'elle s'enseignait chez les catholiques, il y a une centaine d'années. La modestie sulpicienne l'empêcha de rien publier (1). Le résultat de ses études fut un immense ouvrage manuscrit représentant un cours complet d'Écriture sainte, selon les idées relativement modérées qui dominent chez les catholiques et les protestants à la fin du dix-huitième siècle... M. Garnier était trop vieux pour enseigner; on nous lisait ses cahiers. *L'érudition était énorme, la science très solide...* M. Garnier ne s'était pas tenu au courant des derniers travaux de la nouvelle école allemande; il resta toujours dans une quiétude parfaite sur les blessures que la critique du dix-neuvième siècle avait faites au vieux système. Sa gloire est d'avoir formé, en

(1) Le manuscrit de M. Garnier n'est pas demeuré tout à fait inédit. Il a été publié en substance par M. l'abbé Glaire, à qui il a fait beaucoup d'honneur.

M. Le Hir, un élève qui, héritier de son vaste savoir, y joignit la connaissance des travaux modernes, et *avec une sincérité qu'expliquait sa foi profonde*, ne dissimula rien de la largeur de la plaie. »

M. Garnier était, en effet, très vieux; il avait plus de quatre-vingts ans. Il était, de plus, atteint d'une maladie cruelle, et ne sortait de sa chambre que pour faire quelques pas dans le corridor du premier étage de la maison, appuyé sur le bras d'un séminariste. Il ne pouvait même plus, dans les derniers mois de sa vie, prendre cet exercice, et quelques-uns d'entre nous allaient, à tour de rôle, tenir compagnie au vénérable vieillard, pendant les heures de récréation. Sa conversation était des plus intéressantes et j'ajoute des plus édifiantes, quoique M. Renan prétende qu'elle « n'avait jamais de caractère mystique », et qu'elle « l'étonnait par le contraste avec les brûlantes ardeurs de M. Pinault, de M. Gottofrey ». Elle roulait ordinairement sur l'Amérique où il avait séjourné pendant la révolution, sur M. Emery, sur les Robertins et sur l'ancienne Sorbonne où il avait fait ses études. Comme le remarque M. Renan, il ne voyait pas la mort prochaine sans tristesse, mais s'il disait avec la grande victime de Gethsémani : « Que ce calice s'éloigne de moi », il ajoutait aussitôt, comme elle : « Cependant que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Accablé par l'âge et par la souffrance, M. Garnier employait ce qui lui restait de force au gouvernement général de la Société, et laissait au directeur,

M. Carbon, tout le soin de la maison de Paris. M. Carbon, paraît-il, voulait faire de M. Renan un Sulpicien. « Me voyant studieux, appliqué, consciencieux, il me dit au bout de très peu de temps : Songez donc à notre Société; là est votre place. Il me traitait déjà presque en confrère. Sa confiance en moi était absolue. » Il ajoute avec un sentiment attendri : « M. Carbon est un des hommes que j'ai le plus aimés », et fait de lui un portrait qui, moyennant quelques retouches, serait fort ressemblant.

« M. Carbon, dit-il, était la bonté, la jovialité, la droiture même. Il n'était pas théologien; ce n'était nullement un esprit supérieur; on pouvait d'abord le trouver simple, presque commun; puis on s'étonnait de découvrir, sous cette humble apparence, la chose du monde la moins commune, l'absolue cordialité, une maternelle condescendance, une charmante bonhomie. Je n'ai jamais vu une telle absence d'amour-propre. Il riait le premier de lui-même, de ses bévues à demi intentionnelles, des plaisantes situations où le mettait sa naïveté. C'était lui qui lisait, au cours d'Écriture sainte, le manuscrit de M. Garnier. Il pataugeait exprès, pour nous égayer, dans les parties devenues surannées. Ce qu'il y avait de singulier, en effet, c'est qu'il n'était pas très mystique. « Quel, « pensez-vous, peut être le mobile de vie de M. Car- « bon? » demandai-je un jour à un de mes condisciples. « Le sentiment le plus abstrait du devoir », me répondit-il. »

Cette réponse ne fait pas honneur à la perspicacité

du condisciple interrogé par M. Renan. M. Carbon, que j'ai connu dans l'intimité la plus étroite, celle de la conscience, ne mettait pas l'ombre d'abstraction dans sa piété et dans sa direction.

Je me souviens que l'une des recommandations qu'il me faisait le plus souvent, dans nos conversations intimes, était la méditation et la pratique de cette parole de saint Paul : « Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » Cette maxime, mystique s'il en fût, était souvent sur ses lèvres, parce qu'elle était habituellement dans son cœur. Là était le secret de cette absence d'amour-propre, de cette simplicité, de cette humble apparence, de cette absolue cordialité, de cette charitable et maternelle condescendance qui ont laissé à M. Renan un si persévérant souvenir. Là aussi était le mobile de sa vie, le même qui anime tous les saints prêtres et particulièrement les prêtres de Saint-Sulpice et se résume en ces quatre mots du grand apôtre : *Mihi vivere Christus est!* Rien de moins abstrait.

M. Renan juge en quelques lignes et sans les nommer, nos autres directeurs. Il veut bien reconnaître qu'ils « étaient sans exception de dignes continuateurs d'une respectable tradition ». Mais à cet éloge modéré il ajoute une critique qui l'est moins. On sait qu'il est d'avis que « ce qui est vieux doit rester vieux ». Or, sans tenir compte de ce principe, quelques-uns de nos jeunes maîtres introduisaient « l'ultramontanisme et le goût de l'irrationnel » dans leur enseignement dogmatique. C'était faire

une brèche à « la citadelle de la théologie modérée » où s'était maintenue, jusque-là, l'ancienne école de Saint-Sulpice. Ce n'est pas que cette ancienne école représentée par M. Garnier, par M. Boyer, par M. Carrière, par M. Gallais, etc., fût la raison même. Loin de là; mais elle « savait *délirer* avec sobriété; elle portait dans l'absurde même les règles du bon sens. Elle n'admettait l'*irrationnel*, le *miracle*, que dans la mesure strictement exigée par l'Écriture et l'autorité de l'Église. La nouvelle école, au contraire, s'y complaît et semble, à plaisir, rétrécir le champ de l'apologétique ».

Cependant, tout bien pesé, son estime se partage à peu près par moitié entre les deux écoles, et il n'est pas loin de renvoyer dos à dos, et les vieux théologiens qui *délirent avec sobriété* et les jeunes qui *délirent à plaisir*, « Il ne faut pas nier, ajoute-t-il en effet, que la nouvelle école ne soit, à quelques égards, plus ouverte, plus conséquente, et qu'elle ne tienne surtout de son commerce avec l'Allemagne, des éléments de discussion qu'ignoraient absolument les vieux traités *de Locis theologicis*. » Cette concession à la nouvelle école théologique est évidemment due à l'estime que M. Renan garde pour M. Le Hir. Car, remarque-t-il, « dans cette voie pleine d'imprévu et, si l'on veut, de périls, Saint-Sulpice n'a été représenté que par un seul homme; mais cet homme fut certainement *le sujet le plus remarquable que le clergé français ait produit de nos jours;* je veux parler de M. Le Hir. »

Le portrait que M. Renan trace de M. Le Hir est un chef-d'œuvre à plus d'un titre. Il me paraît si important; en représentant au vif M. Le Hir, il dévoile si bien la manière du peintre lui-même, que je n'hésite pas à le mettre tout entier, tel qu'il est, sous les yeux de nos lecteurs.

« M. Le Hir était un savant et un saint; il était éminemment l'un et l'autre. Cette cohabitation dans une même personne de deux entités qui ne vont guère ensemble se faisait chez lui sans collision trop sensible, car le saint l'emportait absolument et régnait en maître. *Pas une des objections du rationalisme qui ne soit venue jusqu'à lui.* Il n'y faisait aucune concession, car la vérité de l'orthodoxie ne fut jamais pour lui l'objet d'un doute. C'était là de sa part *un acte de volonté triomphante* plus qu'un résultat subi. Tout à fait étranger à la philosophie naturelle et à l'esprit scientifique, dont la condition est de n'avoir aucune foi préalable et de rejeter ce qui n'arrive pas (le miracle), il resta dans cet équilibre où une conviction moins ardente eût trébuché. Le surnaturel ne lui causait aucune répugnance intellectuelle. Sa balance était très juste; mais dans un des plateaux il y avait un poids infini, une foi inébranlable. Ce que l'on aurait pu mettre dans l'autre plateau eût paru léger; toutes les objections du monde ne l'eussent point fait vaciller.

« La supériorité de M. Le Hir venait surtout de sa profonde connaissance de l'exégèse et de la théologie allemandes. Tout ce qu'il trouvait, dans cette inter-

prétation, de compatible avec l'orthodoxie il se l'appropriait. En critique, les incompatibilités se produisaient à chaque pas. En grammaire, au contraire, l'accord était facile : ici, M. Le Hir n'avait pas de supérieur. Il possédait à fond la doctrine de Gesenius et d'Ewald, et la discutait savamment sur plusieurs points... Sa théologie était presque tout entière empruntée à l'école catholique allemande, à la fois plus avancée et moins raisonnable que notre vieille scolastique française. M. Le Hir rappelle, à beaucoup d'égards, Dœllinger, par son savoir et ses vues d'ensemble; mais sa docilité l'eût préservé des dangers que le concile du Vatican a fait courir à la foi de la plupart des ecclésiastiques instruits (1). Il mourut prématurément, à Paris, en 1870, à la veille du concile où il devait se rendre comme théologien. J'avais toujours eu l'intention de proposer à mes confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de le nommer membre libre de notre Compagnie. Il eût rendu, je n'en doute pas, à la commission du *Corpus* des inscriptions sémitiques, des services considérables.

« A son immense savoir, M. Le Hir joignait une manière d'écrire juste et ferme; il aurait eu beaucoup d'esprit s'il se fût permis d'en avoir. Sa mysti-

(1) M. Renan excelle à terminer ses phrases par des affirmations qui, pour sembler incidentes, n'en pénètrent que mieux l'esprit du lecteur irréfléchi. Si le concile du Vatican a fait courir des dangers, ce n'est assurément pas *à la plupart des ecclésiastiques instruits*. M. Dœllinger est sans contredit un prêtre instruit, mais sa défection est une exception.

cité tendue rappelait celle de M. Gottofrey ; mais il avait bien plus de rectitude de jugement. Sa mine était étrange : il avait la taille d'un enfant et l'apparence la plus chétive, mais des yeux et un front de la compréhension la plus vaste. Au fond, il ne lui manqua que ce qui l'eût fait cesser d'être catholique, la critique. Je dis mal : il avait la critique très exercée en tout ce qui ne tient pas à la foi ; mais la foi avait pour lui un tel coefficient de certitude que rien ne pouvait la contre-balancer. Sa piété était vraiment comme les mères-perles de François de Sales « qui vivent emmy la mer sans prendre aucune « goutte d'eau marine ». La science qu'il avait de l'erreur était toute spéculative ; *une cloison étanche empêchait la moindre infiltration des idées modernes de se faire dans le sanctuaire réservé de son cœur*, où brûlait, à côté du pétrole, la lampe inextinguible d'une piété tendre et absolument souveraine. Comme je n'avais pas en mon esprit ces sortes de cloisons étanches, le rapprochement d'éléments contraires, qui, chez M. Le Hir, produisait une profonde paix intérieure, aboutit, chez moi, à d'étranges explosions. »

III

Il y a une école historique qui veut que l'historien écrive non *ad probandum* mais *ad narrandum*. M. Renan n'est pas de cette école. Comme je l'ai re-

marqué en commençant cette étude, ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ne sont, de la première ligne à la dernière, qu'un long plaidoyer en faveur d'un client qui est sa personne et contre un adversaire qui est le dogme religieux. La thèse mère de ce plaidoyer, dont M. Le Hir est comme le nœud, peut se ramener en ces termes : la raison dans sa faculté maîtresse, l'esprit critique, est en droit et en fait radicalement incompatible avec la foi. Le mot de Pascal : pour croire il faut s'abêtir, est rigoureusement vrai. Tout croyant délire *avec sobriété* ou *à plaisir*. C'est une simple question de degré.

Pour prouver cette thèse, M. Renan se met d'un côté et tous ses maîtres chrétiens de l'autre, y ajoutant, par occasion, tous ceux qui croient au surnaturel. Tous ses maîtres, depuis Tréguier jusqu'à Saint-Sulpice, étaient des hommes très recommandables. M. Renan se plaît à dire qu'ils avaient toutes les vertus, qu'ils étaient des saints consommés. Il remarque de plus que, parmi eux, il y avait des hommes supérieurs comme M. Dupanloup, des érudits comme M. Gosselin, des philosophes très sages comme M. Mannier, des savants très pénétrants comme M. Pinault, des théologiens éminents comme M. Carrière, des philologues et des exégètes de premier ordre comme M. Garnier et M. Le Hir. Mais tous avaient la foi; ils étaient chrétiens et même prêtres, preuve certaine qu'ils déliraient tous avec plus ou moins de sobriété. Pourquoi déliraient-ils? « Ils manquaient de critique. » Et pourquoi man-

quaient-ils de critique? Parce qu'ils croyaient à l'irrationnel, au miracle (1).

Toutefois l'un d'entre eux, tout en délirant comme les autres, avait de la critique. M. Renan qui la lui refuse d'abord, trouve qu'il va trop loin. « Je dis mal, reprend-il aussitôt; il avait la critique très exercée... en tout ce qui ne tient pas à la foi. » M. Le Hir avait donc la critique, mais il ne l'appliquait pas à tout. En grammaire, et pour déchiffrer une inscription phénicienne, il n'avait pas d'égal. « Il connaissait à fond la doctrine de Gesenius et d'Ewald, et la discutait savamment sur plusieurs points. » M. Renan ajoute ailleurs : « Son exposition de la grammaire hébraïque, avec comparaison des autres idiomes sémitiques, était admirable. J'étais philologue d'instinct. Je trouvai en lui l'homme le plus capable de développer cette aptitude. Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir. Il me semble même parfois que tout ce que je n'ai pas appris de lui, je ne l'ai jamais bien su. Ainsi il n'était pas très fort en arabe, et c'est pour cela que je suis toujours resté médiocre arabisant. »

Ce critique très exercé en philologie cessait immédiatement de l'être en religion, et ne faisait aucune concession aux objections du rationalisme allemand, dont pas une ne lui était inconnue. Comment expliquer la cohabitation de ces deux entités, la critique

(1) L'école obligatoire et laïque passée dans nos lois, est une conséquence rigoureuse de ces principes de M. Renan.

et la foi, la vraie critique et la vraie foi en M. Le Hir? Cette question est très grave et devient, comme je l'ai dit, le nœud même de la thèse de M. Renan. Cette thèse croule par sa base s'il est constaté que dans M. Le Hir cette cohabitation existait à l'état normal, c'est-à-dire sans collision logique. M. Renan a senti le péril, et il croit s'en tirer par une figure de rhétorique. « La science qu'il avait de l'erreur, dit-il, était toute spéculative; *une cloison étanche* empêchait la moindre infiltration des idées modernes de se faire dans le sanctuaire réservé de son cœur, où brûlait, à côté du pétrole, la petite lampe inextinguible d'une piété tendre et absolument souveraine. » Si je n'avais ici qu'à juger la phrase de l'écrivain, je dirais volontiers avec l'admirateur d'Horace : *bene! pulchre! recte!* Mais je cherche la pensée du psychologue, et je me demande ce que peut bien être cette *cloison étanche*. Je ne suppose pas que M. Renan veuille ressusciter les entités des réalistes du moyen âge. Évidemment cette *cloison étanche* est une figure employée pour adoucir ce qu'il y a de trop dur dans le mot propre de *parti pris*. La foi était donc chez M. Le Hir « un acte de volonté triomphante, un sentiment de piété tendre et souveraine », fermant l'entrée du cœur aux objections rationalistes qui hantaient son esprit, de sorte que la science qu'il avait de l'erreur était toute *spéculative*. Le pétrole était dans sa tête, la petite lampe inextinguible brûlait dans son cœur. Entre la tête et le cœur, la *cloison étanche* de la volonté empêchait tout contact et

toute explosion. Et voilà comment s'explique, dans M. Le Hir, la cohabitation de la critique et de la foi.

Cette explication est ingénieuse, mais elle laisse subsister une grosse difficulté.

M. Le Hir connaissait *toutes les objections du rationalisme* et *il n'y faisait aucune concession*. De deux choses l'une : ou M. Le Hir ne jugeait pas ces objections valables, ou il les croyait irréfutables. Dans le premier cas, M. Renan, pour être conséquent, doit lui retirer la science éminente et la critique très exercée qu'il lui accorde; dans le second cas, il doit lui ôter la sainteté qu'il se plaît à louer en lui. Comme il le dit dans sa lettre du 6 septembre 1845, à M. B., son directeur, il n'est ni possible ni licite d'amputer sa raison, ou de lui commander de force la conviction, puisque c'est elle qui crée la conviction; il est plus illicite et plus immoral encore de proclamer faux, par l'inclination de son cœur ou par le fait de sa volonté, ce qu'on juge vrai par la lumière de sa raison. Il n'y a pas de *cloison étanche* qui tienne. La foi chrétienne veut tout l'homme, raison, cœur et volonté; autrement ce n'est plus la foi, le *rationabile obsequium* de saint Paul, c'est un sentiment aveugle, source de la superstition et du fanatisme.

Le vrai en tout ceci est que M. Le Hir pensait de tête ce qu'il croyait de cœur, quoiqu'il fût un *critique très exercé*. M. Renan en est un autre. Lequel est le vrai? Laquelle de ces deux critiques est plus conforme, je ne dis pas à la foi, mais à la raison? Cette question domine tout le débat, et je ne recule pas

devant la tâche de la discuter. Je dirai seulement avec M. Renan : « Pour comprendre ce qui va suivre, il faut être très versé dans les choses de l'esprit humain et en particulier dans les choses de foi. »

IV

A ne consulter que le sens commun et le sens moral, la question ne serait pas longue à résoudre. « M. Le Hir était un savant et un saint : il était éminemment l'un et l'autre. » M. Renan qui lui rend ce témoignage est, lui aussi, un savant, et si l'on veut, à un degré éminent. Mais enfin il n'hésite pas à reconnaître, avec une sincérité qui lui fait honneur, que tout ce qu'il est comme savant, il l'est par M. Le Hir, et qu'il n'a jamais bien su ce qu'il n'a pas appris de lui. Or c'est une vérité d'Évangile et de bon sens, que le disciple n'est pas au-dessus du maître. Quant à la sainteté éminente, je ne vois pas que M. Renan se soit jamais attribué sérieusement cette *entité.* Il parle volontiers et souvent des dons naturels qu'il a reçus de Dieu et des qualités qu'il a acquises par lui-même. Il a conscience de sa *supériorité intellectuelle;* il remarque et constate en lui « l'instinct d'apprendre, le goût inné de l'érudition, l'esprit scientifique, la clarté et la justesse d'esprit, l'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas, la vue quasi intui-

tive du monde primitif, etc. (1) ». Mais toutes ces choses sont le propre du savant. Pour la sainteté, il a observé et il affirme qu'elle cohabite rarement dans le même homme avec la science. Ce qui prouverait, soit dit en passant, que la science est inconciliable avec la vertu. Il ne paraît même pas prétendre à la sainteté laïque de Spinoza, *le saint d'Amsterdam* ou de M. Littré avant son baptême. Il parle bien de « son incapacité d'être méchant ou seulement de le paraître » qu'il tient de ses aïeux. Mais ce don inné de la bonté paraît résumer tout son code de morale. Il avoue qu'il « ne peut s'ôter de l'idée que c'est peut-être après tout le libertin qui a raison et qui pratique la vraie philosophie de la vie », et que « la peur de sembler un pharisien et la crainte de tromper, si par hasard tout ce que disent les professeurs de philosophie n'était pas vrai, ont donné à sa morale un air chancelant ». M. Renan ne fait donc aucune difficulté de reconnaître que l'entité de la science et l'entité de la sainteté ne cohabitent pas en lui comme en M. Le Hir.

Ce fait est-il indifférent dans la question de la valeur des deux critiques? M. Renan l'affirme; il professe, en toutes circonstances, qu'il n'y a aucun lien logique entre la morale et la science, entre la vérité et la vertu, ce qui n'est pas étonnant si, comme il le dit, la vérité est une grande coquette. Je reconnais qu'il n'est pas le seul à penser ainsi, quoiqu'il

(1) « J'ai vu le monde primitif. »

soit l'un des premiers et des plus habiles. Les docteurs et les disciples fervents de la morale indépendante ne sont pas rares aujourd'hui. Le malheur est qu'ils ne sont pas assez désintéressés pour peser d'un grand poids dans la question. J'aime mieux me fier au sentiment de l'humanité et croire avec elle cette maxime de l'Évangile confirmée par dix-huit siècles d'expérience : Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu!

Mais M. Renan n'admet pas les preuves morales tirées du sens commun. Il en est l'ennemi personnel, comme M. Floquet du Czar, et quand il le rencontre, il enfonce son chapeau d'académicien sur sa tête et s'écrie : Vive la critique, monsieur!

Allons donc au fond de la question et pour juger la critique de M. Renan, tâchons de la comprendre.

Le mot de *critique* revient souvent sous sa plume, mais on en chercherait en vain dans ses écrits une définition claire et précise. Son style a les défauts de ses qualités; il éblouit, il n'éclaire pas. Il ressemble au cliquetis d'un chapeau chinois dont le carillon charme l'oreille, mais a plus de sons que de sens. Sa pensée, taillée en mille facettes multicolores et nuancées comme les couleurs du cou d'une colombe, perd en précision ce qu'elle gagne en éclat et ne permet guère de discerner où elle commence et où elle finit. L'art y prend une si large place, qu'il n'en reste plus pour la logique.

Cependant, à défaut de définition proprement dite, il y a dans les *Souvenirs* de M. Renan, éclairés par

ses autres écrits, des indications qui trahissent sa manière d'entendre la critique et l'esprit scientifique qui en est l'âme.

Quels sont, suivant lui, les défauts de la critique de M. Le Hir et de tous les exégètes et historiens chrétiens? C'est qu'elle manque de l'esprit scientifique? « La première condition de l'esprit scientifique est de n'avoir *aucune foi préalable.* »

Tout homme, tout savant qui a une *foi quelconque* préalablement à l'étude de la nature et des faits historiques, s'appelât-il Bossuet, Newton, Ampère, J.-B. Dumas ou Pasteur, ne peut prétendre à l'esprit scientifique, il est absolument inhabile à la critique historique. La vraie critique n'admet la foi ni à un Dieu personnel, ni à la Providence, ni à un dogme quelconque. Elle ne se livre qu'aux esprits absolument vides de toute foi.

M. Le Hir avait un second défaut qui gâte sa critique et ne lui laisse pas l'impartialité nécessaire. « Le surnaturel ne lui causait aucune répugnance intellectuelle. » Or cette faiblesse qui procédait de sa foi est absolument étrangère à l'esprit scientifique qui n'admet aucune foi préalable.

Enfin M. Le Hir avait une troisième disposition fâcheuse et plus incompatible encore si c'est possible, que les précédentes, avec l'esprit scientifique : il était docile. Sa docilité allait si loin, que, s'il eût vécu, elle « l'eût préservé des dangers que le concile du Vatican a fait courir à la foi de la plupart des ecclésiastiques instruits ». Or l'esprit scientifique ne

connaît pas le *magister dixit* de la scolastique ; il n'admet aucune autorité doctrinale, surtout quand cette autorité est ancienne et universelle. La loi du progrès s'y oppose. Il n'admet, en critique sacrée comme en critique profane, d'autre guide que sa raison privée dont il maintient envers et contre tous l'indépendance absolue.

Ainsi, la critique subjective, pour parler le langage des maîtres de M. Renan, est surtout négative. Elle exclut, dans le critique, la foi, la tendance à croire au surnaturel et la confiance à une autorité enseignante. Elle exige l'incrédulité absolue, la défiance du surnaturel, la liberté complète et souveraine de la pensée individuelle. Quant à la critique objective, ses règles se résument toutes dans un axiome que M. Renan formule en ces termes : « Le principe de la critique est que le miracle n'a pas de place dans le tissu des choses humaines. » Ce principe, si principe il y a, est, j'en conviens, fécond en conséquences. Il simplifie considérablement la tâche des historiens qui n'auront plus « à donner place, dans leurs récits, à des circonstances miraculeuses ». La définition de la religion donnée par M. Gambetta et consistant dans les rapports de l'homme avec ses semblables, en sort triomphante ; la suppression de la religion dans les programmes de l'enseignement public en reçoit sa justification, et le conseil municipal de Paris peut l'inscrire en tête des délibérations qui chassent les religieux et les religieuses des hôpitaux et des écoles.

Reste à savoir si ce principe et la critique qui en découlent sont aussi fondés en raison que féconds en conséquences.

Je fais d'abord une remarque plus particulièrement relative à M. Renan. Il possède de naissance et au plus haut degré l'esprit scientifique. Il l'affirme si souvent et avec une telle conviction, qu'il y aurait mauvaise grâce à le contredire. Il avait cet esprit lorsqu'il a commencé à Saint-Sulpice l'étude de l'hébreu, de l'allemand et de la Bible, pour y chercher les origines de la religion chrétienne. Or, selon lui, la *première condition* de cet esprit est de n'avoir *aucune foi préalable*. Ce n'est donc pas l'examen critique des textes de la Bible qui lui a fait perdre la foi, puisque la première condition qu'il devait remplir pour assurer la sincérité et le succès de cet examen était précisément de ne croire à rien, d'être dans un doute absolu, voulu, intentionnel et non pas seulement méthodique. Comment expliquer alors l'insistance qu'il met à répéter qu'il n'a perdu la foi qu'après dix ou six ans d'exégèse biblique. Faut-il lui apprendre, à lui qui parle si souvent et si savamment de théologie, qu'un seul doute *réel*, *volontaire*, sur un seul article du dogme chrétien suffit pour faire perdre entièrement la foi? *Qui offendit in uno factus est omnium reus.*

Je le répète donc, ce n'est pas l'étude des origines historiques et bibliques du christianisme qui a fait perdre la foi à M. Renan; son incrédulité a la même source que sa critique, et sa critique n'est que sa

philosophie appliquée à l'histoire du christianisme.

Je reviens à l'examen des caractères qu'il déclare essentiels à la vraie critique.

La première condition de l'esprit scientifique dans la critique historique *est*, dit-il, *de n'avoir aucune foi préalable*. Pourquoi une foi préalable quelconque et par conséquent la foi en un Dieu personnel, séparé et distinct du monde, le gouvernant par sa sagesse après l'avoir créé par sa puissance, est-elle un obstacle à la recherche de la vérité historique? Évidemment c'est que toute foi, même la foi en un Dieu personnel, est contraire à la raison et à la science. Or cette proposition n'est pas évidente par elle-même. Il y a même contre elle cette présomption considérable que l'immense majorité du genre humain, dans ses *parties cultivées* aussi bien que dans ses *parties simples*, a toujours, et dans tous les lieux, eu et pratiqué cette foi si contraire, affirme M. Renan, à la raison et à l'esprit scientifique. Il ne suffit pas pour expliquer ce fait universel et constant de s'écrier : « L'humanité au fond a raison ; mais dans la forme, dans le détail, oh! la chère et touchante rêveuse, comme sa piété peut l'égarer! » Je sais gré à M. Renan de sa haute compassion pour cette pauvre humanité dont je fais partie, mais encore cette compassion, si elle sort d'un bon naturel, ne prouve pas en quoi et comment l'humanité se laisse égarer par sa piété, quand elle prie Dieu, lui élève des autels, lui offre des sacrifices pour apaiser sa justice, le remercier de ses bienfaits, réclamer son assistance et

reconnaître son souverain domaine sur l'univers; en un mot quand elle croit à un Dieu personnel qui se mêle des choses humaines et a la main dans leur tissu. Pour avoir le droit de dire que cette foi est irrationnelle et antiscientifique, il faut démontrer d'abord que l'infini et le fini se confondent, soit que l'un vienne de l'autre par une émanation nécessaire, ou bien que l'un et l'autre ne soient que deux formes d'une même idée; en d'autres termes il faut démontrer que l'infini ne peut être un Dieu personnel, un Dieu créateur, un Dieu providence, comme l'entend la théologie chrétienne, et que le panthéisme est seul conforme à la raison.

Alors, mais alors seulement, je comprends que M. Renan puisse exiger l'absence de toute foi comme première condition de l'esprit scientifique et qu'il pose comme règle souveraine de la critique historique : « Le miracle n'a pas de place dans le tissu des choses humaines. »

La critique historique de M. Renan est donc une conséquence de sa philosophie. Il repousse la foi et il nie le miracle, parce qu'il n'admet ni la création ni la Providence.

Il ne veut pas en convenir, je le sais, et s'en réfère à l'observation. « Cela, dit-il, n'est pas la conséquence d'un système métaphysique : c'est tout simplement un fait d'observation. On n'a jamais constaté de faits miraculeux... L'inexorable phrase de M. Littré : Quelque recherche qu'on ait faite, jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être

observé et constaté, cette phrase, dis-je, est un bloc qu'on ne remuera pas. »

Il est fâcheux que l'affirmation aussi tranchante que gratuite de M. Renan ne repose que sur une autorité qui s'est si loyalement rétractée elle-même. En reconnaissant le mal fondé de ses principes de philosophie positive, M. Littré a remué le bloc qu'il avait posé de ses mains, et avant d'entrer dans la région du surnaturel, il a eu le bon sens, le courage et le bonheur d'y croire.

Laissant cette remarque incidente, je dis que M. Renan se fait illusion quand il affirme que sa négation du miracle repose uniquement sur l'observation expérimentale.

Je pourrais lui faire observer que dans son langage habituel le miracle est l'*irrationnel* et l'*absurde*. Il est tellement l'absurde, que tous ceux qui y croient *délirent*, et délirent plus ou moins suivant qu'ils y croient *à plaisir* ou *avec sobriété*. Or M. Renan connaît la valeur des mots. Je n'ai pas besoin de lui apprendre que l'irrationnel est ce qui répugne à la raison, que l'absurde est ce qui implique contradiction, ce qui est impossible. Par quel procédé expérimental prétend-il démontrer que le miracle est impossible? Quand il serait aussi vrai qu'il est faux que pas un miracle n'a été constaté depuis l'origine du monde, s'ensuivrait-il que le miracle est impossible? Non, assurément. La seule conséquence logique serait que le miracle n'est pas un fait constaté. Pour conclure qu'il est une impossibilité, une absurdité, il

faut prouver de plus ou que Dieu n'existe pas, ou qu'il n'exerce aucune action directe sur le monde, ou que le miracle répugne à sa nature. Or cette démonstration est du domaine de la philosophie, et cette philosophie est précisément celle de M. Renan.

Mais, sans insister davantage sur les mots dont se sert habituellement M. Renan, et où je suis en droit de chercher sa vraie pensée, j'ai une preuve plus positive de l'influence de sa philosophie sur sa critique historique. C'est que la première a chronologiquement précédé la seconde. Avant d'étudier la Bible à Saint-Sulpice, il a fait deux ans de philosophie à Issy. J'ajoute, sur son propre témoignage, qu'à son départ d'Issy et à son entrée à Saint-Sulpice, « l'intuition *du devenir dans l'histoire* comme dans la nature était l'*essence* de sa philosophie ». Puis-je dire : *post hoc, ergo propter hoc?* Sans hésitation. Il n'est que logique de penser que la philosophie du devenir a pesé de tout le poids de son *essence* dans l'un des plateaux de sa balance critique, et que tous les faits miraculeux mis dans l'autre plateau n'ont pas été de poids à la faire vaciller. Les mailles de cette *cloison étanche* étaient si serrées qu'elles empêchaient la moindre infiltration des croyances surnaturelles de se faire dans cet esprit tout rempli du sentiment de sa supériorité et enivré de l'amour de sa libre pensée, *et potus et exlex.*

M. Renan, si habile à découvrir des *cloisons étanches* dans M. Le Hir et dans le reste du genre humain, n'admet pas qu'il y en ait trace dans sa

tête. A l'entendre, son indifférence a toujours été absolue dans la recherche de la vérité. Il s'est interdit tout désir, toute tendance, tout attachement personnel pour une solution plutôt que pour une autre, convaincu que la vérité étant « une grande coquette, ne veut pas être recherchée avec trop de passion », et que « l'indifférence réussit souvent mieux avec elle ». Mais il a beau affirmer qu'il a laissé ses opinions se former hors de soi par une sorte de concrétion impersonnelle dont il n'aurait été que le spectateur indifférent et désintéressé, ce miracle-là, tout croyant que je suis, je n'y crois pas, et voici pourquoi. Dans la recherche de la vérité, l'esprit n'est pas et ne peut être purement passif, à la façon d'un miroir qui reflète simplement les objets tels qu'ils lui sont présentés. Il réagit d'une manière personnelle sur la lumière qui lui vient du dehors, et il réagit avec la compréhension de son esprit modifiée par ses idées acquises et trop souvent par ses préjugés et ses passions. M. Renan n'est pas en dehors de l'humanité, ni sa critique, au-dessus des conditions de la connaissance humaine.

M. Egger m'a appris que critique veut dire jugement; or un savant, quel qu'il soit, juge avec les idées qu'il a, avec les connaissances qu'il croit avoir acquises, avec le *criterium* qu'il s'est fait ou qu'il a adopté. La critique de M. Renan se compose de tout cela, et dans ce composé il y a une large dose de la philosophie du devenir. Une analyse exacte y découvrirait autre chose encore.

M. Renan dit de son maître, M. Le Hir, que « le surnaturel ne lui causait aucune répugnance ». Est-ce que la répugnance que lui cause à lui le surnaturel serait une garantie d'impartialité dans la question de savoir s'il existe? Le surnaturel se rattache à l'existence d'un Dieu vivant et personnel. Or quelle est, entre la tendance à admettre un Dieu, et par conséquent un juge et un maître, et la disposition à ne vouloir ni Dieu ni maître, quelle est, dis-je, la plus désintéressée? Un penseur qui connaissait le cœur humain a dit cette parole profonde : Tenir son âme en état de ne pas craindre que Dieu existe est un moyen infaillible de ne jamais douter de son existence.

M. Renan a un autre grief contre M. Le Hir : il était docile. « Sa docilité, dit-il, l'eût préservé des dangers que le concile du Vatican a fait courir à la foi de la plupart des ecclésiastiques instruits. »

Que la docilité soit nécessaire à l'acquisition et à la conservation de la foi, cela ne fait pas question. Se soumettre à l'autorité doctrinale est, pour le catholique, une nécessité logique autant qu'une vertu morale. Mais que la docilité soit un obstacle à la vraie science et à la saine critique, les affirmations de M. Renan ne le démontrent pas, et ses exemples prouvent le contraire.

En quoi l'indocilité de l'esprit, c'est-à-dire la foi accordée à son jugement propre et à sa propre science préférablement au jugement de tout le monde et à la science de ses pairs serait-elle une garantie

contre l'erreur et une présomption légitime d'infaillibilité? La raison individuelle serait-elle plus infaillible que la raison de tous? ou la vérité ne se montre-t-elle qu'au libre-penseur? Est-elle aristocratique à ce point, que, sur des questions qui intéressent souverainement l'humanité tout entière, elle ne se montre à visage découvert qu'aux rares privilégiés qui ont le loisir, l'étude et le génie nécessaires pour interroger et interpréter tous les faits de la nature et de l'histoire, et créer, par ce travail personnel, leur symbole théologique, philosophique et moral? M. Le Hir, quoiqu'il eût ses entrées dans cette aristocratie des intelligences, ne le pensait pas, et M. Renan, qui le pense, n'a pas échappé à la nécessité d'être *docile* malgré ses protestations de libre-penseur. Nous sommes tous fatalement des disciples et nous n'avons d'autre liberté que celle de choisir nos maîtres. M. Renan a choisi les siens suivant ses préférences et son tempérament intellectuel et moral; il inclinait vers le doute et la libre-pensée, il s'est donné des maîtres libres-penseurs et sceptiques. Il a été fasciné, comme il le dit, par la philosophie de l'Allemagne. Sa critique n'est donc pas sa critique, mais celle des maîtres allemands dont il reproduit, en disciple docile, et avec le style qui lui est propre, toutes les idées négatives.

Oui, M. Le Hir était docile, mais sa docilité n'excluait ni l'examen, ni le choix, ni la raison, ni la science. Qu'on en juge par les lignes suivantes, la meilleure appréciation que je connaisse de la cri-

tique de M. Renan. « M. Renan, dit-il dans ses études bibliques, fait sonner haut la critique; nous y opposerons celle que nous tenons de saint Paul, dont *l'essence* et le *premier principe* n'est pas de croire le mystère ou de *nier le miracle* sans preuve, mais de tout éprouver et de garder ce qui est bon : *Omnia probate, quod bonum est tenete.* Cette règle sera notre lumière et notre guide en toutes choses, dans les petites comme dans les grandes. J'honore l'Allemagne et je rends hommage au sérieux de ses recherches dans les sciences historiques et philologiques, quand elles ne sont pas gâtées par l'esprit de système. Mais là, comme ailleurs, j'applique ma devise chérie : Éprouvez tout, gardez ce qui est bon. Ce que j'estime et que j'aime incomparablement, c'est l'Église, mère des enfants de Dieu, et seule nourrice véritable de toutes les nations civilisées. Il est donc de mon devoir d'avertir tant d'hommes sincères et honorables qui flottent incertains entre la cité de Dieu et la synagogue de Satan; imprudents qu'une objection séduit, qu'une affirmation entraîne, qu'un *peut-être* ébranle, et pour qui l'éclat d'une réputation *surfaite* est l'astre polaire qui les dirige. Je voudrais leur faire bien comprendre tout ce qu'il y a d'incomplet, de défectueux, d'erroné, et souvent de bizarre dans une science du passé qui s'isole du grand faisceau de la tradition. Le dernier manœuvre phénicien, s'il revenait sur la terre, en remontrerait aux plus experts dans le déchiffrement et l'interprétation des textes de son pays. Il trouverait dans le milieu où il

s'est mû, dans cet échange journalier d'idées et de rapports qui forment la tradition vivante, des avantages et des ressources que les plus profondes recherches ne suppléeront jamais qu'imparfaitement. Mais ici, il n'y a pas de la faute des savants contemporains. Ce n'est pas à eux qu'on peut reprocher l'interruption violente et prolongée d'une transmission dont ils s'efforcent de renouer la chaîne : un demi-succès mérite bien quelque indulgence.

« Mais que penser de ceux qui, de gaieté de cœur, en des études plus difficiles, à beaucoup d'égards, plus complexes et infiniment plus graves par leurs conséquences, rompent brusquement avec l'enseignement traditionnel qui les enveloppe comme l'air, et font le vide autour d'eux pour tout tirer de leur propre fonds?

« S'il y a un livre dont la clef n'ait été confiée qu'à la tradition, c'est la Bible. Et ici la tradition philologique ne suffit pas, si elle ne s'allie intimement à la tradition dogmatique. Quand le grand Chrysostome tenait suspendu à ses lèvres l'auditoire le plus poli qu'il fut alors, dans les célèbres métropoles d'Antioche et de Constantinople, quand il captivait sous le charme de sa parole les flots mêlés de fidèles et de païens qui se pressaient autour de sa chaire, on l'entendait s'écrier de temps en temps : *norunt initiati*, « les initiés me comprennent. » Ainsi, pour la pleine intelligence du plus clair et du plus limpide des orateurs chrétiens, il fallait quelque chose de plus que la science du grec. Il fallait l'initiation et les instruc-

tions qui se donnaient aux seuls néophytes à l'époque de leur baptême. — Et l'on se persuadera qu'une *connaissance médiocre* de la langue hébraïque suffit à l'intelligence de l'Ancien Testament, des oracles de ses prophètes et de ses poésies pleines de mystères? Non, non, qu'on le sache bien. On fera de lourdes chutes...; on étonnera un moment les simples par la hardiesse et la nouveauté de ses assertions. Mais eux-mêmes ne tarderont pas à revenir de leur étourdissement. Ils discerneront le faux sous l'artifice des périodes. Ces scènes disparates, violemment enlacées ensemble, ne leur inspireront que le dégoût; et ils riront de ces contorsions trop semblables à celles du père du mensonge (1). »

Tout a empiré depuis que M. Le Hir a écrit ce jugement magistral. M. Renan a fait des chutes de plus en plus lourdes; il a continué à étonner les simples par la hardiesse de ses blasphèmes et la nouveauté de ses opinions, à séduire les imprudents par ses objections, à les entraîner par ses affirmations, à les ébranler par ses *peut-être* et à les diriger par l'éclat de sa réputation surfaite. Mais les artifices et les succès de sa critique n'en changent pas la nature, et tôt ou tard, la prédiction de M. Le Hir se réalisera. Les simples eux-mêmes « discerneront le faux sous l'artifice des périodes. Ces scènes disparates violemment entassées ensemble ne leur inspireront que le dégoût; et ils riront de

(1) *Etudes Bibliques*, par M. l'abbé Le Hir, p. 447 et 470-471.

ces contorsions trop semblables à celles du père du mensonge ».

V

Il est constant qu'en commençant son cours de théologie, M. Renan avait en lui deux *cloisons étanches* qui ont fini par devenir deux murailles de Chine. La première, de naissance, était une tendance violente à croire en lui et à douter de tout le reste ; la seconde, de provenance étrangère, était l'essence de sa philosophie, consistant, dit-il, dans « l'intuition du devenir dans l'histoire comme dans la nature ». Pas une fissure en cette double cloison par où pût s'infiltrer la moindre proposition de l'enseignement de ses maîtres. Et cependant, il veut bien le reconnaître, cet enseignement « présentait un ensemble d'assez fortes études ». Il était, de plus, fort intéressant par son objet. « Deux mondes inconnus étaient devant moi, la théologie, l'exposé raisonné du dogme chrétien, et la Bible, censée le dépôt et la source de ce dogme. » De son côté, il avait toutes les qualités morales et intellectuelles d'un Sulpicien, et ses maîtres y furent pris. « Mon caractère doux et mes habitudes studieuses, mon silence, ma modestie leur plurent, et je crois que plusieurs d'entre eux firent tout bas la réflexion que me communiqua M. Carbon : « Voilà pour nous un futur bon confrère. » J'avais, en effet, pour les sciences ecclésiastiques un goût particulier — très particulier assurément. — Les

textes se cantonnaient bien dans ma mémoire; ma tête était à l'état d'un *sic et non* d'Abélard. »

Ce bon M. Carbon ne se doutait pas plus que ses confrères des cloisons étanches qui, avec le *sic et non*, occupaient la tête de ce doux, studieux, silencieux et modeste séminariste, et devaient, à bref délai, y produire de si « étranges explosions ».

Quoique sa réputation d'élève studieux, doux et modeste, l'eût fait nommer maître de conférences, M. Renan s'occupa fort peu de théologie proprement dite et n'y consacra guère, pendant deux ans, qu'une ou deux heures par jour. Les Pères, les conciles, les grands théologiens demeurèrent pour lui livres fermés, de sorte qu'il ne vit, comme il dit, que de côté et comme du coin de l'œil ce *monde inconnu* dont il passe, aux yeux des hommes qui n'ont jamais appris le catéchisme ou qui l'ont oublié, pour un explorateur si bien informé et si compétent. Avec cette intuition qui est l'essence de sa philosophie, il vit tout de suite que « tout entière du treizième siècle, la théologie ressemble à une cathédrale gothique; qu'elle en a la grandeur, les vides immenses et le peu de solidité ». En effet, « c'est un édifice dont les pierres sont liées par des tenons de fer; mais la base est d'une faiblesse extrême. Cette base, c'est le traité *de la vraie religion*, lequel est tout à fait ruineux ». Et pourquoi est-il tout à fait ruineux? Pour deux raisons. « Car non seulement on n'arrive pas à établir que la religion chrétienne soit plus particulièrement que les autres divine et révélée; mais on ne

réussit pas à prouver que, dans le champ de la réalité attingible à nos observations, il se soit passé un fait surnaturel, un miracle. »

Mais eût-on prouvé la thèse fondamentale du traité *de la vraie religion*, tout n'est pas fini. Il reste la thèse du traité *de la vraie Église*. L'Église catholique est engagée à démontrer, contre les protestants et contre toutes les sectes chrétiennes dissidentes, que seule elle est la vraie Église de Jésus-Christ et des apôtres, que ses dogmes ont toujours existé tels qu'elle les enseigne, que Jésus-Christ a institué les sacrements, qu'il a enseigné ce qu'ont décidé plus tard les conciles de Nicée et de Trente. Or, affirme M. Renan, « rien de plus inadmissible ». Et sur quoi fonde-t-il cette affirmation et décide-t-il que les Pères de Nicée et de Trente ne furent que des ignorants ou des imposteurs? Voici sa preuve, elle est digne de remarque. « Le dogme chrétien s'est fait, *comme toute chose*, lentement, peu à peu, par une sorte de végétation intime. La théologie, en prétendant le contraire, entasse contre elle des montagnes d'objections, s'oblige à rejeter *toute critique*. »

Le but que je me suis proposé dans cette étude est moins de réfuter M. Renan, que de chercher, dans sa nature, dans ses tendances d'esprit, dans son caractère moral, la cause de son scepticisme et de son opposition militante contre la foi de son baptême et de son éducation cléricale. Pour répondre à toutes les affirmations tranchantes, à tous les traits acérés, à toutes les insinuations perfides que sa plume fait

tomber comme en se jouant sur les personnes et sur les choses religieuses, il faudrait rééditer toute l'apologétique catholique, et l'herméneutique sacrée. Cela est hors des limites que je me suis tracées. Je me bornerai donc à faire quelques observations sur ce qu'il dit ici de la théologie chrétienne.

Je remarque d'abord que M. Renan, libre-penseur de profession, agit d'autorité sur ses lecteurs. Confiant dans sa *réputation surfaite* de critique, d'hébraïsant et de théologien, et parlant à des profanes qui ne savent pas le premier mot de ces sciences réservées, il affirme, sans autre preuve de ses affirmations que des affirmations nouvelles.

Non seulement M. Renan affirme sans preuves, mais il présente ses affirmations comme des vérités incontestées et définitivement acquises à la science. Il dira, par exemple, que la théologie catholique en prétendant que ses dogmes viennent de Jésus-Christ, entasse contre elle des montagnes d'objections, s'oblige à rejeter toute critique. Il se gardera bien de laisser soupçonner que les Alzog, les Ginouilhac et tant d'autres, ont aplani ces montagnes par leurs histoires critiques du dogme avant le concile de Nicée, et qu'en rejetant la critique négative de l'Allemagne, on ne renonce pas pour cela à *toute critique*.

Pour M. Renan, le christianisme n'est pas plus particulièrement divin et révélé que le mahométisme, le brahmanisme, le zoroastrisme et le paganisme même. La beauté mystérieuse de ses dogmes, de sa morale et de son culte, les merveilles de son établis-

sement et de sa conservation, son unité immuable, sa catholicité si imposante, les vertus surhumaines et la civilisation qu'il a produites n'ont rien de miraculeux, rien qui ne puisse et ne doive être attribué aux ressources indéfinies de la nature humaine. Le miracle dont toutes les religions se prévalent afin de prouver leur origine divine n'est pas plus admissible pour le christianisme que pour les autres. « On ne saurait prouver qu'il soit arrivé un miracle dans le passé, et nous attendrons sans doute longtemps avant qu'il s'en produise un dans les conditions correctes qui seules donneraient à un esprit juste la certitude de ne pas être trompé. »

Il y aurait plus d'une remarque à faire sur la différence essentielle qui existe à tous les points de vue et particulièrement en ce qui concerne les miracles, entre la religion catholique et les autres religions. Leur assimilation est absolument contraire aux faits de plus en plus constatés par la critique historique (1). Mais je laisse cette question que M. Renan tranche dans son sens, pour aborder le point précis et fondamental de la discussion.

Ce point est le principe même de sa critique historique : « Le miracle n'a pas de place dans le tissu des choses humaines. » Et ce principe, prétend-il, résulte de l'observation. Or on a répondu à cette prétention (2),

(1) Voy. le *Correspondant* du 25 novembre et 10 décembre 1869, *saint Paul et ses récents biographes*, par M. l'abbé d'Hulst.

(2) Voir, en particulier, *le Cours d'histoire des cultes non chrétiens*, par M. l'abbé de Broglie.

et cette réponse est si compétente que je ne saurais mieux faire que de la reproduire.

« On pourrait demander à M. Renan : Comment êtes-vous certain que jamais miracle n'a été constaté? Est-ce parce que vous n'en avez jamais constaté vous-même? La raison est faible. Est-ce parce que nul n'a été capable d'en constater avant vous? Mais faisons aussi petite que vous voudrez la part de la critique ancienne, — j'entends de celle qui vous a précédé, — toujours est-il que les faits allégués comme surnaturels se décomposent en deux éléments : le fait et ses circonstances, qui sont matière de témoignage; l'appréciation, qui est affaire de critique. Eh bien! gardez pour vous la critique, mais laissez aux témoins le témoignage. J'accorde que, sur les faits eux-mêmes et les circonstances, les convictions antécédentes peuvent, en certains cas, aveugler le témoin; mais je maintiens qu'il est des cas nombreux où aucun préjugé ne peut fausser le témoignage : quand le fait est public, les témoins nombreux et divers, les circonstances simples et sans complications; autrement il n'y a plus d'histoire, et la certitude morale a cessé d'exister. Ainsi quand Lazare a été mis au tombeau, qu'il y est resté quatre jours au point d'entrer en putréfaction, j'affirme qu'aucune illusion ne préside au témoignage de ceux qui le disent mort; et quand on le voit parler, agir et vieillir, j'affirme qu'on ne se trompe pas en disant qu'on l'a vu revivre. Il est donc des cas — et ils sont nombreux, — où vous êtes contraints d'accepter le

témoignage; eh bien! sur ces faits choisis, exercez les droits de la critique : je vous mets au défi de les expliquer naturellement. C'est trop peu dire, car, d'après vous, l'*onus probandi* incombe aux partisans du miracle. Je vous mets au défi de soutenir que les faits dont il s'agit pourront un jour, dans un état plus avancé de la science, recevoir une explication naturelle; car, si vous disiez qu'un jour viendra où un homme pourra, *par une parole*, rendre la vie à un cadavre en pourriture, il s'élèverait au-dedans de vous-même une protestation plus forte que tous les systèmes : la protestation de la nature et du bon sens.

« Donc cette assertion si tranchante : *on n'a jamais constaté de miracles*, est une assertion téméraire. Mais d'où vient alors l'assurance avec laquelle M. Renan l'émet, la reproduit et la développe? C'est que, quoi qu'il en dise, sa négation du fait s'appuie sur une conception philosophique. Il est sûr qu'il n'y a jamais eu de miracles; il en est sûr sans avoir contrôlé les miracles; il en est sûr, parce qu'il pense que le miracle est impossible. C'est ainsi que M. Renan est philosophe, alors même qu'il ne veut pas l'être. »

C'est aussi évidemment le philosophe qui inspire le critique lorsqu'il affirme que la religion des Pères, des conciles et des théologiens catholiques n'est pas la religion de Jésus-Christ et des apôtres, et que « le dogme chrétien s'est fait, *comme toute chose*, lentement, peu à peu, par une sorte de végétation intime ». C'est avec « l'intuition du devenir dans

l'histoire comme dans la nature » qui est aujourd'hui et « était dès lors l'essence de sa philosophie », que M. Renan a étudié, s'il l'a étudiée, l'histoire des dogmes chrétiens. S'il y a, dans l'Église, une règle certaine et invariable, suivie par tous les Pères, proclamée par tous les conciles, observée par tous les Docteurs, c'est assurément de suivre avec fidélité le précepte tant de fois répété par saint Paul : *Gardez le dépôt.* « *Gardez le dépôt*, c'est-à-dire, comme parle Vincent de Lérins, non ce que vous avez découvert, mais ce qui vous a été confié, ce que vous avez reçu par d'autres et non pas ce qu'il vous a fallu inventer vous-même; une chose qu'on ne trouve pas dans son esprit, mais qu'on apprend de ceux qui nous ont devancés; qu'il n'est pas permis d'établir par une entreprise particulière, mais qu'on doit avoir reçue de main en main, par une tradition publique; où vous devez être, non point auteur, mais gardien. »

Sans doute, cette immutabilité du dogme enseigné par Jésus-Christ et les apôtres n'empêche pas le progrès de lumière dans l'Église, pas plus que la constance des lois de la nature n'empêche le progrès dans la connaissance plus approfondie et plus complète qu'en donnent les sciences naturelles. Mais ce progrès qui s'est en effet accompli depuis dix-huit siècles est un progrès et non un changement de la foi. La démonstration de cette thèse, qui ne peut avoir ici sa place, n'est pas à entreprendre. Elle est faite en particulier, je l'ai dit, dans la belle et solide *Histoire du dogme catholique* de M. l'abbé Ginouilhac, mort

archevêque de Lyon. Il y a là une science, une érudition et une critique qui montrent ce que vaut l'*intuition* philosophique de M. Renan.

D'ailleurs la question de la *véritable Église* dépend absolument de la question de la *vraie Religion*. S'il y a une religion révélée de Dieu, il est clair que cette religion révélée n'a pu être abandonnée au libre examen des hommes. Dieu a dû pourvoir à l'intégrité et à la conservation de son enseignement en instituant une autorité chargée de garder le dépôt de sa parole et de l'interpréter infailliblement jusqu'à la fin des siècles. Nier cette autorité doctrinale pour y substituer l'examen privé équivaut à nier la révélation elle-même. Aussi un théologien rationaliste de notre temps, professeur à Iéna, en 1848, déclare-t-il en termes exprès dans ses *Institutiones theologiæ* que, « comme le principe protestant du libre examen conduit logiquement au rationalisme, le principe du supranaturalisme, si l'on en suit les conséquences, doit amener au catholicisme, et qu'à son tour le catholicisme n'est conséquent que dans l'Église romaine ».

VI

La philosophie de M. Renan étant inconciliable avec le supranaturalisme devait fatalement lui faire rejeter l'autorité de la tradition et de l'Église dans l'étude et l'interprétation de la Bible. Il entra donc

dans la Bible, ce *monde inconnu* pour lui, ce monde, dit saint Jérôme, « où personne ne peut s'aventurer sans un guide qui le précède et lui montre le chemin (1) », en évitant avec le plus grand soin les chemins tracés par les explorateurs qui l'ont parcouru depuis dix-huit siècles, et fermant systématiquement les yeux sur leurs indications pour ne rien devoir qu'à ses propres découvertes.

« La lutte théologique, dit-il, prenait pour moi un caractère particulier de précision sur le terrain des textes censés révélés. L'enseignement catholique, *se croyant sûr de lui-même*, *acceptait la bataille sur ce champ*, comme sur les autres, avec une parfaite bonne foi. »

Je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion de bon sens sur ce qu'a de véritablement monstrueux, dans un jeune homme de vingt ans qui se dit modeste, la prétention avouée de se poser seul, avec sa seule raison, en adversaire de l'enseignement catholique, et de mieux connaître la Bible que Jésus-Christ, que les apôtres, que tous les interprètes catholiques depuis Origène et saint Jérôme jusqu'à nos jours, que tous les Pères, tous les Conciles et l'Église tout entière. Saint Augustin avait quelque génie et quelque expérience de la philosophie, il vivait en un siècle plus rapproché des origines du christianisme, il avait connu les tourments de la

(1) In scripturis sacris, sine prævio et monstrante viam non potest ingredi. (*Ep. ad Paul.*)

pensée et les séductions de l'erreur, et saint Augustin, devenu chrétien et évêque, faisait à Dieu cette humble prière : « Seigneur, mon Dieu, que vos Écritures soient mes chastes délices; que je ne me trompe pas moi-même en les lisant, que je ne trompe pas les autres en les expliquant. » Et, se défiant de sa propre raison, il ajoutait : « Je ne croirais pas à l'Évangile si je n'avais pour garantie de ma foi l'autorité de l'Église (1). »

M. Renan n'a pas le génie de saint Augustin, mais il a toujours eu une confiance absolue en lui-même. C'est une compensation.

Il prétend donc que l'enseignement catholique accepte la lutte *sur le terrain des textes sensés révélés*. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute et cela date des hérésies du premier siècle de l'Église. Mais encore l'enseignement catholique en acceptant cette lutte tient-il à ce que les conditions et le terrain en soient définis d'une manière nette et conforme à la saine logique. D'abord il n'admet pas sur ce terrain la lutte avec un adversaire qui nie la possibilité du miracle; car un livre révélé est en un sens un miracle et on ne discute pas ce qui est impossible. Or la philosophie de M. Renan a et avait *dès lors* pour « essence l'intuition du devenir dans l'histoire comme dans la nature », et pour principe « que le miracle

(1) Domine Deus meus... sint castæ deliciæ meæ scripturæ tuæ; nec fallar in eis, nec fallam ex eis. (*Confess.*, l. IX, c. II.) Ego vero evangelio non crederem nisi me ecclesiæ commoveret auctoritas. (*Contr. Episto. fund.*)

n'a pas de place dans le tissu des choses humaines ».

En second lieu l'enseignement catholique n'admet pas que dans la critique et l'interprétation des textes révélés on sépare les preuves intrinsèques des preuves extrinsèques, c'est-à-dire qu'on isole le texte de la Bible de son histoire et de l'enseignement traditionnel qui en a déterminé le sens. Car, dit avec raison M. Le Hir, « s'il y a un livre dont la clef n'ait été confiée qu'à la tradition, c'est la Bible. Et ici la tradition philologique ne suffit pas, si elle ne s'allie intimement à la tradition dogmatique. »

M. Renan croyait « qu'une connaissance médiocre de la langue hébraïque suffit à l'intelligence de l'Ancien Testament, des oracles de ses prophètes, de ses poésies pleines de mystères ». Il étudia donc l'hébreu et s'inscrivit l'un des premiers au cours facultatif de grammaire hébraïque fait par M. Le Hir. Je suivis moi-même ce cours, mais n'étant pas « philologue d'instinct », je ne suis jamais arrivé à *la connaissance médiocre* de l'hébreu suffisante, sinon pour interpréter la Bible, au moins pour forcer la porte du palais Mazarin. M. Renan raconte avec complaisance les progrès rapides qu'il fit dans cette étude sous la direction de M. Le Hir, qui outre l'hébreu, lui enseigna le syriaque et les autres langues sémitiques, mit à sa disposition sa riche bibliothèque et entre autres faveurs lui obtint celle d'aller suivre au Collège de France, deux fois par semaine, le cours de M. Étienne Quatremère. Ce savant orientaliste, malgré son érudition colossale, le « satisfit peu ». Il

réduisait autant que possible, il est vrai, la part du surnaturel, mais il retenait cependant le principe, au moins pour les miracles du Nouveau Testament. Il était donc du nombre des critiques qui, comme Hug, John, Silvestre de Sacy et M. Garnier *délirent* avec sobriété.

M. Renan, ne voulant délirer à aucun degré, chercha d'autres maîtres d'exégèse et de philologie sémitique. La recherche ne fut pas longue. Ses yeux se tournèrent d'eux-mêmes vers le pays de la philosophie de *l'éternel devenir*. « L'esprit particulier de l'Allemagne, à la fin du dernier siècle et dans la première moitié de celui-ci, me frappa; je crus entrer dans un temple. C'était bien là ce que je cherchais, la conciliation d'un esprit hautement religieux (sans dogmes) avec l'esprit critique (sans miracles). » Il apprit donc l'allemand, et l'allemand lui donna enfin la clef de la Bible qu'il avait cherchée en vain dans la tradition catholique. Armé de cette clef, il put à la suite de Semler, d'Eichorn, de Wette, de Strauss et de Bruno Bauer, entrer de plain-pied dans le *monde inconnu* de la Bible et en scruter tous les mystères. Il y vit sans doute des trésors historiques et esthétiques, mais il y vit aussi que ce livre est rempli de contradictions, d'inadvertances, d'erreurs, de fables, de légendes; que la seconde partie d'*Isaïe* n'est pas d'Isaïe; que le *Livre de Daniel* est un apocryphe composé en 169 ou 170 avant J.-C; que le *Livre de Judith* est une impossibilité historique; que l'attribution du *Pentateuque* à Moïse est insou-

tenable; que les contradictions entre le quatrième Évangile et les synoptiques sont d'une évidence absolue, etc. Il est vrai qu'en voyant tout cela et beaucoup d'autres choses qu'il découvre tous les jours, M. Renan n'a rien découvert qui ne l'ait été avant lui par ses maîtres allemands. Il est vrai aussi que toutes ces affirmations de la critique négative ne sont restées sans réponse ni en Allemagne ni en France. Mais il est certain d'autre part que, reproduites, dans une revue dont les milliers de lecteurs sont peu ou point au courant des sciences théologiques, par un homme qui a, comme il dit, l'*audience* de son siècle et déclare qu'il « jouerait là-dessus sa vie et par conséquent son salut éternel », ces assertions tranchantes sont de nature à troubler et troublent en effet bien des âmes. Pour les esprits réfléchis qui connaissent M. Renan et qui savent le cas que peut faire de *son salut éternel* un homme qui ne croit ni à Dieu ni à l'autre vie, le péril n'est pas grand. Mais ceux-là sont rares et le nombre des autres est infini. Il est donc bon que les défenseurs de la Bible ne se lassent pas plus de la venger que ses adversaires de l'attaquer. C'est ce qui sera fait, je le sais, par un disciple de M. Le Hir, héritier de sa science et plus compétent que moi en exégèse biblique (1).

(1) M. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, a en effet, depuis la publication de ce travail, réduit à leur valeur ces affirmations de M. Renan.

VII

M. Renan termine le récit de ses études théologiques au séminaire et de leur triste résultat par ces paroles : « Telles furent ces deux années de travail intérieur que je ne puis comparer qu'à une violente encéphalite, durant laquelle toutes les autres fonctions de la vie furent suspendues en moi. Par une petite pédanterie d'hébraïsant, j'appelai cette crise de mon existence *Nephtali*, et je me redisais souvent le dicton hébraïque : *Naphtoulé élohim niphtali :* j'ai lutté des luttes de Dieu ». Ces paroles de Jacob dont se sert M. Renan pour exprimer au vif la lutte de sa raison contre Dieu, en rappellent d'autres qui seraient dans sa bouche plus vraies et plus expressives encore. Dans cette lutte, il a été précédé par un maître, Titan plus lumineux et plus fort que lui, vrai prince de la critique qu'il a mise en œuvre dès le paradis terrestre et qu'il a définie d'un mot : « *Non serviam*, je ne me soumettrai pas ». Qui obéit, homme ou ange, est un *capitis minor* souillé dans le germe même de la vie noble. « *Ascendam*, je monterai et je serai l'égal du Très-Haut. » M. Renan se croit vainqueur de Dieu, et dans l'orgueil que lui donne le sentiment de sa prétendue victoire, il s'écrie en faisant allusion au *Dominus pars* de ses promesses cléricales : « Une idée élevée m'a toujours soutenu

dans la direction de ma vie, si bien même, que l'héritage que Dieu devrait me rendre, d'après *notre arrangement réciproque*, ma foi, je l'en tiens quitte. » Voilà le vrai fond de la critique et de l'âme de M. Renan, le secret intime de sa lutte déicide. Il définit bien son état mental : c'était une encéphalite qui, depuis, est devenue chronique. Sa raison n'a plus de sommet. On dirait un arbre découronné par la foudre. La sève de la vie ne peut plus monter vers le ciel : elle se perd dans les branches, et en les nourrissant, les appesantit et les incline vers la terre. Le cœur ne monte pas plus haut que la raison. La terre lui suffit et comble son ambition. « Mon lot a été bon et je peux ajouter en continuant le psaume : *Portio mea cecidit mihi in præclaris ; etenim hæreditas mea præclara est mihi.* » Hélas! il faut bien continuer aussi le prophète et dire à ce victorieux : *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris?... verumtamen ad infernum detraheris* (1).

Pendant la crise aiguë de cette encéphalite, M. Renan continuait à paraître aux yeux de ses maîtres et de ses condisciples un séminariste doux, modeste, studieux et silencieux. Il suivait avec ponctualité le règlement du séminaire, faisait oraison, communiait, participait à tous les exercices de piété, de sorte que l'œil le plus clairvoyant ne pouvait soupçonner que « chaque jour une maille du tissu de sa foi se rompait ». Appelé à recevoir les *ordres mineurs*, il con-

(1) *Isaïe*, c. XIV, v. 12.

sèntit à prendre ce nouvel engagement qui, sans emporter l'obligation du célibat, resserrait néanmoins les liens qui l'unissaient à l'Église. M. Renan s'excuse de ces actes, restés pour moi inexplicables dans un homme qui a perdu la foi et qui le sait, par « l'immense travail auquel il se livrait et qui l'empêchait de tirer les conséquences » et par son obéissance à M. B., son directeur, « à qui il communiquait ses *troubles* et qui lui disait exactement comme M. Gosselin à Issy : Tentations contre la foi! n'y faites pas attention; allez droit devant vous. » Généralisant ensuite son cas particulier, il appuie la décision de son directeur sur la morale de saint François de Sales et sur la pratique commune des directeurs ecclésiastiques. « Loin de reculer les engagements pour ce motif, ils les précipitent, pensant que ces troubles disparaissent quand il n'est plus temps d'y donner suite, et que les soucis de la vie active du ministère chassent plus tard ces hésitations spéculatives. Ici, je dois le dire, je trouvai la sagesse de mes pieux directeurs un peu en défaut. »

Je crois, moi, que ce qui est ici tout à fait en défaut, c'est la casuistique de M. Renan. Il confond la simple tentation contre la foi, le trouble non motivé de conscience, le doute involontaire de l'imagination avec le doute positif, raisonné, précis, dans lequel il se complaisait depuis sa philosophie, et qui rompait chaque jour une maille du tissu de sa foi. Assurément dans le premier cas, saint François avait raison d'écrire à M^me^ de Chantal : « Ces tentations ne sont

que des afflictions comme les autres... Il ne faut nullement répondre, ni faire semblant d'entendre ce que l'ennemi dit. Qu'il clabaude tant qu'il voudra à la porte, il ne faut pas seulement dire : Qui va là? »

Dans le cas de M. Renan, l'ennemi n'avait pas à clabauder à la porte, il était assis au foyer et y présidait en maître à la critique qui n'admet *aucune foi préalable.* Or je défie M. Renan de trouver, je ne dis pas un saint comme François de Sales, mais un directeur de séminaire, si peu théologien soit-il, qui conseille à un jeune homme, confessant un doute pareil, de ne pas s'y arrêter et qui trouve, dans ce doute même, un motif plus pressant de précipiter ses engagements dans les ordres. Les conseils que lui ont donnés ses directeurs, provenaient donc de la connaissance incomplète qu'ils avaient de l'état de son esprit, et ce manque de lumières suffisantes n'est imputable qu'à M. Renan lui-même. Il lui est aisé de dire aujourd'hui que ses directeurs sont morts, — et fussent-ils vivants, ils auraient la bouche fermée, — « je trouvai leur sagesse un peu en défaut ». Puisqu'il trouvait leur direction peu conforme à la sagesse, la loyauté ne lui faisait-elle pas un devoir de leur révéler plus à fond l'état de son âme, ou, s'il ne le pouvait ou ne le voulait pas, de résister à leurs conseils? Il est vraiment étrange que M. Renan, qui *n'a jamais obéi*, ait montré tant de docilité dans un cas où sa conscience lui faisait un devoir de la désobéissance.

Il résista cependant lorsqu'il fut appelé au sous-

diaconat. Le sous-diaconat, on le sait, est le premier des ordres sacrés, constituant un engagement irrévocable. M. Renan recula devant un acte qui l'aurait attaché à l'autel par un lien indissoluble. « Il refusa net », dit-il. Ce ne fut pas cependant sans d'assez longues hésitations dont il me fit la confidence. Pendant quelques jours il parut résolu à avancer. Heureusement il changea d'avis. L'obligation du célibat ne l'effrayait pas; mais la privation de la liberté de penser lui parut un sacrifice au-dessus de ses forces. Nous eûmes, la veille de l'ordination, une longue conversation où nous échangeâmes nos pensées et nos sentiments sur la décision grave que nous avions prise l'un et l'autre, lui de reculer, moi de faire le pas irrévocable en recevant le sous-diaconat. Je lui témoignai le regret d'être séparé de lui dans une circonstance aussi solennelle. Je lui rappelai les paroles du prophète : *in domo Dei ambulavimus cum consensu.* Pourquoi ne marchions-nous pas ainsi jusqu'au bout? Sans chercher à me détourner directement de ma résolution, il me laissa entrevoir qu'il la jugeait imprudente. Je m'engageais à professer des vérités qui me paraissaient aujourd'hui évidentes, absolues. En serait-il toujours ainsi? Qui peut affirmer avec certitude que ce qui lui semble la vérité d'aujourd'hui ne sera pas l'erreur de demain? N'est-il pas meilleur, plus moral de tenir son esprit exempt d'engagements et libre de suivre la vérité partout où elle se montre? Ces objections supposaient évidemment que le christianisme n'était pas la vérité absolue, et

que par conséquent celui qui me les faisait n'avait ni la foi ni même la certitude qu'il y eût pour l'homme des vérités absolues. Je ne vis pas alors cette conséquence, à laquelle rien, dans mes rapports habituels avec M. Renan, ne m'avait préparé. Il ne m'avait, en effet, jamais fait la confidence de ses doutes sur le fond même de la religion chrétienne. Ce ne fut que pendant les vacances de 1845 qu'il me révéla son âme tout entière dans des lettres, qui me causèrent un étonnement douloureux, et que j'ai conservées. L'auteur désirant les connaître en a, sur ma demande, autorisé formellement la publication. J'userai de cette autorisation. Ces lettres, fort intéressantes à plus d'un titre, compléteront et éclaireront celle qu'il a adressée à la même époque, à M. B., son directeur, et qu'il a reproduite, le 1er novembre dernier, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

CHAPITRE V

I. Vacances de M. Renan. — Sa correspondance avec l'auteur. — Première lettre. — II. Observations sur cette lettre. — III. Deuxième lettre. — Courtes réflexions. — IV. Troisième lettre. — Sa théorie sur la certitude; ses idées sur le bonheur. — V. Quatrième lettre. — Dénouement de la crise. — Scepticisme et égoïsme.

I

Nous quittâmes le séminaire de Saint-Sulpice, M. Renan et moi, le 25 juillet 1845, pour prendre nos vacances, lui en Bretagne, sur les bords de l'Océan, moi aux pieds des Alpes, à l'autre extrémité de la France. Je partais sous-diacre, il n'était que clerc minoré; mais malgré la confidence qu'il m'avait faite la veille de mon ordination, je lui dis au revoir avec une confiance que ne devait pas justifier l'avenir. Dans nos conversations les plus abandonnées, M. Renan critiquait avec une certaine liberté nos maîtres et leur méthode d'enseignement; il faisait quelquefois de fines observations sur nos condisciples; mais jamais il n'attaquait le fond des dogmes chrétiens. Je le voyais d'ailleurs se conduire en séminariste régulier, prendre part avec conve-

nance aux exercices pieux du séminaire et aux sacrements de l'Église. Je me serais reproché, comme un jugement téméraire, le soupçon le plus léger sur la sincérité de sa foi. Il pratiquait avec tant de prudence même à l'égard de ses plus intimes amis le *posui custodiam ori meo*, que nos maîtres eux-mêmes ne purent surprendre ni dans ses paroles ni dans sa conduite rien qui fût de nature à révéler le fond de ses pensées. Ils étaient cependant sur leurs gardes en hommes avertis. Les séminaristes qui passent d'Issy à Saint-Sulpice y sont précédés d'un dossier. Celui de M. Renan contenait des réserves, dues sans doute à ses démêlés avec M. Gottofrey. M. Gosselin, qui n'avait pas en son lecteur toute la confiance que celui-ci s'attribue, prémunissait ses confrères de Paris contre certaines tendances d'esprit qu'il n'avait pu suffisamment définir, mais qu'il jugeait dangereuses. Il était particulièrement signalé à leur surveillance. La surveillance eut lieu, mais elle n'amena d'autre résultat que de constater que M. Renan était un séminariste régulier, répondant en classe sans se permettre la moindre hérésie, doux avec ses confrères, respectueux envers ses maîtres et sérieusement appliqué à l'étude. Il se montra même relativement humble dans un échec qu'il eut à subir. Il avait été chargé de faire le catéchisme de persévérance aux jeunes garçons de la paroisse de Saint-Sulpice. Il ne réussit pas. M. Icard, alors directeur des catéchismes, le releva de cette fonction. Il se soumit, sans se plaindre, à une décision qu'il jugea

lui-même raisonnable et qui lui laissait d'ailleurs plus de temps pour l'étude de l'allemand et de l'hébreu.

Ce ne fut donc que pendant les vacances de 1845, après deux ans de théologie, que M. Renan se décida à lever le voile dont il avait couvert le travail de sa pensée intime. « J'arrivai ainsi, dit-il, aux vacances de 1845, que j'allais passer, comme les précédentes, en Bretagne. Là j'eus beaucoup plus de temps pour réfléchir. Les grains de sable de mes doutes s'agglomérèrent et devinrent un bloc..... L'œuvre de la logique était finie; l'œuvre de l'honnêteté commençait. » Ces deux œuvres pouvaient-elles et devaient-elles se séparer et se faire jamais l'une sans l'autre?

J'eus la douleur de recevoir le premier la confidence de la perte de sa foi, par une lettre datée de Tréguier, le 24 août 1845, un mois après notre séparation, et quinze jours avant celle qu'il écrivit à son directeur, le 6 septembre, et qu'il a reproduite dans la *Revue des Deux-Mondes* (1). Cette lettre me fut remise sur mon lit où j'étais retenu par une grave maladie dont les suites ne me permirent pas de revenir à Paris avant le printemps de 1846. L'émotion qu'elle me causa était au-dessus de mes forces affaiblies par la fièvre; on me la prit des mains, et ce ne fut que plusieurs semaines après que je pus en reprendre la lecture. M. Renan a témoigné le désir de

(1) 1er novembre 1882.

connaître cette lettre et celles qui la suivirent, et il m'a formellement autorisé à les publier en me laissant « juge de la question littéraire, c'est-à-dire de ce qu'il peut y avoir d'insignifiant pour le public dans des pages vieilles de près de quarante ans et qui n'ont pas été écrites pour la publicité (1) ». Très certainement ces lettres ne pèchent pas par l'insignifiance. Elles peignent l'état d'âme de leur auteur avec une vérité et un relief qu'il n'a pu faire revivre lui-même dans ses *Souvenirs* et que je ne pourrais à plus forte raison retrouver dans les miens. Mais il y a dans ces lettres plus que le portrait moral d'un jeune homme ; il y a une question de vie ou de mort qui intéresse tout le monde, individus et sociétés ; et c'est pourquoi je me détermine à les publier, en supprimant toutefois ce qui ne serait pour le public qu'un détail insignifiant.

Voici la première :

Mon cher ami,

Peu d'événements considérables, mais beaucoup de pensées et de sentiments se sont pressés pour moi depuis le jour de notre séparation. Je cède d'autant plus volontiers au besoin de vous les dire, que je n'ai personne ici à qui je les puisse confier. Sans doute je ne suis pas seul auprès de ma mère ; mais que de choses que ma tendresse pour elle me commande de lui taire, et qu'après tout, elle ne pourrait comprendre...

Nul fait important n'est venu avancer la solution du grand problème qui me préoccupe à si juste titre. Je

(1) Lettre de M. Renan à l'auteur en date du 11 novembre 1882.

n'ai rien appris, sinon l'énormité du sacrifice que Dieu allait exiger de moi. Mille circonstances désolantes que je ne soupçonnais pas sont venues compliquer ma situation, et me prouver que le parti que ma conscience me conseillait, ouvrait devant moi un abîme de peines. Il me faudrait de longs et pénibles détails pour vous les faire comprendre : qu'il vous suffise de savoir que les obstacles dont nous avons quelquefois causé, ne sont rien en comparaison de ceux que j'ai vus tout à coup surgir devant moi. Mépriser une opinion qui sera bien sévère, traverser de longues années d'une vie pénible pour arriver à un but incertain, était déjà beaucoup, mais ne suffisait pas. Dieu me commande encore de percer de ma propre main un cœur sur lequel s'est déversée toute l'affection du mien. L'amour filial avait absorbé en moi toutes les autres affections dont j'étais capable et auxquelles Dieu ne m'a pas appelé; et puis il y avait entre ma mère et moi des liens tout spéciaux tenant à mille circonstances délicates qu'on ne peut que sentir. Eh bien! c'est là que Dieu a placé mon sacrifice le plus pénible. Je ne lui ai parlé encore que de l'Allemagne, et cela a suffi pour la désoler. O mon Dieu! que sera-ce?... Ses caresses me désolent, ses beaux rêves, dont elle me parle sans cesse et que je n'ai pas le courage de contredire, me navrent le cœur. Elle est là, à deux pas de moi, pendant que je vous écris ces lignes. Ah! si elle savait! Je lui sacrifierais tout excepté mon devoir et ma conscience. Oui, si Dieu me demandait pour lui épargner cette peine d'éteindre ma pensée, de me condamner à une vie simple et vulgaire, j'accepterais : que de fois j'ai cherché à me mentir à moi-même! Mais cela est-il au pouvoir de l'homme de croire ou de ne pas croire (1)?

(1) Assurément oui, l'homme peut croire ou ne peut pas croire suivant qu'il répond ou résiste à la grâce de Dieu, qui ne manque jamais aux cœurs droits et à la bonne volonté.

Je voudrais qu'il me fût possible d'étouffer la faculté qui en moi requiert l'examen; c'est elle qui a fait mon malheur. Heureux les enfants qui ne font toute leur vie que dormir et rêver! Je vois autour de moi des hommes purs et simples auxquels le christianisme a suffi pour les rendre vertueux et heureux; mais j'ai remarqué que nul d'entre eux n'a la faculté critique; qu'ils en bénissent Dieu!

Je suis ici choyé, caressé plus que je ne peux vous le dire; cela me désole. Ah! s'ils savaient ce qui se passe dans mon cœur! Je tremble quelquefois de voir en ma conduite une sorte d'hypocrisie; mais j'ai sérieusement raisonné là-dessus ma conscience : Dieu me garde de scandaliser ces simples (1)!

Quand je considère dans quel inextricable filet Dieu m'a englobé tandis que je dormais, il me vient des pensées de fatalisme, et souvent j'ai pu pécher en cela; pourtant je n'ai jamais douté de mon Père qui est au ciel, ni de sa bonté. Toujours, au contraire, je l'ai remercié, jamais je ne l'avais touché de plus près que dans ces moments-là. Le cœur n'apprend que par la souffrance, et je crois, comme Kant, que Dieu ne s'apprend que par le cœur. Alors aussi j'étais chrétien et j'ai juré que je le serais toujours. Mais l'orthodoxie est-elle critique? Ah! si j'étais né protestant en Allemagne! Là était ma place. Herder a bien été évêque, et certes, il n'était que chrétien, mais dans le catholicisme, il faut être orthodoxe. C'est une barre de fer, il n'entend pas raison.

Pardonnez-moi, mon ami, un souhait comme celui que je viens d'énoncer, et que je ne fais même pas en

(1) On sait comment, depuis, *la faculté critique* a eu raison de cette *conscience*, *sérieusement raisonnée*, et de quel cœur léger M. Renan s'est plu et se plaît tous les jours à *scandaliser les simples*.

ma partie qui croit encore sans savoir pourquoi. Vous êtes obligé pour être orthodoxe de croire que je suis en cet état par ma faute; cela est dur. Pourtant je suis bien disposé à croire qu'il y a beaucoup de ma faute. Celui qui connaît son cœur dira toujours : oui, oui, sitôt qu'on lui dira : c'est ta faute. Rien dans ma position ne m'est plus facile à admettre que cela. Je ne serai pas aussi tenace que Job sur le chapitre de mon innocence. Me croirais-je pur, je le prierais seulement d'avoir pitié de moi. Cette lecture de Job me ravit; j'y trouve tout mon cœur; là est le divin de la poésie, j'entends la haute poésie. Elle vous fait toucher ces mystères qu'on sent en son propre cœur, et qu'on cherche péniblement à se formuler.

Je continue cependant avec courage l'avancement de ma pensée. Rien ne me fera abandonner cette œuvre, dussé-je être obligé de la sacrifier en apparence à l'acquisition de mon pain matériel. Dieu, pour me soutenir, m'avait réservé pour ce moment un vrai événement intellectuel et moral. J'ai étudié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur, élevé, moral, beau et touchant. O mon âme, oui c'est un trésor, c'est la continuation de Jésus-Christ. Leur morale me transporte. Ah! qu'ils sont doux et forts! Je crois que le Christ nous viendra de là. Je considère cette apparition d'un nouvel esprit comme un fait analogue à la naissance du christianisme, sauf la différence de forme. Mais ceci importe peu; car il est sûr que quand le fait rénovateur du monde reviendra, il ne ressemblera pas pour le mode de son accomplissement à celui qui a déjà eu lieu. Je suis avec attention l'étonnant mouvement enthousiaste qui la travaille en ce moment dans le nord. M. Cousin vient de partir afin de l'étudier aussi de plus près. Je veux parler de Ronge et de Czerski dont vous avez dû entendre parler dans les journaux. Dieu me pardonne de

les aimer, même quand ils ne seraient pas purs; car ce que j'aime en eux comme dans tous les autres hommes à qui je voue mon enthousiasme, c'est un certain type beau et moral que je m'en forme; c'est mon idéal que j'aime en eux. Maintenant sont-ils conformes à mon type, c'est ce qui m'importe assez peu.

Oui, cette Allemagne me ravit, moins dans sa partie scientifique, que dans son esprit moral. La morale de Kant est bien supérieure à toute sa logique ou philosophie intellectuelle, et nos Français n'en ont pas dit un mot. Cela se comprend, nos hommes du jour n'ont pas de sens moral. La France me paraît de plus en plus un pays voué à la nullité pour le grand œuvre du renouvellement de la vie dans l'humanité. On n'y trouve qu'une orthodoxie sèche, anticritique, raide, inféconde, petite : type Saint-Sulpice; ou bien un niais creux et superficiel, plein d'affectation et d'exagération : le néo-catholicisme; ou bien enfin une philosophie sèche et sans cœur, revêche et méprisante : l'Université et son esprit. Jésus-Christ n'est nulle part. J'ai été tenté de croire qu'il nous viendrait de l'Allemagne, non que j'imagine que ce soit un individu; ce sera son esprit et quand nous disons Jésus-Christ, nous entendons, sans doute, désigner plutôt un certain esprit qu'un individu : c'est l'Évangile. Non que je croie aussi que cette apparition soit un renversement ou une découverte. Jésus-Christ n'a ni renversé ni découvert. Il faut être chrétien, mais on ne peut être orthodoxe. Il faut un christianisme pur. L'archevêque (1) serait disposé à comprendre cela; il est capable de fonder le christianisme pur en France. J'imagine que l'une des suites du mouvement d'instruction et d'étude qui a lieu en France dans le clergé, sera de nous *rationaliser* un

(1) Mgr Affre, archevêque de Paris, l'illustre martyr des journées de juin 1848.

peu. D'abord, ils s'ennuieront de la scolastique ; la scolastique jetée de côté, on changera la forme des idées, et puis on reconnaîtra l'impossibilité de l'explication orthodoxe de la Bible, etc., etc. Mais il y aura bataille. Car vos bonnes gens ont une verve de dogmatisme tout à fait tenace ; et puis ils se donneront un certain vernis d'Athanases qui leur fera boucher les yeux et les oreilles. Mon Dieu ! oui, je voudrais être là ! Et je vais peut-être me couper les bras ; car les prêtres feront beaucoup en ce moment ; peut-être faudra-t-il être prêtre pour y pouvoir quelque chose ; Ronge et Czerski étaient prêtres. J'ai lu une lettre de la mère de Czerski à son fils où elle lui rappelle les sacrifices qu'elle a faits pour son éducation cléricale, et le supplie de rester fidèle au catholicisme. Mais peut-il le servir plus sincèrement qu'en se vouant à ce qu'il croit la vérité.

Ami, pardonnez-moi ce que je viens de vous dire. Ah ! si vous connaissiez ma tête et mon cœur ! Ne croyez pas que tout cela ait en moi une consistance dogmatique ; non, je n'exclus rien. J'admets des contradictoires, au moins provisoirement. Eh ! n'y a-t-il pas des états où il faut de force que l'individu et l'humanité se posent sur l'instable. On n'y peut tenir, direz-vous, c'est une souffrance. Oui, mais qu'y faire ? Il faut passer par là. Il a été nécessaire qu'à une époque on fût scientifiquement sceptique sur la morale, et pourtant à cette époque, les hommes purs étaient et pouvaient être moraux, moyennant une contradiction. Les scolastiques se moqueraient de cela et triompheraient à montrer là un défaut de logique. En vérité, beau triomphe de montrer ce qui est clair ! Ils veulent un état moral où tout soit rigoureusement formulé, et ils se contenteront d'un fond misérable, pourvu qu'on leur accorde cette forme à laquelle ils tiennent tant. Ils ne connaissent ni l'homme ni l'humanité tels qu'ils existent de fait.

Oui, mon ami, je crois encore : je prie, je dis le *Pater* avec délices. J'aime beaucoup à être dans les églises, la piété pure, simple, naïve me touche beaucoup dans mes moments lucides, quand je sens l'odeur de Dieu; j'ai même des accès de dévotion, j'en aurai toujours, je crois; car la piété a une valeur, ne fût-elle que psychologique. Elle nous moralise délicieusement et nous élève au-dessus des misérables soucis de l'utile; or là où finit l'utile commence le beau. Dieu, l'infini; et l'air pur qui vient de là est la vie.

Ils me prennent ici pour un bon petit séminariste, bien pieux et bien doux. Ma foi, ce n'est pas ma faute. Cela me peine quelquefois, car je crains d'y voir quelque chose qui ne soit pas vrai et droit; mais je ne feins rien, Dieu le sait; seulement je ne dis pas tout (1). Vaudrait-il mieux engager avec eux ces misérables controverses, où ils auraient l'avantage de soutenir le beau et le pur, et où j'aurais l'air de m'assimiler à ce qu'il y a de plus vil; car l'antichristianisme a, dans ce pays, une couleur si détestable, si basse, si dégoûtante, qu'en vérité, il y aurait de quoi m'éloigner, ne fût-ce que par modestie naturelle (2). Et puis, ils n'y entendraient rien. On ne trouve pas mauvais que je ne leur parle pas allemand. D'ailleurs, je vous l'ai dit, mon ami, telle est ma position intellectuelle, que je puis paraître telle chose à celui-ci, telle chose à celui-là, sans rien feindre, sans que ni l'un ni l'autre se trompe, grâce au joug de la contradiction dont je me suis débarrassé pour un temps.

(1) C'est la règle que s'était imposée M. Renan vis-à-vis de ses condisciples et de ses directeurs à Saint-Sulpice : il ne feignait pas, seulement il ne disait pas tout.

(2) La *modestie naturelle* de M. Renan n'a pu longtemps le sauver de l'antichristianisme qui n'a certes rien perdu, depuis qu'il s'en est fait l'apôtre dans ce pays, de sa couleur si détestable, si basse, si dégoûtante.

Et puis savez-vous qu'il y a des moments où j'ai été à deux doigts d'un revirement complet, et où j'ai délibéré si je ne serais pas plus agréable à Dieu en coupant net, au point où j'en suis, le fil de mon examen, et en me reculant de deux ou trois ans! C'est que je ne vois plus, en progressant, la possibilité d'arriver au catholicisme; chaque pas m'en éloigne de plus en plus. Quoi qu'il en soit, l'alternative s'est présentée à moi très nettement : je ne puis plus revenir au catholicisme que par une amputation d'une faculté, en stigmatisant définitivement ma raison et lui commandant pour toujours le silence respectueux, et même plus, le silence absolu. Oui, si je revenais, je cesserais ma vie d'étude et d'examen, persuadé qu'elle ne peut me mener qu'au mal, et je ne vivrais plus que de la vie mystique, telle que l'entendent les catholiques. Car, pour la vie banale, Dieu, je l'espère, m'en délivrera toujours. Le catholicisme suffit à toutes mes facultés, sauf ma raison critique; je n'espère pas, pour l'avenir, de satisfaction plus complète; il faut donc ou renoncer au catholicisme, ou amputer cette faculté. Cette opération est difficile et douloureuse, mais croyez bien que si ma conscience morale ne s'y opposait pas, que si Dieu venait ce soir me dire que cela lui est agréable, je le ferais. Vous ne me reconnaîtriez plus alors, je n'étudierais plus, et ne penserais plus critiquement, je serais un mystique déterminé. Croyez bien aussi qu'il faut que j'aie été rudement secoué pour m'arrêter à la possibilité d'une pareille hypothèse, qui se présente à moi plus affreuse que la mort. Mais je ne désespérerais pas d'y trouver une veine d'activité qui pût me suffire.

Et en pratique que ferais-je? C'est avec un effroi indicible que je vois approcher la fin des vacances, époque où je devrai nécessairement traduire par les actes les plus décisifs, l'état intérieur le plus indéterminé. C'est cette complication de l'extérieur et de l'in-

térieur qui fait tout le cruel de ma position. Tout ce souci m'ennuie, me distrait. Et puis je sens si bien que je n'entends rien à ces sortes de choses, que je n'y ferai que des sottises, que j'aurai à essuyer des risées et des rebuts. Je ne suis pas né chevalier d'industrie. Ils se moqueront de ma simplicité et me prendront pour un imbécile. Encore, si j'étais sûr de moi! Mais si j'allais perdre par leur contact la pureté de mon cœur et ma conception de la vie? s'ils venaient à m'infecter de leur positivisme? Et quand je serais sûr de moi, serais-je sûr de l'extérieur qui agit sur nous si fatalement? Et qui peut se connaître lui-même sans craindre sa faiblesse? En vérité, mon ami, n'est-il pas vrai que Dieu m'a joué un bien mauvais tour? Il semble qu'il ait déployé toutes ses voies pour m'envelopper de toutes parts; et il n'en fallait pas tant contre un pauvre enfant qui n'y voyait pas malice. N'importe, je l'aime, et je suis persuadé qu'il a tout fait pour mon bien, malgré la contradiction des faits. Il faut être optimiste pour l'individu comme pour l'humanité, malgré la perpétuelle opposition des faits isolés. C'est là qu'est le courage; il n'y a que moi qui puisse me faire du mal à moi-même.

Je pense souvent à vous, mon bon ami, vous devez être bien heureux. Un avenir favorable et déterminé s'ouvre devant vous; vous voyez le but, vous n'avez qu'à marcher vers lui... Vous aurez un avantage immense, un dogme rigoureusement formulé... Vous conserverez de la largeur; puissiez-vous ne jamais découvrir une désolante incompatibilité entre deux besoins de votre cœur et de votre esprit. Une cruelle option vous serait alors imposée. Quelque opinion que vous soyez obligé d'avoir de ma situation actuelle et de l'innocence de mon âme, conservez-moi, du moins, votre amitié. Des erreurs et même des fautes ne peuvent suffire pour la rompre. D'ailleurs, je le répète, j'ai

confiance en votre largeur, et Dieu me garde de chercher à vous prouver qu'elle n'est pas orthodoxe, car je veux que vous la conserviez, et pourtant je veux aussi que vous soyez orthodoxe. Vous êtes presque le seul dépositaire de mes pensées les plus secrètes; au nom du ciel, montrez-moi de l'indulgence, et consentez encore à m'appeler votre frère. Quant à mon affection, mon bon ami, elle vous est acquise pour toujours...

Votre ami plein de tendresse,

E. Renan, clerc minoré.

II

Cette lettre est d'un raisonnement moins serré et d'un style moins achevé que celle où M. Renan découvrit, quinze jours plus tard, l'état de son âme à M. B., son directeur; mais elle en est un complément et un commentaire aussi sincère qu'instructif. C'est un portrait de jeunesse absolument ressemblant et d'autant plus précieux que l'original n'existe plus. M. Renan s'est souvent crayonné lui-même; car il n'a jamais soupçonné que le moi fût haïssable. Dans ces nombreux croquis aussi différents que l'état de son esprit est variable, il ne s'est jamais peint avec plus de vérité et de relief. La complexité de sa nature s'y dessine en traits vivants : le Gascon et le Breton, le libre-penseur et le clerc minoré s'y livrent un combat visiblement inégal, mais plein de péripéties émouvantes. Délogé de la tête, le Breton fait un der-

nier effort; il se retranche dans le cœur et la conscience et ne perd pas l'espoir de s'y maintenir. Vaine espérance! La citadelle est au pouvoir du Gascon, et on sent qu'il n'est pas homme à perdre ses avantages; il poursuivra ses conquêtes. Ce n'est qu'une affaire de quelques mois; forcément tout tombera au pouvoir de « la faculté critique ».

Le clerc minoré proteste qu'il est chrétien et « jure qu'il le sera toujours ». Il abandonne le Christ historique, l'Homme-Dieu de l'orthodoxie: mais il ne s'attache que plus fortement au Christ idéal, à la morale de l'Évangile, au *christianisme pur* dont il contemple avec enthousiasme l'épanouissement merveilleux en Allemagne. Il a en effet étudié l'Allemagne; et il a cru entrer dans un temple. Tout ce qu'il y a trouvé est pur, élevé, moral, beau, touchant. « O mon âme, s'écrie-t-il, oui, c'est un trésor, c'est la continuation de Jésus-Christ. » Aussi est-il convaincu que le Christ, rénovateur du monde, viendra de là. Herder, Ronge, Czerski en sont les précurseurs. Leur morale le transporte. « Oh! qu'ils sont doux et forts! » Même quand ils ne seraient pas purs, il les aimerait; car ce qu'il aime en eux « comme en tous les hommes à qui il voue son enthousiasme », c'est lui-même, c'est sa faculté critique, c'est son idéal. Là était sa place. Car là on peut être prêtre, évêque même, sans être orthodoxe. Herder était évêque, Ronge et Czerski étaient prêtres, et certes ces hommes doux et forts n'étaient pas orthodoxes. Mais ils avaient au plus haut degré, avec la

libre-pensée, le sentiment religieux et le sentiment moral.

Ce double sentiment fait absolument défaut à la France. Chez les catholiques, « on ne trouve qu'une orthodoxie sèche, anticritique, roide, inféconde, petite : type Saint-Sulpice ; ou bien un niais creux et superficiel, plein d'affectation et d'exagération : le néo-catholicisme ». Chez les autres on ne rencontre en haut « qu'une philosophie sèche et sans cœur, revêche et méprisante : l'Université et son esprit »; en bas « qu'un antichristianisme d'une couleur si détestable, si basse, si dégoûtante, qu'en vérité il y aurait de quoi s'éloigner, ne fût-ce que par modestie naturelle ». Son admiration enthousiaste pour l'Allemagne et pour son « christianisme pur » n'est égalée que par son mépris pour la France, y compris Saint-Sulpice qui l'a élevé et l'Université à laquelle il va demander son avenir.

Cependant quoique « la France lui paraisse de plus en plus un pays voué à la nullité pour le grand œuvre du renouvellement de la vie dans l'humanité », il lui reste assez de patriotisme pour espérer que le Christ allemand finira par forcer nos frontières, non pas en la personne d'un *individu*, mais sous la forme d'un *certain esprit*, qui est le pur esprit de l'Évangile. Son regard distingue même l'homme qui « serait disposé à comprendre cela et capable de fonder le christianisme pur en France » : c'est M. Affre, l'archevêque de Paris. Mais il aura fort à faire contre nos orthodoxes, « bonnes gens qui ont une verve de

dogmatisme tout à fait tenace ». Il y aura donc bataille, et M. Renan voudrait bien être là. Malheureusement il va se couper les bras en renonçant au sacerdoce ; car peut-être faudra-t-il être prêtre pour y pouvoir quelque chose... *ægri somnia!*

Évidemment, quoiqu'une sorcière lui ait prédit ses destinées, M. Renan n'a pas été bercé sur les genoux d'une sibylle. Ses prophéties sur l'avenir ne sont pas faites pour nous inspirer confiance en ses jugements sur le passé. L'Allemagne, il est vrai, a franchi nos frontières ; mais en guise de christianisme pur, elle nous a apporté, dans l'ordre des faits, Sedan et un peu la Commune, dans l'ordre des idées, Edwald, Strauss et toutes les grandes négations dont M. Renan s'est fait le traducteur, et pour prix de ce double bienfait, nous a emporté cinq milliards et deux provinces. L'illustre archevêque de Paris ne s'est pas fait le promoteur du christianisme pur ; il s'est contenté d'un rôle moins ambitieux, celui de verser son sang pour son peuple en demandant qu'il fût le dernier versé ; il a eu la naïveté de croire que l'héroïsme de la charité valait mieux que la critique pour « le renouvellement de la vie dans l'humanité », et il a simplement donné sa propre vie en témoignage de sa foi.

M. Renan, qui a reçu de ce pontife *orthodoxe* et martyr la tonsure et les ordres mineurs, n'est pas tellement protestant qu'il ne reste catholique par une partie de lui-même, qui croit « sans savoir pourquoi ». Le Breton n'a pas encore tout lâché au

Gascon. En attendant qu'il puisse les concilier, M. Renan accepte leurs exigences contradictoires, grâce au « joug de la contradiction dont il s'est provisoirement débarrassé ». Le cœur admet comme sentiment ce que la tête repousse comme dogme. Telle est sa position intellectuelle et morale qu'il peut paraître « telle chose à celui-ci, telle chose à celui-là, sans que ni l'un ni l'autre se trompe », absolument comme la chauve-souris du fabuliste. « Ah! si vous connaissiez mon cœur et ma tête... Je crois encore; je prie, je dis le *Pater* avec délices. J'aime beaucoup à être dans les églises; la piété pure, simple et naïve me touche beaucoup dans mes *moments lucides*, quand je sens l'odeur de Dieu. J'ai même des accès de dévotion; *j'en aurai toujours*, je crois; car la piété a une valeur, ne fût-elle que psychologique. Elle nous moralise délicieusement et nous élève au-dessus des misérables soucis de l'utile; or là où finit l'utile commence le beau, Dieu, l'infini; et l'air pur qui vient de là est la vie. »

Prétendre séparer la piété de la foi, garder l'une et rejeter l'autre est un rêve aussi creux que la prétention de séparer la morale du dogme. Cette piété, ces accès de dévotion, cette *odeur de Dieu*, sont des restes d'une foi perdue qui ne tarderont pas à se perdre comme elle. Le scepticisme qui est dans la tête séchera bientôt le cœur, n'y laissant que l'égoïsme, et la conscience elle-même, atteinte à son tour, y perdra sa sûreté et la délicatesse de son sens moral. M. Renan en a le pressentiment. « En-

core, dit-il, si j'étais sûr de moi ! Mais si j'allais perdre par leur contact la pureté de mon cœur et ma conception de la vie? S'ils venaient à m'infecter de leur positivisme? Et quand je serais sûr de moi, serais-je sûr de l'extérieur qui agit sur nous si fatalement, et qui peut se connaître lui-même sans craindre sa faiblesse? »

Il reconnaît d'ailleurs que le catholicisme, qui le garantit contre tous ces périls, satisfait à *toutes ses facultés*, sauf sa raison critique. Pourquoi n'en fait-il pas le sacrifice? Quoique la possibilité d'un tel sacrifice lui apparaisse plus affreuse que la mort, il le ferait sans hésiter, répond-il, si sa conscience morale ne s'y opposait. Quoi ! cette conscience trouve bon qu'il fasse le sacrifice de toutes ses autres facultés, qu'il s'expose au danger de perdre, avec la foi, les sentiments et les vertus dont elle est la garantie, et elle s'oppose absolument à ce qu'il *ampute* sa faculté critique ! Mais quels sont donc les droits de cette faculté à la souveraineté sur toutes les autres facultés de l'homme? Serait-elle seule exempte de cette *faiblesse* dont a conscience quiconque ne s'ignore pas lui-même? Y a-t-il dans l'homme une faculté plus infaillible que l'homme avec toutes ses facultés? Infaillible ou non, répond M. Renan, c'est la critique de la raison de chacun qui forme ses convictions personnelles ; or il est immoral de commander la conviction, comme le fait la foi, à la faculté qui forme la conviction. Sans doute, quand cette faculté de la raison opère raisonnablement, c'est-à-dire con-

formément aux lois de sa nature. Mais est-il conforme aux lois de sa nature que, se sachant et devant se savoir faillible, elle rejette toute lumière qui ne lui vient pas d'elle-même, se proclame indépendante de toute autorité doctrinale, de tout enseignement, de toute tradition, de toute foi, même dans les questions qui intéressent souverainement l'homme et la société! J'admets autant qu'on le voudra que la raison a toujours raison, que la science ne peut pas se tromper. Mais la raison de M. Renan n'est pas la raison ; sa science n'est pas la science. Elle n'est pas souveraine et indépendante, et son premier devoir est de reconnaître ses limites et sa dépendance. Ce n'est donc pas amputer sa raison que de soumettre son jugement particulier au jugement de tous, ou à une autorité doctrinale légitime, pas plus que ce n'est abdiquer sa liberté de citoyen que de la soumettre aux lois justes de son pays. C'est au contraire la régler et la prémunir contre l'erreur.

La faculté critique de M. Renan est donc moins une faculté que l'abus d'une faculté, c'est-à-dire une passion aussi contraire à la logique qu'à la saine morale. Ce qui le démontre, c'est « l'avancement de sa pensée » sous l'impulsion de cette passion implacable qui, depuis quarante ans, le pousse sans trêve ni repos de négation en négation jusqu'au nihilisme en doctrine et à l'égoïsme en morale. Il n'y a pas autre chose en effet dans la dernière expression de sa pensée soit à l'Académie, soit à la *Revue des*

Deux-Mondes (1). Et voilà pourquoi il est aussi intéressant qu'instructif de rapprocher de ce terme final de sa faculté critique les lettres qu'il m'a écrites et qui en marquent le point de départ et l'évolution.

III

La maladie grave dont j'ai parlé ne me permit pas de répondre à la première lettre de M. Renan. Les vacances se passèrent; il revint à Paris et, ne me trouvant pas à Saint-Sulpice, il m'écrivit en date du 12 novembre la lettre suivante :

Paris, 12 novembre 1845.

Ce n'était pas sans surprise, mon cher ami, que j'avais vu se terminer les vacances sans recevoir de réponse de vous. Aussi ma première question en arrivant à Saint-Sulpice fut pour vous demander, afin d'apprendre la cause de ce silence, et plus encore afin de m'entretenir avec vous des actualités d'alors. Jugez de la peine que j'éprouvai quand j'appris qu'une maladie grave avait été la cause qui avait entravé votre correspondance. Bientôt, il est vrai, les détails que l'on me donna suffirent pour lever toutes mes inquiétudes, mais ils me laissèrent toujours le regret de voir reculer peut-être pour longtemps l'époque où nous pourrons nous entretenir. Que de réflexions, mon bon

(1) Voy. Réponse au discours de réception de M. Louis Pasteur. — *Revue des Deux-Mondes*, du 15 novembre 1882.

ami, fit naître en moi cette nouvelle inattendue qui concourait avec une phase si singulière de mon existence! Croiriez-vous que j'ai envié votre sort, et que j'appelais de mes vœux une cause quelconque qui retardât pour moi mon entrée dans le tourbillon de la vie active, en prolongeant l'assoupissement de la vie domestique si calme, si insoucieuse. Vous le comprendrez, mon ami, quand je vous aurai exposé les épreuves par lesquelles j'ai dû passer, et celles qui me sont encore réservées. Je n'entreprendrai pas de vous en faire un récit détaillé, ce sera l'objet de nos futures conversations. Je vous en dirai seulement les faits principaux et ceux qui ont amené un résultat durable.

Ma résolution inébranlable en venant à Saint-Sulpice était de rompre enfin avec un passé qui n'était plus en harmonie avec mes dispositions actuelles et de quitter un extérieur qui ne pouvait plus être qu'un mensonge. Mais je voulais tout faire gravement et lentement, d'autant plus qu'une réaction dans un avenir plus ou moins éloigné ne me paraissait pas improbable. Une circonstance extérieure vint hâter, malgré moi, mes pas un peu lents. A mon arrivée à Saint-Sulpice, on m'apprend que je ne fais plus partie du séminaire, mais bien de la maison des Carmes que l'archevêque vient enfin de fonder définitivement, et l'on m'intime l'ordre d'aller dans la journée lui porter moi-même ma réponse. Jugez de mon embarras. Il redouble encore quand, quelques heures après, on m'apprend que l'archevêque est venu lui-même au séminaire, et demande à nous parler. Accepter était immoral, donner la vraie raison du refus était impossible, en donner une fausse me répugnait. J'eus recours au bon M. Carbon qui se chargea de tout et m'épargna cette fatale entrevue. Je crus devoir poursuivre dès lors ce que les circonstances avaient si bien commencé pour moi; je fis en un jour ce que je comptais faire en quelques semaines,

et le soir même de mon arrivée, je ne faisais partie ni du séminaire ni de la maison des Carmes.

Que de liens, mon ami, rompus en quelques heures! J'en étais effrayé, j'eusse voulu arrêter cette marche fatale, trop rapide à mon sens; mais la nécessité me poussait en avant, et il n'y avait plus moyen de reculer. C'est alors, mon ami, que je passai les jours les plus cruels de ma vie. Figurez-vous l'isolement le plus complet, sans ami, sans conseil, sans connaissance, sans appui au milieu de personnes froides et indifférentes, moi qui venais de quitter ma mère, ma Bretagne, ma vie toute dorée, tant d'affections pures et simples. Seul maintenant dans ce monde, pour qui je suis un étranger. O maman, ma petite chambre, mes livres, mes études calmes et douces, mes promenades à côté de ma mère, adieu pour toujours! Adieu à ces joies pures et douces où je me croyais près de Dieu; adieu à mon aimable passé, adieu à ces croyances qui m'ont si doucement bercé. Plus pour moi de bonheur pur. Plus de passé, pas encore d'avenir. Et ce monde nouveau voudra-t-il de moi? J'en quitte un autre qui m'aimait et me caressait. Et ma mère, dont la pensée autrefois était mon soulagement dans mes peines, cette fois c'était mon souvenir le plus douloureux. Je la poignardais presque. O Dieu, fallait-il me rendre le devoir si cruel? Et l'opinion qui rira de moi! Et l'avenir!... Oh! qu'il m'apparaissait pâle et décoloré. L'ambition ne pouvait soulever ce voile de tristesse et de regrets qui enveloppait mon cœur. Je maudissais ma destinée qui m'avait amené de force entre de si fatales contradictions. Et la vie matérielle qui m'apparaissait avec ses besoins grossiers et impérieux! J'enviais le sort des simples qui naissent, vivent et meurent sans bruit et sans pensée, suivant bonnement le courant qui les entraîne, adorant un Dieu qu'ils appellent leur Père. Oh! que j'en voulais à ma raison de

m'avoir ravi mes rêves. Je passais une partie de mes soirées dans l'église de Saint-Sulpice et là je cherchais à croire, mais je ne pouvais. Oh! oui, mon ami, ces jours compteront dans ma vie; s'ils n'en furent les plus décisifs, ils en furent au moins les plus pénibles. A vingt-trois ans, recommencer comme si je n'avais pas encore vécu (1)! Je me figurais au milieu d'une foule turbulente, grossièrement ambitieuse, et moi, au milieu, simple et timide; et il fallait se mêler à cette tourbe. Que de fois je fus tenté de choisir une vie simple et vulgaire que j'aurais su ennoblir par l'intérieur. J'avais perdu le besoin de savoir, de scruter, de critiquer; il me semblait qu'il m'eût suffi d'aimer et de sentir, mais pourtant je sentais bien qu'au premier jour où le cœur cesserait de battre si fort, la tête recommencerait à crier famine.

Il fallait pourtant chercher à me créer une nouvelle existence dans ce monde pour lequel j'étais si peu fait. Je vous épargne le récit de ces complications qui vous seraient aussi ennuyeuses qu'elles me furent pénibles. Figurez-vous votre pauvre ami courant des journées entières de visite en visite. J'en avais honte, mais que faire contre la nécessité? L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit aussi de pain. Je n'ai pourtant pas cessé un instant de regarder le ciel.

Il suffit de vous dire que pour obéir aux conseils de M. Carbon, et pour une autre raison péremptoire dont je vous parlerai tout à l'heure, je crus devoir refuser quelques propositions assez avantageuses, pour accepter, à l'école préparatoire annexée au collège Stanislas, une petite place qui, sous plusieurs rapports, était assez bien en harmonie avec ma situation actuelle. Cette place ne m'occupait pas plus d'une heure

(1) C'est de ces vingt-trois ans que M. Renan a vécu toute sa vie.

et demie par jour et je trouvais là des cours spéciaux de mathématiques, de physique, etc., sans parler des cours préparatoires à la licence dont l'un, entre autres, fait deux fois par semaine, par M. Lenormant. J'ai été d'ailleurs surpris de la bonté cordiale et franche que j'ai trouvée en ces jeunes gens : je puis dire que je n'ai pas eu en cette maison une ombre de désagrément et que j'ai éprouvé de sincères regrets en la quittant. Mais ce que cette courte période de ma vie a eu de remarquable, ce sont certainement mes rapports avec M. Gratry, directeur du collège. Je vous en parlerai beaucoup et je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance. C'est une miniature exacte de M. Bautain, dont il est l'élève et l'ami. Nous entrâmes, dès la première minute, en contact immédiat, et dès lors nos rapports se continuèrent sur un pied tout à fait singulier et dont je n'avais jamais trouvé l'analogue en moi. Sur plusieurs points nos idées se rencontraient merveilleusement; pour lui aussi tout est philosophie. En somme, c'est un esprit spéculatif remarquable, mais sur certains points il sonne creux.

Qu'est-ce donc, me demanderez-vous, qui m'a obligé à quitter cette position où, après tout je ne me trouvais pas si mal, et où je pouvais si facilement poursuivre mes projets actuels? Ceci est, mon ami, une des passes les plus singulières de ma vie; j'aurais mille peines à le faire comprendre à qui que ce soit; nul ne l'a, je pense, bien compris. C'est encore le devoir. Oui, mon ami, la même raison qui m'a obligé à quitter Saint-Sulpice, à refuser les Carmes, m'a obligé encore à quitter le collège Stanislas... M. Dupanloup et M. Manier m'entraînaient d'ailleurs en avant, je marchai en avant, et ce fut à recommencer (1). En vérité, mon

(1) Ce fut pendant son séjour au collège Stanislas que M. Renan eut avec M. l'abbé Dupanloup l'entretien qu'il raconte plus bas et qui le détermina à quitter la soutane.

cher, il faut qu'il m'arrive toujours des aventures uniques, et je me réjouirais de celle-ci, ne fût-ce que pour les singulières positions où elle m'a placé, lesquelles m'ont fourni l'occasion d'apprendre une foule de choses.

Il me fut fort facile en sortant de Stanislas, de renouer une des négociations que j'avais rompues pour y entrer, et de suivre mon plan primitif qui était simplement de prendre dans Paris une chambre d'étudiant. Telle est, mon ami, ma position actuelle. J'ai pris une chambre comme pensionnaire libre dans une institution, près du Luxembourg, et quelques répétitions de mathématiques et de littérature dont je me suis chargé, me mettent à peu près, comme l'on dit, *au pair*. Je n'en demanderais pas tant. Du reste j'ai ma journée à moi, et je peux faire à la Sorbonne et dans les bibliothèques, des séances aussi longues qu'il me plaît. Ce sont là mes vrais domiciles, et ceux où je passe les moments les plus agréables. Cette vie me serait bien douce, si de pénibles souvenirs, des inquiétudes trop bien fondées, et surtout un terrible isolement n'y mêlaient encore bien des peines. Venez donc avec moi, cher ami, et nous passerons ensemble d'agréables moments.

Je ne vous ai entretenu jusqu'ici que des faits qui ont concouru à fixer momentanément ma position dans Paris, et je ne vous ai encore rien dit des projets ultérieurs auxquels ces démarches se rattachent; car vous présumez, je pense, que je n'ai prétendu en tout ceci que me procurer une position transitoire, commode pour la continuation de mes études. C'est, en effet, vers un avenir ultérieur que se dirigent mes pensées, depuis que ma position actuelle est fixée. Nouvelles sources de peines intellectuelles excessivement vives, et auxquelles je suis actuellement en proie; car c'est pour moi un supplice de me spécialiser et, de plus,

nulle spécialité ne cadre parfaitement avec les divisions de mon esprit. Et pourtant il le faut. O mon ami, qu'il est cruel d'être gêné dans son développement intellectuel par des circonstances extérieures! Jugez combien je souffre, moi surtout qui avais donné à mon esprit une si franche liberté pour suivre sa ligne de développement.

J'ai d'abord fait quelques démarches du côté des langues orientales, on m'a promis des conférences avec M. Quatremère et M. Julien, professeur de chinois au Collège de France, et le résultat a été que telle ne serait pas ma spécialité extérieure (je dis extérieure, car intérieurement je n'en aurai jamais, à moins qu'on n'appelle la philosophie une spécialité, ce qui à mon sens serait inexact). L'Université s'est alors offerte à moi : ici, vous le comprendrez, nouvelles difficultés. Le professorat proprement dit m'est à peine supportable, et en supposant qu'on n'y reste pas toujours, il faut au moins y passer longtemps. La philosophie seule me souriait, encore faudrait-il me laisser faire, et ils ne me laisseraient pas. Et puis il faudrait pour y arriver faire des années de ce que j'appelle littérature écolière (1), vers latins, discours de rhétorique, etc. Jugez quel supplice!..... J'ai tellement été effrayé de cette perspective, que je fus quelque temps décidé à m'agréger à la classe des sciences; mais ce serait alors plus que jamais qu'il faudrait me spécialiser; car, enfin, dans leur littérature, ils admettent bien encore une sorte d'universalité. Et puis cela m'écarterait de mes idées chéries. Non, non, je me rapprocherai le plus possible de ce centre qui est philosophie, théologie, science, littérature, etc., *qui est Dieu*, suivant moi. Ainsi

(1) M. Renan est très ingrat envers cette *littérature écolière*. C'est à sa forte éducation littéraire qu'il doit son style, et sans son style il ne serait rien, pas même académicien.

donc, mon ami, je regarde comme probable que je viserai aux lettres, afin de m'agréger à la philosophie. Ah! croyez que tout cela est pâle pour moi, et que cet esprit universitaire m'est profondément antipathique. Mais il faut être quelque chose et j'ai dû chercher à être ce qui s'écarte le moins de mon type idéal. Et puis, qui sait, j'arriverai peut-être par là à faire jour à mes idées. Il arrive tant de choses inattendues, qui déjouent tous les calculs. Il faut donc se préparer à tout, et se tenir prêt à déployer sa voile au premier vent qui souffle...

M. Renan entre ensuite dans quelques détails sur sa préparation à l'examen d'admission à l'École normale et à la licence ès lettres. Quant à l'examen du baccalauréat qu'il n'a pas encore passé, il s'en inquiète peu. Il a eu cependant de grandes difficultés pour s'y faire admettre et ne s'en est tiré qu'en produisant un certificat d'études domestiques, malgré la répugnance que lui inspirait ce moyen obreptice. Il n'avait pas cru devoir se refuser une faculté que tout le monde s'accordait et qui semblait tolérée par la loi du monopole de l'enseignement universitaire, afin de diminuer l'odieux de sa prescription. « Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, je lui en veux beaucoup de m'avoir forcé à mentir; et le directeur de l'École normale qui venait, après cela, me vanter la libéralité de l'Université! »

Ce qui suit est trop important pour être analysé. Je laisse donc la parole à M. Renan.

Il faut aussi que je vous parle, mon ami, d'un fait intellectuel qui m'a beaucoup soutenu et consolé en

ces moments pénibles : ce sont mes rapports avec M. Dupanloup. Je lui fis d'abord connaître par une lettre mon état intérieur et les démarches que je croyais devoir faire en conséquence. Il me comprit parfaitement et il s'en suivit entre nous une longue conférence d'une heure et demie, où pour la première fois de ma vie j'exposais à un homme le fond de mes idées et de mes doutes sur le catholicisme. Ah ! j'avoue n'avoir jamais rien rencontré de plus distingué ; j'ai trouvé en lui de la vraie philosophie et un esprit décidément supérieur ; ce n'est que de ce moment que j'ai appris à le connaître. Nous ne nous abordâmes point de front ; nous ne fîmes qu'exposer, moi, la nature de mes doutes, lui, le jugement qu'il devait en porter comme orthodoxe. Il fut extrêmement sévère et me déclara nettement : 1° qu'il n'était nullement question de *tentations* contre la foi, terme dont je m'étais servi dans ma lettre, par l'habitude que j'avais contractée de me conformer à la terminologie sulpicienne pour me faire entendre, mais bien d'une perte totale de la foi ; 2° que j'étais hors de l'Église ; 3° qu'en conséquence je ne pouvais approcher d'aucun sacrement, et qu'il ne m'engageait pas à pratiquer l'extérieur de la religion ; 4° que je ne pouvais sans mensonge continuer un jour de plus à paraître ecclésiastique, etc., etc. Du reste, en tout ce qui ne tenait pas à l'appréciation de mon état, il fut bon autant qu'on peut l'être... Ces messieurs de Saint-Sulpice et M. Gratry étaient bien loin d'en juger aussi rondement, et prétendaient que je devais toujours me considérer comme tenté... J'ai obéi à M. Dupanloup et le ferai toujours désormais. Pourtant je me confesse encore, et comme je n'ai plus M. B., je le fais à M. Le Hir, que j'aime à la folie. Je remarque que cela m'améliore et me console beaucoup. Je me confesserai à vous quand vous serez prêtre. — Pourtant par condescendance, comme il disait, pour le

sentiment des autres, M. Dupanloup voulut qu'avant de quitter Stanislas je fisse une retraite. Cette proposition, dans sa bouche surtout, me fit d'abord éclater de rire. Je changeai de ton quand il me proposa de la faire avec M. de Ravignan. J'aurais accepté; car c'eût été finir noblement avec le catholicisme. Malheureusement M. de Ravignan ne devait être à Paris que vers le 10 novembre, et dans l'intervalle M. Dupanloup a cessé d'être supérieur du petit séminaire et moi de faire partie du collège Stanislas. La réalisation de ce projet me paraît au moins bien ajournée...

Adieu, bon et cher ami, pardonnez-moi de ne vous avoir parlé que de moi. Pour vous et pour vos amis, je vous supplie de ménager votre santé durant la convalescence et de ne point la compromettre de nouveau par un travail prématuré. Je ne demande de réponse qu'au cas où cela ne vous fatiguerait pas. La vraie réponse sera quand nous nous embrasserons. En attendant, croyez à ma bien sincère amitié.

E. Renan.

Je ne ferai que quelques courtes remarques sur cette longue lettre. Quoique M. Renan ne dise pas tout, on y voit avec quelle charité, aussi délicate qu'inépuisable, ce transfuge est soutenu et protégé par ses anciens maîtres, et particulièrement par M. Carbon et par M. Dupanloup. En quittant le séminaire pour cause d'incrédulité, tout lui manque, argent, position, direction, appui et jusqu'à son premier habit laïque : tout cela lui est offert et procuré par ces maîtres dont il renie les enseignements et la foi, par ces prêtres dont il trompe si cruellement les

espérances, par ce monde clérical qui l'*aimait* et le *caressait* et dont il se montrera bientôt et toute sa vie l'ennemi déclaré. Voilà, prise sur le fait, cette intolérance du clergé dont M. Renan dira finement plus tard : « Sans M. Homais (qui triomphe de son curé), nous serions tous brûlés vifs. »

L'un des défauts dont se glorifie davantage et le plus souvent M. Renan est son manque absolu d'esprit bourgeois et pratique. Il pose pour un habitant des royaumes de l'air qui ne sait pas prendre pied sur terre, pour un malhabile aussi incapable de veiller à son pot-au-feu qu'à chauffer sa candidature de député ou de sénateur. Or cette lettre nous le montre sous un tout autre jour. A la manière dont il raisonne sur la carrière qu'il doit embrasser, aux démarches qu'il fait pour se concilier de puissantes amitiés, aux précautions qu'il prend pour ne rien compromettre et tout préparer en vue de son avenir, il n'est pas difficile de prévoir qu'il ne mourra pas sur la paille et que chez lui le Breton et le Gascon se renforcent au besoin du Normand.

Mais, pour moi, l'intérêt principal de cette seconde lettre de M. Renan est le changement qu'elle accuse dans son état intellectuel et moral depuis le 24 août, date de sa première lettre. « Je travaille courageusement, dit-il dans celle-ci, à l'avancement de ma pensée. » Ce travail n'a pas été stérile. En deux mois l'avancement s'est fait à pas de géant. Au 24 août M. Renan croyait encore, au moins par le cœur, sinon au catholicisme et à la divinité de Jésus-Christ, au

moins à l'esprit et à la morale du christianisme. Il croyait en un Dieu personnel, à notre Père qui est dans les cieux, à sa Providence et aux soins qu'il prend de ses créatures. Dans *ses moments lucides* il le priait et en *sentait l'odeur*. Le 12 novembre, l'avancement de sa pensée a chassé de son cœur ces croyances qui l'ont « si doucement bercé ». Il a dit adieu à ces « joies pures et douces où il se croyait près de Dieu », où comme les âmes simples il adorait Dieu et l'appelait son père. Tous ces *rêves* de son cœur lui ont été ravis par sa raison, laquelle n'admet plus d'autre Dieu que « ce centre qui est philosophie, théologie, science, littérature, etc. » Ainsi deux mois ont suffi pour le mener de la négation du catholicisme à la négation du christianisme dogmatique, pour ébranler dans son esprit le dogme de l'existence d'un Dieu personnel, le dogme de la Providence et pour tarir dans son cœur les sources mêmes de la prière et de la reconnaissance. Avec l'amour de Dieu, tous les autres amours légitimes se débandent. Il le sent lui-même, et ce n'est pas sans un accent navré qu'il dit un éternel adieu à « tant d'affections pures et simples » qui ont caressé et charmé sa jeunesse.

Mais, ce qui est plus grave, « l'avancement de sa pensée », en desséchant son cœur, a entamé son sens moral. Le 24 août sa conscience gardait quelque inquiétude sur la légitimité de son apostasie. Elle n'osait affirmer qu'il n'y eût dans cet acte rien de coupable; elle inclinait au contraire à se laisser dire

et à croire qu'un pareil naufrage dans la foi n'était pas exempt de péché.

Le 12 novembre ces craintes pusillanimes ont disparu; il s'est aguerri et il ne reste plus trace du moindre remords. M. Renan commence à porter d'un cœur léger, qui sera bientôt triomphant, le poids de son passé religieux. S'il abjure sa foi, s'il afflige ses maîtres, s'il abandonne ses amis, s'il *poignarde* sa mère, s'il immole tout à la liberté de sa pensée, c'est pour obéir au devoir. Car il n'a pas seulement le droit, il a le devoir absolu de défendre la souveraineté de sa raison contre toute autorité, de ne se soumettre qu'à son propre jugement, et de n'abdiquer en faveur de rien, ni de personne, l'autonomie et la liberté de sa critique. Pour lui, désormais, la liberté de penser est le souverain bien de l'homme. Le sacrifier à un sentiment, à une autorité quelconque et même à un dogme qui paraît certain, c'est du même coup sacrifier la vérité, la vertu et l'honneur de la vie humaine. *Et propter vitam vivendi perdere causas.* Ainsi la passion transformée en vertu et l'égoïsme en héroïsme, tel est et sera de plus en plus le dernier mot de sa morale, comme le scepticisme sera le but de « l'avancement de sa pensée ».

Cette évolution logique et presque fatale du principe de la souveraineté et de la sainteté de la raison individuelle, se continue, en s'accentuant, dans les deux lettres que m'écrivit M. Renan, en 1846, et qu'il me reste à faire connaître.

IV

La maladie qui avait brusquement interrompu le cours de mes études théologiques, avait tellement affaibli mes forces que ma convalescence se prolongea pendant plusieurs mois. Je ne revins donc à Paris, que j'avais quitté au mois de juillet 1845, qu'après les vacances de Pâques 1846 pour entrer à l'Ecole des hautes études des Carmes où m'avait appelé M. Affre. L'un de mes premiers besoins, après mon retour, fut de revoir mon ami, qui logeait alors comme pensionnaire libre, dans une institution située rue des Trois-Églises, aujourd'hui rue de l'Abbé-de-l'Épée. Nos relations conservèrent le caractère d'intimité cordiale qu'elles avaient eu au séminaire, malgré le dissentiment profond de nos esprits sur des questions qui, suivant l'expression de Pascal, sont le tout de l'homme. Nos entrevues se passaient en conversations dont les lettres, la philosophie, la théologie faisaient habituellement les frais. Par une sorte de convention tacite, nous évitions, l'un et l'autre, d'aborder de front ce qui nous séparait, ne prenant les questions que par le côté où l'accord existait ou était possible. Vaines précautions d'une amitié qui voulait démentir la définition qu'un ancien en donne : *Idem velle, idem nolle, ea est firma amicitia ;* je ne sortais jamais de ces entrevues sans constater avec tristesse

que de moins en moins nous pensions et sentions de même.

Les vacances de 1846 nous séparèrent de nouveau. M. Renan resta à Paris et j'allai au bord de l'Océan respirer un air fortifiant dont ma santé avait toujours besoin. Nous reprîmes, par correspondance, nos conversations orales; j'écrivis le premier à M. Renan qui m'adressa la réponse suivante :

Paris, 5 septembre 1846.

Merci, mon cher ami, pour votre excellente lettre. Elle m'a été une grande joie et un grand secours durant ces tristes vacances que je passe dans le plus pénible isolement qui se puisse imaginer. Pas une âme humaine à qui je puisse ouvrir mon cœur, bien plus, avec qui je puisse avoir de ces conversations qui, pour être indifférentes, ne laissent pas de délasser l'esprit et de satisfaire au besoin de société. On peut être à Paris bien plus seul qu'au fond d'un désert, et je l'éprouve. Ce n'est pas de voir des hommes qui constitue la société, mais d'avoir avec eux quelques-uns de ces rapports qui rappellent qu'on n'est pas seul au monde. Quelquefois, quand l'occasion m'engage dans ces foules indifférentes qui remplissent nos rues, je me figure au milieu d'une forêt d'arbres qui marcheraient. C'est absolument la même chose. Quand je songe au bonheur si pur dont je jouissais autrefois, à pareille époque, je suis pris d'une grande tristesse, surtout quand je songe que j'ai dit à ces jours un adieu éternel. Je ne sais si vous êtes comme moi; mais il n'y a rien qui me pèse davantage que de dire même pour les choses les plus indifférentes : c'est fini, absolument fini pour toujours! Jugez donc quand il s'agit de jouissances, les seules chères à mon cœur.

Mais qu'y fais-je, mon ami? Je ne me repens de rien, et il y a à souffrir pour son devoir une joie bien supérieure à toutes celles dont on a pu faire le sacrifice. Je bénis Dieu, mon cher, de m'avoir donné en vous quelqu'un qui sait si bien me deviner, que je n'ai pas besoin de lui exposer l'état de mon cœur; oui, c'est une de mes plus grandes peines que de songer que les personnes dont l'approbation me serait la plus chère, doivent me blâmer et me trouver coupable. Heureusement que cela ne doit pas les empêcher de me plaindre et de m'aimer.

Je ne suis pas, mon cher, de ceux qui prêchent sans cesse la tolérance aux orthodoxes; c'est là pour les esprits superficiels de l'un et de l'autre parti la cause d'innombrables sophismes. C'est faire tort au catholicisme que de l'accommoder ainsi à nos idées modernes, outre qu'on ne le fait que par des concessions verbales qui dénotent mauvaise foi ou frivolité. Tout ou rien, les néo-catholiques sont les plus sots de tous (1).

Non, mon ami, ne craignez pas de me dire que je suis dans cet état par ma faute, je sais que vous devez le croire. Il m'est sans doute bien pénible de songer que la moitié, peut-être, du genre humain éclairé, me dirait que je suis dans l'inimitié de Dieu, et pour parler la vieille langue chrétienne, qui est la vraie, que, si la mort venait à me surprendre, je serais damné à l'instant même. Cela est affreux, et me faisait frémir autrefois, car je ne sais pourquoi la pensée de la mort m'apparaît toujours comme très prochaine. Mais *je m'y suis aguerri*, et je ne souhaite aux orthodoxes qu'une paix d'âme égale à celle dont je jouis. Je puis

(1) *Tout ou rien* est la maxime des esprits faux et la pratique des fanatiques. Les principes sont absolus et n'admettent pas de plus ou moins. Leur application est relative et comporte des ménagements et des atténuations dans la pratique.

dire que depuis que j'ai accompli mon sacrifice, au milieu de peines extérieures plus grandes qu'on ne saurait croire et qu'une délicatesse fausse peut-être me force de cacher à tous, j'ai goûté un calme qui m'était inconnu à des époques de ma vie en apparence plus sereines (1). Il faut se garder, mon cher ami, de croire sur le bonheur certaines généralités très fausses, supposant toutes qu'on ne peut être heureux que *conséquemment* et avec un système intellectuel parfaitement harmonisé. A ce prix, nul ne serait heureux, ou celui-là seul le serait dont l'intelligence bornée ne pourrait s'élever à la conception du problème et du doute. Heureusement il n'en est pas ainsi; nous sommes heureux grâce à une inconséquence et à un certain tour qui nous fait prendre en patience ce qui avec un autre tour deviendrait un supplice. J'imagine que vous avez dû éprouver ceci : il se passe en nous relativement au bonheur une espèce de délibération, où, du reste, nous sommes fatalement déterminés, par laquelle nous décidons sur quel tour nous prendrons telle ou telle chose; car il n'est personne qui ne doive reconnaître qu'il porte en lui mille causes actuelles qui pourraient le rendre le plus malheureux des hommes. Il s'agit de savoir s'il leur donnera droit d'agir ou s'il en fera abstraction. Nous ne sommes heureux qu'à la dérobée, mon cher ami, mais qu'y faire? Le bonheur n'est pas quelque chose d'assez saint pour qu'il ne faille l'accepter que d'une parfaite raison (2).

Vous trouverez peut-être singulier, mon cher ami, que ne croyant pas au christianisme, je puisse me tenir en une telle assurance; sans doute, mon cher, si je doutais encore, mais, s'il vous faut tout dire, je vous

(1) *Impius cum in profundum venerit, contemnit.*

(2) Ce principe peut mener loin et a, en effet, mené fort loin les gnostiques.

avouerai que je ne doute plus guère. Expliquez-moi donc un peu comment vous faites pour croire. Mon pauvre ami, c'est trop tard pour vous dire : prenez garde; si vous n'étiez pas ce que vous êtes, je me jetterais à vos genoux, devant vous, pour vous demander au nom de notre amitié si vous vous sentez capable de jurer de vous-même, que vous ne changerez d'avis à aucune époque de votre existence. Songez-y, jurer de l'avenir de sa pensée!... J'ai été désolé que notre pauvre ami X*** se soit lié; je parierais mille contre un qu'il a douté ou qu'il doutera. On verra dans vingt ans (1). Mon cher ami, je ne sais ce que je vous dis, mais je ne puis m'empêcher de désirer, comme saint Paul, *omnes fieri qualis et ego sum*, heureux de n'avoir pas à ajouter *exceptis vinculis his*. Quant à ceux qui me liaient déjà, je ne m'en repens pas; quelle est la philosophie qui ne doit dire : *Dominus pars...?* C'est la profession de la vie belle et pure, et, grâce à Dieu, j'en conserve toujours un goût très sensible. Je vous ferai une confidence, mon cher, puisque je puis vous tout dire; aussi bien *est-ce une des pensées qui me reviennent avec le plus de charme.*

Au moment où je marchais à l'autel pour recevoir la tonsure, des doutes terribles me travaillaient déjà; mais on me poussait et j'entendais dire qu'il était toujours bon d'obéir. Je marchai donc; mais je prends Dieu à témoin de la pensée intime qui m'occupait et du vœu que je fis au fond de mon cœur. Je pris pour mon partage cette vérité qui est le Dieu caché; je me consacrai à sa recherche, renonçant pour elle à tout ce qui n'est que profane, à tout ce qui peut éloigner

(1) Il va sans dire que l'ami dont il est ici question, et qui occupe une très haute position dans le clergé français, a absolument trompé toutes les prévisions de M. Renan; tant il ne savait ce qu'il disait!

l'homme de la fin sainte et divine à laquelle l'appelle sa nature. Ainsi je l'entendais et mon âme m'attestait que je ne me repentirais jamais de ma promesse. Et je ne m'en repens pas, mon ami, et je répète sans cesse avec bonheur ces douces et suaves paroles : *Dominus pars*... et je crois être tout aussi agréable à Dieu, tout aussi fidèle à ma promesse que celui qui croit pouvoir les prononcer avec un cœur vain et un esprit frivole. Alors seulement elles me seront un reproche quand, prostituant ma pensée à des soins vulgaires, je donnerai à ma vie un de ces mobiles grossiers qui suffisent aux hommes profanes, et préférerai les jouissances inférieures à la sainte poursuite du beau et du vrai. Jusque là, mon ami, je me rappellerai sans regrets le jour où je les prononçai. L'homme ne peut jamais être assez sûr de sa pensée pour jurer fidélité à tel ou tel système qu'il regarde maintenant comme le vrai. Tout ce qu'il peut, c'est de se consacrer à la vérité, quelle qu'elle soit, et de disposer son cœur à la suivre partout où il croira la voir, dût-il lui en coûter les plus pénibles sacrifices.

Je vous écris ces lignes, mon ami, à la hâte et tout préoccupé du travail, fort peu attrayant, de ma préparation à la licence... Excusez donc le désordre de mes pensées. J'attends de vous une longue lettre qui me rafraîchisse un peu au milieu de ces aridités.

Adieu, cher ami, croyez à la sincérité de mon affection et promettez-moi que la vôtre m'est pour toujours acquise.

Votre ami tout affectionné,

E. Renan.

Je répondis en effet longuement à cette lettre et je regrette aujourd'hui de ne connaître ma réponse que par celle qu'y fit M. Renan, la dernière page que

j'aie conservée de notre correspondance. Avant de la produire, je noterai quelques points de la lettre précédente.

J'y remarque d'abord la théorie de M. Renan sur la certitude. Selon lui « l'homme ne peut jamais être assez sûr de sa pensée pour jurer fidélité à tel ou tel système qu'il regarde maintenant comme le vrai ». Faire une profession de foi religieuse ou philosophique, se croire capable de conserver, sa vie durant, une opinion, une conviction quelque certaine qu'elle paraisse, est une témérité, une présomption qui le fait frémir pour ses amis. A ses yeux, c'est presque un crime, à tout le moins, c'est un suicide intellectuel. « Songez-y! jurer de l'avenir et de sa pensée! » Tout ce que le penseur peut et doit faire, c'est de s'attacher non à telle ou telle vérité actuellement certaine pour lui, mais à la vérité en général, à la vérité qu'il ignore, de disposer son cœur à la suivre partout où il croira la voir, et s'il la voit certainement, de bien se garder de lui jurer fidélité pour le reste de sa vie.

Cela revient à dire qu'enchaîner sa raison au vrai qui paraît certain, c'est en abdiquer la liberté, c'est renoncer à être libre-penseur: de même que soumettre sa volonté à un précepte de morale évident et déterminé, c'est renoncer à son libre arbitre, c'est se priver d'être libre *faiseur*. S'attacher à la vérité en général, se dévouer à la vertu en général, voilà tout le pouvoir et le devoir de l'homme.

On voit d'où part et où aboutit une pareille

théorie. Son principe c'est qu'il n'y a jamais pour l'homme de vérité absolue. Personne ne peut jamais être assez sûr de sa pensée pour jurer que ce qu'il croit vrai aujourd'hui, il ne le jugera pas faux demain. La fin de la raison humaine n'est donc pas la possession, mais la recherche de la vérité, et l'état normal de l'intelligence n'est pas le repos dans le vrai, mais la permanence dans le doute. Ce principe une fois admis mène fatalement au scepticisme, et le scepticisme est en effet le terme auquel a fini par aboutir la libre-pensée de M. Renan.

Ses idées sur le bonheur s'harmonisent peu avec la notion qu'en ont communément les hommes, mais elles sont en parfait accord avec sa théorie sur la certitude. On croit généralement qu'un être raisonnable n'est pas heureux dans le doute; qu'il souffre surtout quand ce doute porte sur des problèmes dont la solution pratique est nécessaire pour vivre et pour voir clair dans sa destinée. Ce sont là, dit M. Renan, des généralités très fausses, bonnes pour les esprits qui supposent, avec Jouffroy, ce désespéré de la philosophie, qu'on ne peut être heureux que *conséquemment* et avec un système intellectuel parfaitement harmonisé. Le bonheur n'est pas chose si sainte qu'on doive le demander à la raison et ne l'accepter que d'elle. De même que la contradiction est le signe de la vérité, ainsi l'inconséquence est la condition du bonheur. Chaque homme porte en lui mille causes actuelles qui pourraient le rendre le plus malheureux des hommes. Il y a un moyen bien

simple de s'y soustraire : c'est l'abstraction. Vous avez perdu votre sœur, votre mère, votre fortune, votre santé, votre réputation. Ces pertes peuvent vous laisser heureux, à la condition que vous les prendrez sur *un certain tour* et que vous en ferez *abstraction*. Sans doute ce n'est être heureux qu'à la dérobée, mais on ne peut l'être autrement. Tant pis pour les âmes qui cherchent le bonheur dans la logique et en dehors de l'abstraction. Le bonheur n'est pas fait pour elles.

C'est conformément à ce système, que M. Renan trouve dans ses promesses cléricales, qui pour d'autres auraient été un souvenir pénible et une cause de remords, une des pensées qui lui reviennent avec le plus de charme. Il est vrai qu'en les prononçant il fit une restriction mentale qui, au premier abord, peut paraître un mensonge bien caractérisé. Ni M. Affre, qui reçut les promesses du séminariste prosterné à ses pieds en soutane et en surplis, ni le clergé ni les fidèles présents à la cérémonie d'ordination ne purent se douter qu'en prononçant ces paroles : *Dominus pars hereditatis meæ*... M. Renan les détournait mentalement de leur sens naturel et exigé par l'Église, afin de soustraire sa conscience à l'engagement très précis qu'elles expriment; et qu'au lieu de se consacrer au Dieu chrétien dans la clérícature catholique, il n'entendait se dévouer qu'à la recherche du Dieu caché et introuvable de la libre-pensée. Il est certain de plus que si le prélat consécrateur avait pu soupçonner l'intention secrète du

lévite libre-penseur, il se fût abstenu de lui couper les cheveux et de l'introduire dans le for de l'Église. Mais, pour M. Renan, il en est de la morale comme du bonheur. On n'est vertueux, comme on n'est heureux, qu'à la dérobée. En prenant les circonstances de ses promesses cléricales *sur un certain tour* et moyennant la méthode d'*abstraction*, il en est venu à se glorifier de sa restriction mentale comme d'un acte méritoire et à prendre en pitié ceux qui, à côté de lui, ont simplement et honnêtement promis ce qu'exprimait la formule consacrée de leur engagement.

Ces théories philosophiques et morales, que sans doute il professait et suivait de bonne foi, m'étonnèrent dans M. Renan. Elles me révélèrent un scepticisme qui allait plus loin que la négation du christianisme et mettait en question les principes mêmes de la religion et de la loi naturelles. Je ne le laissai pas ignorer à mon correspondant qui, mettant de côté, cette fois, les nuances habituelles de son style, m'exprima sans réticence et sans voile, presque avec dureté, sa pensée tout entière, dans la réponse suivante.

V

Paris, 11 septembre 1846.

Je voudrais pouvoir commenter, ligne par ligne, votre lettre que je viens de recevoir, il y a une heure,

et vous communiquer les réflexions qu'elle a fait naître en moi en mille sens divers. Mais d'impérieux travaux m'en empêchent. Je ne puis pourtant m'empêcher de jeter à la hâte sur le papier les principaux points sur lesquels il est important que, à l'heure même, nous nous entendions.

J'ai beaucoup souffert de vous entendre dire qu'il y a désormais un abîme entre vos croyances et les miennes. Non, mon cher; nous croyons les mêmes choses, vous sous une forme, moi sous une autre. Les orthodoxes sont trop concrets, ils tiennent à des faits, à des riens, à des minuties. Rappelez-vous cette définition que donnait du christianisme ce proconsul (*ni fallor*) dont il est parlé dans les *Actes* : « Il s'agit d'un certain Jésus. Paul dit qu'il est en vie, les autres disent qu'il est mort. » Prenez garde de ramener la question à de si misérables termes. Que peut faire, je vous le demande, la croyance à tel fait, ou plutôt la manière d'apprécier et de critiquer tel fait, à la valeur morale d'un homme? O que Jésus était bien plus philosophe! Il n'a pas été dépassé; mais l'Église, de bonne foi, l'a été.

Vous me direz : Dieu veut que l'on croie ces petites choses, puisqu'il les a révélées. Prouvez-le, là est mon fort (1). Je n'aime pas la méthode par objections. Mais vous n'avez pas une preuve qui tienne devant la critique psychologique ou historique. Jésus seul tient. Mais il est pour moi, comme pour vous. Pour être platonicien, fallait-il adorer Platon et croire toutes ses paroles (2)?

(1) En bonne logique, ce n'est pas au christianisme qui possède depuis dix-neuf siècles, à prouver la légitimité de sa possession. C'est à M. Renan qu'incombe l'*onus probandi*. Possession vaut titre.

(2) L'on voit avec quel mépris la critique idéaliste de M. Renan traite les faits. C'est ramener la question de la divinité de Jésus-

Je ne trouve pas, dans la classe des hommes qui ont écrit, des gens plus sots que tous vos apologistes modernes : esprits plats, têtes sans critique. Il en est d'autres plus fins, mais ils n'abordent pas la question.

Vous me direz, comme j'entendais dire au séminaire (il est réglé qu'on dit cela, c'est caractéristique) : ne jugez pas l'intrinsèque des preuves par la petite manière dont elles sont présentées. Nous n'avons pas de vigoureux hommes, mais nous pourrions en avoir : cela ne fait rien à la vérité intrinsèque. Je réponds : 1° Une bonne preuve, surtout en critique historique, est toujours bonne, de quelque manière qu'elle soit présentée. 2° Si la cause était absolument la vraie, nous aurions de meilleurs défenseurs à classer parmi les orthodoxes :

1. Esprits vifs, non dénués de finesse, mais superficiels. Ceux-là se défendent mieux; mais l'orthodoxie rejette leur système de défense, ils ne comptent donc plus.

2. Esprits déprimés, vieux radoteurs... Ceux-ci sont les stricts orthodoxes.

3. Ceux qui ne croient que par le cœur, comme des enfants, sans entrer dans tout cet attirail apologétique. Oh! ceux-ci, je les aime, j'en conçois un ravissant idéal; mais nous sommes en critique, ils ne comptent pas. En morale, je fraterniserai avec eux.

D'autres ne se définissent pas, sont incrédules sans le savoir : l'incrédulité est dans leurs principes, mais ils ne les poussent pas... D'autres croient en rhéteurs parce que les auteurs auxquels ils ont voué un culte ont été de cette opinion, sorte de religion classique, littéraire. Ils croient au christianisme comme les so-

Christ à de misérables termes que de la prouver par le fait de sa résurrection. Jésus n'est rien, l'idée de Jésus est tout. Voilà pourquoi Jésus est pour M. Renan.

phistes de la décadence croyaient au paganisme. Je regrette de n'avoir pas le temps d'achever et de mettre en ordre cette classification.

Vous vous défiez de la raison individuelle quand elle cherche à se dresser un système de vie. Fort bien; donnez-moi mieux, j'y croirai. Je la suis, faute de mieux, et je me dépite souvent contre elle.

Quant à la position extérieure que tout cela me fera, n'importe. Je ne me classerai nulle part. Si par le fait je me trouve classé, ce sera un fait. Si j'en trouve qui voient comme moi, nous sympathiserons, sinon je serai seul. Je suis fort égoïste : retranché en moi-même, je me moque de tout. J'espère me faire de quoi vivre. Les gens qui ne me connaîtront pas me classeront avec ceux avec qui je sympathise le moins : tant pis, ils se tromperont.

Pour avoir de l'influence, il faut arborer un drapeau et être dogmatique. Allons, tant mieux pour ceux qui en ont le cœur. Moi, j'aime mieux caresser ma petite pensée et ne pas mentir.

Que si par un retour qui n'est pas sans exemple, une telle manière devient influente, c'est bon; on viendra à moi, mais je ne me mêlerai pas à ces tourbes. J'aurais pu mettre dans la classification que je faisais tout à l'heure une catégorie de plus : ceux qui ne voient rien au-dessus de l'action et prennent le christianisme comme un moyen d'action : esprits communs (1), si on les compare au penseur. Celui-là est le Jupiter olympien, l'homme spirituel qui juge tout et n'est jugé par personne. Que les âmes simples possèdent beaucoup de vrai, oh! mon Dieu! je le crois, mais la forme sous laquelle elles le possèdent ne peut suffire à celui

(1) Esprit commun saint Vincent de Paul! Que la France en produise beaucoup de ces esprits communs, fût-ce au détriment des Jupiters olympiens de la pensée.

dont la raison est en juste proportion avec les autres facultés. Cette faculté élimine, discute, épure, et impossible de l'étouffer. Ah ! si j'avais pu, je l'eusse fait. Quant au *cupio omnes fieri*, voici mon idée. Je ne l'applique qu'à ma liberté. Il faut, autant que possible, se maintenir dans une position où l'on soit prêt à virer de bord, alors que change le vent de la croyance. Et combien de fois doit-il changer dans la vie? Cela dépend de sa longueur. Or un lieu n'est pas ce qu'il y a de plus propre à cela. On respecte plus la vérité en se tenant dans une position telle qu'on puisse lui dire : traîne-moi où tu voudras. Je suis prêt. Un prêtre ne peut pas dire cela commodément. Il lui faut plus que du courage pour reculer. S'il n'est pas céleste après cela, il est horrible; et cela est si vrai que je ne vois pas un seul beau type en ce genre, pas même M. de Lamennais. Il faut donc marcher et se déclarer très positivement : Je verrai toujours comme j'ai vu par le passé, et je ne verrai pas autrement. Comment vivre un instant en se disant cela?

Quant à l'affaire de M. X., en dehors de toute considération personnelle, voici mon syllogisme. On ne doit pas jurer de ce dont on n'est pas sûr. Or on n'est pas sûr de ne pas changer de croyance à l'avenir, quelque certitude qu'on ait du présent et du passé, donc... Moi, aussi, autrefois, j'aurais juré et pourtant...

Ce que vous dites des antagonistes du christianisme est très vrai. J'ai même fait incidemment sur ce point des recherches assez curieuses qui, complétées, pourraient faire une histoire assez intéressante, intitulée : *Histoire de l'incrédulité dans le christianisme*. Les résultats paraîtraient triomphants aux orthodoxes et surtout le premier, à savoir que le christianisme n'a guère été attaqué jusqu'ici qu'au nom de l'immoralité et des doctrines abjectes du matérialisme, par des polissons, en un mot. Voilà le fait et je le prouverai.

Mais j'explique cela. A ces époques-là, on devait croire aux religions. C'était la loi d'alors; et ceux qui n'y ont pas cru ont été en dehors de l'ordre commun. Il est temps qu'un autre ordre commence. Je crois même qu'il a commencé, et la dernière génération de l'Allemagne en a offert d'admirables exemples : Kant, Herder, Jacobi, Gœthe même.

Mon cher ami, excusez-moi, je vous prie, de vous écrire de la sorte. Mais je fais pour vous ce que je ne fais pas pour ce que j'ai de plus cher au monde, ma sœur, par exemple, à qui hier j'ai expédié une lettre d'un quart de page, tant je suis accablé de travail. Je me délecte en songeant aux conversations que nous aurons ensemble, après mon examen surtout, car alors je prendrai mes vacances. J'aurais pourtant encore mille choses à vous dire sur ce que vous me dites de vous. Là encore, je jouerais le rôle réfutatif, à meilleur droit sans doute. Mon ami, concevoir certaines choses, c'est être appelé à les réaliser.

Adieu, mon très cher... croyez à mon affection toute sincère.

E. Renan.

M. Renan n'a jamais parlé de lui avec plus de franchise et d'abandon que dans cette lettre, écrite sans apprêt et au courant de la plume.

C'est la dernière que j'aie conservée de notre correspondance. On y voit le dénouement de la crise dont la première marque les débuts. De celle-ci à celle-là, c'est-à-dire du 24 août 1845 au 11 septembre 1846, M. Renan a vigoureusement travaillé « à l'avancement de sa pensée ». Il a fidèlement pratiqué sa maxime « qu'il faut se maintenir dans une position où l'on soit prêt à virer de bord, alors que change le vent

de la croyance ». En un an, il passe du catholicisme au protestantisme, puis du protestantisme à la négation de toute religion. L'avancement moral suit « l'avancement de la pensée ». C'est en vain qu'il se trace pour programme « d'abandonner Jésus pour être son disciple, de lâcher le moins possible du christianisme et d'en garder tout ce qui peut se pratiquer sans la foi au surnaturel. » La foi disparue, la morale ne reste pas entière. Après la confession et la prière, après les vertus sulpiciennes, « celles qu'un philosophe peut approuver » disparaissent à leur suite, et le séminariste doux, pieux et modeste se transforme en un « Jupiter Olympien » méprisant et moqueur, et disant de lui-même : « Je suis fort égoïste : retranché en moi-même, je me moque de tout ». L'égoïsme, tel sera en effet le dernier mot de sa morale, comme le scepticisme sera la dernière étape de « l'avancement de sa pensée ».

Mes relations avec M. Renan continuèrent quelque temps encore, malgré l'abîme qui séparait mes croyances de ses idées. Ce ne fut qu'en 1847 qu'elles se rompirent définitivement d'une manière dont le douloureux souvenir est demeuré profondément gravé dans ma mémoire. Dans une visite qu'il était venu me faire à la maison des Carmes où, après avoir passé mon examen de licence, j'avais été nommé maître de conférences, notre conversation s'était engagée comme de coutume sur les questions qui depuis deux ans étaient le sujet habituel de nos conversations et de nos correspondances. La discussion

avait pris un tour plus vif que de coutume, lorsque M. Renan, avec une animation que je ne lui avais jamais vue, s'en prit directement à la sincérité de mes convictions religieuses en s'écriant par trois fois : « Non, non, non, vous ne croyez pas que Jésus est Dieu, vous avez trop d'esprit pour cela. » Je bondis sous le soufflet de ce compliment en comparaison duquel toutes les injures m'ont paru depuis facilement acceptables. Après avoir protesté à mon tour par trois fois de ma croyance absolue et inébranlable en la divinité de Jésus-Christ, je dis à mon interlocuteur : « Vous voyez bien, mon ami, que j'avais raison de vous écrire cette parole qui a révolté votre amitié : *chaos magnum inter te et me firmatum est*, il y a désormais entre vous et moi un abîme infranchissable. Nous ne nous tenons plus que par le cœur. Ce dernier lien ne se rompra pas, au moins de mon côté. Mais je crois sage de renoncer à des discussions aussi pénibles pour moi qu'inutiles pour vous. Disons-nous donc adieu jusqu'à ce que Dieu vous rende la vue de l'âme, si un jour vous consentez à lui dire comme l'aveugle de l'Évangile : *Domine, ut videam!*

Les relations de M. Renan avec M. Le Hir, qu'il *adorait*, cessèrent pour la même cause. « Je sentis, dit-il, que les rapports de l'homme de foi avec l'incrédule deviennent vite assez pénibles, et je m'interdis des relations qui ne pouvaient plus avoir d'agrément et de fruit que pour moi seul. » Il finit même, me dit-on, après la publication des *Études bibliques*, par ne

plus reconnaître son ancien maître quand il le rencontrait dans la rue, et j'ai recueilli, à Saint-Sulpice, ce propos de M. Le Hir : « J'ai rencontré aujourd'hui M. Renan, il ne m'a pas salué. »

M. Renan est, en effet, plus sensible à la critique qu'on n'aurait droit de le supposer dans un écrivain qui en use si largement et se « moque de tout ». En sa qualité « d'homme spirituel qui juge tout et n'est jugé par personne », il ne reconnaît à qui que ce soit le droit de le juger. J'en fis l'expérience en 1859. Pendant mon professorat au petit séminaire de Paris, j'avais recueilli les matériaux d'une thèse de doctorat ès lettres. Cette thèse devint un livre intitulé : *Clément d'Alexandrie*, et ce livre, à mon grand étonnement, fut couronné par l'Académie. Je dus cette distinction au patronage de M. Cousin et de M. Villemain, mais, si je l'obtins, ce ne fut pas la faute de M. Renan.

Je m'étais permis, à la fin de mon livre, de dire quelques mots de sa critique et de sa théologie dans des termes qui lui déplurent. Il était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il s'en autorisa pour prétendre que l'Académie tout entière était attaquée dans l'un de ses membres, et qu'il était malséant de me couronner sur son dos.

Les écrits que M. Renan a publiés depuis ses *Études d'histoire religieuse*, n'ont fait que justifier le jugement que j'ai porté sur lui en 1859. Je n'ai donc pas à le changer, mais à le compléter. C'est ce qu'il me reste à faire brièvement pour achever cette étude et en justifier le titre.

CHAPITRE VI

I. La critique de M. Renan. — Cohélet. — II. Scepticisme et mysticisme. — Ses idées sur Dieu, sur sa providence et sur la prière. — III. Sa psychologie. — Nature de l'homme et sa destinée future. — IV. Sa théorie morale. — V. Ses quatre vertus. — VI. Conclusion. — M. Renan et son œuvre.

I

On ne peut étudier M. Renan, sans être obsédé par la pensée du Protée de la fable. Ses métamorphoses déconcertent l'œil le plus attentif et l'esprit le plus observateur. Ses négations suivent de si près ses affirmations, « la vue claire d'une vérité l'empêche si peu de voir, tout de suite après, la vérité contraire, avec la même clarté », qu'il semble ne rien dire que pour se contredire. Et la contradiction chez lui n'est pas un accident, mais une habitude et comme une loi de sa double nature. Non seulement il la met en pratique, mais il en fait le *criterium* de la vérité. On lui doit, en effet, les aphorismes suivants : « La contradiction est le signe de la vérité. » — « Malheur à qui ne se contredit pas une fois par jour. » Il le faut reconnaître, M. Renan a vraiment

eu, comme il le dit, tous les bonheurs; il a échappé même à ce malheur-là. Outre qu'il empêche de se préoccuper le lendemain de ce qu'on a écrit la veille, le système de la contradiction procure, à celui qui le pratique, l'avantage de se rendre insaisissable et de se dire incompris ou même calomnié au besoin. M. Renan en use largement, et parmi les critiques imprudents qui, en trop grand nombre peut-être, lui ont donné la célébrité en essayant de faire son portrait, je ne sache pas qu'un seul se puisse flatter, sauf M. Challemel-Lacour, d'avoir obtenu son suffrage (1).

Pour éviter cet écueil, je ne vois qu'un parti à prendre : n'admettre, pour le peindre, d'autres traits que ceux qu'il a tracés lui-même, ne lui attribuer d'autres idées que celles qu'il a exprimées, d'autres principes de morale que ceux qu'il professe et pratique. Si, après ce calque consciencieux, le portrait paraît grimaçant, les idées semblent fausses et la morale chancelante, M. Renan aura la ressource de me dire mauvais copiste, il ne pourra m'accuser de l'avoir travesti.

Or que dit M. Renan de lui-même? Il se représente, avant tout et par-dessus tout, comme un penseur. Mais les hommes pensent tous, les uns d'une façon, les autres de l'autre; dans quelle catégorie M. Renan range-t-il sa pensée? Est-il philosophe, théologien, historien, moraliste, littérateur, mathématicien? Oui et non. Il dédaigne et repousse chacun

(1) Voyez plus haut, p. 29.

de ces titres, entendus dans le sens d'une spécialité. Jupiter olympien, il a un esprit trop vaste pour se renfermer dans le cercle étroit d'une science spéciale. Il se donne un nom et un titre qui comprend le domaine entier de la pensée. Il est un critique, et le critique est l'homme spirituel qui a le droit de juger de tout et de n'être jugé par personne. M. Renan l'a expliqué à M. Pasteur, qui n'est, le pauvre homme! qu'un spécialiste. Pour s'élever jusqu'aux sommets de la critique générale, que ne faut-il pas? Il faut « la culture variée de l'esprit, la connaissance de l'humanité, de ses états divers, de ses faiblesses, de ses illusions, de ses préjugés, à tant d'égards fondés, en raison de ses *respectables* absurdités; — il faut l'histoire de la philosophie, qui parfois rend religieux; l'histoire de la religion, qui souvent rend philosophe; l'histoire de la science, qui devrait toujours rendre modeste; — il faut la connaissance d'une foule de choses qu'on apprend uniquement pour voir que ce sont des vanités; — il faut, par-dessus tout, l'esprit, la gaieté, la bonne santé intellectuelle d'un Lucien, d'un Montaigne, d'un Voltaire ».

Et à quoi le critique est-il bon? à quoi aboutissent tant de recherches, tant de qualités éminentes? Est-ce à la conquête et à la possession de la vérité? Non. « Le résultat final, c'est encore que le plus grand des sages a été l'Ecclésiaste, quand il représente le monde livré aux disputes des hommes, pour qu'ils n'y comprennent rien depuis un bout jusqu'à l'autre. » Mais alors quel intérêt peut avoir le critique à cher-

cher toujours, assuré qu'il est de ne parvenir jamais à rien trouver? Son intérêt, c'est le plaisir de la recherche, c'est « l'exercice et le charme de sa pensée ». Et d'ailleurs, qu'importe la connaissance de Dieu, de soi-même et du monde, « puisque le point imperceptible de la réalité que nous entrevoyons est plein de ravissantes harmonies, et que la vie telle qu'elle nous a été octroyée, est un don excellent et pour chacun de nous la révélation d'une bonté infinie ». Voilà le critique et voilà M. Renan.

En voulez-vous un portrait plus complet? Ouvrez la Bible, et lisez l'Ecclésiaste. L'Ecclésiaste, ou Cohélet, dit M. Renan, est le plus grand des sages. C'est pourquoi, sans doute, il en fait son ancêtre, que dis-je? son sosie antique, lui prêtant ses idées, ses sentiments, ses principes de conduite, ses jugements sur les hommes et sur les choses. Pour interpréter l'écrivain sacré, ce n'est pas l'hébreu qu'il a consulté, c'est sa propre tête et son propre cœur. Qu'on en juge.

L'Ecclésiaste est un Israélite « s'interdisant l'exaltation et l'espérance, traitant de fous les prophètes, ne croyant ni aux hommes ni à Dieu, et vivant sans utopie sociale et sans rêve d'avenir ». Loin d'être un écrivain inspiré, tel que le représente la tradition catholique, c'est un esprit qui a eu « la gloire d'avoir aperçu la vanité des superstitions et des chimères religieuses ». Il n'est donc pas « un homme pieux, mais un homme du monde, un homme exquis et de bonnes manières, un mondain lettré, un charmant

écrivain, acceptant les préjugés du monde tels qu'ils existent et sans chercher à les réformer ». En cela, il est absolument de l'avis de M. Renan, qui dit, dans ses *Études d'histoire religieuse :* « Le penseur sait que le monde ne lui appartient que comme sujet d'étude, et lors même qu'il pourrait le réformer, peut-être le trouverait-il si curieux tel qu'il est, qu'il n'en aurait pas le courage. »

N'est-ce pas frappant de ressemblance? Les traits suivants ne le sont pas moins. Cohélet a dû vivre dans un milieu sacerdotal; il est certain du moins qu'il en est venu à se persuader qu'il y a des « précautions à prendre avec les prêtres ». Il les a prises en quittant ces « dévots les plus insupportables des sots, ces piétistes zélés, qui exagéraient les prescriptions et faussaient la religion par un zèle et une autorité outrés. »

Il pense et il écrit absolument en dehors d'eux, comme s'il n'y avait « aucun pouvoir dogmatique établi, aucun catéchisme religieux, pas de prêtres enseignants ». C'est un libre-penseur déclaré, « un juif dégagé qu'aucun préjugé n'aveugle et qui n'est pas fier d'être juif. On sent que s'il doit se trouver un jour en rapport avec les Grecs et les Romains, il fera tous ses efforts pour dissimuler sa race et faire bonne figure aux dépens de la loi, dans le *high-life* de son temps. La religion, pour lui, n'a de place que comme une part de l'esprit de conduite et la tenue d'un galant homme... Tout se réduit à une prudence mondaine, tirée de l'expérience temporelle de la vie. »

Il peut, si la prudence l'exige, participer à une cérémonie religieuse, mais on ne le surprendra jamais à prier. « Le piétiste, dit-il, est un nigaud qui assomme Dieu par ses prières et lui déplaît en croyant l'honorer. » La prière, outre qu'elle est une niaiserie, est une grande perte de temps, car « la nature est l'injustice même ; la société, reflet de la nature, est un tissu d'erreurs et de violations de la justice. Cohélet voit l'inutilité des tentatives faites pour concilier la justice de Dieu avec le train du monde. Dieu est au ciel, il ne régnera jamais sur la terre ». Il ne perdra donc pas son temps et sa peine à *assommer* Dieu, en lui disant : Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

Cohélet ne sait ni d'où il vient ni où il va, ni ce qu'il est ni ce qu'il deviendra ; mais il a le savoir et le pouvoir de vivre en s'interdisant à la fois l'exaltation et l'espérance ; et « le relâchement absolu des mobiles de la vie n'empêche pas chez lui un goût vif des plaisirs de la vie ». C'est un « tempérament fin et voluptueux qui, au lieu de songer, comme Job, au suicide, sait trouver, pour se consoler, plus d'une douceur intérieure. La vie a de bonnes heures, pourquoi ne pas les cueillir ? Si Cohélet eût vécu de notre temps et écrit dans la *Revue des Deux-Mondes*, « le mal, nous dirait-il, qui est peut-être le plus grand de tous, c'est la présomption d'esprit, qui veut expliquer l'univers en quatre paroles », comme le catéchisme. « On ne fut jamais plus que l'auteur de

l'Ecclésiaste éloigné du pédantisme. La vue claire d'une vérité ne l'empêche pas de voir, tout de suite après, la vérité contraire avec la même clarté. » Il croit même que la « contradiction est le signe de la vérité ». Il pense et dit tout bas : « Malheur à qui ne se contredit pas une fois par jour. » L'inconséquence lui plaît à ce point, que non seulement il la pratique, mais qu'il aime à se montrer inconséquent. « Mais l'inconséquence de Cohélet a quelque chose de touchant... Quand on croirait qu'il va s'enfoncer dans le pur matérialisme, il se relève tout à coup par un accent élevé. » Insaisissable à lui-même, il est fort entrepris de dire au juste ce qu'il pense, et ne sait vraiment pas s'il est « spiritualiste ou matérialiste ».

Son scepticisme va-t-il jusqu'à l'athéisme? « On peut le trouver sceptique, matérialiste, fataliste, pessimiste surtout; ce que sûrement il n'est pas, c'est athée. » Toutefois, il semble ne « maintenir l'éternel » qu'afin d'être « plus libre et plus à l'aise pour le discuter ». A vrai dire, le mot *vanité* est le seul qu'il prononce avec foi; et encore ce mot lui-même va-t-il se perdre dans le naufrage de toute vérité et de toute croyance humaine. Il doute de ce qu'il affirme comme de toutes choses, et « il cherche à montrer que sa propre philosophie est aussi vaine que tout le reste ».

Un sceptique si décidé doit être un homme d'une conscience peu scrupuleuse et d'un commerce peu sûr. Erreur. « On ne fut jamais plus naturel et plus simple. Son égoïsme est si franchement avoué qu'il

cesse de choquer. Ce fut certainement un homme aimable. J'aurais eu mille fois plus de confiance en lui que dans tous les *hasidim* (les dévots), ses contemporains... *La bonté du sceptique est la plus solide de toutes.* »

Cohélet a-t-il persévéré jusqu'au bout dans son scepticisme? ou bien s'est-il converti? « On ne se convertit guère du scepticisme, répond M. Renan; on s'y endurcit, justement par les efforts qu'on fait pour en sortir. Même celui qui réussit, en apparence, à y échapper, en garde une empreinte ineffaçable, comme un fond de fièvre mal assoupie et toujours prête à se réveiller. »

Voilà le critique, voilà dans Cohélet le type ou le sosie antique de M. Renan. Il n'y a pas jusqu'au dernier trait qui ne nous révèle, hélas! les combats intérieurs que l'âme de M. Renan a connus, et qu'il transporte, comme tout le reste, dans l'âme de Cohélet.

Dans ce portrait, où il se peint lui-même en traits si peu voilés, M. Renan nous révèle une fois de plus la double nature de son esprit sceptique par une face et mystique par l'autre. Je vais essayer de mettre en relief les traits qui appartiennent à l'un et à l'autre de ces deux visages.

II

Un jeune professeur de lettres dans un lycée de Paris, que je m'abstiens de nommer, tenait à ses élèves, de quinze à dix-sept ans, ce propos malséant, qui m'a été répété par l'un d'eux : « Avant un siècle, le catéchisme de l'Église catholique, que l'on vous apprend aujourd'hui, aura fait place au catéchisme de M. Renan. » J'ai la confiance que ce vœu prophétique ne s'accomplira pas. Mais je ne puis nier qu'on ne travaille à cette réforme. Le catéchisme catholique a été légalement exclu de l'enseignement des écoles primaires. Le catéchisme scientifique de M. Renan a quelque chance d'y être introduit après ceux de MM. Paul Bert, Compayré, Steeg, etc. Il n'est donc pas sans intérêt de le faire connaître; ce sera, du même coup, la meilleure manière de faire connaître M. Renan. Je vais procéder par demandes et réponses, cette méthode ayant pour elle, plus que toute autre, la clarté et la précision (1).

D. — Quels sont les objets de la connaissance humaine?

M. R. — « Jusqu'à ce jour il a été universellement « admis qu'en dehors du monde visible il y avait un

(1) Voy. *l'Avenir de la métaphysique*; *Etudes d'histoire religieuse*; *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, etc. Tout ce qui est enfermé entre guillemets est textuellement de M. Renan.

« autre monde invisible, et que la raison humaine « pouvait acquérir une connaissance incomplète mais « certaine de l'un et de l'autre, soit par ses propres « forces, soit par une révélation divine. De là la « métaphysique, la philosophie, la théodicée et la « théologie. »

D. — Ces sciences sont-elles capables, comme l'a cru jusqu'à ce jour le genre humain, de nous donner quelques connaissances certaines?

M. R. — « Un béotien seul peut ne pas ignorer « que toutes les formules sont nécessairement incom- « plètes, que les prétentions de la métaphysique ne « sont pas plus justifiées que celles de la théo- « logie, qu'elle aboutit à un dogmatisme aussi « insupportable. »

D. — La métaphysique est donc une science vaine qui ne mène à aucun résultat?

M. R. — « La métaphysique ressemble trop à ces « soûtras bouddhiques, vastes portiques, préambules « sans fin, où tout se passe à annoncer une révéla- « tion excellente... Rien n'est au-dessus de l'homme, « et le vieil adage, *quæ supra nos, quid ad nos?* est « un non-sens. »

D. — Ainsi tout dogme qui a pour objet une réalité au-dessus et en dehors de l'homme et du monde est pour vous un non-sens?

M. R. — Assurément. « Il n'y a pas de vérité qui « n'ait son point de départ dans l'expérience scienti- « fique, qui ne sorte directement ou indirectement « d'un laboratoire ou d'une bibliothèque, car tout ce

« que nous savons, nous le savons par l'étude de la « nature et de l'histoire. »

D. — Les mots d'infini, d'absolu, de substance, d'universel, sont donc des chimères qui ne représentent rien de réel?

M. R. — « Tout cela constitue un ensemble de « notions indispensables pour la bonne discipline de « l'esprit, qu'on peut appeler logique ou critique de « l'esprit humain, mais tout cela n'est pas la méta- « physique. »

D. — Si je vous comprends bien, la métaphysique n'est pas une science, parce qu'elle n'a pas d'objet propre, parce que les idées de raison pure, les premiers principes dont elle traite, ne répondent à rien en dehors et au-dessus de l'homme et de la nature?

M. R. — C'est bien ma pensée.

D. — Et la philosophie que Bossuet définit la connaissance rationnelle de Dieu et de soi-même, qu'en dites-vous?

M. R. — « Elle partage le sort de la métaphy- « sique, et on peut dire avec autant de raison qu'elle « est et qu'elle n'est pas. »

D. — Comment cela?

M. R. — « La nier c'est découronner l'esprit « humain; l'admettre comme une science distincte, « c'est contredire la tendance générale des études de « notre temps. »

D. — Je ne voudrais pas passer à vos yeux pour un « béotien ». Je dois cependant avouer que je ne

vois pas très nettement le moyen d'admettre la philosophie et de nier en même temps qu'elle soit une science distincte.

M. R. — Le moyen est bien simple. « C'est de « convenir qu'elle est moins une science qu'un côté « de toutes les sciences... Ce n'est pas à des sciences « particulières, telles que la chimie, la physique, etc., « qu'on doit l'assimiler; on sera mieux dans le vrai « en rangeant le mot de *philosophie* dans la même « catégorie que les mots d'*art* et de *poésie*... La « philosophie, c'est l'homme même; chacun naît avec « sa philosophie comme avec son style... Elle est le « résultat de toutes les sciences, le son, la lumière, « la vibration qui sort de l'éther divin que tout porte « en soi... Saisir la physionomie des choses, voilà « toute la philosophie... En résumé, philosopher, « c'est connaître l'univers. L'univers se compose de « deux mondes, le monde physique et le monde « moral, la nature et l'humanité. L'étude de la « nature et de l'humanité est donc toute la philoso- « phie. »

D. — Habitué aux définitions scolastiques qui doivent contenir, nous disait-on, le genre et l'espèce de l'objet défini, convenir à cet objet tout entier et ne convenir qu'à lui seul; j'ai beaucoup de peine à me faire une idée claire et nette de celle que vous venez de donner de la philosophie en termes si brillants et si poétiques. Voici ce que j'en ai compris. Votre philosophie est une faculté innée qui est l'homme même. Elle a un objet et un but. Son objet, c'est l'étude de

l'univers, c'est-à-dire de la nature et de l'humanité. Son but est, non d'arriver à une connaissance certaine et scientifique, mais à une conception originale, personnelle de la nature et de l'humanité. Le philosophe est donc un artiste, un poète, un virtuose, qui conçoit l'univers à sa façon, et suivant la vibration de l'éther divin qu'il porte en soi. Cette conception, comme toute œuvre d'art, d'imagination et de sentiment, comme un poème, un tableau, une statue, un opéra, tire sa valeur et son prix non de sa conformité avec la réalité objective des choses, mais de l'originalité et de la beauté de sa conception. A ce prix, tout le monde est philosophe; chaque être qui rêve peut faire de la philosophie, comme M. Jourdain et moi faisons de la prose. Ma prose rend-elle suffisamment le sens de votre poésie?

M. R. — Oui, « cela est si vrai, que l'originalité « personnelle est en philosophie la qualité la plus « requise, tandis que dans les sciences positives la « vérité des résultats est la seule chose à considérer... « La plus humble comme la plus sublime intelligence « a eu sa façon de concevoir le monde; chaque tête « pensante a été à sa guise le miroir de l'univers; « chaque être vivant a eu son rêve qui l'a charmé, « élevé, consolé : grandiose ou mesquin, plat ou « sublime, ce rêve a été sa philosophie. »

D. — Il n'y a donc pas de philosophie scientifique qui mène à la connaissance certaine de la vérité, il y a une philosophie artistique, ou un sentiment philosophique qui porte irrésistiblement l'esprit humain à

concevoir le monde d'une façon où se reflète son *individualité?*

M. R. — Sans doute. « Voilà pourquoi l'histoire « de la philosophie ne ressemble nullement à l'his- « toire des autres sciences, elle n'a pas de déve- « loppement régulier; elle ne procède point par des « acquisitions successives. L'individualité de chaque « penseur s'y reflète. »

D. — Ainsi la philosophie, en tant que science spéciale, n'existe pas parce qu'elle ne saisit son objet, la nature et l'humanité, que par le sentiment. Nous avons vu que la métaphysique n'existe pas davantage et que ce qu'on appelle de ce nom ne se distingue pas de la logique ou de la critique de l'esprit humain. En dehors de l'esprit humain, elle n'a pas d'objet propre. En effet, les idées d'absolu, d'infini, de substance, de cause, d'universel, dont elle traite, ne sont pas des chimères, si l'on veut, mais à la condition de n'y voir, dites-vous, *qu'un ensemble de notions indispensables pour la bonne discipline de l'esprit.* Cela veut bien dire, n'est-ce pas? qu'en dehors de l'esprit humain rien ne correspond à ces notions, qu'elles sont de pures abstractions?

M. R. — Parfaitement. « L'absolu de la justice et « de la raison ne se manifeste que dans l'humanité : « envisagé hors de l'humanité, cet absolu n'est « qu'une *abstraction ;* envisagé dans l'humanité, il « est une réalité. Et ne dites pas que la forme qu'il « revêt entre les mains de l'homme le souille et « l'abaisse. Non, non, l'infini n'existe que quand il

« revêt une forme finie. Dieu ne se voit que dans « ses incarnations. »

D. — A ce compte, la théodicée et la théologie qui traitent de Dieu, l'une d'après les lumières de la raison, l'autre d'après les principes fournis par la révélation, semblent fort courir le risque de n'être, elles aussi, que la partie la plus élevée de la psychologie et de la critique de l'esprit humain. L'infini n'existant que quand il revêt une forme finie, et Dieu ne se voyant que dans ses incarnations, ne doit-on pas en conclure qu'il n'existe pas en lui-même et en dehors de l'esprit humain?

M. R. — « Le mot Dieu étant en possession des « respects de l'humanité, ce mot ayant pour lui-« même une longue prescription, et ayant été em-« ployé dans les belles poésies, ce serait renverser « toutes les habitudes du langage que de l'aban-« donner. Dites aux *simples* de vivre d'aspirations à « la vérité, à la beauté, à la bonté morale, ces mots « n'auraient pour eux aucun sens. Dites-leur d'aimer « Dieu, de ne pas offenser Dieu, ils vous compren-« dront à merveille. Dieu, providence, immortalité, « autant de bons vieux mots, un peu lourds peut-« être, que la philosophie interprétera dans des sens « de plus en plus raffinés, mais qu'elle ne remplacera « jamais avec avantage. »

D. — Je vois bien que vous êtes d'avis de conserver le mot, mais que faites-vous de la chose? L'humanité a-t-elle raison de croire en Dieu?

M. R. — « L'humanité doit sûrement être écoutée

« en ses instincts; l'humanité, au fond, a raison; « mais dans la forme, dans le détail. Oh! la chère « et touchante rêveuse, comme sa piété peut « l'égarer!... L'humanité n'est point composée de « savants et de philosophes. Elle se trompe fréquem- « ment ou, pour mieux dire nécessairement sur les « questions de faits et de personnes... Mais elle ne se « trompe pas sur l'objet même de son culte : ce « qu'elle adore est réellement adorable, car ce qu'elle « adore dans les caractères qu'elle a idéalisés, c'est « la bonté, c'est la beauté qu'elle y a mises... « L'homme fait la sainteté de ce qu'il croit comme « la beauté de ce qu'il aime... Sous une forme ou « sous une autre, Dieu sera toujours le résumé de « nos besoins supra-sensibles, la catégorie de l'idéal, « comme l'espace et le temps sont les catégories des « corps, c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous « concevons les corps. »

D. — Il faut comprendre, si je ne me trompe, que Dieu n'est pas un être comme l'entend l'humanité; que ce mot ne désigne pour l'homme réfléchi que la faculté de concevoir le vrai, le beau et, comme vous le dites expressément, la *catégorie de l'idéal*. Or, si Dieu n'est que le nom collectif sous lequel nous rassemblons toutes les choses belles, bonnes ou vraies que nous concevons, s'il n'est que la catégorie de l'idéal, il ne se distingue plus des formes de la raison, c'est-à-dire de l'esprit humain ; car qu'est-ce que la raison, si ce n'est l'esprit de l'homme en ses plus hautes parties?

M. R. — Je sais bien que des critiques, qui ne sont pas *du petit nombre* des esprits fins sachant discerner les nuances, veulent à toute force me ranger dans la catégorie grossière et tranchée des athées ou des panthéistes. Comme *Système*, « ce « véritable sage que j'ai eu le bonheur de voir dans « mon enfance, loin de méconnaître Dieu, j'ai honte « pour ceux qui imaginent le toucher ».

D. — Je ne voudrais pas me ranger au nombre des esprits sans nuances qui vous accusent d'athéisme. Avouez cependant que vous y prêtez le flanc. Vous ne semblez pas, en effet, admettre que la raison humaine puisse démontrer l'existence d'un être au-dessus et en dehors du monde ni en déterminer les principaux attributs.

M. R. — Je ne m'en défends pas. « Si l'humanité « n'était qu'intelligente elle serait athée. » La théodicée n'a aucun fondement exprimental ou rationnel. Dieu ne se fait pas connaître par des actes particuliers, individuels, volontaires, c'est-à-dire par des miracles. « Tous ceux que l'on raconte ou bien « sont le fruit de l'imagination et de la légende, ou « bien se sont passés devant des témoins qui « n'avaient pas les moyens nécessaires pour se « garantir des illusions et juger du caractère mira- « culeux d'un fait. » Si la Divinité avait voulu être perçue par le sens scientifique, nous découvririons dans le gouvernement général du monde des actes portant le caractère de ce qui est libre et voulu. Or la science ne découvre rien de semblable; « loin de

« révéler Dieu, la nature est immorale; le bien et le « mal lui sont indifférents. L'histoire de même est « un scandale permanent au point de vue de la « morale ». En manifestant des lois, la nature et l'histoire ne manifestent aucun plan tracé à l'avance, avec une intention déterminée et une volonté personnelle. Demander la Divinité à l'expérience, à ce qu'on appelle les preuves physiques et morales, c'est donc s'abuser. — Quant aux preuves métaphysiques, elles ont la même impuissance. La spéculation n'est pas plus efficace pour élever l'homme à Dieu que l'expérience. Descartes, le *premier*, tenta cette voie et s'y montra au-dessous de son génie. Donc Dieu n'est donné ni par l'expérience ni par la raison.

D. — Vous oubliez Platon, saint Anselme et plusieurs autres penseurs de quelque poids, en nous représentant Descartes comme l'inventeur des preuves métaphysiques de l'existence de Dieu. Mais je ne m'arrête pas à cette vétille. Je vais à la question et je vous demande comment l'homme peut s'élever jusqu'à Dieu, puisque vous lui fermez les deux voies de l'expérience et de la spéculation rationnelle?

M. R. — « Dieu est le *produit* de la conscience, « non de la science et de la métaphysique. Ce n'est « pas la raison, c'est le sentiment qui détermine « Dieu. Ce qui révèle le vrai Dieu, c'est le sentiment « moral. Si l'humanité n'était qu'intelligente, elle « serait athée; mais l'humanité, les grandes races « surtout ont trouvé en elles un *instinct divin*, dont

« la force, l'originalité, la richesse, éclatent dans « l'histoire avec une splendeur inouïe. »

D. — Dieu est un produit du sentiment, c'est-à-dire de l'instinct divin de l'humanité, des grandes races surtout. A la bonne heure; mais de quelle nature est ce produit? Ce Dieu que détermine le sentiment moral, à l'exclusion de la raison qui est athée, ce Dieu est-il vraiment quelqu'un? Est-ce un être réel dont on puisse affirmer quelque chose, un être ayant sa vie propre, distincte de la mienne et même de la vôtre?

M. R. — Tous les grands esprits, Strauss, par exemple, après le *saint d'Amsterdam*, ont une répugnance instinctive pour les formules, non pas seulement celles qui prétendent définir l'infini, mais « celles mêmes qui tendent à faire de Dieu quelque « chose... Refuser de déterminer Dieu n'est pas le « nier; cette réserve est bien plutôt l'effet d'une « profonde piété qui tremble de blasphémer en di- « sant ce qu'il n'est pas; les théories les plus abs- « traites sur la divinité sont des symboles à leur « manière... La tentative d'expliquer l'ineffable par « des mots est aussi désespérée que celle de l'ex- « pliquer par des récits ou par des images; la « langue, condamnée à cette torture, proteste, hurle, « détonne : chaque phrase implique un hiatus im- « mense. Toute proposition appliquée à Dieu est « impertinente, une seule exceptée : Il est. »

D. — Vous voulez sans doute nous dire, en ce langage énergique et éloquent, ce qu'ont dit avant

vous Moïse et saint Paul, et à leur suite tous les docteurs chrétiens, à savoir que nous ne pouvons ici-bas ni connaître ni définir Dieu tel qu'il est. Mais sans doute vous ne niez pas qu'on en puisse connaître et dire quelque chose. Vous admettez, en effet, qu'on peut dire de Dieu sans impertinence : *Il est*. Vous admettez donc la définition de Moïse disant aux Israélites : Celui qui est m'a envoyé vers vous. *Il* étant un pronom personnel vous reconnaissez la personnalité de Dieu?

M. R. — Je m'en garderai bien. Le sentiment qui nous révèle Dieu ne va pas jusque-là. « Fait-on « Dieu personnel, Strauss intervient et dit *avec* « *raison :* la personnalité est un moi concentré en « lui-même par opposition à un autre moi ; l'absolu, « au contraire, est l'infini qui embrasse et contient « tout, qui, par conséquent, n'exclut rien. Une per- « sonnalité absolue est donc un non-sens, une idée « absurde... Le fait-on impersonnel, c'est, selon « notre manière de penser, dire qu'il n'existe pas. « De ces deux théories, l'une n'est pas vraie, l'autre « n'est pas fausse ;... toutes deux impliquent con- « tradiction. »

D. — J'avoue qu'ici mon intelligence a peine à vous suivre et à discerner les nuances de votre pensée, plus indiscernables que celles du cou d'une colombe ; car enfin si Dieu est, il faut bien qu'il soit quelque chose, à moins qu'il ne soit tout. Je sais que vous témoignez un grand mépris pour le panthéisme sous cette forme grossière, malgré votre culte pour

Spinoza. Mais alors si Dieu n'est pas tout, si d'autre part, il n'est ni une personne ni une chose, je ne vois pas ce qu'il reste à penser et à dire de lui, sinon qu'il n'est rien. J'incline à croire que cette proposition, *Dieu est*, veut, selon vous, dire ceci : Dieu, en lui-même est une abstraction, il n'est rien ; envisagé dans l'humanité, il est quelque chose. C'est précisément ce que vous disiez plus haut : « L'absolu de la « justice et de la raison ne se manifeste que dans « l'humanité ; envisagé hors de l'humanité, cet absolu « n'est qu'une *abstraction ;* envisagé dans l'huma- « nité, il est une réalité. Et ne dites pas que la « forme qu'il revêt entre les mains de l'humanité le « souille et l'abaisse. Non, non ; l'infini n'existe que « quand il revêt une forme finie. Dieu ne se voit que « dans ses incarnations. »

Peut-être suis-je un béotien, incapable de saisir les finesses de votre pensée ; mais il me semble que votre langue « hurle, détonne », et que « chacune de vos phrases implique un hiatus immense », en déterminant d'une manière si contradictoire Celui que vous déclarez *indéterminable*. Réfléchissez. D'une part vous affirmez que « loin de révéler Dieu la nature est immorale... que l'histoire de même est un scandale permanent au point de vue de la morale » ; et d'autre part vous déclarez avec la même assurance que « l'absolu de la justice et de la raison ne se manifeste que dans l'humanité ». Vous refusez de déterminer Dieu, d'affirmer qu'il est la *cause* première, qu'il est personnel, par l'effet « d'une pro-

fonde piété qui tremble de blasphémer en disant ce qu'il n'est pas » ; et en même temps vous ne voulez pas qu'on dise « que la forme qu'il revêt entre les mains de l'homme le souille et l'abaisse, parce que l'homme fait la sainteté de ce qu'il croit comme la beauté de ce qu'il aime ». Vous allez même jusqu'à prétendre que « l'infini *n'existe* que quand il revêt une forme finie, que Dieu n'existe que dans ses incarnations ». Je n'y comprends absolument rien, bien que, selon vous, la contradiction soit le signe de la vérité. Soumise à cette torture ma raison « proteste, hurle » et déclare qu'en tout ce que vous dites elle ne voit que le panthéisme.

M. R. — De grâce laissez là les gros mots et les catégories tranchées, en vertu desquelles on est panthéiste ou athée sans le savoir. Les questions relatives à la nature de Dieu sont des questions secondaires, qui n'importent que médiocrement à la religion. « Du moment qu'on croit à la liberté, à « l'esprit, on croit à Dieu. Aimer Dieu, connaître « Dieu, c'est aimer ce qui est beau et bon, connaître « ce qui est vrai. L'homme religieux est celui qui sait « trouver en tout le divin, non celui qui professe sur « la divinité quelque aride et inintelligible formule. « Le problème de la cause suprême nous déborde et « nous échappe ; il se résout en poèmes (ces poèmes « sont les religions), non en lois, ou s'il faut parler « ici de lois, ce sont celles de la physique, de l'astro- « nomie, de l'histoire, qui seules sont les lois de « l'être, et ont une pleine réalité. »

D. — Il suffit donc, selon vous, pour être religieux, de poursuivre l'idéal, le beau, le vrai, le bien par l'art, la science ou l'héroïsme; d'être un artiste, un savant, un héros ou simplement un homme qui prend la vie au sérieux? Il n'est pas nécessaire d'avoir la piété, la crainte et l'amour de Dieu qui supposent avant tout, comme le dit saint Paul, la croyance en un Dieu personnel et rémunérateur.

M. R. — Non, assurément. En dernière analyse, « laisser l'idée religieuse dans sa plus complète indé- « termination; tenir à la fois pour ces deux proposi- « tions : 1° la religion sera éternelle dans l'humanité; « 2° tous les symboles religieux sont attaquables et « périssables, telle serait donc, si le sentiment des « sages pouvait être celui du grand nombre, la vraie « théologie de notre temps. »

D. — Je vous prends à formuler en deux articles un symbole religieux au moment même où vous déclarez de par *le sentiment des sages* que tous les symboles religieux sont attaquables et périssables. Mais je ne m'en plains pas. Grâce à ces articles je commence à comprendre le mystère de votre théologie. Au fond elle diffère peu de ce qu'on appelle aujourd'hui la religion laïque.

Rationnellement, vous êtes sceptique absolu; vous n'admettez, sur l'autorité de la raison, aucun dogme certain, pas même celui de l'existence de Dieu. Le Dieu de la raison est, selon vous, tantôt la catégorie de l'idéal, le résumé abstrait de la raison elle-même, tantôt cet infini d'Hegel qui s'engendre et se révèle

plus ou moins complètement dans la nature et l'humanité par un perpétuel *devenir*. Théoriquement, vous êtes athée ou panthéiste, ce qui revient au même. Et voici la prière que ce scepticisme vous inspire : « O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. »

M. R. — Puisque vous citez ma prière sur l'Acropole, vous me donnez le droit de rappeler celle qui sert de péroraison à mon *Avenir de la métaphysique*. Celle-ci corrige celle-là ! C'est mon *Pater* à moi, et il faut beaucoup de bonne volonté pour y voir les sentiments d'un panthéiste ou d'un athée. « O « Père céleste, j'ignore ce que tu nous réserves. « Cette foi que tu ne nous permets pas d'effacer de « nos cœurs est-elle une consolation que tu as mé- « nagée pour nous rendre supportable notre destinée « fragile ? Est-ce là une bienfaisante illusion que ta « piété a savamment combinée, ou bien un instinct « profond, une révélation qui suffit à ceux qui en « sont dignes ? Est-ce le désespoir qui a raison et la « vérité serait-elle triste ? Tu n'as pas voulu que ces « doutes reçussent une claire réponse, afin que la foi « au bien ne restât pas sans mérite, et que la vertu « ne fût pas un calcul. *Une claire révélation eût* « *assimilé l'âme noble à l'âme vulgaire* ; l'évidence « en pareille matière eût été une atteinte à notre

« liberté; *c'est de nos dispositions intérieures que « tu as voulu faire dépendre notre foi...* Sois béni « pour ton mystère, béni pour t'être caché, béni pour « avoir réservé la pleine liberté de nos cœurs! »

D. — Voilà, je le reconnais, de religieux accents qui semblent bien loin du doute. Ce *Père céleste*, qui rappelle mot pour mot le *Pater* chrétien, que vous avez répété chaque jour pendant vingt-trois ans, suppose non seulement l'existence d'un Dieu distinct du genre humain dont il est le Père, mais d'un Dieu *déterminé*, d'un Dieu cause première, d'un Dieu qui est aux cieux, doctrine absolument contraire, au moins dans les termes, à votre théologie rationnelle. Toutefois, il n'y a ici de contradiction que dans les termes. Au fond, ce Père céleste n'est pas au ciel, mais dans les nuages d'un mysticisme qui a horreur de la certitude. Vous n'admettez et n'invoquez ce Père qu'en raison de l'évidence qui lui manque, et de la liberté que chacun conserve d'y croire ou de n'y pas croire et, s'il y croit, de le concevoir à sa guise. Ce Dieu en réalité n'est que l'idéal divin, œuvre intime des facultés de chacun, n'ayant d'existence que par elles, et une existence conforme à leur puissance et à leur élévation. « L'infini n'existe — vous le dites expressément — que quand il revêt une forme finie. Dieu ne se voit que dans ses incarnations. » C'est donc le sentiment humain, c'est le mysticisme qui produit et détermine Dieu, et après l'avoir créé l'aime, le prie suivant les *déterminations* qu'il lui donne. Votre Père céleste n'a pas d'autre

sens. C'est un Dieu de fabrique humaine, portant l'estampille du philosophe ou du charbonnier qui le produit. Dans la théologie catholique, Dieu fait l'homme à son image : dans la vôtre, c'est l'homme qui fait Dieu à la sienne. De là, autant de dieux que de tempéraments divers. Comme le remarque spirituellement M. Caro (1), il y a le Dieu des grandes races et celui des races inférieures. Il y a le Dieu des grands esprits et celui des petits esprits, le Dieu des *parties simples* et celui des *parties cultivées* de l'humanité. Il y a le Dieu bourgeois, des petites gens; le Dieu voltairien des bonnes gens; le Dieu conçu dans un sens de plus en plus raffiné des critiques; le Dieu de la haute culture intellectuelle qui élirait domicile sous la coupole de l'Institut, s'il était plus sûr de son existence. Tous ces dieux, en effet, n'ont d'autre existence, d'autre nature, que l'existence et la nature qu'ils tiennent de leurs incarnations dans l'humanité. Votre théologie n'est donc, au fond, que l'étude critique de la nature humaine dans ses hautes parties et ses sentiments élevés. Comme vous le dites, d'ailleurs, il n'y a de réel que le monde et l'humanité.

M. R. — Il est vrai que mon Dieu n'est pas celui de tout le monde. A quoi servirait la critique? Mais je maintiens qu'on ne peut sérieusement m'accuser d'athéisme puisque « mon dogme est la foi au divin et à la grande participation que l'homme y a ».

(1) *L'Idée de Dieu*, chap. II, p. 71.

D. — Ce dogme-là me paraît insuffisant : mais passons. Que pensez-vous de cet autre dogme qu'on appelle la Providence?

M. R. — « La claire vue scientifique d'un univers où n'agit d'aucune façon appréciable aucune volonté libre supérieure à celle de l'homme devint, depuis les premiers mois de 1846, pour mon ami M. Berthelot et pour moi, l'ancre inébranlable sur laquelle nous n'avons jamais chassé. La Providence individuelle, comme on l'entendait autrefois, n'a jamais été prouvée par un fait caractérisé. »

D. — Il n'y a donc pas dans la nature, comme le croit vulgairement le genre humain, de fait spécialement intentionnel ayant sa cause en dehors de la volonté libre de l'homme ou de l'action spontanée des animaux?

M. R. — Comment y en aurait-il puisqu'il n'y a rien au-dessus de l'homme? La Providence, prise dans son sens *raffiné* et vraiment critique, n'est autre chose que « l'ensemble des conditions fondamentales de la marche de l'univers ».

D. — Je ne vois pas la place que cette définition laisse à la prière?

M. R. — La prière est une niaiserie, et « le piétiste qui assomme Dieu de ses prières, un nigaud ».

D. — Vous traitez durement le genre humain. Car il a toujours et partout prié, et il ne paraît pas qu'il doive sitôt se corriger de cette niaiserie. Vous disiez cependant tout à l'heure que l'homme « a une grande participation au divin ». Comment conciliez-vous

cette niaiserie universelle avec cette universelle participation au divin?

M. R. — Rien de plus simple. C'est une question de psychologie.

III

« La psychologie part de l'hypothèse d'une humanité parfaitement homogène qui aurait toujours été « telle que nous la voyons, et cette hypothèse renferme une part de vérité; car il y a vraiment des « attributs communs de l'espèce humaine qui en « constituent l'unité; mais elle renferme aussi une « erreur grave, ou plutôt elle méconnaît une vérité « fondamentale révélée par l'histoire : c'est que l'humanité n'est pas un corps simple et ne peut être « traitée comme telle... Dans la réalité, on est plus « ou moins homme, plus ou moins fils de Dieu. On « a de Dieu et de vérité ce dont on est capable et ce « qu'on mérite. Je ne vois pas de raison pour qu'un « Papou soit immortel... Tenez-vous-en à ceci : l'humanité est de nature transcendante; *quis Deus « incertum est, habitat Deus.* »

D. — Je savais déjà que vous partagiez les hommes en deux classes : les *parties cultivées* et les *parties simples* de l'humanité. Mais je m'imaginais que vous basiez cette classification uniquement sur le degré plus ou moins élevé de culture intellectuelle. Je vois bien maintenant qu'entre « l'âme noble et l'âme vul-

gaire » il y a une différence plus profonde; et qu'il n'y a pas seulement des degrés dans la culture des facultés de l'homme et des différences dans leur emploi, mais qu'il y en a dans leur nature même. En d'autres termes, les hommes ne diffèrent pas seulement en science et en vertu, ils diffèrent en *humanité*, ils sont « plus ou moins hommes; » c'est-à-dire « plus ou moins fils de Dieu ». Voilà, étant donnée votre théologie, un mystère qui m'est plus difficile à comprendre que le mystère chrétien de l'incarnation. Je sais bien que l'Ecriture dit : « Vous êtes des Dieux et les fils du Très-Haut; » je n'ignore pas que saint Pierre et surtout saint Paul enseignent que les hommes sont fils de Dieu et participent en quelque sorte à la nature divine par la création et par la grâce. Mais je ne m'explique pas comment, n'admettant ni la création ni l'ordre surnaturel, vous pouvez faire de l'homme un fils de Dieu.

M. R. — L'homme est fils de Dieu par sa participation « au divin » et il l'est plus ou moins suivant « la vibration de l'éther divin qu'il porte en soi ».

D. — J'entends. Mais ce *divin*, cet *éther divin* que « tout porte en soi », quel en est l'origine et le principe? L'homme le trouve-t-il en lui comme un élément de sa propre nature, comme une partie intégrante de son moi, ou bien va-t-il le puiser ailleurs et plus haut que lui? Dans le premier cas, il n'est pas seulement fils de Dieu et plus ou moins fils de Dieu, mais il est Dieu et plus ou moins Dieu. Dans le second cas, où est la source où il va puiser le divin,

puisque « il n'y a rien au-dessus de l'homme? » et quelle est cette source, l'absolu hors de l'humanité n'étant, selon vous, qu'une *abstraction*, l'infini n'existant que lorsqu'il revêt une forme finie, et Dieu ne se voyant que dans ses incarnations?

M. R. — « Tenez-vous-en à ceci : l'humanité est de nature transcendante, *quis Deus incertum est, habitat Deus.* »

D. — Je préfère, pour mon compte, m'en tenir à la définition du catéchisme : l'homme est une créature raisonnable composée d'une âme et d'un corps; c'est plus simple, plus intelligible, plus conforme à la raison et à l'expérience, que la transcendance de votre nature. Mais peut-être n'admettez-vous pas que l'homme se compose d'une âme et d'un corps unis entre eux par le lien de la personnalité quoique essentiellement distincts l'un de l'autre? Êtes-vous matérialiste ou spiritualiste?

M. R. — Spiritualisme et matérialisme sont deux mots dont je ne me sers jamais. « Je ne sais pas bien si je suis spiritualiste ou matérialiste. Le but du monde, c'est l'idée; mais je ne connais pas un cas où l'idée se soit produite sans matière, je ne connais pas d'esprit pur ni d'œuvre d'esprit pur. »

D. — Puisque vous n'admettez pas d'esprit pur au sens où l'entendent les spiritualistes, il s'ensuit que l'âme de l'homme ne peut vivre séparée de son corps, et quand l'homme meurt, tout meurt. N'est-ce pas là votre pensée?

M. R. — « L'immortalité est un de ces bons vieux

mots, un peu lourds, que la philosophie doit interpréter dans des sens de plus en plus raffinés, mais qu'elle ne pourra jamais remplacer avec avantage. » Pour moi, « je ne vois pas de raison pour qu'un Papou soit immortel », mais je n'en vois pas non plus pour qu'un homme de génie ne le soit pas. On est immortel comme on est fils de Dieu, autant qu'on en est capable et autant qu'on le mérite. On peut « s'assurer contre le néant par un moyen bien simple, en faisant des œuvres qui restent ».

D. — Je crois comprendre le sens que vous donnez à ce mot d'immortalité. L'homme peut être immortel par ses œuvres, mais il ne l'est pas par sa nature. C'est dans ce sens raffiné que l'épicurien Horace s'écriait : *non omnis moriar*, je ne mourrai pas tout entier. Mais la personne humaine, ce moi dont nous avons, dont vous avez surtout un sentiment si vif et si absorbant, que devient-il après la mort?

M. R. — « La personnalité est un moi concentré en lui-même par opposition à un autre moi. » En dissolvant le corps, la mort détruit du même coup le moi, la vie personnelle, ne laisse que le souvenir historique de « son rapport avec l'esprit éternel qui agit et se continue à travers les siècles. » Quand elle ne s'en prend qu'au Papou et à ces foules innombrables qui composent les parties simples de l'humanité, la mort, selon une pensée qu'admire M. Littré, n'est « qu'une fonction, la dernière et la plus tranquille de toutes. Pour moi, je la trouve odieuse, haïssable, insensée, quand elle étend sa main froidement

aveugle sur la vertu et le génie. Une voix est en nous, que seules les bonnes et grandes âmes savent entendre, et cette voix nous crie sans cesse : La vérité et le bien sont la fin de la vie; sacrifiez tout à ce but; et quand, suivant l'appel de cette sirène intérieure, qui dit avoir les promesses de vie, nous sommes arrivés au terme où devrait être la récompense, ah! la trompeuse consolatrice! elle nous manque. Cette philosophie qui nous promettait le secret de la mort, s'excuse en balbutiant, et l'idéal, qui nous avait attirés jusqu'aux limites de l'air respirable, nous fait défaut quand, à l'heure suprême, notre œil le cherche. Le but de la nature a été atteint; un puissant effort a été tenté, une vie admirable a été réalisée, et alors, avec cette insouciance qui la caractérise, l'enchanteresse nous abandonne, et nous laisse en proie aux tristes oiseaux de la nuit ».

D. — Voilà de bien belles phrases, et des mots d'un cliquetis charmant. Quant à leur signification, je n'en découvre qu'une seule, à savoir que la vie la plus admirable du sage, du héros et du saint n'a pas de lendemain, et que la seule inscription qui convienne à la porte de nos cimetières est celle que Dante a mise sur la porte de son enfer : *Vous qui entrez ici laissez toute espérance!* Vu la brièveté et les misères de la vie présente, voilà qui me semble peu encourageant à la poursuite d'un vrai toujours fuyant et d'un bien qui exige tant de sacrifices. Comment sans la croyance en un Dieu personnel et rémunérateur, et en l'existence d'une autre vie

pouvez-vous soutenir le courage de l'homme contre les combats du dedans et les entraînements du dehors? Où sera la règle obligatoire des mœurs? où prendre surtout le mobile efficace de la vertu?

IV

M. R. — « La force morale n'est pas le fruit d'un syllogisme. Il est prudent de n'associer le sort des croyances morales à aucun système. Aucune foi n'a de privilège à cet égard; on peut être un chrétien des premiers jours avec les idées en apparence les plus négatives; on peut voir soudés dans le même homme un ascète et un jacobin. »

D. — Ainsi, la morale n'est pas seulement indépendante du dogme religieux, elle est indépendante de la raison et de tout dogme rationnel, y compris le dogme de l'existence de Dieu et d'une autre vie. Est-ce bien votre pensée?

M. R. — Oui, si ce n'est que je la pousse beaucoup plus loin. Je suis convaincu que les dogmes en général, et les dogmes religieux en particulier, loin d'être un appui nécessaire à la morale, lui sont un obstacle et un péril. « J'aurais mille fois plus de confiance en un sceptique que dans tous les dévots. La bonté du sceptique est la plus solide de toutes. » En voici la raison.

N'ayant de parti pris sur rien, et par conséquent

n'étant « l'adversaire de rien ni de personne », il pratique sans effort la tolérance de toutes les manières de penser et d'agir, ce qui est le comble de la bonté. D'ailleurs le doute qui fait la grandeur du penseur, — les esprits étroits ne doutent jamais, — fait aussi le mérite de l'homme vertueux. « Si je vois la vertu songer trop à ses placements sur une vie éternelle, je suis tenté de lui insinuer discrètement la possibilité d'un mécompte, et comme la mystique dont parle Joinville, je voudrais par moment brûler le paradis par amour de Dieu. »

D. — On n'est pas plus désintéressé et plus généreux. Mais outre qu'il est assez difficile d'aimer Dieu jusqu'à l'oubli de son propre bonheur quand on doute s'il y a un Dieu, — et c'est le cas du sceptique, — il est à craindre que l'incendie du paradis céleste ne fasse trop songer la vertu à ses placements sur le paradis terrestre. J'ose même dire que généralement elle ne brûle le premier que pour mieux jouir du second, ce qui est assurément très logique, mais n'est pas absolument désintéressé.

Mais, désintéressée ou non, votre morale doit avoir une base; elle ne peut être suspendue, comme le penseur, dans les royaumes de l'air. Où est son point d'appui puisque ni la raison ni la foi ne peuvent le lui fournir.

M. R. — « La morale de l'école critique s'appuie sur le sentiment de la noblesse humaine et sur un fondement plus sûr encore. Fiez-vous à celui qui la porte dans les besoins de sa nature, car lors même

que l'abaissement du siècle infligerait un démenti à la bonne opinion qu'il a de son espèce, sa propre conscience suffirait pour lui inspirer le respect de lui-même et lui faire défier le sourire de ceux qui pensent que la vertu est toujours une jactance ou une duperie. »

D. — La base me semble peu solide, et, dans tous les cas, trop étroite pour porter les mœurs du genre humain. Certainement ceux qui ont le vif sentiment de la noblesse de la nature humaine, y trouvent un motif puissant de ne pas s'avilir, et ceux qui portent la morale dans les besoins de leur nature, n'ont qu'à satisfaire ces besoins pour être vertueux. Mais pour les premiers, comme pour les princes, il y a la ressource de l'*incognito*, et l'on sait s'ils en usent. Quant aux seconds, il n'est pas rare qu'ils portent dans les besoins de leur nature la morale et autre chose encore. Mais supposons que ces motifs suffisent aux âmes nobles qui ont le sentiment de leur noblesse et à celles qui ont la vertu innée : et les autres? Car il y en a, et il semble bien que c'est le plus grand nombre. La morale n'existe-t-elle pas pour la foule, et si elle existe, est-elle obligatoire pour tous?

M. R. — Je l'ai dit, « on est plus ou moins fils de Dieu. On a de Dieu et de vérité ce dont on est capable et ce qu'on mérite ». Il en est de même de la vertu. Ceux qui ne portent pas la morale dans les besoins de leur nature, ne sont pas plus tenus d'être vertueux que d'êtres peintres, poètes, mathématiciens

ou critiques. Qui sait d'ailleurs si ce qu'on appelle la vertu est le vrai but de la vie. Pour moi, « je ne puis m'ôter de l'idée que c'est peut-être après tout le libertin qui a raison et qui pratique la vraie philosophie de la vie. »

D. — A ce compte la vertu est un produit de la nature et elle n'est pas pour tous les hommes une obligation morale. En d'autres termes l'homme, par cela seul qu'il est homme, n'est pas tenu « d'éviter le mal et de faire le bien », comme dit l'Écriture, ce qui revient à dire qu'il n'y a ni bien ni mal?

M. R. — « Une philosophie perverse sans doute m'a porté à croire que le bien et le mal se transforment l'un dans l'autre par des nuances aussi indiscernables que celles du cou d'une colombe. » D'ailleurs, je l'ai déjà dit, pour être vraiment morale, la vertu doit être désintéressée. Or, je le demande, où serait le désintéressement si l'on pouvait discerner certainement le bien du mal. « Si les vérités morales étaient des résultats mathématiquement démontrés, elles perdraient tout leur prix; elles cesseraient même d'être morales, puisqu'il n'y aurait pas plus de mérite à les croire qu'à croire à la géométrie et à s'arrêter devant le Code pénal. »

D. — Vous n'êtes pas, je le vois, de l'avis de ce poète païen qui disait de lui-même et certainement, vous excepté, de tous les fils d'Adam :

> ..... Video meliora proboque,
> Deteriora sequor.

Pour vous, connaître et pratiquer le devoir, c'est

tout un. Je connais peu de saints de votre force. Mais de plus, ne craignez-vous pas qu'en voulant à tout prix rendre la vertu désintéressée, vous n'en désintéressiez tout le monde?

Vous ne partagez pas le sentiment des moralistes qui déclarent unanimement qu'une loi incertaine n'est pas obligatoire, *lex dubia non obligat*. Sur quoi vous fondez-vous pour penser autrement que tout le monde?

M. R. — Je l'ai dit récemment à M. Cherbuliez : « Vous avez voulu chercher comment le bien confine au mal, et en dernière analyse, où est le bien. Nos hésitations à cet égard viennent de cette divine parabole de l'enfant prodigue. La question a été posée le jour où des pécheresses ont été présentées comme plus près du royaume de Dieu que le pharisien méthodique et pédantesque en ses observances. Le plus bel enseignement du christianisme est que la vertu consiste moins dans les œuvres que dans les sentiments du cœur, si bien que l'Éternel a des tendresses pour la faute qui vient d'une ardeur généreuse ou d'un égarement d'amour, tandis qu'il n'a que de l'aversion pour l'apparente régularité, laquelle peut fort bien s'associer à la bassesse et à l'égoïsme. En d'autres termes, le don gratuit qui fait la noblesse de l'âme l'emporte infiniment sur nos chétifs efforts pour changer l'arrêt divin. Voilà probablement le seul dogme sur lequel nous soyons d'accord avec Calvin; l'élection divine est souvent le renversement des jugements des hommes; la grâce est la source de

de tout bien; notre seul mérite est de ne pas la contrarier. »

D. — C'est sans doute par crainte de l'orthodoxie que vous professez avec Calvin une erreur qui doit cependant répugner à un libéral tel que vous, puisque cette erreur est la négation même du libre arbitre. Vous invoquez aussi l'Évangile et voulez à toute force que *Jésus soit à vous*, surtout en morale. Vous y tenez à ce point, que, n'ayant pas le courage de monter jusqu'à Lui, vous le faites descendre jusqu'à vous, et mettez dans sa divine morale ce blasphème de la vôtre : « L'Éternel a des tendresses pour *la faute* qui vient d'une ardeur généreuse ou d'un égarement d'amour. »

Dieu a des miséricordes infinies pour le repentir. Il n'a que de l'horreur pour le péché, d'où qu'il vienne. Si l'enfant prodigue est accueilli par son père avec un amour si miséricordieusement empressé et attendri, c'est qu'il revient à lui la honte sur le front et la contrition dans l'âme. Si les pécheresses sont présentées dans l'Évangile comme plus près du royaume de Dieu que le pharisien orgueilleux et confiant en sa fausse justice, ce n'est pas parce qu'elles sont pécheresses, mais parce qu'elles sont plus disposées que le pharisien à cesser de l'être. « Le plus bel enseignement du christianisme, dites-vous, est que la vertu consiste moins dans les œuvres que dans les sentiments du cœur », et c'est sans doute pour vous conformer à cet enseignement que, « tout en ayant beaucoup aimé vos amis, vous leur

avez été très peu serviable ». Je ne connais pas ce christianisme-là. Celui que je connais veut sans doute que la vertu soit dans le cœur, mais il n'entend pas qu'elle y reste à l'état platonique. « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père. » Ce n'est pas pour leurs beaux sentiments, c'est pour leurs bonnes œuvres qu'il sera dit aux justes, dans cette vallée de Josaphat dont vous parlez si lestement, mais où vous serez, car ce nom ne fait que symboliser dans le prophète Joël l'universalité des jugements de Dieu : « Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Voilà l'enseignement de Jésus et du christianisme. Ne trouvez-vous pas, pour employer vos propres paroles, que « cela vaut mieux que de débiter des tirades sur l'idéal et de savoir déguiser, sous une sentimentalité prétentieuse, le sophisme de l'esprit et la fausseté du cœur ». Vous dites, mieux que je n'aurais su dire moi-même, le fond vrai de votre morale. Non seulement elle n'est pas chrétienne, mais, théoriquement au moins, elle est bien au-dessous de la morale païenne. Elle est la négation du devoir, comme votre théodicée est la négation de Dieu et votre psychologie la négation de l'âme.

V

En quittant la soutane et en abjurant la foi catholique, M. Renan s'était flatté de demeurer chrétien par le cœur et de conserver la sève morale de l'Evangile sans porter les chaînes de ses dogmes. « Je suis encore chrétien, m'écrivait-il, et je le serai toujours. » Il comptait sans cette terrible menace de Jésus-Christ : « Celui qui tombera sur cette pierre, par son infidélité, s'y brisera, et elle écrasera celui sur qui elle viendra à tomber (1). » Sa belle résolution ne pouvait tenir, et il est obligé d'avouer que « depuis sa sortie de Saint-Sulpice il n'a fait que baisser ».

Il a baissé plus qu'il ne l'avoue, et je ne connais pas, même dans les confessions de J.-J. Rousseau, d'abaissement moral plus attristant que celui qu'il étale avec une *gaie ironie* dans la conclusion de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Ce n'est plus seulement un sceptique qui se gaudit de ne croire à rien ni à personne, c'est un plaisant sexagénaire qui trouve qu' « après soixante ans de vie sérieuse on a le droit de sourire » et d'amuser le public de ses bons mots non seulement sur ses propres ridicules, ce qui n'est que malséant, mais encore sur tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré pour la

(1) S. Matth., xxi, 44.

conscience humaine, licence qui ne va jamais de compagnie avec le sens moral.

Le scepticisme est une infirmité mentale qui inspire une pitié sympathique quand elle se rencontre dans des âmes qui, comme MM. Jouffroy et Littré, sentent leur mal et en souffrent; mais c'est une maladie absolument repoussante quand celui qui en est atteint s'en glorifie comme d'un titre de sagesse, et montrant ses plaies aux passants, exploite ce spectacle à leur perte et à son bénéfice.

Je le dis, à mon cœur défendant, M. Renan est ce sceptique-là. Oh! il n'a besoin de la pitié de personne! Comme l'ange de Laodicée, il dit à qui veut l'entendre : « Je suis content, je suis riche en science et en vertus, je suis comblé de biens et je n'ai besoin de rien. »

M. Renan déclare donc qu'il est vertueux et il explique par le détail comment il a tenu « la gageure paradoxale de garder les vertus cléricales sans la foi qui leur sert de base et dans un monde pour lequel elles ne sont pas faites ». Sans doute il n'a pas retenu tout ce qu'on lui avait appris au séminaire. Depuis qu'il est sorti de Saint-Sulpice, il n'a gardé que le *quart* des vertus d'un sulpicien; mais avec ce quart, « il a encore été fort au-dessus de la moyenne ». Du reste, il convient qu'il n'y a pas grand mérite, d'abord parce que les vertus qu'il a pratiquées sont dues à la force de l'habitude contractée pendant son éducation cléricale. « Le vide fait quelquefois le même effet que le plein. La poule

à qui l'on a arraché le cerveau continue néanmoins, sous l'action de certains excitants, à se gratter le nez. » D'ailleurs ces vertus lui ont amené de telles aventures et joué des tours si singuliers que M. Labiche y trouverait matière à une comédie fort amusante pour les habitués du Palais-Royal.

Le quart vertueux que M. Renan emporta de Saint-Sulpice comprend en tout quatre vertus, il a lâché les douze autres parce qu'elles tiennent à une croyance positive et ne sont pas du nombre de « celles qu'un philosophe peut approuver ».

Ces quatre vertus cardinales, base de sa sainteté laïque, sont « la pauvreté, la modestie, la politesse et la règle des mœurs », c'est-à-dire la chasteté.

« La pauvreté, dit-il, est celle des vertus de la cléricature qu'il a le mieux gardée », ce qui n'est pas étonnant quand on se rappelle que « seul de son siècle il a compris François d'Assise ». Il n'a pas un pouce de terrain, pas une maison ayant pignon sur rue : « cela lui a semblé lourd, matériel, contraire au principe : *non habemus hic manentem civitatem* », et surtout chargé de trop d'impôts et d'un revenu trop casuel. Il a bien eu la tentation d'acheter un coin de terre sur les bords du lac d'Annecy, mais « une voix intérieure l'en a empêché ». Quant aux titres de rente sur bons placements et sur le budget de l'État, ils ne sont pas incompatibles avec la pauvreté : « les valeurs sont choses plus légères, plus éthérées, plus fragiles; elles attachent moins, et on risque plus de les perdre. » Il en possède donc un

certain nombre qui lui assurent « la petite aisance qu'il a maintenant, laquelle ne lui est venue que tard *et malgré lui* (1) ». En sollicitant la chaire de professeur de langues sémitiques au Collège de France, il ne lui était jamais venu à la pensée qu'il pût en tirer un sou. Voué, par esprit de pauvreté, aux travaux désintéressés, il est toujours désagréablement affecté, quand on lui impose le payement de ses jetons de présence, soit à l'Académie, soit dans les nombreuses commissions scientifiques et littéraires où il prend la peine de se faire nommer. Sans M. Michel Lévy, il ne se serait jamais douté qu'il y avait en lui quelque capital de production littéraire. Ce libraire, « créé par un décret spécial de la *Providence* pour être son éditeur », a été obligé de lui apporter des conventions écrites sur papier timbré pour lui faire accepter ses droits d'auteur.

C'est avec le même détachement que M. Renan s'est laissé nommer administrateur du Collège de France et membre du conseil supérieur de l'ordre de la Légion d'honneur. Sa petite aisance sera fort gênée des avantages matériels que lui rapportera ce nouveau cumul. Mais il se rattrapera en pratiquant plus que jamais la *pauvreté d'esprit* de l'Évangile.

La modestie de M. Renan égale sa pauvreté. Ce n'est pas qu'entraîné par les applaudissements d'un public corrupteur, il n'ait commis quelques légères

(1) Cette *petite aisance* de M. Renan est bon an, mal an, depuis la République, d'au moins 40 à 50,000 francs de rente.

fautes contre cette vertu; mais, s'écrie-t-il avec modestie, « malgré tout, et une fois l'indulgence obtenue pour les péchés véniels, oui, j'ai été modeste, et ce n'est pas sur ce point que j'ai manqué à mon programme de sulpicien obstiné ». La preuve, c'est qu'il est le moins littéraire des hommes et qu'il n'eut quelque temps d'estime pour la littérature qu'afin de complaire à M. Sainte-Beuve, lequel avait sur lui beaucoup d'influence. Depuis qu'il est mort, il n'y tient plus, témoins ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Il tient si peu à la popularité, que ses succès l'ennuient. Il a passé un an à éteindre le style de la *Vie de Jésus*, pensant, mais un peu tard, que les pendeloques et les clinquants ne sont pas de mise en un tel sujet. Ce n'est pas sa faute s'il a du talent, le style comme l'argent lui vient malgré lui, ce qui ne prouve rien ni contre sa pauvreté ni contre sa modestie.

Sa politesse rencontre moins d'objections que sa modestie, et sur ce chapitre au moins on lui rend ordinairement justice. Comment pourrait-on refuser cette vertu à un homme qui non seulement se montre poli envers tout le monde sans exception, mais à qui « il serait impossible de manquer d'égards envers un chien, de le traiter rudement et avec un air d'autorité »? Malheureusement sa politesse n'est pas payée de retour, et voilà encore une vertu sans emploi, « nos machines démocratiques excluant l'homme poli ». Pour la pratique de la politesse et de vertus plus importantes encore, M. Renan est né

deux siècles trop tard. Il était fait pour une société fondée sur le respect, où l'on est salué, classé, placé d'après son costume. Il n'est plus à l'aise qu'à l'Institut et au Collège de France, où les garçons de bureau et les employés « sont tous des hommes bien élevés et lui témoignent une très haute estime ». Ailleurs, la place n'est plus tenable. Ainsi, il a dû depuis longtemps renoncer à l'omnibus, les conducteurs commençant à le prendre pour un voyageur sans sérieux. En chemin de fer, grâce à sa politesse, il n'a jamais que la dernière place, à moins que le chef de gare ne le prenne sous sa protection. Voilà une vertu bien mal récompensée.

Sa quatrième vertu, *la règle des mœurs*, n'a pas reçu du monde un plus respectueux accueil. Dominé par ses idées cléricales, il avait pris la résolution de se conserver chaste en quittant la soutane. Il continua donc à vivre dans Paris ainsi qu'il l'avait fait au séminaire. « Plus tard, il vit bien la vanité de cette vertu comme de toutes les autres », sans excepter celles qu'un philosophe peut approuver; « il reconnut en particulier que la nature ne tient pas du tout, — au contraire, — à ce que l'homme soit chaste ». M. Sainte-Beuve et M. Mérimée, qui avaient sur lui l'influence que l'on sait, n'eurent pas de peine à lui démontrer, sur ce point, la niaiserie de ses idées cléricales. Mais ils ne purent le gagner à leur pratique. M. Renan fut sauvé par ce principe de saint Paul : *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt.* Il s'était permis d'abjurer sa foi : une

grande hardiesse; c'était assez pour une fois. Une seconde hardiesse contre le sixième commandement du Décalogue eût tout compromis. On n'aurait pas manqué de dire : où est la femme? Les gens du monde sont si superficiels! Sous peine d'être peu écouté le libre-penseur doit avoir au moins l'apparence d'être réglé en ses mœurs. Bien lui en a pris de l'être. « J'ai ainsi fait passer, dit-il, ce que la médiocrité humaine regarde comme des hardiesses, grâce à un style modéré et à des mœurs graves. » Toute médaille a son revers. « Il est hors de doute qu'en ce point, comme en beaucoup d'autres, ses principes cléricaux, conservés dans le siècle, lui ont nui aux yeux du monde. » Mais, tant il est vrai que la vertu, malgré sa vanité, est utile à tout, elle ne lui a pas nui pour le bonheur. Outre qu'il a été aimé de quatre femmes, sa mère, sa sœur, sa femme et sa fille, « les autres femmes ont en général (!) compris ce que sa réserve affectueuse renfermait de respect et de sympathie pour elles ». Sa part a donc été bonne en ce monde, et il espère bien qu'elle sera encore meilleure en l'autre; « car il s'imagine souvent que les jugements qui seront portés sur chacun de nous dans la vallée de Josaphat ne seront autre chose que les jugements des femmes, contresignés par l'Éternel. »

C'est par ce mot que M. Renan termine le chapitre de ses quatre vertus. Cette mièvrerie est un peu fade, mais le goût en est relevé par le sel du blasphème. C'est du Marivaux et du Voltaire réunis.

Il n'y a pas de tableau sans ombre, ni d'homme vertueux sans défauts. Quand on entreprend la tâche délicate de faire son panégyrique avant son testament, l'art consiste à faire ressortir l'éclat de ses vertus par l'ombre de ses défauts, ou d'avouer, avec humilité, dit M. Renan, des défauts légers et tout extérieurs, pour s'attribuer, par ricochet, de grandes vertus. Cet art, il l'a mis en œuvre dans ses *Souvenirs*.

Après ses vertus, il confesse donc ses défauts. Il en avoue deux, juste la moitié de ses vertus, et, comme ses vertus, il les tient de son éducation cléricale. Le premier est « un certain manque de franchise dans le commerce de la vie. « Il mentait donc assez souvent, non par intérêt, mais par dédain, par la fausse idée qui le porte toujours à présenter les choses à chacun comme il peut les comprendre ». Sa sœur le convertit ; elle lui devait bien cette compensation pour la part qu'elle avait prise à la perte de sa foi. Depuis 1851, M. Renan ne croit pas avoir fait un seul mensonge, excepté « les mensonges joyeux, de pure eutrapélie, les mensonges officieux et de politesse que tous les casuistes permettent, et aussi les petits faux-fuyants littéraires en vue d'une vérité supérieure par *les nécessités d'une phrase bien équilibrée*, ou bien pour éviter un plus grand mal, qui est de poignarder un auteur ». Heureusement que les exceptions confirment la règle : autrement la conversion de M. Renan paraîtrait bien compromise, et ses amis feraient prudemment de ne pas trop se fier à sa

sincérité. Du reste il paraît qu'ils lui pardonnent cette manière d'agir et d'écrire, « la mettant sur le compte de son éducation cléricale ».

Ses amis ont plus de peine à lui pardonner son second défaut, c'est-à-dire « une certaine froideur, non à les aimer, mais à les servir ». Tout en avouant ce défaut, qui de son vrai nom s'appelle égoïsme, M. Renan s'applique surtout à s'en justifier et à le transformer en vertu. D'abord il va sans dire qu'il le tient du séminaire où « une des choses les plus recommandées était d'éviter les *amitiés particulières* ». Partant de là, il s'efforce de prouver que l'amitié est « une erreur, une injustice, un larcin fait à la société humaine, une coterie qui rétrécit l'esprit, nuit à la largeur d'appréciation, et constitue la plus lourde chaîne pour l'indépendance ». Si l'amitié n'était qu'un sentiment psychologique qui rapproche et unit deux âmes, on pourrait sans inconvénient se donner cette jouissance, et M. Renan déclare qu'il se l'est donnée, « ayant beaucoup aimé » le très petit nombre de ses amis. Mais dès que ce sentiment exclusif se traduit en actes, en dons, en services, l'injustice commence. En effet, rendre un bon service à quelqu'un, c'est en priver un autre, quand ce n'est pas lui en rendre un mauvais, de même que donner du pain à un pauvre qui n'en a pas, c'est l'enlever à un autre pauvre qui en a le même besoin. La justice n'interdit pas seulement qu'on ait de la sympathie pour ses amis et de la compassion pour les pauvres, mais elle ne permet pas qu'on rende service aux uns

et qu'on assiste les autres. Aussi, conclut M. Renan, « dès qu'un nœud va se former, mon principe sulpicien : *Pas d'amitiés particulières*, vient comme un glaçon empêcher l'agglutination de se faire. A force d'être juste, j'ai été peu serviable; je n'ai obligé presque personne. » Cette manière de pratiquer l'amitié l'a rendu sans grande influence en ce monde. Mais « cela lui a été bon au point de vue littéraire », et c'est l'important, quoique par modestie, il soit le moins littéraire des hommes.

Voilà, dressé par lui-même, le bilan moral de M. Renan. Il en est fort content. « Tout bien pesé, dit-il, si j'avais à recommencer ma vie, avec le droit d'y faire des ratures, je n'y changerais rien. Je n'ai manqué presque à rien de mes promesses de cléricature. » Le contentement de soi, en cette matière, est toujours en raison inverse du sens moral; plus l'un monte, plus l'autre baisse. Je trouve moins de satisfaction de lui-même, mais une conscience mieux informée dans cet aveu qu'il faisait, il y a quelques mois, en pleine Académie, à M. Cherbuliez : « A notre insu, c'est souvent à ces formules rebutées de la vieille croyance que nous devons les restes de notre vertu. Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre; je crains par moments que ce ne soit un peu léger. »

Mais qui vivra verra. L'avenir vivra de ce qu'il pourra, ou ne vivra pas. Pour M. Renan, la question n'est pas là; elle est en lui-même. Or il est content

de son sort, comme de sa vertu, mais absolument content. Pourquoi est-il si content? C'est parce qu'il a vécu dans un siècle qui « n'aura probablement pas été le plus grand, mais qui sera tenu sans doute, pour le plus amusant des siècles ». Il s'y est donc bien amusé, et « il n'aura, en disant adieu à la vie, qu'à remercier la cause de tout bien, qu'il ne connaît pas, — et qu'il ne tient pas à connaître, — de la charmante promenade qu'il lui a été donnée d'accomplir à travers la réalité ».

Le point de départ de cette promenade a été humble. Mais voyez sa chance! « Ce fils de paysans et de pauvres marins, couvert du triple ridicule d'échappé de séminaire, de clerc défroqué, de cuistre endurci, a tout d'abord été accueilli, écouté, choyé même » par de nombreux et puissants amis qui, ne professant pas ses principes sur l'amitié, n'ont pas craint de blesser la justice en lui ouvrant les portes de l'Institut et du Collège de France, à l'exclusion de tant de compétiteurs, peut-être plus méritants que lui. La France et l'Europe se sont conjurées pour l'accabler de leurs bienfaits, pour acheter ses livres, lire ses articles et porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre. La nature elle-même s'en est mêlée et a plus d'une fois mis des coussins sous ses coudes, pour lui éviter les chocs trop rudes. « Une fois, lors de la mort de sa sœur, cette bienveillante nature l'a, à la lettre, chloroformé pour qu'il ne fût pas témoin d'un spectacle qui eût peut-être fait une lésion profonde dans ses sens et nui à la sérénité ultérieure de

sa pensée. » Quel bonheur ! perdre sans s'en douter ceux que l'on aime le plus en ce monde et être ainsi préservé de la douleur de leur serrer une dernière fois la main, de leur dire un suprême adieu et de leur fermer pieusement les yeux ! Après comme avant la mort de sa sœur et de sa mère, l'heureux M. Renan a donc conservé l'intégrité de ses sens et la sérénité de sa pensée. « Ma paix d'esprit est parfaite, dit-il. Une bonne humeur difficilement altérable, résultat d'une bonne santé morale, résultat elle-même d'une âme bien équilibrée et d'un corps supportable malgré ses défauts, m'a jusqu'ici maintenu dans une philosophie tranquille, soit qu'elle se traduise en optimisme reconnaissant, soit qu'elle aboutisse à une ironie gaie. Mon expérience de la vie a donc été fort douce et je ne crois pas qu'il y ait eu, dans la mesure de conscience que comporte maintenant notre planète (?), beaucoup d'êtres plus heureux que moi. Ainsi sans savoir au juste qui je dois remercier, pourtant je remercie. »

Si content qu'il soit de son passé et de son présent, M. Renan a pour l'avenir moins de sécurité béate. Cette vie de haute vertu et de bonheur parfait doit finir. Peut-être finira-t-elle bientôt. A soixante ans on a de longs souvenirs et de courtes espérances. Déjà des troubles persistants font craindre à notre heureux sexagénaire que sa vie plus heureuse que celle de Jacob, comme celle de ce patriarche, n'atteigne pas les années de ses pères. Il voit donc venir la mort, et cette perspective trouble

la sérénité de sa pensée. « La mort est égalitaire à un degré qui l'irrite; c'est une démocrate qui nous traite à coups de dynamite; elle devrait au moins attendre, prendre notre heure, se mettre à notre disposition. »

M. Augustin Cochin, sur son lit de mort, écrivait à son illustre ami l'évêque d'Orléans : « J'aime la vie pour chercher Dieu, j'aime la mort pour le rencontrer. » A chacun sa visée. M. Renan aime la vie pour les jouissances qu'elle lui procure, il redoute la mort pour les souffrances et les démolitions successives qui la précèdent. Ce qu'il lui faut, c'est une mort *noble*, qui est non un accident pathologique, mais une fin voulue, comme celle du soldat sur le champ de bataille. C'est pour cela que, n'étant pas soldat, il a désiré d'être sénateur; car, du train dont marche la république, il prévoit que nos sénateurs ne mourront pas par démolitions successives, et trouveront de belles occasions de se faire assommer et fusiller. Le suffrage des électeurs n'étant pas entré dans cette combinaison, M. Renan prend ses précautions contre « une de ces périodes d'affaiblissement où l'homme, — lisez M. Claude Bernard et M. Littré, — qui a eu de la force et de la vertu n'est plus que l'ombre et la ruine de lui-même, et souvent, *à la grande joie des sots*, s'occupe à détruire la vie qu'il avait laborieusement édifiée ». Pour se prémunir contre un pareil malheur, il déclare donc ce qui suit :

« Si un tel sort m'était réservé, je proteste

d'avance contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer. C'est Renan sain d'esprit et de cœur, comme je le suis aujourd'hui ; ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même, que je veux qu'on croie et qu'on écoute. »

Je me regarde comme l'un des *sots* visés par cette protestation. Car j'ai été l'un des premiers à me réjouir du retour à Dieu de M. Littré, et mon invincible amitié sera la dernière à désespérer de celui de M. Renan.

VI

Il est temps de conclure cette trop longue étude. Je serai bref ; car, pour les lecteurs attentifs, ce qui précède porte avec soi sa conclusion.

M. Renan est heureux de sa vie et content de sa vertu. Quant à son bonheur, c'est un sentiment personnel auquel je n'ai pas à contredire. Du bonheur, comme des goûts et des couleurs, on ne dispute pas. J'y mets cependant une condition, c'est qu'il le garde pour lui et ne le recommande pas aux autres. Pour moi, et je crois être du plus grand nombre, la moitié de ce bonheur suffirait pour me rendre le plus malheureux des hommes. Par tout ce qu'elle a d'élevé dans l'âme et de généreux dans le cœur, la nature humaine répugne à ce bonheur fait de tout ce qu'il y a de plus abaissé dans les sentiments, l'égoïsme, de tout ce qu'il y a de plus dé-

réglé dans l'intelligence, le scepticisme. Ce bonheur, c'est celui du disciple rabaissant ses maîtres pour repousser leur enseignement, celui du fils *poignardant* sa mère pour *caresser sa petite pensée ;* du frère s'applaudissant de n'avoir pas dit un suprême adieu à sa sœur mourante pour ne pas obscurcir la sérénité de ses idées ; de l'ami se glorifiant d'être *peu serviable* à ses amis pour ne pas blesser la justice ; du citoyen contemplant *sans lésion de ses sens* les malheurs de sa patrie, et faisant profession d'avoir au cœur l'*amour de l'étranger autant que de la France* (1) ; de l'homme qui aime à ce point l'humanité, que, « lors même qu'il pourrait réformer le monde, peut-être le trouverait-il si cu-

(1) J'ai reçu communication de l'inscription d'une médaille frappée en l'honneur de M. P. Brébant ainsi conçue :

PENDANT
LE SIÈGE DE PARIS
QUELQUES PERSONNES, AYANT
COUTUME DE SE RÉUNIR,
CHEZ BRÉBANT TOUS LES QUINZE JOURS,
NE SE SONT PAS
UNE SEULE FOIS APERÇUES
QU'ELLES DINAIENT
DANS UNE VILLE DE DEUX MILLIONS
D'AMES, ASSIÉGÉE,
1870-1871

Au revers :

A M. PAUL BRÉBANT

ERNEST RENAN	CH. EDMOND
P. DE SAINT-VICTOR	THUROT
M. BERTHELOT	J. BERTRAND
CH. BLANC	MOREY
SCHERER	E. DE GONCOURT

Quelle date, et quel souvenir!

rieux tel qu'il est, qu'il n'en aurait pas le courage. »

Voilà le bonheur de M. Renan ; et ce bonheur sans affection, sans dévouement pour personne, il est sans lendemain, sans durée, sans espérance. « J'ai tant joui dans cette vie, dit-il allégrement, que je n'ai vraiment pas le droit de réclamer une compensation d'outre-tombe. » Que le droit n'y soit pas, c'est trop évident ; mais qu'il prenne si facilement son parti du néant ou de pire encore, c'est une conception du bonheur qui n'est pas commune. Puisque c'est là son idéal, je le lui laisse.

Quant à sa perfection morale, c'est une autre question. Dieu me garde de fouiller dans sa vie privée. Je jugerai l'arbre non à sa sève, mais à ses fruits. Or ses fruits, ce sont ses livres. « Je ferai des livres », disait-il dans son enfance. Il a tenu sa parole et a beaucoup écrit. Ses livres, ses discours, ses articles, sont des actes publics qui ne sont pas seulement justiciables des règles du bon goût, mais des règles de la morale. Et quand je parle de la morale, ce n'est pas de la morale de M. Renan, c'est de la morale éternelle, de la morale du genre humain que tout homme droit porte gravée dans sa conscience.

Eh bien, à la lumière de cette morale qui est de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les consciences vraiment humaines, je dis que l'œuvre de M. Renan, depuis ses premiers articles dans la *Liberté de penser* jusqu'à ses derniers dans la *Revue des Deux-Mondes*, est, dans son esprit, ses tendances générales, ses procédés et ses effets, une œuvre

immorale au premier chef. Son livre principal, en particulier, celui qui lui a acquis le plus d'argent et de célébrité, sa *Vie de Jésus*, est le plus grand crime de presse qui se soit commis en France depuis Voltaire. A quelque point de vue qu'on se place, saper par la base une religion qui depuis dix-neuf siècles soutient les mœurs, les lois, les institutions, la vie sociale en un mot, de toutes les nations civilisées du monde, surtout quand cette religion vous a élevé, sans avoir rien à mettre à la place que la *gaie ironie* du sage, ou la *divine ivresse du Thrace*, c'est plus qu'*un peu léger*, c'est un attentat de lèse-humanité. Et cet attentat, M. Renan l'a commis jusqu'à ses dernières limites. Son scepticisme démolisseur n'a pas seulement attaqué le fait de la religion révélée, il s'est retourné contre les fondements de la religion naturelle elle-même : Dieu, l'immortalité de l'âme, l'obligation morale.

Je sais bien que M. Renan peut alléguer et allègue en effet, pour sa défense, le droit à la liberté de penser, les intérêts de la science, et enfin le succès de ses écrits (1).

Je ne nie pas qu'il n'y ait une liberté légitime de la pensée; mais cette liberté, comme toutes les autres, n'est pas absolue parce qu'elle peut avoir et

(1) « On aurait tort, dit-il, d'accuser la science de prosélytisme antireligieux. Le devoir du savant est d'exprimer avec franchise le résultat de ses études, sans chercher à troubler la conscience des personnes qui ne sont pas appelées à la même vie que lui, mais aussi sans tenir compte des motifs d'intérêt et des prétendues convenances qui faussent si souvent l'expression de la vérité. »

a des abus. Aussi a-t-elle toujours été réglementée dans toutes les sociétés humaines. Dans tous les cas, si elle échappe à la loi civile, elle tombe toujours sous l'atteinte de la loi morale. Une mauvaise pensée, un mauvais conseil, un mauvais livre, peut être aussi coupable qu'une mauvaise action. Le poison qui corrompt l'esprit est pire que celui qui ne tue que le corps.

Quant à la science, je ne vois pas, et je ne suis pas le seul, en quoi ses intérêts sont liés aux écrits de M. Renan. C'est un érudit, un philologue, un homme de lettres; ce n'est point un penseur original, et je ne lui connais pas une seule découverte importante dans le domaine de l'histoire ou des sciences positives. Pas une de ses objections contre la raison et la morale ne lui appartient; principes et procédés de critique, il a tout emprunté à l'Allemagne; il n'a en propre que son style.

Je n'ai aucune peine à convenir que son succès a été grand, trop grand, hélas! et pour lui et pour ses lecteurs. Mais aujourd'hui, plus que jamais, il est vrai de dire que le succès ne prouve rien. Celui de M. Renan peut s'expliquer par bien des causes. Je me bornerai à une seule : M. Renan est, dans le mauvais sens du mot, de son temps et de son pays. Or nous sommes dans un temps et dans un pays où la célébrité et le pouvoir vont aux *consciences insuffisantes* et au scepticisme. C'est l'heure terrible où Dieu, pour punir un peuple, se contente de lui laisser le choix de ses docteurs et de ses chefs.

M. Renan a voulu être immortel par ses œuvres. Il le sera peut-être, et je regrette de ne pas être Platon pour lui assurer l'immortalité de Gorgias. En tout cas, je forme un vœu ardent pour lui, c'est que, malgré son scepticisme et le mal qu'il a fait et fera aux âmes, il obtienne par son repentir, dans l'autre monde, une immortalité dont on ne puisse dire avec saint Augustin : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

CHAPITRE VII

I. Épilogue. — Préface des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. — Pourquoi et comment il est double et contradictoire en lui-même et dans ses écrits. — On aurait tort de le prendre pour un bien grand réactionnaire ; pourquoi ? — II. Nouvelle édition de la théorie de l'univers qu'il porte en soi. — III. Quelques observations sur cette théorie. — IV. M. Renan et M. Eugène Pelletan.

I

M. Renan a réuni en un volume, comme je l'ai dit, les six morceaux qu'il a servis aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, en y ajoutant un appendice et une préface. L'appendice reproduit, telles que je les ai publiées moi-même dans le *Correspondant*, les quatre lettres qu'il m'a écrites en 1845 et 1846. Je n'ai rien à ajouter aux annotations que j'y ai faites. Quant à la préface, elle me semble appeler une réponse. Ce n'est pas que j'y trouve des idées nouvelles, mais M. Renan a mille façons de dire les mêmes choses. Il est, dirait Platon, un cuisinier très inventif : il sert toujours le même poisson, mais quelle variété dans la sauce !

Après le récit d'une légende bretonne propre à éveiller l'attention et l'intérêt du lecteur, M. Renan

définit le caractère qu'il a entendu donner à ses *Souvenirs*.

Il n'a pas eu la prétention, en les écrivant, de former un récit complet et suivi, ni la mesquine vanité de fixer les menus détails de sa propre vie et de fournir des documents à ses biographes futurs. Sans doute, tout ce qu'il y dit est vrai, mais de cette vérité idéale qui est poésie et philosophie, et non de cette vérité concrète qui est requise pour une *Biographie universelle*. Sa composition est, à proprement parler, un poème philosophique en six chants qu'il a écrit « pour transmettre aux autres la théorie de l'univers qu'il porte en soi; et la forme de *Souvenirs* lui a paru commode pour exprimer certaines nuances de pensée que ses autres écrits ne rendaient pas ». Le vrai titre de cette œuvre d'art serait celui que Gœthe choisit pour ses mémoires, *Vérité et poésie*. Car, remarque-t-il, « on ne saurait faire sa propre biographie de la même manière qu'on fait celle des autres. Ce qu'on dit de soi est toujours poésie », c'est-à-dire embelli de façon à donner de soi la moins mauvaise idée possible. Outre la poésie, M. Renan ne dissimule pas qu'il a mis dans son œuvre « bien des choses afin qu'on sourît »; et si l'usage l'eût permis, « il aurait dû écrire plus d'une fois en marge : *cum grano salis* », ici l'on rit. Guignol n'est pas fait pour ne plaire qu'aux petits enfants et à leurs nourrices.

Instruire et amuser ses lecteurs « mêler le grave au doux, le plaisant au sévère », tel est le but qu'a

visé M. Renan, en se faisant l'Homère de son odyssée. Toutefois ce poème philosophique semble manquer de l'un des caractères essentiels à toute œuvre d'art : l'unité. Il n'est pas, comme le demande Horace, *simplex et unum*. Le livre et le héros apparaissent doubles jusqu'à la contradiction.

M. Renan ne le nie pas, il reconnaît cette opposition, mais il prétend la justifier par sa théorie sur les antinomies de la nature humaine. Il est double, il l'avoue; mais, ajoute-t-il « presque tous nous sommes doubles. Plus l'homme se développe par la tête, plus il rêve le pôle contraire, c'est-à-dire l'irrationnel, le repos dans la complète ignorance, la femme qui n'est que femme (*sic*)... Le cerveau brûlé par le raisonnement a soif de simplicité, comme le désert a soif d'eau pure. Quand la réflexion nous a menés au dernier terme du doute, ce qu'il y a d'affirmation spontanée du bien et du beau dans la conscience féminine nous enchante et tranche pour nous la question. Voilà pourquoi la religion n'est plus maintenue dans le monde que par la femme... La supériorité de la science moderne consiste en ce que chacun de ses progrès est un degré de plus dans l'ordre des abstractions. Nous faisons la chimie de la chimie, l'algèbre de l'algèbre; nous nous éloignons de la nature à force de la sonder. Cela est bien; il faut continuer, la vie est au bout de cette dissection à outrance. Mais qu'on ne s'étonne pas de l'ardeur fiévreuse qui, après ces débauches de dialectique, n'est étanchée que par les baisers de l'être naïf en

qui la nature vit et sourit. La femme nous remet en communication avec l'éternelle source où Dieu se mire. La candeur d'une enfant qui ignore sa beauté et qui voit Dieu clair comme le jour est la grande révélation de l'idéal (1) ».

Comment une science dont la supériorité consiste à monter de degré en degré dans l'ordre des abstractions, qui est la chimie de la chimie et l'algèbre de l'algèbre, qui s'éloigne de la nature à force de la sonder, peut-elle mener à la vie? Mystère aussi profond et de même valeur que le pain et le vin chimiques fabriqués par M. Berthelot. Qu'est-ce que ce Dieu qui se mire et cette source éternelle où il se mire? Comment la femme qui n'est que femme met-elle en communication, avec cette source où Dieu se mire, le cerveau du philosophe brûlé par le raisonnement? Comment peut-elle seule par ses baisers naïfs étancher l'ardeur fiévreuse produite par les débauches de la dialectique et devenir par sa beauté qui s'ignore la grande révélation de l'idéal? Comment enfin résulte-t-il de tout cela que l'homme est double? Ces choses ne sont-elles qu'un plaidoyer en faveur de Salomon tombé à l'état de Cohélet? Je ne sais. Tout ce que je puis découvrir d'intelligible dans ce galimatias philosophico-sentimental est cette idée aussi fausse que chère à M. Renan : la raison éloigne de Dieu, le sentiment en rapproche; ou pour me servir des expressions qu'il emploie ailleurs : « Ce n'est pas

(1) Voir la seconde édition de cette pensée dans *le Prêtre de Némi*, préface, X.

la raison, c'est le sentiment qui détermine Dieu... Si l'humanité n'était qu'intelligente, elle serait athée. » Voilà pourquoi la femme qui n'est que femme, c'est-à-dire qui sent et ne raisonne pas, révèle l'idéal et maintient la religion dans le monde.

Cette fausse psychologie ne tient pas devant l'étude approfondie et l'observation sérieuse de l'âme humaine, et le dualisme que signale ici M. Renan n'est pas une loi de sa nature, mais un accident de sa liberté. Cette opposition qu'il constate en lui-même entre la raison et le sentiment, ce dualisme qu'il cherche à justifier en le généralisant, est un désordre que M. Cousin a signalé et flétri en ces termes : « La raison, ayant perdu la foi en sa propre puissance sans pouvoir perdre le besoin de Dieu, pour satisfaire ce besoin immortel, s'adresse à tout, excepté à elle-même, et, faute de savoir s'élever à Dieu dans la mesure qui lui a été permise, se jette hors du sens commun, et tente le nouveau, le chimérique, l'absurde même, pour atteindre à l'impossible (1). » C'est le cas de M. Renan. N'aboutissant par sa raison faussée qu'à l'athéisme, il prend « la femme qui n'est que femme » pour *médium*, et lui demande de le mettre en communication avec « l'éternelle source où Dieu se mire ».

Après cette explication des contradictions de ses écrits et de sa vie, M. Renan tient à cœur de se justifier d'un autre reproche, moins fondé, mais qui lui semble beaucoup plus grave. L'on sait ce qu'il en

(1) *Du Vrai, du beau et du bien*, Ve leçon.

coûte à M. Taine pour avoir parlé de l'ancien régime et de la révolution autrement que M. Paul Bert. L'ancien familier du prince Napoléon tient à ne pas encourir la même disgrâce auprès de ses amis d'aujourd'hui. Il ne veut à aucun prix que la sympathie, avec laquelle il a parlé dans ses *Mémoires* d'un passé qui lui est cher, produise un fâcheux malentendu, ni qu'on le prenne « pour un bien grand réactionnaire ». Sans doute, il aime le passé, mais il porte envie à l'avenir. Il est un homme de progrès, et il pense que ceux-là seront les plus avantagés qui passeront sur cette planète le plus tard possible. « Descartes serait transporté de joie s'il pouvait lire quelque chétif traité de physique et de cosmographie écrit de nos jours. Le plus simple écolier sait maintenant des vérités pour lesquelles Archimède eût sacrifié sa vie. Que ne donnerions-nous pas pour qu'il nous fût possible de jeter un coup d'œil furtif sur tel livre qui servira aux écoles primaires dans cent ans? » Voilà ses pensées et ses espérances; et, certes, elles ne sont pas d'un réactionnaire bien fanatique. En les lisant, M. Paul Bert et M. Compayré ont dû tressaillir d'aise.

Il est vrai que M. Renan n'est pas absolument satisfait du temps présent et qu'il lui reste des craintes sur l'avenir de demain. Le monde marche vers une sorte d'américanisme qui blesse ses goûts personnels et ses idées raffinées. « Une société où la distinction personnelle a peu de prix, où le talent et l'esprit n'ont aucune cote officielle, où la haute fonction n'ennoblit pas, où la politique devient l'em-

ploi des déclassés et des gens de troisième ordre, où les récompenses de la vie vont de préférence à l'intrigue, à la vulgarité, au charlatanisme qui cultive l'art de la réclame, à la rouerie qui serre habilement les contours du Code pénal, une telle société ne saurait lui plaire. » Le temps présent lui paraît donc très sombre, et il n'est pas prophète à bien augurer de l'*avenir prochain*. « Notre pauvre pays, dit-il, est toujours sous la menace de la rupture d'un anévrisme, et l'Europe entière est travaillée de quelque mal profond. »

Ce tableau, il faut l'avouer, manque moins de vérité que de charme. Évidemment, M. Renan aime son temps sans enthousiasme, et M. Paul Bert a grandement raison de se défier de lui. Erreur! Cet américanisme, ce règne de la médiocrité, de la platitude, des intérêts grossiers, cet état de dépression intellectuelle et morale, où la distinction personnelle, où l'honneur et la vertu n'ont pas de prix, où les récompenses de la vie vont à l'intrigue, et la richesse à la rouerie, a deux grandes compensations qui le rendent, tout bien pesé, préférable à l'ancien régime et en feront peut-être la condition « du bonheur des élus », c'est-à-dire des gens d'esprit libre, les seuls qui comptent en ce monde.

D'abord, M. Renan nous l'a déjà dit, si notre siècle n'est pas le plus grand des siècles, il en est le plus amusant. Avec ses accidents, ses drôleries, ses bouffonneries, le monde de notre temps est si favorable à la gaieté et au sourire du philosophe, que

quand il le pourrait, M. Renan n'y changerait rien pour ne pas nuire à la bonne santé de son esprit.

Mais « la théorie de l'univers qu'il porte en soi » lui impose, par une raison plus sérieuse, l'obligation de préférer le présent au passé et l'avenir au présent.

Cette raison souveraine est la fin même pour laquelle subsistent le monde et les sociétés humaines. Or quelle est cette fin?

« Le but du monde, répond M. Renan, est le développement de l'esprit, et la première condition du développement de l'esprit, c'est sa liberté. » Tout est là : la moralité des individus, la tranquillité sociale, l'ordre public, la prospérité et le bien-être des masses, sont choses secondaires. « La seule chose qui importe est l'affranchissement et le progrès de l'esprit humain. »

C'est uniquement à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger d'un état social. Il est bon ou mauvais en proportion de la liberté de penser qu'il accorde ou refuse à l'esprit humain.

Or de tous les obstacles qui s'opposent dans les sociétés humaines à la liberté de penser, le plus grand, pour ne pas dire le seul, est le dogme religieux. Plus un peuple est religieux, plus il se laisse dominer par la religion, plus il s'éloigne du « but du monde, le développement de l'esprit », plus il manque de l'unique nécessaire, « de la seule chose qui importe », la liberté de penser.

Il a donc vu haut et loin, le porte-drapeau de la

démocratie contemporaine, l'héroïque organisateur de la défense nationale, le créateur du « grand ministère », le puissant homme d'État à qui la république élève en ce moment une statue qui n'arrivera jamais à la mesure de sa taille, M. Gambetta, enfin, « puisqu'il faut l'appeler par son nom », quand il a dit ces quatre mots qui biffent, jusqu'à sa dernière syllabe, le *Discours* fanatique de Bossuet *sur l'Histoire universelle* : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » Il y a là, selon M. Renan, plus qu'un cri de guerre et un appel à la persécution ; il y a la vraie et large formule du progrès de l'esprit humain, dont la découverte et l'application est destinée à produire dans l'état social des résultats plus féconds que ceux qu'a produits dans l'ordre scientifique la découverte de la gravitation universelle par Newton.

Que parlez-vous du treizième siècle, du siècle de Léon X, du siècle de Louis XIV? « Le plus mauvais état social, c'est l'état théocratique, comme l'islamisme et l'ancien état pontifical, où le dogme règne directement d'une manière absolue. » Jusqu'au seizième siècle, « un poids colossal de stupidité a écrasé l'esprit humain. L'effroyable aventure du moyen âge, cette interruption de mille ans dans l'histoire de la civilisation, *vient moins des barbares que du triomphe de l'esprit dogmatique chez les masses* ».

Les pays à religion d'État exclusive, comme ils étaient tous avant la révolution française, et comme est encore l'Espagne, « ne valent pas beaucoup

mieux » que la théocratie. « Richelieu et Louis XIV regardaient comme un devoir de pensionner les gens de mérite du monde entier. » De quoi se mêlaient-ils? Au lieu de fonder l'Académie française, « ils auraient mieux fait de laisser les gens de mérite tranquilles, sans les pensionner ni les gêner ».

Quant aux pays à religion de la majorité, ils ont aussi de graves inconvénients, et chez eux « l'affranchissement et le progrès de l'esprit humain » ne sont guère possibles. En effet, au nom des croyances réelles ou prétendues du grand nombre, l'État se croit obligé d'imposer à la pensée des exigences qu'elle ne peut accepter. Ainsi le temps de la Restauration passe pour une époque libérale : pure légende! Qui d'entre les libres penseurs voudrait vivre aujourd'hui sous un régime « qui fit gauchir un génie comme Cuvier, étouffa en de mesquins compromis l'esprit si vif de M. Cousin, retarda la critique de cinquante ans? »

Le règne de Louis-Philippe fut vraiment un temps de liberté; mais la direction officielle des choses de l'esprit confiée à des hommes tels que MM. Cousin, Thiers, Guizot, de Broglie, Villemain, de Salvandy, « fut à peine supérieure aux jugements d'une mesquine bourgeoisie ».

Le second empire, qui succéda à la monarchie de Juillet, ne valut guère mieux. Les huit premières années « écrasèrent l'esprit ». Les dix dernières années furent meilleures; l'empereur se tourna contre le pape, et nomma M. Renan à la chaire

d'hébreu au Collège de France. Mais, tout-puissant pour écraser l'esprit, il se montra d'une faiblesse extrême pour le relever.

Ce réquisitoire contre tout le passé de notre histoire, qu'on dirait tiré du Manuel de M. Paul Bert, est complet. Je me trompe : il y manque « le signe de la vérité », c'est-à-dire la contradiction. Aussi M. Renan s'empresse-t-il de combler cette lacune et d'écrire, quelques pages après, en critique que la vue claire d'une vérité n'empêche pas de voir, tout de suite après, la vérité contraire avec la même clarté : « L'erreur la plus fâcheuse est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée. Tous les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre. Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes est l'aboutissant d'un travail séculaire. » Toujours « l'animal fabuleux de Ctésias ». Je le laisse se manger les pattes sans le savoir, et je reviens à « la théorie de l'univers qu'il porte en soi ».

II

Cette théorie nous montre le présent sous un jour qui, pour n'être pas sans ombre, est cependant plus lumineux que les ténèbres ou les pâles clartés de tous les siècles précédents. Il a sur tout le passé cet

immense avantage qu'il est plus favorable « au but du monde, le développement de l'esprit », parce qu'il assure mieux la liberté de penser, première condition de ce développement. Le grand obstacle qui a entravé ou rendu impossible jusqu'à ces derniers temps « la liberté de recherche et de discussion » s'affaiblit sensiblement et tend à disparaître. « Il n'y a plus de masses croyantes; une très grande partie du peuple n'admet plus le surnaturel, et on entrevoit le jour où les croyances de ce genre disparaîtront, dans les foules, de la même manière que la croyance aux farfadets et aux revenants a disparu. Si nous devons traverser, comme cela est très probable, une réaction catholique momentanée, on ne verra pas le peuple retourner à l'église. »

C'est là l'essentiel. Qu'il y ait encore des croyances individuelles, cela est inévitable et la chose du monde la plus légitime. Car les croyances individuelles étant du domaine de la libre pensée sont sans danger pour cette même liberté et ont droit à la tolérance et au respect. Ce qui est dangereux, ce qu'il faut empêcher à tout prix, c'est que ces croyances individuelles se rapprochent, s'unissent en une foi collective, deviennent la religion de la majorité et s'organisent en une Église ayant une existence propre et légale, en dehors et au-dessus de la grande et seule véritable Église des libres penseurs. La démocratie française l'a bien compris. C'est pourquoi l'organe le plus autorisé de cette démocratie n'hésite pas à déclarer qu'il faut avec

prudence, mais sans rémission, dénoncer le Concordat. « Le parti républicain, dans son immense majorité, à la Chambre et hors de la Chambre, veut accomplir chaque année un pas en avant vers la séparation de l'Église et de l'État (1). »

Sans doute, l'Église n'est pas le seul obstacle à la liberté de penser. M. Renan n'ignore pas « qu'un régime démocratique borné est facilement vexatoire »; et que « la démocratie française a quelques principes essentiels à conquérir pour devenir un régime libéral ». Il prévoit que, l'Église supprimée, « longtemps encore les applaudissements et la faveur du public seront pour le faux »; que, d'autre part, « nous traverserons encore bien des alternatives d'anarchie et de despotisme avant de trouver le repos en un juste équilibre ». Mais il se rassure en pensant que « le vrai, quoique n'étant compris que d'un très petit nombre (de critiques), surnage toujours et finit par l'emporter; et que la liberté est comme la vérité : presque personne ne l'aime pour elle-même, et cependant, par l'impossibilité des extrêmes, on y revient toujours ».

En somme, malgré ses inconvénients, malgré « la médiocrité en toute chose » qui est son caractère propre, « l'état social à l'américaine, vers lequel nous marchons », reste très supérieur aux états sociaux précédents. « Au moins peut-on espérer que la vulgarité ne sera pas de sitôt persécutrice pour le

(1) *République française*, citée par le *Français*, nº du 29 mai 1883.

libre esprit. » Le libre esprit ne doit guère demander à la démocratie que ce que Jésus demandait à la Madeleine : *Noli me tangere.* Or il peut à peu près compter sur cette faveur modeste. La démocratie française ne semble pas, il est vrai, vouloir l'accorder aux chrétiens. Mais elle ne « brûlerait point Giordano Bruno, ne persécuterait point Galilée ». Cela suffit pour « le but du monde » et pour « le bonheur des élus » de la libre pensée. Ceux-ci pourront se créer en un tel état social « des retraites fort tranquilles ».

Il n'y a donc pour les sages d'autre parti à prendre qu'à saluer, sans regret du passé, « l'ère de la médiocrité en toute chose qui commence et à laisser, sans trouble pour l'avenir, les destinées de la planète s'accomplir ». Il y aurait inutilité et inconvenance à se plaindre ou à résister. « Nos cris n'y feront rien ; notre mauvaise humeur serait déplacée. »

M. Renan prêche la résignation, mais il n'encourage pas l'espérance. La démocratie et la libre pensée sont sans doute les deux plus puissants facteurs du progrès. Mais le progrès, il est douteux qu'il aille jusqu'au bout, du moins sur notre planète.

« Il n'est pas sûr, dit-il, que la terre ne manque pas sa destinée, comme cela est *probablement* arrivé à des mondes innombrables ; il est même possible que notre temps soit un jour considéré comme le point culminant après lequel l'humanité n'aura fait que déchoir. » Voilà qui est flatteur pour nous, mais l'est moins pour nos arrière-neveux.

Mais qu'importe que le progrès de l'humanité,

malgré les héroïques efforts de la libre pensée et les découvertes de M. Renan, s'arrête après sa mort et avorte misérablement? Qu'importe que la terre manque sa destinée? Des mondes innombrables n'ont-ils pas eu le même sort? C'est *probable*, M. Renan l'affirme, et alors de quoi auraient à se plaindre la terre et l'humanité qui l'habite? La terre n'est qu'un point imperceptible dans le temps et l'espace. Qu'elle disparaisse après tant d'autres mondes disparus avant elle, comme des essais mal conçus et des épreuves mal venues, il reste l'Univers! Et l'univers, lui, ne connaît pas le découragement; ouvrier infatigable, il recommence sans fin et sans lassitude l'œuvre avortée. « Chaque échec le laisse jeune, alerte, plein d'illusions. » Le spectacle de cet univers, jeune et alerte, détruisant, à la façon de Pénélope, son œuvre pour la recommencer et la recommençant pour la détruire, ravit, transporte M. Renan; il n'y peut tenir et, comme le chœur dans les drames antiques, il applaudit, il conseille, il encourage, il éclate en cette adjuration :

« Courage, courage, nature! Poursuis, comme l'astérie sourde et aveugle qui végète au fond de l'Océan, ton obscur travail de vie; obstine-toi; répare pour la millionième fois la maille de filet qui se casse, refais la tarière qui creuse, aux dernières limites de l'attingible, le puits d'où l'eau vive jaillira. Vise, vise encore le but que tu manques depuis l'éternité; tâche d'enfiler le trou imperceptible du pertuis qui mène à un autre ciel. »

Quelle tâche cette prosopopée à la Zola n'impose-t-elle pas à l'Univers-Nature ! Les douze travaux d'Hercule ne sont en comparaison que jeux d'enfant. Cet ouvrier, sans doute, est toujours jeune et alerte, mais il est sourd et aveugle comme l'astérie qui végète au fond de l'Océan, ce qui fait qu'il manque depuis l'éternité le but qu'il vise depuis la même époque ; qu'il lui faut réparer pour la millionième fois la maille cassée de son filet et refaire sans cesse la tarière qui creuse, aux dernières limites de l'attingible, le puits d'où l'eau vive va jaillir. M. Renan ne lui en conseille pas moins de *s'obstiner*. Il veut qu'il vise, qu'il vise encore, qu'il vise toujours et qu'il « tâche enfin d'enfiler le trou imperceptible du pertuis qui mène à un autre ciel ». Pour l'encourager à poursuivre « son obscur travail de vie », il lui allègue ce motif tout-puissant : « Tu as l'infini de l'espace et l'infini du temps pour ton expérience. Quand on a le droit de se tromper impunément, on est toujours sûr de réussir. » C'est évident.

Mais l'Univers-Nature n'est pas seul à cette immense tâche ; il est aidé par les libres penseurs à « enfiler le trou imperceptible du pertuis qui mène à un autre ciel ». M. Renan, qui est de l'équipe, a aussi pour ses compagnons des encouragements. « Heureux ceux, s'écrie-t-il, qui auront été les collaborateurs de ce grand succès final qui sera le complet avènement de Dieu ! Un paradis perdu est toujours, quand on le veut, un paradis reconquis. Bien qu'Adam, — on ne s'attendait guère à voir Adam en

ce pertuis, — ait dû souvent regretter l'Éden, je pense que s'il a vécu, comme on le prétend, neuf cent trente ans après sa faute, il a dû bien souvent s'écrier : *Felix culpa !* »

III

Telle est « la théorie de l'Univers que M. Renan porte en soi », et qu'il a voulu « transmettre aux autres », en écrivant ses *Mémoires d'enfance et de jeunesse.*

On ne s'attend pas que je discute sérieusement un pareil produit. M. Renan en serait fort étonné lui-même, et ne manquerait pas de répondre, à toutes les objections qu'on pourrait lui faire, ce qu'il a dit ailleurs sur sa manière d'entendre la philosophie. « La plus humble comme la plus sublime intelligence a eu sa façon de concevoir le monde; chaque tête pensante a été, à sa guise, le miroir de l'univers; chaque être vivant a eu son rêve qui l'a charmé, élevé, consolé : grandiose ou mesquin, plat ou sublime, ce rêve a été sa philosophie... Cela est si vrai, que l'originalité personnelle est, en philosophie, la qualité la plus requise » et non, comme dans les sciences positives, la vérité des résultats. Ce n'est donc pas pour nous exposer scientifiquement la vérité, c'est pour nous donner la mesure de « son originalité personnelle » et le « reflet de son indivi-

dualité » qu'il a cru devoir « transmettre aux autres » son rêve ou « la théorie de l'Univers qu'il porte en soi ».

Il est vrai qu'on ne discute pas une théorie qui n'est qu'un rêve. Le rêve ou la fiction littéraire a pourtant ses lois; « grandiose ou mesquin, plat ou sublime », il faut qu'il soit intelligible, qu'il offre une prise à la raison, qu'il ne déconcerte pas l'esprit par le vide ou la contradiction de la pensée.

Or le rêve de M. Renan, « reflet de son individualité », n'est assurément ni grandiose ni sublime; il n'est même pas plat ou mesquin; la seule chose qu'on en puisse dire c'est qu'il est, comme le néant, au-dessous de toute qualification. *Prius est esse quam esse talis.* Je ne vois ici d'autre reflet que celui d'un cerveau vide, d'autre originalité que celle d'un rêveur qui pense creux.

Qui pourra me dire, je le demande, ce qu'est cet univers qui a l'infini de l'espace et l'infini du temps, et qui est à la recherche d'un autre ciel? Quelle est l'œuvre avortée qu'il recommence sans fin, ne connaissant jamais le découragement, restant toujours jeune, alerte et plein d'illusions? Quel est cet avènement complet du règne de Dieu, grand succès final du travail de la nature parvenant enfin à « enfiler le trou du pertuis qui mène à un autre ciel? » Quel est cet autre ciel en dehors de la nature? Quel est ce Dieu dont l'univers cherche le complet avènement? Qu'est-ce que l'esprit dont le développement est le but du monde? Et comment ce but

sera-t-il atteint si le monde que nous habitons « manque sa destinée », comme tant d'autres mondes l'ont manquée avant lui?

O langue française, langue de Descartes, de Pascal, de Malebranche, de Bossuet, de Fénelon, langue si franche, si précise, si lumineuse, organe incomparable de la raison et de la logique, en quel jargon inintelligible te voilà transformée par les sophistes! Quelles violences on t'impose pour te faire exprimer l'absurde, le contradictoire, le non-sens!

M. Renan prétend « transmettre aux autres la théorie de l'Univers », et il n'aboutit, après quarante ans d'exercice de sa liberté de penser, qu'à être le guitariste du néant. A une société qui a besoin d'agir et de croire à quelque chose, il ne sait offrir qu'un rêve incohérent auquel on ne peut qu'appliquer le mot fameux de M. Desmousseaux de Givré : Rien, rien, rien.

Je me trompe : il y a quelque chose dans ce rêve, il y a une haine voilée, mais profonde, la haine de tout dogme religieux et particulièrement du dogme chrétien et de l'Église qui en est la dépositaire et la gardienne. Il lui importe fort peu, sans doute, de transmettre aux autres une théorie de l'Univers, un rêve grandiose ou mesquin, plat ou sublime qui les charme, les élève, les console. Le but qu'il poursuit n'est pas d'édifier, mais de détruire. Il tient beaucoup moins à transmettre aux autres sa propre théorie de l'Univers qu'à démolir celle que Jésus-Christ a transmise à ses apôtres, et que l'Église catho-

lique transmet depuis dix-neuf siècles à ses fidèles. Il n'est pas le plus violent, mais il est assurément, malgré son apparente modération, le plus habile et le plus radical des démolisseurs contemporains de la civilisation chrétienne. C'est avec une conscience parfaitement sûre d'elle-même qu'il peut dire aux révolutionnaires les plus emportés : « Je ne suis pas un bien grand réactionnaire. » Non certes, et il faudrait que la révolution eût un triple bandeau sur les yeux pour ne pas voir en lui un de ses apôtres les plus décidés. Elle ne s'y trompe pas; elle le choie et l'écoute comme son sophiste préféré, et c'est à ses écrits qu'elle emprunte la formule de ses principes et le programme de ses lois.

Pour M. Renan, la religion n'est pas seulement une erreur de l'humanité, elle est une monstruosité antisociale. Et pour le prouver, nous venons de voir comment il raisonne : « Le but du monde est le développement de l'esprit, et la première condition du développement de l'esprit est sa liberté. » Or la religion est radicalement inconciliable avec la liberté de l'esprit; donc elle est essentiellement opposée au but du monde. Et puisque tout doit être coordonné au but, à la fin dernière du monde, il est évident que le droit et le devoir de la société est d'exterminer la religion, ou, suivant l'expression de Voltaire, d'écraser l'infâme. Que vaut ce sophisme et que contient-il?

Il contient d'abord une absurdité dans les termes. Que veut dire le mot *développement* ou *progrès* de

l'esprit? Pas autre chose que *marche progressive* vers le *but* que poursuit l'esprit. Or la marche n'est pas le but, mais le moyen de l'atteindre. Le chemin que je suis d'étape en étape pour aller à Rome n'est pas le but de mon voyage; je ne marche pas pour marcher; je marche pour arriver au but que je me suis proposé, c'est-à-dire à Rome. M. Renan confond donc le moyen avec la fin, quand il prétend que le développement de l'esprit est le but du monde.

Veut-il dire que ce développement est la fin prochaine, et que la science ou la vérité est le but dernier? Son affirmation aurait plus de sens, mais encore il faudrait la bien entendre et la compléter. Si par le monde on entend l'humanité, — et c'est bien ainsi que semble l'entendre M. Renan, — la science est une partie intégrante du but du monde, elle n'est pas ce but tout entier. A ne tenir compte que de la nature humaine, la raison nous apprend que la fin de l'homme réside dans la perfection de son être et dans la pleine satisfaction de toutes ses facultés. Le progrès, mais le progrès harmonieux de toute sa personne, de son esprit, de son cœur, de sa volonté, est sa loi; la conquête et la jouissance du vrai, du bien et du beau, sa destinée ou sa fin dernière.

M. Renan ne l'entend pas ainsi, il ne voit dans la nature, comme dans l'homme, que l'esprit, et en face de cet esprit une vérité toujours relative, se faisant sans cesse dans un éternel devenir, et n'arrivant jamais ni à être complète ni à être complète-

ment connue. Pour lui, le but du monde ou de l'humanité, sa raison d'être consiste donc dans une perpétuelle recherche, excluant tout repos, toute certitude dans le vrai, le bien et le beau. Et cela est si vrai, qu'il déclare que tout dogme métaphysique, moral ou religieux, c'est-à-dire toute affirmation d'une vérité absolue, est un obstacle au but du monde, ou au progrès de l'esprit, « la première condition, selon lui, du développement de l'esprit, étant la liberté » de penser.

Cette seconde affirmation, prise dans le sens absolu que lui donne M. Renan, est doublement fausse. Elle est fausse, d'abord, en ce qu'elle suppose le droit à l'erreur, prétendu droit qui dérive du scepticisme, et est aussi contraire aux lois de la raison qu'à l'ordre social. Il y a des lois intellectuelles aussi certaines et aussi obligatoires pour l'esprit que les lois morales le sont pour la volonté. La raison n'a pas plus de droit de nier l'évidence et la vérité démontrée que le libre arbitre, de nier le devoir et de s'affranchir de la vertu. Le droit à l'erreur est d'ailleurs incompatible avec le progrès de l'esprit, loin d'en être la première condition. L'erreur n'a jamais produit la lumière; elle est l'infirmité de l'esprit, elle n'en est pas la force. Pour progresser en connaissance, l'esprit va du connu à l'inconnu, le faux n'a jamais été un acheminement vers le vrai. Ainsi, eût-on « le droit de se tromper impunément », on ne serait pas pour cela « toujours sûr de réussir ».

La liberté absolue de penser n'est donc pas un

droit personnel. Elle est bien moins encore un droit social. Or c'est surtout ce dernier droit que M. Renan réclame comme première condition du progrès de l'esprit. Ici, il n'est pas seulement en contradiction avec le bon sens et la logique, il méconnaît les faits les mieux constatés et les lois les plus permanentes de l'ordre social. Qu'un penseur, dans son cabinet ou son laboratoire privé, mette en question toutes les vérités acquises, que, par des théories nouvelles, il renverse toutes les croyances reçues, qu'il trouve son plaisir dans un rêve où sont méconnues, niées, toutes les lois intellectuelles, morales et religieuses de la société où il vit, c'est là un fait qui ne relève que de sa conscience et dont il n'est responsable que devant Dieu. L'abus qu'il fait de sa liberté est du for intérieur et ne tombe pas sous la juridiction sociale. Mais qu'il prétende avoir le droit de se faire l'apôtre de son rêve, de « transmettre aux autres » ses théories subversives de l'ordre établi, de prêcher l'athéisme, le matérialisme, le mépris des lois morales, la révolte contre l'autorité, voilà une prétention contre laquelle protestent toutes les législations humaines sans exception. La liberté absolue de tout dire, de tout enseigner, de tout écrire, de tout publier, n'a jamais existé, ni en droit ni en fait, chez aucun peuple civilisé. La raison en est simple, ce n'est pas le progrès, c'est l'anarchie et, à sa suite, la barbarie qu'amènerait infailliblement une pareille licence.

Au fond, M. Renan le sait bien, et tout libéral qu'il

se dit « il se résignerait volontiers à servir un tyran philanthrope, instruit, intelligent et libéral », pourvu qu'il protégeât les libres penseurs et le progrès de l'esprit humain, en séparant l'État de l'Église et en biffant les dogmes religieux. Sans cela, il ne serait ni intelligent, ni instruit, ni surtout philanthrope.

L'esprit humain, en effet, ne peut être libre, et par conséquent se développer et progresser — ce qui est le but du monde — que s'il est absolument affranchi du dogme religieux. La critique historique de M. Renan lui a révélé cette loi morale, dont M. Paul Bert a donné la formule incomplète quand il a dit : « Plus on s'éloigne de la religion, plus on s'approche de la morale. » La formule de M. Renan est plus complète et plus compréhensive : « La foi religieuse, chez les individus et chez les peuples, est en raison inverse du progrès de l'esprit humain qui est le but du monde. »

M. Renan donne ses preuves. Pour les individus, il cite deux noms illustres de ce siècle : Cuvier et M. Cousin. Qui est-ce qui fit gauchir le génie du premier, étouffa en de mesquins compromis l'esprit si vif du second et retarda la critique de cinquante ans? Pas autre chose pour l'un que son respect pour la Bible, et pour l'autre que les concessions qu'il fallait faire à la religion de la majorité. Ah ! si Cuvier avait pu impunément traiter la Bible comme la traite M. Renan, si M. Cousin avait pu sans inconvénients transmettre aux autres, comme M. Renan, la théorie du monde qu'il portait en soi, nous aurions de moins,

sans doute, le *Discours sur les révolutions du globe* et le livre *du Vrai, du beau et du bien*, mais nous aurions eu cinquante ans plus tôt l'homme gorille et « l'univers toujours jeune, alerte, plein d'illusions, visant sans cesse le but qu'il manque depuis l'éternité ».

La loi découverte par la critique de M. Renan est plus manifeste encore dans la vie des peuples. Là, surtout, l'on voit que « tant qu'il y a eu des masses croyantes, la liberté de recherche et de discussion n'a pas été possible, et qu'un poids colossal de stupidité a écrasé l'esprit humain ». Témoin l'effroyable aventure du moyen âge. A quoi tient cette interruption de mille ans dans l'histoire de la civilisation? Les historiens l'attribuent aux barbares. Pure légende. La cause en est dans « le triomphe de l'esprit dogmatique chez les masses ». Les moines qui ont défriché les terres, transcrit et conservé les manuscrits, les évêques qui ont fondé les écoles, les papes qui ont par tous les moyens encouragé les arts et les lettres sacrées et profanes, n'ont été que des artisans de l'ignorance et des oppresseurs de l'esprit humain. Sous ce rapport, l'ancien état pontifical ne peut être comparé qu'à l'islamisme, et Léon X à Omar. Le plus mauvais état social, en effet, est l'état théocratique, et tout ce qui s'en rapproche, religion d'État, religion de la majorité, sans être aussi mauvais, n'en vaut guère mieux et présente de graves inconvénients. Le siècle si vanté de Louis XIV ne vaut pas, à beaucoup près, le dix-

huitième, et celui-ci à son tour est très inférieur au dix-neuvième, surtout depuis l'avènement de la troisième république. Aujourd'hui, en effet, la foi a presque disparu ; les masses ne croient plus au surnaturel (?), le peuple n'écoute plus l'Église et ne retournera plus à elle ; l'esprit humain est enfin affranchi du joug des dogmes, et la libre pensée, ayant pour elle désormais l'opinion, les mœurs, les lois et l'État, n'a plus à craindre la réaction religieuse. Une nouvelle ère commence de ce jour. Les libres penseurs ne sont pas seulement affranchis, ils sont les maîtres. Le progrès désormais va marcher à pas de géant, le but du monde va être pleinement atteint par un développement incommensurable de l'esprit humain.

IV

A ce mauvais rêve, aussi contraire à l'histoire qu'à la raison, et inventé pour justifier et encourager l'oppression légale et administrative des consciences qui s'étale et fleurit sous nos yeux, il me plaît d'opposer, au lieu d'une réfutation personnelle que tous mes lecteurs peuvent faire, les pensées d'un républicain d'hier et d'aujourd'hui sur les *droits de l'homme* et la *liberté de conscience*.

« L'homme, dit M. Eugène Pelletan, est un être religieux ; l'animal vit et meurt, mais il ne sait ni qu'il vit ni qu'il doit mourir. L'homme sait, au

contraire, qu'il passe, et cette notion de la mort fait sa grandeur. Pourquoi le Créateur l'aurait-il mis dans la confidence de sa propre fin, si la tombe était le dernier mot de sa destinée? Il ne lui en aurait donné la connaissance que pour en faire une longue mort à l'avance. Le plus beau don de sa munificence serait alors un bourreau intime, destiné à nous relire sans cesse notre arrêt jusqu'au jour de l'exécution, pour nous en verser lentement, goutte à goutte, toute l'horreur. Il nous aurait accordé davantage, et, par je ne sais quelle ironie, il nous punirait davantage à l'aide même de son bienfait. L'esprit, à ce compte, reflet vivant de sa divinité, serait uniquement un raffinement de supplice.

« Cela n'est pas, et cela ne peut pas être : Dieu a mis la mort devant nous, comme une vigie sévère, pour nous rappeler, chaque jour, à notre destinée. Si l'homme n'avait pas la prescience de la tombe, il glisserait sur le temps et jetterait sa vie au vent, sans travailler un instant à faire provision d'éternité. Mais la fosse est là toujours béante sous son pied; il la voit et il ne veut pas mourir. Il songe alors que sa vie est quelque chose de plus que le moment présent et quelque chose au delà, et il fait effort pour échapper à la dispersion de son être et pour rentrer dans la vérité de sa destinée.

« Or, comme la morale est la loi de notre destinée, la mort est une réminiscence de la morale continuellement présente à l'humanité. Aussi chaque coup de balancier dans le monde frappe la note

d'un trépas. Heureux qui sait l'entendre, celui-là met sa tête à l'abri. O mort! que veux-tu! lui dira-t-il toujours dans la paix de sa conscience, et que peux-tu me prendre? Je n'ai amassé que l'immortel dans mon âme, le vrai ou le bien; couché un instant sous ta main, je te brave; au delà de ton heure, je me sens déjà debout.

« Ainsi la vie est tellement sainte en elle-même et tellement pénétrée de la sainteté de sa mission ici-bas, que partout et de tout temps, à chacune de ses grandes heures, à la naissance ou à la mort, l'homme a mis une marque solennelle, une pierre ou une cérémonie. Le respect de la vie, en ce qu'elle est et dans ce qu'elle est appelée à être, constitue, à vrai dire, le sentiment religieux. Quiconque développe en lui ce sentiment monte par cela même de la race profane à la race sacerdotale, dans l'acception sincère de l'expression. Il a élevé d'un étage de plus sa maison, il a pris position sur la hauteur, il voit plus loin et il embrasse du regard un plus large horizon. Si nous avions à classer la gloire, nous la classerions en raison du sentiment religieux. *Il n'y a pas de gloire là où l'idée de Dieu a manqué.* »

Voilà une psychologie qui ne s'accorde guère avec le laïcisme du jour, et avec la théorie de l'homme et de l'Univers que M. Renan porte en soi. Mais par compensation, elle a pour elle le sens commun, l'expérience et tous les penseurs dignes de ce nom : cela suffit.

Passant du sentiment religieux à la religion qui en est l'expression sociale, M. Eugène Pelletan continue en ces termes :

« La faculté religieuse ainsi comprise, abstraction faite de la forme extérieure, est évidemment la part de tout homme naissant. L'ignorant la possède aussi bien que le savant, le croyant aussi bien que le philosophe... Et cependant cette religion intérieure, renfermée dans l'étroite enceinte de la conscience, suffit-elle, je ne dis pas à l'individu, mais à l'humanité?... La piété dans la solitude individuelle formera toujours l'exception.

« Dieu a voulu, et c'est la beauté de notre nature, que toutes les fois que nous avons quelque chose de bon à dire ou à faire, nous ayons besoin de mettre notre croyance ou notre conduite en commun. J'ai compris une vérité, et cette vérité m'écrase de son poids si je ne la partage pas avec mon prochain. Je cherche la vertu, mais je périrai à l'œuvre si personne, dans le duel de la vie, ne veut être mon témoin. Ah! loin de là; par je ne sais quelle admirable loi de solidarité, l'homme doit vivre à chaque instant en présence de l'homme. Chacun de nous sert de complément à un autre pour lui enseigner et pour apprendre de lui en même temps à bien vivre et à bien penser. Aide-moi et je t'aiderai; encourage-moi dans la tempête et je t'encouragerai à mon tour. Et tous ensemble, nous appelant, dans la mêlée, de la voix et du geste, nous prêchant réciproquement de la parole ou de l'exemple, nous donnant à chaque

instant, de l'un à l'autre, notre vie en garantie, nous pourrons ainsi accomplir plus facilement l'œuvre de notre destinée. L'homme faiblit dans l'isolement; il grandit, il doit grandir par la société, et tout ce qu'il acquiert de grandeur, il doit le rendre à la société.

« Le sentiment religieux exige donc impérieusement, sous peine de stérilité, cette association intime et cette garantie mutuelle que de tout temps l'humanité a pratiquées sous le nom de religion. Religion, le mot exprime admirablement l'idée. Le culte ou le sentiment religieux associé est donc le rendez-vous spirituel où l'homme vient, à certaines places consacrées et à certaines heures solennelles, retirer un instant son âme au temps qui la trompe et qui la distrait de sa véritable fonction, pour la poser devant Dieu, pour l'interroger en silence, pour prendre et donner une part de plus au fond commun de bonnes volontés, pour contracter l'engagement public de tendre partout et toujours à sa propre perfection.

« Toute forme extérieure, toute église, toute liturgie, toute cérémonie n'a pas d'autre but que ce perfectionnement intérieur de chacun par tous et de tous par chacun. En un mot, le culte est à l'âme humaine ce que le serment est à la parole, un lien plus étroit pour retenir plus fortement l'homme, sans cesse emporté par la mobilité de la vie, à la loi morale et à la foi jurée. *La religion a donc seule puissance de développer pleinement le sentiment religieux, et, en développant le sentiment religieux, de déve-*

lopper, dans la même proportion, la moralité (1). »

Ces vraies et belles considérations ne laissent rien subsister du laïcisme creux et antisocial de M. Renan. Sans doute, il peut nous objecter que le publiciste qui a publié ces paroles les a depuis effacées, comme tant d'autres, par ses écrits et par ses votes contradictoires. Mais si l'homme change, la vérité reste. Après comme avant la fièvre irréligieuse qui travaille un si grand nombre de républicains et leur ôte le sens de la liberté et de la justice dont ils se faisaient autrefois les champions, il n'en reste pas moins vrai que « l'homme est un être religieux; que le sentiment religieux constitue le respect de la vie en ce qu'elle est et dans ce qu'elle est appelée à être; que développer ce sentiment, c'est monter plus haut, c'est prendre position sur la hauteur, voir plus loin et embrasser du regard un plus vaste horizon; qu'il n'y a de gloire ni dans l'homme ni dans la société où l'idée de Dieu a manqué; que le sentiment religieux exige impérieusement, sous peine de stérilité, cette association que de tout temps l'humanité a pratiquée sous le nom de religion; qu'enfin la religion a *seule* puissance de développer pleinement le sentiment religieux et, en développant le sentiment religieux, de développer dans la même proportion la moralité. »

Contre ces vérités de raison et de constante expérience, le laïcisme, ses lois, ses manuels, ses so-

(1) *Les Droits de l'homme*, 2e édition, p. 181 et suiv. Paris. Pagnerre, éditeur.

phistes et leurs écrits ne peuvent prévaloir. Comme le remarque M. Renan, dans l'un de ces rares moments où l'œil de son âme n'est pas voilé par sa sophistique, il y a des époques où il faut se résigner à voir la raison opprimée par les gens qui ont le verbe tranchant et l'affirmation hautaine. Les applaudissements et la faveur du public peuvent être quelque temps pour le faux. Mais le faux change sans cesse et tombe. Le vrai seul dure et, malgré les sophistes et les persécuteurs, il surnage toujours et finit par l'emporter. On a beau proclamer le droit à l'erreur et en rendre l'enseignement obligatoire, Dieu et la vérité ont dans les entrailles de l'humanité un refuge inexpugnable, et contre cette église de la conscience humaine, portique de l'Église de Jésus-Christ, il est écrit que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir.

CHAPITRE VIII

I. *Nouvelles études d'histoire religieuse.* — Influence des écrits de M. Renan. — Ses lecteurs et ses adhérents. — II. Ses illusions sur lui-même et sur l'efficacité de ses écrits contre la religion. — Les trois mille adorateurs de Rabbat-Tanit. — III. Deux moyens indiqués par M. Renan pour détruire la religion en France. — Premier moyen : Dénoncer le Concordat. — IV. Deuxième moyen : l'instruction publique. — Ce que M. Renan met à la place du surnaturel supprimé. — V. M. Renan et M. Richepin. — Vertu et bonheur de M. Renan.

Dois-je m'en excuser? Est-il opportun de revenir sur un sujet si connu, sur une matière si rebattue? N'est-ce pas perdre son temps et le faire perdre aux autres? Certainement M. Renan ne trouvera pas mauvais que je parle, fût-ce pour les critiquer, des *Nouvelles études d'histoire religieuse* (1). Là n'est pas la question. Ce qui me préoccupe est de savoir si mes lecteurs seront du même avis et s'ils ne jugeront pas que la meilleure critique des nouvelles élucubrations de M. Renan serait le silence. Depuis longtemps ce fécond écrivain ne fait que tourner sur lui-même, comme l'écureuil sur sa roue. Il a vidé le fond de

(1) *Nouvelles études d'histoire religieuse.* Préface. — Discours de Trégnier.

son esprit, et ses efforts n'aboutissent qu'à des redites. Il lui reste assez d'imagination pour varier ses airs, mais sa chanson est toujours la même, et ramène toujours le même refrain. « Il n'y a rien en dehors et au-dessus de l'univers; il n'y a d'autre Dieu que l'idéal et ma tête en est le tabernacle. » M. Renan ne sort pas de là, et quoi qu'il écrive, fût-ce le livre d'heures qu'il annonce, il n'en sortira pas.

J'en conviens donc, rien de vraiment nouveau dans ces *Nouvelles études*. Il m'a semblé pourtant que ce nouveau coup de *tam-tam* pouvait être l'occasion de quelques réflexions utiles. Il m'en a suggéré quelques-unes qui me semblent compléter ce que j'ai dit de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, et je cède à la tentation de les dire.

I

Je ne cache pas mon goût pour les écrits de M. Renan. Est-ce, comme on pourrait le croire, un souvenir de nos anciennes et intimes relations? Est-ce l'espoir secret et obstiné de surprendre dans cet esprit sceptique un commencement de retour vers la vérité qu'il a suivie et adorée jusqu'à l'âge de vingt ans? Il y a de cela sans doute dans l'attrait dont je ne sais pas me défendre. Mais j'obéis en le lisant à un motif moins personnel et plus puissant.

Ce motif le voici en deux mots : M. Renan bien

compris est un des meilleurs apologistes du christianisme. Je trouve qu'il a plus raison qu'il ne pense quand il dit : « J'ai l'assurance que, même quand je me suis trompé, j'ai été utile. J'ai servi mes adversaires autant que mes adhérents, et si les études catholiques se relèvent un jour, on reconnaîtra, j'espère, que j'aurai contribué à ce résultat. » Cela peut paraître étrange, paradoxal; mais cela est vrai. Toutes les fois que je ferme un de ses livres, je me sens plus heureux de croire, comme le Spartiate s'attachait avec plus de résolution à la sobriété lorsqu'il avait rencontré un Ilote ivre. Je ne crois pas que ce résultat tienne à une disposition particulière de mon esprit. J'ai la conviction, reposant d'ailleurs sur des faits, que tout homme sérieux, réfléchi, instruit à fond de la religion chrétienne et affranchi des préjugés et des intérêts qui ôtent à l'esprit sa droite vue et à la volonté sa force et son indépendance, ne peut que trouver une confirmation de sa foi dans les productions critiques et historiques de M. Renan. Il est de ces adversaires qui perdent leur prestige et leur puissance à mesure qu'on les connaît plus à fond et qu'on les serre de plus près.

Je suis loin de nier que les trente à quarante volumes qu'il a publiés en un quart de siècle aient été sans influence sur les progrès du scepticisme et la décadence des mœurs; et ce n'est pas moi qui le déchargerai de la redoutable responsabilité qu'il a encourue de ce chef. Ce que je prétends, c'est que dans ses nombreux écrits il n'y a pas, en dehors des

négations gratuites, un argument vraiment scientifique et nouveau contre l'existence de Dieu et l'ordre surnaturel, qui lui appartienne en propre et auquel la saine philosophie et l'apologétique chrétienne n'aient fourni une réponse péremptoire. L'influence exercée par M. Renan sur un certain nombre de ses contemporains n'est pas scientifique, comme il s'en glorifie. Il n'a pas de prise sur une raison qui se possède, sur un esprit droit, en garde contre l'imagination et vraiment logique. Ses succès sont d'ordre littéraire, quoiqu'il s'en défende. Il sacrifie plus que personne à ce « vieil humanisme complaisant qui se soucie peu qu'une phrase soit vraie ou fausse, pourvu qu'elle soit bien tournée ». Il fait de la critique, comme M. Flammarion fait de l'astronomie, et M. Topinard de la science préhistorique. Ce n'est pas la raison qu'il convainc, ce sont les oreilles qu'il flatte, par ses phrases ciselées, l'imagination qu'il charme par les horizons qu'il lui ouvre et les tableaux qu'il lui présente, l'orgueil et les passions auxquelles il lâche la bride en les couvrant d'un vernis de grandeur et de vertu, l'opinion régnante qu'il suit et caresse tout en se proclamant son juge indépendant. Il parvient ainsi à avoir presque autant de lecteurs que M. Zola et d'une qualité fort peu différente. Ce sont d'abord les femmes qui « pour s'élever au culte pur, n'ont qu'à rentrer en elles-mêmes et à entendre les voix intimes de leur sexe ». C'est « l'homme dont la virile prière s'élevant du plus chaud de la bataille de la vie perce le ciel d'un accent bref, sec et dur ».

C'est encore et surtout « la jeunesse qui a des traits de feu, des flèches aux pointes de diamant comme celle du séraphin qui transverbéra sainte Thérèse ».

M. Renan a conquis, il faut le reconnaître, une catégorie de lecteurs plus sérieux. Il a l'audience de nos maîtres du jour qui apprennent de lui l'art de gouverner scientifiquement la France, et de la mener, sans prière et sans Dieu, de progrès financier en progrès moral, à l'ère de prospérité dont nous commençons à jouir.

L'empire a eu son historien national ; la république a son Gorgias officiel.

Ses livres sont le manuel des politiciens qui nous gouvernent ; c'est dans cet arsenal de sophismes qu'ils puisent à pleines mains les armes qu'ils tournent contre Dieu et la religion. C'est à ses leçons qu'ils apprennent la morale de leur politique et la philosophie de leurs lois.

De tels services valent cher. Aussi nos Numas en sentent-ils le prix et se montrent-ils aussi généreux que délicats envers leur nymphe Egérie.

Il est vrai que « comme le patriarche d'Assise, M. Renan traverse le monde en vrai moine mendiant, sans attache au monde ». Il ne tient en aucune façon à être propriétaire. Il préfère vivre à l'état d'usufruitier et de locataire. Cela dispense des soucis que donnent la conservation du fonds et l'entretien du bâtiment.

A cela ne tienne. La République le traitera suivant ses goûts : elle a le budget entre les mains, pourquoi

ne lui en donnerait-elle pas largement l'usufruit? Elle dispose du Collège de France, qui l'empêche de l'y loger? Locataire de l'Église à son entrée dans la vie, l'émule de saint François d'Assise pourra donc la quitter en locataire de l'État. Vivre et mourir riche, « sans avoir rien en propre que l'usufruit de l'univers », cela suffit à ses modestes désirs; « admirateur attardé du discours sur la montagne, il ne demande pas de récompense civique pour s'être nourri d'une chimère ». Une autre raison que sa pauvreté volontaire l'en rend indigne. Car « non seulement il n'a rendu aucun service à la cause de l'ordre, mais peut-être plus d'un réfractaire, dans sa révolte contre l'ordre établi, a pu s'autoriser de lui. Il n'a contribué à consolider la propriété de personne; les bourgeois de l'avenir ne lui devront pas de reconnaissance. »

Cher monsieur Renan, je vous savais des prétentions à l'humilité et à la pauvreté de saint François d'Assise, je ne vous en connaissais pas à l'ingénuité d'Agnès. Est-ce bien sérieusement que vous vous estimez indigne d'une récompense civique parce que la cause de l'ordre a en vous un adversaire plutôt qu'un défenseur? Mais vous connaissez mieux que moi ceux qui aujourd'hui disposent de ces récompenses, et vous ne pouvez ignorer qu'ils les réservent surtout à ceux qui, comme vous, « conservateurs peu sûrs, » se signalent par leurs attaques contre l'ordre. D'ailleurs vous oubliez un acte de courage que nous ont révélé naguère vos *Souvenirs d'enfance*

et de jeunesse. « N'étant pas soldat, y disiez-vous, j'ai désiré d'être sénateur; car, du train dont marche la République, je prévois que nos sénateurs ne mourront pas par des démolitions successives et trouveront de belles occasions de se faire assommer et fusiller. »

Vos titres sont donc évidents. Sans doute, il ne vous est jamais venu à la pensée de vous approprier la fière devise : « Plus d'honneur que d'honneurs », et vous avez toujours professé un culte médiocre pour la chevalerie. Mais depuis plus d'un quart de siècle vous guerroyez contre l'Église qui vous a élevé, contre Dieu qui vous a créé et qui vous conserve; vous avez donné, en désir, et pour vous épargner une mort par démolitions successives, votre vie pour la République : adversaire positif de l'ordre social, martyr idéal de la République, ces deux titres marquaient votre front pour les couronnes civiques. Vous les avez reçues : vous voilà non seulement commandeur de la Légion d'honneur, mais juge établi de l'honneur civil et militaire de vos concitoyens. Ne vous défendez pas. Vos honneurs sont un signe du temps. Il est vrai, le temps change, les honneurs passent, l'honneur reste et prend sa revanche.

II

Dans l'ordre de l'usufruit, M. Renan est parvenu. Il ne lui manque plus guère que le grand cordon de

la Légion d'honneur. Si Dieu conserve santé et puissance aux maîtres du jour, un ou deux livres suffiront à cet avancement.

Nourri, logé et décoré par l'État, M. Renan aurait lieu d'être satisfait, s'il était de « ceux qui croient qu'il y a ici-bas des cités durables ». Mais il a dit : *Dominus pars*, et ce n'est pas lui qui « donnerait à sa vie un de ces mobiles grossiers qui suffisent aux hommes profanes ». Il a donc eu, fidèle à ses promesses cléricales, une ambition plus haute, celle de travailler à son avancement intellectuel et moral, et de pousser dans la voie du progrès « ce gros boulet de fer qu'on appelle la planète Terre », en dissipant, par les rayons de la critique scientifique, les ténèbres du surnaturel et de la foi en un Dieu personnel qui couvrent ce pauvre boulet et l'oppriment de temps immémorial. Telle est la fin supérieure qu'il s'est toujours proposée, et « sa joie, sur le déclin de sa vie, est de songer, dit-il, qu'il a pu servir en quelque chose à cette fin excellente ».

Pour timide et modeste que soit ce témoignage rendu par M. Renan à ses cheveux blanchis dans le labeur de la pensée, j'ai le regret de ne pouvoir y souscrire. Ses écrits ont obtenu assurément de grands résultats : ils ont fait de leur auteur, malgré lui, puisqu'il le dit, un professeur et un administrateur du Collège de France, un académicien, un commandeur membre du Conseil de la Légion d'honneur, un littérateur très goûté des rhéteurs, des dames et des jeunes gens, et richement doté par l'État.

Quant aux autres effets qu'il leur attribue pour le progrès des lumières et le bonheur de l'humanité, il faut qu'il se résigne à éprouver de sérieux mécomptes. Sauf la partie voltairienne de son œuvre, je l'ai dit, on ne trouve rien dans ses livres contre l'ordre religieux qui n'ait été dit par d'autres avec moins de charme, mais avec plus de précision et de science. Si les apologistes futurs du christianisme lui font l'honneur de le lire, ce ne sera pas pour faire à ses objections des réponses déjà faites, mais pour rappeler à son occasion la fable du *Serpent et de la Lime*. Il se réjouit donc et se grandit outre mesure, quand il dit à propos de cette nouvelle publication : « Je suis heureux, en donnant au bout d'un quart de siècle cette continuation à mes premières études, de signaler un progrès considérable de l'esprit public... Les malédictions qui accueillirent mes premiers essais ne se comprendraient plus, à l'heure qu'il est. Des thèses pour lesquelles je fus anathématisé, au début de ma carrière, sont maintenant adoptées par *des écrivains prétendant rester catholiques*. Le temps est un collaborateur nécessaire de la raison. Il suffit de le laisser faire... *On n'est martyr que pour les choses dont on n'est pas bien sûr...* Quand on tient la vérité, il n'y a pas de zèle à faire... Ainsi des méthodes que toutes les routines conjurées déclaraient, il y a trente ans, frivoles et dangereuses, sont maintenant devenues des lois pour tous les bons esprits. Cette vérité : « Il ne se passe pas dans le monde accessible à l'expérience de l'homme de faits

surnaturels », *s'impose de plus en plus à la conscience du genre humain*. Le genre humain arrive à prier de moins en moins, car il sait bien qu'aucune prière n'a jamais été suivie d'effet. »

Il me semble que les propositions que je viens de citer textuellement n'accusent pas une raison en progrès et sont juste aussi redoutables au christianisme que le trait du vieux Priam, *telum imbelle sine ictu*, l'était aux assaillants de Troie.

Soutenir « qu'on n'est martyr que pour les choses dont on n'est pas sûr » montre bien qu'on est fort embarrassé des martyrs chrétiens, mais ne suffit pas pour ôter tout crédit au mot de Pascal : « Je crois des témoins qui se font égorger. » Se flatter d'avoir obtenu d'écrivains catholiques l'adoption de ses méthodes et de ses thèses prouve qu'on met un certain prix à leurs suffrages, mais ne prouve pas moins qu'on est prompt à l'illusion.

Certainement les nouvelles publications de M. Renan ne font pas le bruit que provoqua la *Vie de Jésus*. Le monde catholique ne s'ébranle pas; les évêques ne lancent ni malédictions ni anathèmes; les écrivains catholiques se taisent. Voilà M. Renan triomphant : on le juge enfin avec modération et maturité, on adopte ses thèses et on rend justice à ses méthodes.

M. Renan oublie que, de toutes les réponses que l'on peut faire à un homme, le silence n'est pas la plus honorable. Quand on reste l'arme au bras devant une attaque, on juge évidemment qu'elle n'est

pas redoutable. Ne serait-ce pas ici le cas? M. Renan est connu comme un tenant du naturalisme, ennemi d'un Dieu personnel et de tout l'ordre surnaturel : n'est-il pas inutile de s'émouvoir chaque fois qu'il fait éclater contre ces vérités un nouveau pétard? Les réclames de son libraire et de ses amis suffisent à cette besogne. M. Renan se répète comme il arrive à son âge; il rajeunit tant bien que mal par des habits à la mode du jour des objections vieilles comme le monde; est-ce une raison pour réfuter des redites mille fois réfutées? Enfin, comme il le rappelle sagement lui-même, le temps est un collaborateur nécessaire de la raison. Il suffit de savoir attendre. L'Église connaît et pratique depuis dix-huit siècles cette science-là. L'Église attend M. Renan : elle en a attendu de plus forts, et cela a suffi.

M. Renan affirme plus volontiers qu'il ne prouve. Ç'a toujours été le caractère de sa méthode critique. Aujourd'hui il est passé non seulement à l'état de *locataire*, mais à la fonction d'oracle. Il juge la preuve indigne de ses affirmations. Il dit et c'est assez. Entendez-le.

« Cette vérité : *Il ne se passe pas dans le monde accessible à l'expérience de l'homme de faits surnaturels*, s'impose de plus en plus à la conscience du genre humain. » Ainsi il n'y a pas en ce monde de faits qui n'aient pour cause ou la volonté de l'homme ou les énergies de la nature. M. Renan l'affirme comme une vérité acquise, contrairement à tout ce

qu'ont cru, pratiqué et enseigné jusqu'à ce jour les peuples et les philosophes. Sur quoi fonde-t-il cette affirmation. Sur une autre affirmation aussi gratuite. « Le genre humain arrive à prier de moins en moins ; car il sait bien qu'aucune prière n'a jamais été suivie d'effet. » Évidemment M. Renan parle ici du genre humain, qui n'est pas celui de tout le monde. L'illusion ou le sophisme saute aux yeux. Il affirme du genre humain ce qui ne se peut dire que de l'infime minorité des libres-penseurs. C'est un fait absolument indéniable, aujourd'hui comme toujours, en France comme partout, l'immense majorité du genre humain croit à la prière et la pratique. J'entends bien la réponse de M. Renan : ce n'est pas le nombre des individus, c'est leur qualité qui constitue le genre humain. Or, vous autres croyants, vous êtes sans doute le nombre dont Horace a dit : *nos numerus sumus et fruges consumere nati.* Mais nous sommes, nous, la tête, l'esprit, la lumière, la conscience de ce corps grossier, opaque, ténébreux, fanatique, voué aux illusions des sens et des préjugés. Nous pouvons donc le dire sans orgueil : l'humanité c'est nous !

L'histoire et les faits répondent à cette prétention. Non, jamais les sceptiques, les athées, les naturalistes, de quelque nom qu'on les appelle, n'ont été l'élite de l'humanité. Ils n'ont jamais eu le monopole de la science et encore moins celui de la vertu. Je ne m'attarderai pas à démontrer cette vérité banale que ne peut contester aucun esprit sincère. Mais quand il serait aussi vrai qu'il est logiquement et

pratiquement faux que la foi au surnaturel est incompatible avec la science, la foi, quand elle est sincère, aurait encore cet avantage sur la science, qu'elle ne va pas sans la vertu. Pour mieux dire, je ne crois pas plus à la vraie science de l'athée que je n'ai confiance en sa morale.

Je dois à M. Renan une réparation. Il a fait une exception à la règle qu'il s'est imposée, d'affirmer sans preuve. Il daigne produire, dans la préface de ses *Nouvelles études*, un argument en faveur de sa thèse favorite contre le surnaturel et la prière. C'est la déesse *Rabbat Tanit* de Carthage, qui le lui fournit. « Près de trois mille stèles, dit-il, attestant des vœux faits à cette déesse, sont sorties de terre; elles sont maintenant déposées pour la plupart à la Bibliothèque nationale à Paris; toutes constatent que Rabbat Tanit a *écouté la prière* qu'on lui avait adressée. Eh bien! ces trois mille témoins d'une prière ayant atteint son but, se trompent assurément. En effet, Rabbat Tanit, étant une fausse divinité, n'a jamais pu exaucer personne. »

Le moyen, après cette trouvaille, que les prières publiques puissent continuer à être prescrites dans la Constitution de notre République, fille de la science et du progrès? Voyons cependant ce que vaut cet argument et ce qu'il prouve.

Ce qu'il prouve, le voici : il confirme une vérité généralement connue que tous les peuples, sans exception, ont cru à une Providence et à l'intervention de la Divinité dans les événements de ce monde.

Or cette croyance universelle, qui serait un effet sans cause si elle était fausse, ne prouve pas évidemment la thèse de M. Renan contre l'existence du surnaturel et l'efficacité de la prière. Dans le cas particulier dont il s'agit, l'erreur des trois mille adorateurs de Rabbat Tanit ne démontre pas davantage que tous les témoignages, dans une question de ce genre, doivent être rejetés par une saine critique. Il y a témoignage et témoignage. Il est facile de trouver dans l'histoire du paganisme des témoins pareils aux adorateurs de la déesse carthaginoise. Il n'est pas aussi facile, M. Renan en sait quelque chose, de démontrer qu'on ne doit aucun crédit aux témoignages qui établissent, dans l'Évangile et dans l'histoire de l'Église, l'efficacité de la prière. Il n'y a donc pas à le prendre au sérieux quand il conclut par cette plaisanterie d'un goût douteux : « L'efficacité du quinquina est prouvée, parce que, dans une infinité de cas, le quinquina ou ses équivalents ont changé la marche de la fièvre. A-t-on jamais prouvé cela pour la prière? Non, certes. »

Que dites-vous de ce *non, certes?* C'est « bref, sec et dur » comme l'accent de l'homme qui, du plus chaud de la bataille de la vie, perce le ciel de « ses blasphèmes, plus agréables à l'Éternel que l'hommage hypocrite du dévot. » Cet accent suffira-t-il pour renverser les temples et arrêter sur les lèvres des dévots les millions de prières qu'ils adressent tous les jours au ciel? Comment l'avenir conciliera-t-il ce *non, certes*, avec le besoin qu'a l'homme de

s'incliner devant « un idéal supérieur »? M. Renan ne saurait le dire. Mais si la théorie est obscure, la pratique, dit-il, est évidente. Voici donc ce qu'il conseille pour que la France arrive à prier de moins en moins.

III

La pratique conseillée par M. Renan pour affaiblir de plus en plus dans les masses les croyances religieuses est, à peu de choses près, celle que suit le gouvernement actuel de la République, dont il est l'un des conseillers écoutés.

Cette pratique se résume en deux points principaux, la séparation absolue de l'Église et de l'État et la direction donnée à l'instruction publique.

Il n'y a plus chez nous de religion d'État, puisqu'aucun culte ne s'impose légalement au citoyen, et que l'on peut jouir de tous les droits de Français sans appartenir à aucun culte, et même en professant publiquement l'athéisme. Toutefois cet ordre légal ne réalise pas complètement l'idéal de M. Renan. Selon lui, un pas ultérieur de séparation reste à faire qui consisterait à dénoncer le Concordat et à supprimer le budget des cultes. L'État conçu à la façon de M. Renan n'a pas plus de raisons pour avoir des concordats avec les religions que pour en avoir avec le romantisme, ou le réalisme, ou le classicisme, ou telle autre opinion qu'il est permis à chacun d'avoir ou

de ne pas avoir. La perfection serait, selon lui, qu'il n'y eût pas une seule loi spéciale sur les matières religieuses, pas plus qu'il n'y en a pour régler les costumes, les lectures, les divertissements particuliers des citoyens.

Ainsi amoindrie et réduite à n'être plus une institution sociale, mais une chose aussi individuelle que la littérature, l'art ou le goût, M. Renan pense que la religion perdrait par là même une grande partie de son autorité et de son influence sur les âmes. La suppression des allocations inscrites au budget pour les frais du culte ne lui inspire d'ailleurs aucun scrupule de probité. Qu'il y ait là un droit reconnu par l'État, une indemnité consentie et garantie par lui, en compensation des propriétés volées légalement à l'Église par la Révolution; c'est une question qui ne lui donne aucun souci.

Comme il le dit si bien, « les abus qui le choquent sont ceux qui atteignent la jouissance, bien plus que ceux qui atteignent la propriété. Il n'a contribué à consolider la propriété de personne; les bourgeois (et à plus forte raison les cléricaux) de l'avenir ne lui devront pas de reconnaissance ».

Cependant il faut rendre justice à M. Renan, et lui tenir compte de sa modération relative. S'il trouve bon qu'on prive l'Église de ses moyens actuels d'existence, il lui paraît excessif de lui enlever en même temps le droit de vivre. « La dénonciation des concordats supposerait votée, dit-il, une bonne loi sur les associations, les fondations de l'existence légale

des personnalités morales. Or une telle loi non seulement n'existe pas, mais le parti démocratique ne paraît nullement disposé à la voter... Le parti anticlérical a pour programme de supprimer les privilèges du clergé, sans lui donner en échange la liberté de s'organiser à sa guise. » Cette leçon de liberté et de justice donnée par M. Renan à ses amis et collaborateurs n'est pas sans courage; malheureusement, elle est sans logique. Puisqu'il considère comme « des vérités acquises » qu'il n'y a pas de Dieu personnel ni de Providence, « qu'aucune prière n'a jamais été suivie d'effet »; que par suite la religion n'est que superstition et fanatisme, et le plus grand obstacle à la diffusion des lumières et au progrès de l'humanité: je ne vois pas de quel droit il exigerait de ceux qui admettent ses principes une conduite qui en serait la contradiction.

Malgré la fermeté de ses convictions, M. Renan est opportuniste : il subordonne les principes au succès. Il n'exige donc pas la dénonciation immédiate du Concordat. D'abord, il n'y a pas péril en la demeure. Et puis « les années que nous traversons n'étant nullement propres aux grandes réformes, il ne faut point pousser à des changements fondamentaux qui pourraient avoir de graves inconvénients. Des retouches de détail peuvent suffire. » Sans doute l'état actuel de la législation religieuse en France est fort incohérent, mais il donne une liberté suffisante à tous. « Celui qui n'appartient pas au culte *sensé* de la majorité n'a pas à se plaindre. »

Rien de plus incontestable, et à qui en douterait M. Renan n'aurait qu'à montrer ses galons et ses rentes. Mais voici où l'évidence n'a pas le même éclat. « Quant au catholicisme, il a tort, selon moi, poursuit M. Renan, de crier à la persécution ; en réalité il est privilégié ; or à tout privilège correspond une charge. *Qui sentit commodum debet sentire et incommodum.* » Le catholicisme a toujours tort, selon M. Renan : tous ses écrits ont pour but de démontrer qu'il a tort dans sa foi, dans sa morale, dans ses institutions, dans sa discipline. Qu'il le pense et le dise une fois de plus, cela peut plaire à M. Paul Bert, mais ne résout pas la question. La question est de savoir si le *commodum* et l'*incommodum* puisqu'il faut parler latin, sont demeurés depuis quelques années dans l'équilibre où les avait établis le Concordat. Or que des lois nouvelles, de nouvelles mesures administratives, aient altéré profondément l'esprit et la législation concordataire ; que la liberté de l'Église, la liberté religieuse, telle qu'elle fut stipulée par le Concordat, ait reçu de graves atteintes et soit menacée par les lois en préparation d'en recevoir de plus graves encore, voilà un fait visible, palpable, brutal, et M. Renan ne peut le nier que par un intérêt de système. Quelles sont en effet les causes véritables, les causes profondes de ces atteintes portées à la liberté de l'Église, à son droit divin, à son droit concordataire? Ces causes, dit Mgr Maret dans un livre publié la veille de sa mort, « sont les fausses doctrines qui veulent dis-

puter l'empire des âmes au christianisme catholique; ces doctrines panthéistiques et positives, ces doctrines de mensonge et d'illusion qui mènent l'humanité à sa dernière décadence et qui, pratiquement et politiquement, viennent se résumer dans le système de la neutralité absolue, de l'indifférence absolue de l'État à l'égard des doctrines religieuses et philosophiques; en d'autres termes, dans le système absolu de la séparation de l'Église et de l'État, qui aboutit lui-même à l'individualisme absolu (1). »

Or *ces doctrines de mensonge et d'illusion* sont celles de M. Renan, l'Église catholique sait qu'*elles mènent l'humanité à sa dernière décadence.* Elle tiendra donc à son union avec l'État, jusqu'au moment où, de retouches en retouches faites au Concordat, l'État aura rendu cette union impossible.

IV

Mais M. Renan compte sur un moyen plus radical et plus sûr encore que la dénonciation du Concordat pour affaiblir la foi dans les masses et miner insensiblement les croyances surnaturelles. Ses révélations sont pleines de franchise, et mettent en pleine lumière le but que se sont proposé les réformateurs de notre ancienne législation scolaire. Ce but, on le

(1) *La Vérité catholique et la Paix religieuse.*

savait déjà, mais les aveux de M. Renan ne permettront plus d'en douter, est de *déchristianiser* la France en la *matérialisant*. Voici ses propres paroles.

« Les croyances surnaturelles seront minées lentement par l'*instruction primaire* et par la *prédominance* de l'éducation scientifique sur l'éducation littéraire. Ces deux faits ne sont pas le résultat de tel ou tel régime politique, de théories vraies ou fausses répandues par les publicistes; ils sont la conséquence de la marche des sociétés modernes vers un état où l'individu, pour vivre, a besoin d'une certaine instruction positive. Autrefois, le paysan, ne sachant ni lire, ni écrire, ni compter, vivait tout de même, protégé par le patronage et par une sorte d'esprit patriarcal généralement répandu. Maintenant la lutte pour la vie condamne un individu placé dans de telles conditions à mourir de faim. Or l'éducation usuelle et commune qui deviendra celle des foules, sera moins conservatrice des croyances surnaturelles que le vieil humanisme complaisant, qui se souciait peu qu'une phrase fût vraie ou fausse, pourvu qu'elle fût bien tournée. L'homme qui n'a pas fait ses classes se dégage des langes du surnaturel plus facilement que le demi-lettré; car ce dernier a été élevé dans l'admiration exclusive du dix-septième siècle, et ses maîtres, la moitié du temps, n'ont pas eu assez de force d'esprit pour lui faire faire une distinction entre le type excellent du style en prose que le dix-septième siècle a créé et l'enfantil-

lage intellectuel où nous tiennent souvent les œuvres littéraires de ce temps. L'homme vaut maintenant en proportion de ce qu'il sait; or les meilleurs écrivains du dix-septième siècle savaient peu de chose et ne peuvent presque rien nous apprendre. Les sciences historiques étaient à l'état naissant, les grandes sciences de la nature n'existaient que dans la tête de quelques rares génies. Un écolier de notre temps, avec son manuel, en sait plus que Bossuet sur une foule de points de première importance. Cette nouvelle éducation fera des générations moins lettrées, mais en somme plus éclairées que celles qui doivent leurs habitudes d'esprit aux humanités. C'est la faute des humanités, qui n'ont pas su inaugurer pour leurs adeptes une prise sérieuse de la robe virile, un acte de majorité intellectuelle, consistant à dépasser la littérature et à la remplacer par la culture positive de l'esprit humain. Dans de telles conditions, la superstition pourra disposer encore de très grandes forces; mais elle ne sera plus qu'une gêne sociale. Le fanatisme qui a pu, il y a trois cents ans, décapiter un grand pays comme l'Espagne, est un Tiphon vaincu, devenu désormais impuissant pour le mal. »

J'ai tenu à citer tout au long cette page, parce que M. Renan y révèle des procédés de son art sophistique. Quelle habileté dans la négation! Quel art dans l'outrage! Comme il sait, à défaut de solides raisons, rattacher à la thèse odieuse du matérialisme dans l'éducation, tous les sophismes et tous les préjugés propres à la rendre non seulement acceptable,

mais désirable et nécessaire au progrès des lumières et au bonheur de l'humanité. Nous prétendons, nous autres, gens à courtes vues, que c'est un parti politique imbu des fausses théories des publicistes qui a chassé Dieu et le catéchisme des écoles primaires, et supprimé la littérature au profit des sciences positives. Pure erreur, dit M. Renan. Mes amis et moi nous sommes absolument innocents de cette révolution. Le vrai coupable, c'est le progrès; c'est la marche des sociétés vers un état où l'individu a besoin, pour vivre, de savoir lire, écrire et compter. Autrefois le paysan pouvait vivre sans cela, grâce au patronage et à l'esprit patriarcal. Aujourd'hui que le progrès a supprimé patrons et patriarches, en supprimant la charité, il n'y a plus de place pour la maxime surannée de l'Évangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Le *reste* est le principal, l'unique nécessaire. Dieu, son royaume et sa justice ne sont qu'une chimère, propre seulement à faire mourir de faim ceux qui ont la sottise d'y croire. Ce qui a retenu jusqu'à ce jour dans les langes du surnaturel les hommes qui ont fait leurs classes, avant la réforme actuelle de l'enseignement, c'est le vieil humanisme complaisant qui se souciait peu qu'une phrase fût vraie ou fausse, pourvu qu'elle fût bien tournée; c'est l'admiration exclusive du dix-septième siècle, propre seulement à faire des demi-lettrés. Le grave tort de l'Université est que ses professeurs n'ont pas eu assez de force d'esprit pour

faire une distinction entre le type excellent de style en prose créé par les écrivains du dix-septième siècle et l'enfantillage intellectuel de la plupart des œuvres littéraires de ce temps. On ne peut assurément refuser à Bossuet d'avoir créé un beau type de style dans ses *Sermons*, son *Traité de la Connaissance de Dieu* et son *Discours sur l'Histoire universelle*. Mais le fond de ses écrits n'est qu'un pur enfantillage intellectuel, comparable à celui des *Métamorphoses* d'Ovide. Bossuet avait une manière très bornée d'envisager l'univers; comme les meilleurs écrivains du dix-septième siècle, il savait peu de chose et il ne peut presque rien nous apprendre. Un écolier de notre temps, avec le manuel de M. Paul Bert, en sait plus que lui sur une foule de points de première importance. Cette nouvelle éducation consistant à dépasser la littérature et à la remplacer par les sciences positives, par la physique, la chimie, l'algèbre, la géométrie, la géographie, la géologie, la botanique, l'astronomie, la physiologie, en un mot toutes les grandes sciences de la nature, est l'espérance de l'avenir. Elle inaugure, pour les générations nouvelles, une prise sérieuse de la robe virile, un acte de majorité intellectuelle qui les affranchira enfin du joug honteux et malfaisant des croyances surnaturelles. La superstition pourra disposer de très grandes forces, mais elle ne sera plus qu'une gêne sociale. Le christianisme est un Tiphon vaincu, devenu désormais impuissant pour le mal.

Il résulte évidemment de ces affirmations de

M. Renan que la nouvelle législation scolaire a pour but, et doit avoir pour résultat de miner les croyances surnaturelles et par conséquent le christianisme, et de leur substituer peu à peu le règne du naturalisme ou, ce qui est la même chose, du matérialisme. Mais alors, comment peut-on faire un crime aux catholiques de réprouver cette législation? Comment peut-on leur dénier le droit de défendre leurs enfants contre ses effets pernicieux?

L'injustice et l'oppression sont ici si criantes et si odieuses que M. Renan lui-même refuse de s'y associer avec sa complaisance habituelle. « Je ne vois, dit-il, les principes libéraux violés sérieusement chez nous que par les obligations scolaires. L'État a le droit d'enseigner à tous les degrés, à condition que nul ne soit forcé de suivre son enseignement. Quelques-unes des prescriptions actuellement en vigueur sur les examens de l'enfant qui ne va pas à l'école publique pourront devenir très vexatoires. L'obligation qu'a le père de donner l'instruction élémentaire à ses enfants n'exige pas de mesures préventives. Le père a aussi le devoir de donner à son fils la nourriture suffisante, sans qu'une surveillance soit exercée pour vérifier la manière dont il remplit ce devoir. »

M. Renan trouve donc que quelques retouches de détail sont à faire à la nouvelle législation scolaire. Mais il en approuve absolument le but et la juge excellente dans ses tendances parce que « désormais la culture intellectuelle même à son degré

le plus humble exclura la croyance au surnaturel. »

Mais exclure la croyance au surnaturel, n'est-ce pas se confiner en ce monde? N'est-ce pas exclure toute religion et tomber dans l'athéisme et le matérialisme? La logique le voudrait, mais M. Renan ne le veut pas. Entendez-le : « S'il est vrai de dire que désormais la culture intellectuelle, même à son degré le plus humble, exclura la croyance au surnaturel, il est vrai de dire aussi que la plus haute culture ne détruira jamais la religion entendue dans le sens élevé. » Et quel est le sens élevé dans lequel la haute culture entendra la religion? Toute religion suppose un culte, une adoration, et tout culte, toute adoration, supposent un être qui en est l'objet, quel est le Dieu de la haute culture?

« L'homme ne dépend pas d'un maître capricieux qui le fait vivre, mourir, prospérer, souffrir. »

J'entends : la haute culture n'adore pas le Dieu de tout le monde, un Dieu créateur, tout-puissant, Providence, Sauveur, Justice et Bonté souveraines, principe et fin de l'homme; ce serait admettre le surnaturel. Mais alors où place-t-elle son Dieu? Et quel est-il?

« L'homme dépend de l'*ensemble de l'univers*, lequel a un but et fait tout converger à ce but. L'homme est un être subordonné; quoi qu'il fasse, il adore, il sert. »

Je commence à comprendre quel est le Dieu et quel est le culte de la haute culture. Son Dieu est « l'ensemble de l'univers ». A première vue, il me

semble que cette religion-là n'est pas nouvelle. Bossuet, de qui, il est vrai, il y a peu à apprendre, en a parlé, si je ne me trompe, quand il a dit : « Tout était Dieu excepté Dieu lui-même. » Les gens de basse culture appellent cela le panthéisme. Mais ils n'ont pas le sentiment des nuances et n'ont jamais connu le fin du fin. Le fin du fin consiste en ce que « l'ensemble de l'univers » comprenant « le gros boulet de fer qu'on appelle la planète Terre » et les autres planètes et étoiles fixes « a un but et fait tout converger à ce but. » Avoir un but et faire tout converger à ce but suppose d'après notre manière de concevoir, non seulement une intelligence, mais une puissance souveraines. Il n'en faut pas moins pour faire marcher vers un but déterminé une machine aussi vaste et aussi compliquée que l'*ensemble de l'univers*. Cette intelligence et cette puissance qui est l'*ensemble de l'univers* et qui mène l'*ensemble de l'univers* à un but déterminé, a-t-elle conscience d'elle-même, peut-elle dire moi, est-ce une personne? Évidemment non, car alors elle se distinguerait de l'univers dont elle est l'ensemble. Qu'est-ce donc? C'est l'*ensemble de l'univers*, et comme nous faisons partie de cet ensemble-là, nous avons notre part de cette divinité. A qui donc s'adresse le culte de la haute culture? Le voici.

Tout Dieu qu'il est, comme partie de l'*ensemble de l'univers*, l'homme, nécessairement subordonné à cet ensemble, sert et adore fatalement, quoi qu'il

fasse. « On pourrait prouver que le plus mauvais des hommes collabore encore plus aux vues *providentielles* par son action inconsciente qu'il ne les contrarie par sa révolte et ses méfaits. » Bons et méchants sont tenus au service obligatoire. La vertu, c'est de s'acquitter avec joie et empressement de ce service, forcé d'ailleurs. Le mal, c'est de le remplir sans grâce, comme un soldat médiocre qui va au feu en murmurant contre son chef.

Il en est de même de l'adoration. « Le monde est un chœur immense où chaque homme a sa note à tenir, et à louer Dieu, c'est-à-dire l'*ensemble de l'univers*, en chantant comme les hirondelles, petites sœurs de saint François d'Assise. Tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, peuvent imiter l'oiseau, « qui est à cet égard dans une situation favorisée », au moins « pendant quelques heures ». Le chant de la femme, ce sont « les voix intimes de son sexe, ce sexe étant par lui-même une sorte de profession miséricordieuse, un acte de piété perpétuelle, et sa robe et sa ceinture, les insignes d'un ordre, un vêtement de sainteté ». Le chant de l'homme est d'une autre note, mais il a aussi « son oraison jaculatoire, sa virile prière perçant le ciel d'un accent bref, sec et dur et qui, reproche, murmure ou blasphème, est souvent un élan de justice, un acte de foi, et toujours une prière plus agréable à l'Éternel, l'*ensemble de l'univers*, que l'hommage hypocrite du dévot ». Quant à la note de la jeunesse, elle est perçante elle aussi, mais d'une autre façon que celle de l'homme. « La

jeunesse a des traits de feu, des flèches aux pointes de diamant comme celles du séraphin qui transverbéra le cœur de sainte Thérèse. » Enfin le vieillard complète les trois âges et apporte sa note à l'immense chœur du monde, célébrant l'*ensemble de l'univers*. « Même à l'âge où l'on marque d'un signe blanc les jours où l'on n'a pas souffert, il y a le rêve, triste manière d'adorer, à défaut d'autres, il y a de longs restes d'ardeur, de chaudes braises éteintes, une secrète affirmation que la nuit absolue elle-même n'est peut-être pas sans chaleur et sans vie. »

Quand on prête l'oreille à ce vaste et pieux concert, on peut dire hardiment que, « tout compté, il est peu de situations, dans le vaste champ de l'existence, à la surface de ce gros boulet de fer qu'on appelle la planète Terre, où la balance du doit et avoir ne se liquide encore par un petit surplus de bonheur. Et cela en une période de l'histoire du monde où Dieu, *s'il était un autocrate, devrait être considéré dans son gouvernement comme un souverain médiocrement intelligent et peu juste* ».

S'il en est déjà ainsi, grâce à l'affaiblissement dans les masses de la foi au surnaturel, que sera-ce « quand la raison régnera davantage dans l'univers » et son ensemble; quand « les dogmes tristes ne trouveront plus personne pour les croire? » Ce qui arrivera le voici : « La joie éclatera de toute part, le nihilisme disparaîtra ou plutôt n'aura plus de raison d'être; la gaieté régnera en Russie, comme elle règne, *aux bons moments, en Bourgogne et en*

Normandie; on ne sera plus athée par piété, destructeur par esprit de justice, criminel par amour du bien; les plus fanatiques adeptes du néant deviendront les meilleurs soldats de l'idéal. Puissions-nous voir, avant de mourir, quelque aurore de ces beaux jours! Ma joie, sur le déclin de ma vie, est de songer que j'ai pu servir en quelque chose à cette fin excellente. »

Qui donc, après cela, oserait dire que M. Renan est un simple Evhémère. Ah! sans doute, il veut détruire, mais ce n'est pas en adepte fanatique du néant, c'est en vaillant soldat de l'idéal. L'idéal, c'est la gaieté, telle qu'on la voit aux bons moments, en Bourgogne et en Normandie.

Or le surnaturel n'est pas gai, et, comme le dit Boileau,

> De la religion les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Tant que l'homme croira qu'il dépend d'un *autocrate* dont la volonté *capricieuse* le fait vivre, mourir, prospérer, souffrir; qu'après sa mort, le jugement l'attend, et que de ce jugement dépend pour lui un bonheur ou un malheur éternel; tant qu'il croira à sa déchéance par le péché originel et à la nécessité de se mortifier pour dompter ses mauvais instincts et pratiquer la vertu; tant que la croix ne sera pas pour lui, comme pour le Juif et pour le Grec, un scandale et une folie, il demeurera dans « l'effroyable fond de tristesse que des siècles accumulés de violence et

de dureté entretiennent au centre de notre ancien continent ».

Il faut donc que les *dogmes tristes* disparaissent et que l'homme, maître de lui-même et usufruitier de l'univers, vive affranchi de la crainte qui a fait les dieux. Alors, et alors seulement, « l'existence se soldera pour tous, comme pour les oiseaux de François d'Assise, en un immense trop-plein d'amour et de reconnaissance ».

Et ne craignez pas qu'en supprimant le christianisme et le surnaturel, M. Renan laisse le genre humain dans le vide, sans morale, sans religion, sans culte, sans piété. Loin de lui un pareil dessein.

« Les leçons de morale données par les religions n'ont besoin que d'une simple transposition pour devenir une très sainte philosophie; ou, pour mieux dire, l'excellente philosophie morale dont on fait honneur au christianisme, n'est-ce pas nous qui, de notre vieux fond de bonté et de dévouement instinctif, la lui avons prêtée? Le christianisme nous a faits, oui, sans doute; mais nous avons fait aussi le christianisme. En cherchant à recueillir les éléments d'une *piété rationnelle* en dehors des dogmes particuliers des Églises, nous ne faisons donc que reprendre notre bien là où nous le trouvons. »

On le voit, il ne s'agit que d'une simple *transposition*, et non d'une destruction radicale. Grâce à cette transposition, Dieu disparaît, mais la religion reste avec l'ensemble de l'univers; le christianisme est expurgé du Symbole des apôtres, mais l'excel-

lente philosophie morale qu'il a empruntée « au vieux fond de bonté et de dévouement instinctif » des Renans du passé, est restituée à ses héritiers légitimes, les Renans du présent. Cette religion, il est vrai, est sans objet, mais elle n'en est que plus pure et plus idéale; cette morale est sans principe, sans règle et sans sanction, mais elle n'en est que plus indépendante et plus désintéressée. En un mot, « les dogmes sont passagers; mais la piété est éternelle ».

Disciple par l'esprit de M. Olier, émule par la pauvreté usufruitière de saint François d'Assise, M. Renan a de plus l'ambition d'être le François de Sales de la « piété rationnelle. » Déjà, paraît-il, il a trouvé ses Philotées, sur les confins indécis qui séparent le monde du demi-monde. Écoutons-le, c'est le morceau de la fin.

« Quelques personnes m'ayant témoigné avoir lu avec contentement certains passages de mes écrits, et les ayant trouvés susceptibles d'édifier et de consoler (*sic*), je songerais à extraire ces passages des volumes dont ils font partie, et à les publier en un petit livre, sous le nom de *Lectures pieuses*. Je diviserais la matière en cinquante-deux parties pour les cinquante-deux dimanches de l'année. Il y aurait pour chaque dimanche, un extrait des Évangiles et des Pères de la vie spirituelle, une prière et un bouquet spirituel, à la façon de François de Sales; plus tard, des images pourraient venir s'y joindre. Une femme pieuse ne s'apercevrait qu'à certaines omissions de la différence d'un pareil livre avec le Parois-

sien qu'elle porte avec elle à l'église. Peut-être finirait-elle par le préférer.

« Ce serait là une bien belle victoire. Je ne cacherai pas, en effet, que, de tous les livres, celui qui me fait le plus d'envie, c'est le livre de messe... Pour mériter d'être ainsi lu avec amour aux heures de recueillement et de solitude, pour jouir de l'*incomparable privilège de recevoir le regard abandonné de la femme*, au moment où elle se croit seule avec son créateur, le Paroissien devrait être tissu d'or et de fin lin. Or il n'en est rien. Ce petit volume, que tant *d'êtres exquis serrent d'une main fervente et parfois portent à leurs lèvres*, renferme des faiblesses, des erreurs, des choses qui entretiennent la femme dans la fâcheuse habitude de trop pactiser avec l'absurde. Ces lignes, sur lesquelles *tant d'yeux charmants se tiennent fixés avec une sorte de tension amoureuse*, sont souvent presque vides de sens. Un grand pas serait fait le jour où nous pourrions mettre dans la main de la femme un livre de piété moins imparfait. Loin de moi d'entreprendre une œuvre aussi délicate, où l'on ne pourrait réussir qu'à force de talent, de cœur et de naïveté. Je voudrais seulement réunir sous un petit format quelques pages sincères pour ceux ou celles à qui le vieux missel ne suffit plus. Ma dernière ambition sera satisfaite si je puis espérer entrer à l'église, après ma mort, sous la forme d'un petit volume in-18, relié en maroquin noir, tenu entre les *longs doigts effilés d'une main finement gantée.* »

V

Le dirai-je? Je préfère M. Richepin. Il blasphème, mais il est franc; il donne à ses blasphèmes, au lieu d'un masque mystique, leur forme naturelle et brutale, et ne prétend pas les ériger en prière. Il est athée, mais il le dit, et ne cache pas sa prétention de « traquer l'idée de Dieu et d'éventrer toutes les idoles » : idoles des dévots de religion surnaturelle; idoles des déistes, adorateurs d'un Être suprême; idoles des libres-penseurs « accrochés à la ridicule trimourti du vrai, du beau et du bien »; idoles « en baudruche » des panthéistes; idoles enfin « des matérialistes timides et honteux qui n'osent pas remplacer les causes par des hasards et les lois par des habitudes. »

M. Richepin professe le matérialisme, mais il en avoue les conséquences morales. Sa morale est gaie, réjouissante comme celle qui « règne, aux bons moments, en Bourgogne et en Normandie »; mais, pour la définir, il ne prend pas ces périphrases raffinées du rhéteur. Il l'appelle par son nom : boire et manger, *s'intoxiquer* quand on a du chagrin, sans trop penser si demain on aura « mal aux cheveux et la gueule de bois », aimer « notre bon corps, être un bœuf vautré dans l'herbe, un porc repu, le groin dans son auge ». Voilà de la sincérité, et il n'y a pas moyen de confondre « l'excellente philosophie

morale dont on fait honneur au christianisme » avec cette morale du « groin dans l'auge ».

M. Richepin prie lui aussi, mais la prière de l'athée est conforme à sa morale, il ne demande qu'à être

Comme un gros champignon qui pousse au pied d'un hêtre,
Le cœur plein de fumier.

Assurément les blasphèmes de M. Richepin sont répugnants. Mais je ne vois pas de différence essentielle entre ses négations épileptiques et les négations académiques de M. Renan. Le fond est le même, ce qui distingue l'un de l'autre, c'est que le premier, après avoir coupé l'arbre, en jette les fruits dans la boue, tandis que le second voudrait arracher l'arbre et jouir de ses fruits. « Qu'un homme, dit la *Saturday Review*, rejette la doctrine du christianisme, c'est son affaire; qu'il regrette et admire ce qu'il ne peut plus croire, c'est très naturel, car nos instincts et nos sentiments survivent à nos opinions. Mais quand un sceptique continue à entretenir avec amour, comme un *bric-à-brac* poétique, les idées qu'il déclare fausses; quand il choie les mystères de la religion, comme un collectionneur passionné choie ses porcelaines de Chine, sa conduite est également répugnante pour les croyants et pour ceux qui, en perdant la foi, n'ont pas perdu les éléments du bon goût. M. Renan a essayé, non sans succès, qu'on nous passe l'expression, de manger son gâteau et de le garder tout à la fois. Il s'est délecté dans le senti-

ment religieux et il s'est donné toutes les jouissances spirituelles qui peuvent être extraites de l'onction la plus onctueuse, sans se charger, pour le poids d'une plume, des fardeaux de la foi. Bien des gens aiment à suivre M. Renan dans ses sentimentales rêveries, et ils écoutent avec plaisir les cloches d'église qui carillonnent en lui, comme la ville de Caerjs sous la mer. Pour d'autres esprits, une bonne impiété bien franche paraît beaucoup moins déplaisante, et ils aimeraient mieux rire avec Voltaire que soupirer et lever au ciel leurs beaux yeux comme M. Ernest Renan. »

Sans me plaire au rire de Voltaire, j'avoue que je suis de ces derniers esprits. La dévotion de M. Renan est répugnante, comme de la boue dans du lait. Ce n'est pas seulement ici le goût qui fait défaut, c'est le sens moral. Quand je vois ce sexagénaire entrelaçant d'une manière inextricable ce qu'il y a de plus chaste et de plus délicat dans le sentiment religieux, avec son amour pour les « yeux charmants », pour « les regards abandonnés », pour les « étreintes ferventes », les « longs doigts effilés » et les « mains finement gantées », je comprends que des critiques qui connaissent moins que moi M. Renan, blâment dans ces mièvreries autre chose que le manque de goût littéraire.

M. Renan parle, dans ses *Souvenirs*, de son âme *déveloutée*. Ce néologisme est un euphémisme. Ce n'est pas seulement le velouté qui a disparu de cette âme que j'ai autrefois connue in-

telligente, chaste et pieuse : le fond même est atteint. Affirmer, pour citer un exemple entre mille, « qu'on n'est martyr que pour les choses dont on n'est pas bien sûr, » n'est pas d'une intelligence sans blessure. Le sens moral, je le dis à regret, a été plus profondément blessé encore que le sens commun. M. Renan se charge d'en faire de plus en plus la démonstration dans chacune de ses publications nouvelles. A mesure que leur nombre augmente, l'homme diminue. Et c'est là, pour nous autres croyants, je ne dis pas une consolation, on ne se console pas de la perte des âmes, mais une confirmation de cette parole de Jésus-Christ : « Celui qui n'amasse pas avec moi dissipe. » Dans les temps troublés où nous vivons, la négation de Dieu et des vérités qui doivent éclairer l'âme et la soutenir peuvent conduire aux honneurs, elle ne mène jamais au progrès moral ni au bonheur véritable.

Dans le discours *inter pocula* qu'il vient de prononcer à Tréguier, M. Renan proteste, pour ce qui le concerne, contre cette loi morale de l'histoire du genre humain. Il se sent, dit-il à ses compagnons de table, saint et heureux. Sur sa tombe, qui, si l'Église était juste, devrait être placée au milieu du cloître de la cathédrale de Tréguier, il ne veut que cette épitaphe : *Dilexi veritatem*, « J'ai aimé la vérité ». Il a aimé la vérité, « cette grande coquette », et toute sa vie n'a été qu'un continuel sacrifice pour elle. Il lui a immolé l'existence d'un Dieu personnel, juge et rémunérateur,

la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la divinité de Jésus-Christ, les bienfaits de son éducation chrétienne, tout ce monde surnaturel auquel le genre humain n'a jamais cessé de croire, et particulièrement les *dogmes tristes*. Or ces sacrifices accomplis avec un cœur sincère sont un dévouement au vrai dont il « portera le témoignage haut et ferme sur sa tête au jugement dernier ». Il est vrai que les protestants ne cessent de lui adresser cette critique : « Qu'est-ce que M. Renan fait du péché? » Ce qu'il en fait? C'est bien simple. « Mon Dieu, répond-il, je crois que je le supprime. Je ne comprends rien à ces dogmes tristes. » Voilà, il faut l'avouer, un moyen expéditif pour être vertueux à bas prix. Mais c'est là précisément le but de la vie : être vertueux sans gêne et saint sans effort. Car, ajoute-t-il, « plus j'y réfléchis, plus je trouve que la philosophie se résume dans la *bonne humeur*... Ma mère mourant à quatre-vingt-sept ans, après une maladie longue et terrible, *plaisantait* encore une heure avant de mourir. »

La vertu consistant dans la plaisanterie et la bonne humeur, M. Renan, avec ou après Polichinelle, est le plus heureux aussi bien que le plus vertueux des hommes. « Je ne vous enseignerai pas, dit-il à ses convives de plus en plus charmés et ravis, l'art de faire fortune, ni, comme on dit vulgairement, l'art de faire son chemin ; cette spécialité-là m'est assez étrangère. » Qui ne le sait et qui ne le voit? Il a quitté Tréguier sans sou ni maille;

il y rentre, après quarante ans, en simple locataire et usufruitier, pauvre comme saint François d'Assise. « Mais, touchant au terme de ma vie, je veux vous dire un mot d'un art où j'ai pleinement réussi : c'est l'art d'être heureux. Eh bien, pour cela les recettes ne sont pas nombreuses ; il n'y en a qu'une, à vrai dire : c'est de ne pas chercher le bonheur. »

Il en est, on le voit, du bonheur comme de la vérité, grande coquette qui se dérobe à mesure qu'on la poursuit, comme de la vertu, joyeuse compagne qui abhorre la contrainte et les dogmes tristes : on le trouve sans se donner la peine de le chercher.

M. Renan ne parle ni n'écrit plus aujourd'hui sans mettre le public dans la confidence de sa vertu et de son bonheur. Est-ce pure complaisance en lui-même? Il y a de cela probablement. Mais il y a autre chose. En faisant ainsi étalage de son bonheur et de sa vertu, M. Renan ne sort pas de son rôle et soutient sa thèse habituelle : supprimer Dieu et l'autre vie, le péché et le surnaturel, comme une hypothèse inutile et nuisible au vrai bonheur et à la grandeur morale de l'humanité.

La preuve est mince pour une si grande thèse. Je remarque d'abord que la vertu et le bonheur ne sont pas si bavards. Les saints sont muets sur leurs mérites. A défaut des aveux que je trouve dans ses livres, l'étalage que M. Renan fait de sa vertu suffirait à me la rendre suspecte, et c'est le cas de répéter le mot qu'il cite lui-même : *Tetigisse periisse.*

Quant à son bonheur, on peut croire qu'il en

exagère l'expression quand il prétend que c'est un art dans lequel il a pleinement réussi. Je n'ai jamais connu un seul heureux aussi affirmatif. J'ai connu par contre un enfant qui, toutes les fois qu'il était effrayé, se réfugiait auprès de sa mère, en criant : « Je n'ai pas peur, moi ! » J'ajoute que le bonheur qu'il s'est fait et qui lui suffit ne suffit pas aux belles âmes. Dans tous les cas, son bonheur n'est pas si facile à atteindre qu'il puisse suffire au genre humain.

Mais à quoi bon raisonner? C'est un genre ennuyeux et contraire à « la philosophie qui se résume toute dans la bonne humeur ». La bonne humeur de M. Renan étant toute sa philosophie, « il se moque de tout » sans excepter les Bretons qui lui payent à dîner, et lui-même qui leur apprend en retour l'art de la vertu et du bonheur. C'est un excellent moyen d'entretenir sa gaieté et celle des autres. Malheureusement plaisanter et rire de tout est, suivant l'Esprit-Saint, l'un des caractères distinctifs des âmes tombées : *Impius cum in profondum venerit, contemnit.*

CHAPITRE IX

Post-scriptum. Le Prêtre de Némi. — I. Objet, but et forme de ce dialogue philosophique. — II. Le Dieu du prêtre de Nemi. Sa religion. — Ni sacrifice, ni prière. — *Materna, Virginius et Virginia.* — III. Morale du prêtre de Némi. — Haute et basse moralité. — Le devoir. — Son obligation n'est ni certaine, ni pour tous. — Il n'a pas de sanction. — IV. Résultat de la religion et de la morale du prêtre de Némi. — Prétention de M. Renan à être l'apôtre de la vraie morale et l'apologiste de la vraie religion. — V. Conclusion. — M. Renan et ses écrits.

I

Au moment où se terminait l'impression d'une nouvelle édition de cette étude sur M. Renan, a paru, précédé de la réclame aux cent voix, *le Prêtre de Némi.* Quel est ce prêtre? quel est son Dieu, son dogme, sa morale et son culte? J'ai voulu m'en enquérir par un scrupule de conscience. Je serais vraiment malheureux de prêter à M. Renan des doctrines qui ne seraient pas l'expression exacte de sa dernière pensée.

Je me suis donc empressé de lire son nouvel opuscule qui fait suite, comme *Caliban et l'Eau de Jouvence*, à ses *Dialogues philosophiques.* Cette

lecture ne m'a rien appris de nouveau sur la manière de penser et d'écrire de l'auteur. *Antistius* Renan est toujours un incomparable prestidigitateur, mais il n'y a pas une muscade de plus dans son gobelet. Il arrive à l'âge où l'on se répète.

Voici le sujet de ce drame philosophique. M. Renan nous transporte à Albe-la-Longue, près du lac de Némi, aux premiers temps de la fondation de Rome. Cette Albe, bien entendu, est une Albe de fantaisie, qui ressemble beaucoup à Paris; il ne s'agit pas de ressusciter une époque, mais d'exposer des idées. Strabon raconte qu'il existait sur les bords du lac de Némi un temple de Diane, très vénéré, dont le prêtre devait, pour être légitime, avoir tué de sa main son prédécesseur. M. Renan s'est emparé de ce récit. Il suppose qu'un sage, nommé Antistius, a aboli ce rit sanglant et qu'il s'est fait nommer prêtre par le suffrage populaire. Antistius est un prêtre libéral de l'an 1^er^ de Rome. Son libéralisme est aussi radical que préhistorique. Il ne croit ni aux dieux ni à Dieu, ni aux sacrifices ni à la prière. Épurateur sans merci, il dégage la religion de la vieille rouille du surnaturel et n'y veut que les purs éléments du laïcisme. Antistius a cependant un symbole : il croit au divin, à l'idéal, à la raison et à l'amour. C'est à faire triompher le culte de ce Dieu *myrionyme* sur les ruines du polythéisme et du monothéisme qu'il déploie son zèle sacerdotal. Le résultat en est la ruine d'Albe et la mort violente de l'apôtre réformateur. Tel est l'objet du drame.

Antistius tient le rôle principal; autour de lui se groupent divers personnages. La sibylle Carmenta; Métius, chef des patriciens; Libéralis, chef de la bourgeoisie éclairée; Céthégus, chef des démagogues; Titius et Voltinius, citoyens modérés et sensés; Dolabella, fanatique, etc., etc., représentent « l'égoïsme des grands, la sottise du peuple, l'impuissance des gens d'esprit, l'infamie du sacerdoce mensonger, la faiblesse du sacerdoce libéral, les faciles déceptions du patriotisme, les illusions du libéralisme, la bassesse incurable des vilaines gens ».

Ce n'est pas un petit labeur, même quand il parle en son propre nom et sans interlocuteur, de saisir complètement la pensée de M. Renan. Combien la difficulté ne s'aggrave-t-elle pas, lorsque les opinions qu'il exprime deviennent des personnages? Si ces personnages se contredisent, celui qui les fait parler ne peut-il pas invoquer, à sa décharge, la variété des points de vue parmi les hommes? Et si l'on essaye de le rendre solidaire de ce que ses acteurs débitent, n'a-t-il pas la ressource de répondre qu'il n'est qu'un metteur en scène, et d'invoquer pour se défendre l'exemple de Platon?

Peut-être peut-on croire que cette considération n'a pas été sans influence sur le choix que M. Renan a fait du dialogue pour exposer les idées contradictoires que contiennent les différents lobes de son cerveau; c'est du moins la conviction de l'un des critiques les plus bienveillants du *Prêtre de Némi*.

« Ce genre littéraire, dit M. Paul Bourde (1), convient merveilleusement à un écrivain trop riche en opinions. Il lui permet d'en rejeter la responsabilité sur des personnages imaginaires. Il n'est donc point surprenant qu'après l'avoir employé deux fois, M. Renan y revienne encore. A trop prendre à son compte, dans des exposés directs, les théories les plus opposées, il lui est arrivé de lasser quelques-uns de ses admirateurs. En le voyant mettre trop longtemps en pratique son paradoxe, qu'il est bon de posséder trois ou quatre avis sur la même chose pour avoir la chance d'être au moins une fois dans le vrai, quelques-uns ont éprouvé la plus cruelle des humiliations; ils ont soupçonné le maître de se jouer parfois d'eux. Il y a eu des révoltes et, chez plusieurs qui restent soumis au charme, des symptômes d'irritation. »

M. Renan est un observateur trop fin pour ne pas s'apercevoir que son étoile commence à pâlir. L'avertissement lui en vient de toute part, depuis les graves rédacteurs du *Temps* jusqu'aux écrivains fantaisistes du *Figaro*, depuis M. Francisque Sarcey, qui le définit sans révérence un *fumiste*, jusqu'à M. Jules Lemaitre, qui met la chose sous le nom (2). Il n'est donc pas surprenant que, sans renoncer à ses idées, il les mette au compte de personnages imaginaires, en reprenant, pour la troisième fois, la forme dramatique.

(1) *Le Temps*, 18 novembre 1885.
(2) *Revue politique et littéraire.*

M. Renan allègue, il est vrai, un motif plus désintéressé de sa préférence pour le dialogue.

« La forme du dialogue est, dit-il, dans l'état actuel de l'esprit humain, la seule qui, selon moi, puisse convenir à l'exposition des idées philosophiques. Les vérités de cet ordre ne doivent être ni directement niées ni directement affirmées: elles ne sauraient être l'objet de démonstrations. Tout ce qu'on peut, c'est de les présenter par leurs faces diverses, d'en montrer le fort, le faible, la nécessité, l'équivalence. Tous les hauts problèmes de l'humanité sont dans ce cas (1). »

Je ne nie pas que cette forme littéraire ne soit admirablement adaptée au scepticisme. Mais elle n'est pas moins propre à déconcerter la critique, et M. Renan n'est pas homme à négliger cet avantage.

« Il n'est pas douteux, remarque-t-il en effet, que cette manière de penser en partie double ne dérange, par moments, les habitudes des lecteurs *à demi cultivés*. J'ai plus d'une fois éprouvé que la forme du dialogue et du drame philosophique, à côté de grands avantages, a de très réels inconvénients. L'essence du dialogue étant de mettre en jeu des opinions diverses, et l'essence du drame d'opposer des types différents, on est exposé, de la part des critiques qui font leurs extraits *un peu à la hâte*, à d'étranges malentendus. On se voit objecter à la fois les dires les plus contradictoires. On est responsable

(1) Préface, p. II et III.

des interlocuteurs qui partent des principes opposés. J'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre d'une méthode de critique dont Platon a été la victime (1). »

Oh ! l'habile homme ! Le voilà couvert. Le moyen de l'atteindre sans transpercer Platon ? Je vais cependant l'essayer.

Je n'ai pas la prétention d'avoir un degré de culture qui me donne le dernier mot des fantaisies plus ou moins philosophiques de M. Renan. Ce dernier mot, il ne l'a pas dit, il ne le dira jamais lui-même. Le *mouvement* indéfini de sa pensée ne le permet pas mais il n'est pas impossible à un critique, fût-il *à demi cultivé*, de démêler dans son nouveau dialogue, comme dans les deux précédents, la pensée propre au metteur en scène d'avec les opinions des interlocuteurs qu'il fait parler. Ce moyen est fort simple et se réduit à une comparaison entre ce qu'il a dit et répété en son nom dans d'autres écrits et ce qu'il fait dire ici à des personnages imaginaires.

Je vais essayer d'après cette méthode, assurément fort loyale, d'exposer la dernière édition des pensées de M. Renan sur les *hauts problèmes de l'humanité*.

(1) *Ibid.*, p. VII.

II

Le premier de ces hauts problèmes est incontestablement Dieu et la religion. Qu'en pense le *prêtre de Némi?* Écoutez Antistius.

« Les dieux sont une injure à Dieu. Être suprême, qui vivifies tout et contiens tout, je m'incline devant toi. Les sombres flots du lac de Némi te célèbrent. Or qu'es-tu? La raison même du monde et l'amour. »

Ces oracles à la Victor Hugo manquent de précision et laissent l'esprit flottant entre des sens contraires, entre le théisme et le panthéisme. Quelle est leur vraie signification? Continuons à écouter Antistius.

« Les dieux sont une injure à Dieu. Dieu sera, à son tour, une injure au divin. Les dieux sont capricieux, égoïstes, bornés. Le Dieu unique qui les absorbera sera trop souvent capricieux, égoïste, borné. On tue des hommes pour les dieux particuliers, nés du malentendu et du contre-sens. On tuera des hommes pour le Dieu unique, sorti d'une première application de la raison. »

Le dieu d'Antistius commence à sortir du nuage. Il est « l'être suprême qui vivifie tout et contient tout ». Cet être-là ressemble beaucoup au Dieu de Moïse et de saint Paul.

Il est « la raison même du monde et l'amour ».

Je reconnais, à ces traits, le Verbe de saint Jean.

Comment se fait-il que ce Dieu unique, à qui les dieux sont une injure, soit à son tour une injure au divin? De grâce, Antistius, encore un peu de lumière, *evolve mentem tuam.*

« J'ai vu que l'homme a besoin de pensées étroites. Il exige un dieu pour lui tout seul. Il s'adjuge l'infini. Il veut pouvoir dire « mon Dieu », se créer un aparté, un univers à deux, où il établit un colloque avec l'absolu de pair à compagnon. Il veut s'entretenir avec l'idéal, *comme si l'idéal était quelqu'un;* il veut lui demander ceci, le remercier de cela, croire qu'il y a un être suprême qui s'occupe de lui. Oh! si un jour les imaginations divines changeaient de direction, si les fables que l'on raconte dans les temples prenaient la forme d'une vie humaine censée traverser le monde en faisant le bien, comme on raffolerait de ce jeune dieu! L'humanité veut un dieu à la fois fini et infini, réel et idéal; elle aime l'idéal, mais elle veut que l'idéal soit personnifié; elle veut un dieu-homme. Elle se satisfera. Innombrables rires des mers, vous n'êtes rien auprès des flots de rêves entassés que l'humanité traversera avant d'arriver à quelque chose qui ressemble à la raison. »

Il le faut reconnaître, Antistius est un *voyant* d'une force peu commune. Isaïe n'est qu'un aveugle en comparaison de ce prêtre de Diane, de ce contemporain de Romulus, dont le regard a été assez perçant pour lire, à la distance de trois mille ans, la *Vie de Jésus*, cette « forme d'une vie humaine

censée traverser le monde en faisant le bien », les *Apôtres*, les *Etudes d'histoire religieuse*, et jusqu'aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, du sage, du critique qui, dans un accès insolite de modestie, s'est nommé lui-même « un prêtre manqué ». C'est là qu'il a vu comment se forment les légendes, comment l'idée du messianisme hébreu a produit la divinité de Jésus et la religion chrétienne. C'est là qu'il a compris que l'expérience et la raison démontrent également que les dieux sont une injure à Dieu, et Dieu, à son tour, une injure au divin. Sans doute, le monothéisme est un progrès sur le polythéisme, car il est « une première application de la raison », qui exige l'unité dans la divinité. Mais le monothéisme n'est pas la religion de l'avenir. Il simplifie le polythéisme, mais il en garde le vice fondamental et tous les inconvénients. Comme les dieux du polythéisme, le Dieu unique est un être personnel, et par conséquent « capricieux, égoïste, borné ». L'action particulière, providentielle, que le vulgaire attribue aux dieux, une théologie prétendue éclairée l'attribue aujourd'hui à Dieu. Et voilà pourquoi on tue des hommes pour le Dieu unique, comme on tuait des hommes pour les dieux particuliers. Il n'appartient qu'à des esprits étroits de croire que la notion d'un Dieu personnel soit compatible avec l'idée de charité. Sans doute, « le divin est amour comme il est raison », mais à la condition de n'être personne. Si vous en faites quelqu'un, fût-il mort sur la croix par amour et en priant pour ses bour-

reaux, les hommes s'entre-tueront fatalement pour l'honorer.

D'ailleurs dire de Dieu qu'il est personnel, c'est dire que l'infini est fini, la personne étant une limite de l'être. Le *divin*, voilà le véritable Dieu. Ce Dieu est la vie, il vivifie tout; il est immense, il contient tout; il est la raison universelle, rien n'est raisonnable et rationnel que par lui; il est l'amour, en lui les sexes se cherchent et tous les êtres sont frères. Mais il est tout cela à l'état idéal. Il n'a ni conscience de lui-même ni volonté propre, ni action particulière. Il n'entend pas, ne parle pas et ne gouverne rien.

Ce Dieu épuré, éthéré, volatilisé ne comporte pas un culte plus réel, plus concret, plus solide que lui, et le sacerdoce d'Antistius ressemble fort à celui d'un « prêtre manqué ». « Non, non, dit-il aux dévots de Diane, Dieu n'agit pas plus que les dieux par des volontés particulières. Le prier est inutile. Homme aveugle, tu te figures la Divinité comme un juge qu'on corrompt ou qu'on gagne en l'importunant. Tu t'imagines que la *raison éternelle* se laissera prendre à tes supplications. Mais ces supplications, si *Dieu pouvait* les entendre, son premier devoir serait de t'en punir, comme le premier devoir d'un juge est d'expulser de chez lui le plaideur qui vient, par des sollicitations ou des présents, le gagner à sa cause. Tais-toi, vil intéressé. Adore l'ordre éternel et tâche d'y conformer ta vie. »

« Toujours plus haut! toujours plus haut! coupe sacrée de Némi, tu auras éternellement des adora-

teurs. Mais maintenant on te souille par le sang, un jour l'homme ne mêlera à tes flots sombres que ses larmes. Les larmes, voilà le sacrifice éternel, la libation sainte, l'eau du cœur. Joie infinie! oh! qu'il est doux de pleurer! »

On voit qu'Antistius, en sa qualité de voyant, a lu le sermon sur la montagne : *Bienheureux ceux qui pleurent*. Il n'est pas sûr qu'il comprenne cette maxime évangélique. Mais il est certain que, par ce goût des larmes, il se sépare de M. Renan. Qui ne sait que M. Renan est gai, toujours gai et ne s'en cache pas? Il n'écrit pas un livre, il ne prononce pas un discours au Collège de France, à l'Académie, mais surtout à table, sans affirmer sa gaieté. Tout récemment encore, le 18 août dernier, parlant d'un Renan torpilleur et d'un Renan taupier, M. Renan le *penseur* reprenait son refrain et s'écriait, le verre en main : « Moi aussi, j'ai détruit quelques bêtes sou-
« terraines assez malfaisantes. J'ai été un bon torpil-
« leur à ma manière; j'ai donné quelques secousses
« électriques à des gens qui auraient mieux aimé
« dormir. Je n'ai pas manqué à la tradition des
« bonnes gens de Gaëlo.

« Voilà pourquoi, bien que fatigué de corps avant
« l'âge, j'ai gardé jusqu'à la vieillesse une gaieté
« d'enfant, comme les marins, une facilité étrange
« à me contenter... Je ne me plains que d'une seule
« chose, c'est d'être vieux dix ans trop tôt (1). »

(1) *Le Temps*, du 20 août 1885.

Antistius n'a pas cette gaieté, et ne prend aucun plaisir à détruire les bêtes souterraines, quelque malfaisantes qu'il les juge. Il pousse la douceur et le dégoût de la vie jusqu'à préférer en être la victime que le torpilleur. Sur ce point, il n'a pas l'ombre de ressemblance avec M. Renan. Mais là où il n'en est que le sosie, c'est en théologie et en religion. Le Dieu d'Antistius et le Dieu de M. Renan ne sont qu'un seul et même Dieu. Ce Dieu-là nous le connaissons de reste. C'est la vaine idole de Spinosa, d'Hegel, voire d'Epicure, de tous les penseurs ou non, qui mettent leur orgueil à se composer un *divin* à soi, ou trouvent leur intérêt à se passer d'un Dieu trop gênant. Cette idole, qu'elle s'appelle univers, raison des choses, idéal, infini, ne fait que nombre avec les faux dieux du polythéisme. Ce n'est pas et ce ne sera jamais le vrai Dieu, le Dieu de l'humanité qui veut en effet et avec raison, un Dieu vivant, un Dieu infini en ses perfections et cependant personnel, un Dieu tout ensemble idéal et réel, père, providence, rémunérateur infaillible et incorruptible, justice souveraine, rendant tôt ou tard à chacun selon ses œuvres.

« Pensées étroites! disent à l'unisson Antistius et M. Renan. Innombrables rires des mers, vous n'êtes rien auprès des rêves entassés que l'humanité traversera avant d'arriver à quelque chose qui ressemble à la raison. »

Où est ici le rêve ou plutôt le délire? Quoi! l'humanité rêve quand elle croit à l'existence d'un

Dieu vivant et bon qui s'occupe d'elle; quand elle le prie, comme son souverain maître et son père; quand elle lui rend grâces, comme à son bienfaiteur; quand elle lui dit : mon Dieu! Et M. Renan ne rêve pas quand il se forge un Dieu purement idéal, qui n'a de réalité que dans la réalité de l'univers, qui est tout et n'est personne, qui est la raison de tout et ne sait rien, qui ne voit rien, n'entend rien, qui est le principe de l'amour et n'aime pas; assemblage monstrueux de contradictions, auquel l'humanité ne peut se prendre ni par l'esprit ni par le cœur, ni pendant sa vie ni après sa mort, et qu'elle ne peut invoquer qu'en s'écriant : « O Univers, ô raison des choses, je sens qu'en cherchant le bien et le vrai, que je ne trouverai jamais, je travaille pour toi! » M. Renan ne rêve pas quand il se dit lui-même en pleine possession de la raison et ne laisse à l'humanité, comme s'il n'en était pas, d'autre perspective que de rêver indéfiniment « avant d'arriver à quelque chose qui ressemble à la raison ». Si le rêve porté jusqu'au délire n'est pas là, où le trouver?

Tel Dieu, tel culte, telle religion. Le prêtre de Némi, ayant adopté le Dieu de M. Renan, devait logiquement en adopter la religion qu'il considère, dit plaisamment un critique, « comme une Estelle parée de genêt fleuri dont il serait le Némorin parfumé d'iris ». Cette pauvre Materna, qui vient au temple les mains chargées d'offrandes, pour obtenir la guérison de son fils mourant, n'est qu'une intrigante égoïste qui manque absolument du sens reli-

gieux. Aussi s'attire-t-elle cette dure réprimande du doux Antistius : « Garde tes offrandes ou partage-les avec de plus pauvres que toi. Oses-tu croire que la divinité dérange l'ordre de la nature pour des cadeaux comme ceux que tu peux lui faire? »

Mais, après cette mère impie, voici venir de vrais adorateurs, Virginius et Virginia. Jugez donc : Virginius et Virginia sont deux enfants qui, « en gardant leurs troupeaux côte à côte sur les penchants du Lucrétile, se sont pris d'amour l'un pour l'autre », et apportent cet amour, avec deux colombes, à l'autel de Diane, *la vierge obstinée*, afin d'en obtenir quelque augure favorable à leur union.

Oh! ceux-là sont les bienvenus. Voilà les vrais fidèles d'Antistius, et en les voyant venir, la main dans la main et le cœur dans le cœur, son enthousiasme ne connaît pas de bornes.

« Enfants, enfants, c'est pour vous que ce temple a été fait; entrez jusqu'au fond du sanctuaire; sacrés enchantements de la nature, amour qui les résume tous, vous êtes la voix infaillible, la preuve qui ne trompe pas. Oui, c'est un Dieu caché que celui qu'il faut croire. Honte à qui sourit de ces mystères! Honte à qui tient pour impur l'acte suprême où l'homme le plus vulgaire et le plus coupable arrive à être jugé digne de continuer l'esprit de l'humanité. O mère des Énéades, volupté des hommes et des dieux, couve ces deux œufs de cygne, ces deux enfants qui se sont réservé leurs premiers baisers... »

Les *deux enfants* sont naturellement aux anges,

et Virginius, qui racontait tout à l'heure leur virginité en termes à faire rougir les héroïnes de M. Zola, s'écrie transporté de reconnaissance : « Oh! le bon prêtre! Celui-là sera sûrement notre prêtre pour toujours. Si tous les prêtres étaient ainsi, ce seraient des pères, des directeurs de l'humanité. »

Je le crois bien, et sans se donner beaucoup de peine ni se faire beaucoup d'ennemis.

Ajoutez la critique à l'amour, et vous aurez toute la religion d'Antistius et de M. Renan. Quant au sacrifice et à la prière, en quoi le genre humain a vu jusqu'à ce jour l'essence même de la religion, il n'en faut pas parler. « La multitude des victimes ne donne pas la sagesse à la nation, qui ne trouve pas la sagesse dans ses entrailles », dit sentencieusement Antistius, et il ajoute : « Garde tes offrandes ou partage-les avec plus pauvre que toi. » C'est le mot de Judas à Marie-Madeleine, et c'est logique quand on a pour Dieu l'idéal. L'offrande et le sacrifice impliquent un hommage à un être supérieur, réel et vivant, pouvant et voulant être favorable à ceux qui l'implorent. Le *divin*, à qui le Dieu unique est une injure, n'est rien de tout cela. Il ne s'occupe pas de l'homme et n'a que faire de ses hommages. Il est un sourd-muet de naissance qui n'entend ni ne répond. Et il est fort heureux qu'il n'entende pas les supplications des hommes, car sa réponse obligée serait un coup de foudre réduisant en poudre les vils intéressés qui cherchent par leurs prières ou

leurs présents à corrompre sa justice. Ainsi la prière n'est pas seulement inutile, elle est un attentat contre la majesté de l'ordre éternel. Conclusion : « Soyez désormais les fidèles du seul culte véritable, celui de la justice et de la raison. » Et si cela ne suffit pas pour donner satisfaction au sentiment religieux, « il faut se composer un petit monde divin à soi, se tailler un vêtement dans l'infini ; il faut pouvoir dire *mon infini*, comme les simples disent *mon Dieu*. Virginius et Virginia le font bien. Pauvres enfants ! ce sont eux peut-être qui réalisent le mieux par l'amour le difficile problème de s'approprier Dieu. »

Voilà tout. Antistius ne nous apprend rien sur Dieu et sur la religion qui ne soit conforme à ce que nous en a révélé M. Renan. Les deux maîtres n'en font qu'un. Passons à la morale.

III

M. Renan nous a dit quelle était sa morale, je dis mieux ses morales ; car, on le sait, il en a deux de rechange, l'une pour les *parties cultivées* de l'humanité, l'autre pour les *parties simples*. Ces deux morales se retrouvent dans le drame du *Prêtre de Némi*, mais avec des interprètes différents. Antistius tient le rôle de la première que M. Renan paraît définitivement adopter pour son propre compte. Le rôle de la seconde est confié à un homme d'église,

Ganéo, « le vil coquin », et au chef des patriciens, Métius, « l'aristocrate méchant et habile qui se moque de l'humanité ». Je ne sais si l'intention qui a présidé à la distribution de ces rôles est *méchante*, à coup sûr elle est *habile*. M. Renan appartient aux parties cultivées de l'humanité; mais il se dit démocrate et tient à le prouver. La démocratie anticléricale serait bien rancunière, si après Ganéo et Métius elle ne lui pardonnait pas son Caliban. Dans tous les cas, Métius l'aristocrate est d'accord, du moins sur un point, avec M. Renan le démocrate : il admet, lui aussi, deux morales, et, rencontre merveilleuse, il les définit à peu près dans les mêmes termes que M. Renan. « Chacun n'est obligé que dans la mesure de lumière qui lui a été octroyée. Le noble seul est tenu à l'intelligence et à la vertu. Le peuple a le droit d'être immoral. Je dis plus : la garantie de notre liberté, c'est l'immoralité joyeuse du peuple. Il faut que le peuple s'amuse, chante, boive, danse, pendant ce temps-là nous sommes libres. » Ces paroles sont de Métius.

« Les hommes vertueux trouvent leur récompense dans la vertu même, ceux qui ne le sont pas dans le plaisir... La vertu rigoureusement correcte est une aristocratie; *tout le monde n'y est pas également tenu*. Celui qui a reçu le privilège de la noblesse intellectuelle et morale *y est obligé;* mais la bonne vieille morale gauloise n'impose pas les *mêmes obligations à tous :* la bonté, le courage et la gaieté, la confiance dans le Dieu des bonnes gens, suffisent

pour être sauvé. Il faut que les masses s'amusent. Les sociétés de tempérance reposent sur d'excellentes intentions, mais sur un malentendu... Au lieu de supprimer l'ivresse, ne vaudrait-il pas mieux essayer de la rendre douce, aimable, accompagnée de sentiments moraux? Il y a tant d'hommes pour lesquels l'heure de l'ivresse est, après l'heure de l'amour, le moment où ils sont les meilleurs. »

M. Renan écrivait et signait cela de son propre nom et sous sa propre responsabilité dans le *Journal des Débats*, le 30 septembre et le 7 octobre 1884. Aurait-il, depuis un an, modifié sa théorie des deux morales et abandonné définitivement la morale des masses ou des parties simples de l'humanité? On pourrait le croire à voir, dans la préface de son nouveau drame, quelle chaleur il met à flétrir la doctrine de Ganéo, « le vil coquin », qui, malgré sa scélératesse, « sera pardonné avant Métius », encore plus scélérat que lui. Je n'ose cependant rien affirmer de sa vraie pensée. Un écrivain, que « la vue claire d'une vérité n'empêche pas, tout de suite après, de voir avec la même clarté la vérité contraire, et qui a pour maxime qu'il faut un peu se garer des hommes et observer, à l'égard du monde où l'on vit, un système de précautions assez complet », n'est pas, on en conviendra, un homme facile à saisir et surtout à fixer. L'opinion du jour ne garantit pas celle du lendemain. Avec M. Renan, on ne peut faire que du provisoire.

Le provisoire d'aujourd'hui est donc qu'il lâche

Ganéo et Métius, et que, en morale comme en théologie, Antistius seul est son représentant accrédité. Quelle est donc la morale d'Antistius?

Antistius est prêtre. Comme M. Renan, il a dit son *Dominus pars*. Ce serment, il veut le tenir. « Moi qui suis prêtre, dit-il, je le suis pour toujours. J'ai le droit, j'ai le devoir même de faire faire à la religion tous les progrès qui sont possibles sans la détruire. Mais je ne dois pas cesser d'être prêtre. On ne verra pas Antistius dans un autre rôle que celui de maître des choses sacrées. » Pour lui, le progrès de la religion consiste en ce que les dieux ne fassent plus injure à Dieu et Dieu, au divin. Il veut pour la morale le même progrès. Les polythéistes rattachent la morale aux dieux, les monothéistes à Dieu. La pure morale est indépendante des dieux et de Dieu, qui sont « capricieux, égoïstes, bornés ». Elle a sa source et son inspiration sacrée dans l'idéal et le divin, et son ressort dans la foi des âmes nobles à cet idéal et à ce divin. Première épuration et premier progrès.

La seconde épuration et le second progrès consistent à séparer la morale de toutes les scories de l'égoïsme. La haute moralité exclut la certitude de la récompense. « J'ai servi le bien, voilà tout ce dont je suis sûr. Cette seule idée rend l'homme divin; elle l'inspire, elle met l'infini en lui. » M. Renan, commentant et expliquant cet oracle de son Antistius, ajoute : « Nous n'estimons ainsi la haute moralité que si elle a traversé le doute; nous

ne voulons nous décider pour le bien qu'après nous être faits contre lui les avocats du mal. Nous consentons à nous soumettre à l'impératif du devoir, mais à la condition qu'il soit bien entendu que nous voyons la faiblesse des arguments qui l'appuient. Aucune jeune fille de bonne race n'est chaste en vertu d'une théorie. De même aucun homme courageux ne court à la mort, mû par un raisonnement. Nous faisons le bien sans être sûrs qu'en le faisant nous ne sommes pas dupes; et saurions-nous de science certaine que nous le sommes, nous ferions le bien tout de même. Ces milliers d'êtres, que l'univers immole à ses fins, marchent bravement à l'autel. Le philosophe qui voit le plus clairement la vanité de toute chose est capable d'être un parfait honnête homme et même, à son jour, un héros. »

Ces rêveries, que M. Renan qualifie de haute moralité, peuvent se réduire à ces propositions :

1. La croyance en un Dieu personnel non seulement n'est pas utile à la morale, mais elle en est la corruption et la ruine, parce qu'elle donne à la vertu une sanction qui tue le mérite.

2. Le désir du bonheur inné à tous les hommes est un désir immoral, inconciliable avec la vraie vertu; et chercher son bonheur personnel dans la pratique du bien n'est que lâcheté et égoïsme.

3. La certitude du devoir est aussi contraire à la vraie moralité que la certitude de la récompense de la vertu, parce que l'une comme l'autre tue le mérite. Aussi, loin d'être un obstacle à l'honnêteté et

même à l'héroïsme, le scepticisme en est la meilleure condition.

Je crois ne rien exagérer en réduisant à ces termes la morale que M. Renan nous offre, par l'apostolat d'Antistius, comme une épuration de la morale évangélique!

IV

Cette morale de l'idéal eut peu de succès, je l'ai dit, à Albe-la-Longue, et tout cet apostolat d'Antistius se termine par sa mort violente et par la ruine des Albains. Sauf Virginius et Virginia et la sibylle Carmenta qui lui restent fidèles par des motifs tirés d'ailleurs que de l'idéal, tous les autres l'abandonnent comme un prêtre apostat, un mauvais citoyen, un rêveur creux, un utopiste aussi dangereux pour la religion que pour l'État. Libéralis lui-même, le bourgeois sensé, bienveillant et pratique, lui adresse cet avertissement sévère : « Les gens de ta sorte se croient en règle envers la société, quand, après avoir détruit dans la conscience humaine les mobiles ordinaires du bien, ils croient pouvoir se rendre le témoignage de n'avoir laissé aux hommes que de bons exemples de vie. Prends garde que ta sécurité à l'égard des dieux ne soit trompeuse. »

En présence de ces résultats et de la mort qui le menace, Antistius est saisi d'un doute terrible : « Voilà ce que l'on gagne à servir la justice et la raison... Il est clair que je me perds. Oh! si c'était

au profit de quelqu'un ou de quelque chose!... Mais je ne vois devant moi qu'une terre ingrate et un ciel morne. O foi, espérance, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Il se prend, au souvenir de sa jeunesse cléricale, à regretter les croyances qu'il a depuis abjurées. « Erreurs, chimères du passé, quand d'abord je vous dis adieu, ce fut sans regret. Le sentiment de la délivrance ne laissait place en moi à aucun autre sentiment. Le vide à côté de vous me paraissait la vie. Puis j'ai vu que l'homme a besoin de pensées étroites... »

« Impossible de sortir de ce triple postulat de la vie morale : Dieu, justice, immortalité! La vertu n'a pas besoin de la justice des hommes; mais elle ne peut se passer d'un témoin céleste, qui lui dise : « Courage! Courage! » Mort que je vois venir, que j'appelle et que j'embrasse, je voudrais au moins que tu fusses utile à quelque chose, fût-ce aux confins de l'infini... »

Antistius n'a pas même cette espérance lointaine, et il arrive à voir qu'il a fait, avec ses bonnes intentions d'épurer la religion et la morale, plus de mal que de bien, et qu'il a porté préjudice à la patrie, laquelle repose nécessairement sur ce triple postulat de la vie morale : Dieu, justice, immortalité. « O lumière, s'écrie-t-il, qui m'a induit à t'aimer, sois maudite. Tu m'as trahi. Je voulais améliorer l'homme; je l'ai perverti... Mon expiation sera qu'ils me tuent. »

M. Renan reconnaît que son cas a quelque analogie avec celui d'Antistius. Comme lui, il travaille à « corriger une vieille religion absurde »; comme lui, il ne voit pas la nécessité de maintenir « le triple postulat : Dieu, justice, immortalité », de la vieille et étroite morale; comme lui, enfin, il met son devoir ,et sa bonne volonté à se dévouer aux fins inconnues de l'univers, avec d'autant plus de désintéressement qu'il n'est pas sûr qu'en faisant tout cela il n'est pas dupe.

Mais s'il ressemble à Antistius, il en diffère sur un point essentiel. « Je ne suis pas un prêtre, dit-il; je suis un penseur; comme tel, je dois tout voir. »

Et voici ce qu'il a vu.

Quoiqu'ils ne soient sûrs de rien, « ces milliers d'êtres que l'univers immole à ses fins marchent bravement à l'autel. Le philosophe qui voit le plus clairement la vanité de toute chose est capable d'être un parfait honnête homme et même, à son jour, un héros ». Il n'est donc pas nécessaire, pour pratiquer le bien jusqu'à l'héroïsme, de croire à un Dieu personnel, à l'immortalité d'outre-tombe et, encore moins, au triomphe de la justice ici-bas.

« Voilà comment il se fait qu'après tant de désillusions, l'appétit du bien, la soif d'une conscience de plus en plus étendue, ne s'éteignent jamais dans l'humanité. Antistius renaîtra éternellement pour échouer éternellement, et, en définitive, il se trouvera que la totalité de ses échecs vaudra une victoire. Laissez ce doux rêveur finir tristement, se

renier lui-même, demander pardon à Dieu et aux hommes de ce qu'il a fait de bien. Un jour, à un point donné du temps et de l'espace, ce qu'il a voulu se réalisera... Je crois, avec la sibylle, que la justice régnera sinon sur cette planète, au moins dans l'univers, et que l'homme vertueux se trouvera finalement avoir été le bien inspiré. »

M. Renan ne regrette donc rien, et il n'est pas plus disposé à finir qu'il ne l'est à vivre tristement. Il n'est pas homme non plus à méconnaître le bien qu'il a fait et à en demander pardon à Dieu et aux hommes. Les services qu'il a rendus aux croyances morales et religieuses sont les plus grandes de ce siècle et de tous les siècles. Entendez-le.

« Dans cette grande crise que l'avènement de l'esprit positif fait subir de nos jours aux croyances morales, j'ai défendu plutôt qu'amoindri la part de l'idéal. Je n'ai pas été de ces esprits timides qui croient que la vérité a besoin de pénombre et que l'infini craint le grand air. J'ai tout critiqué, et, quoi qu'on en dise, j'ai tout maintenu. J'ai rendu plus de services au bien en ne dissimulant rien de la réalité, qu'en enveloppant ma pensée de ces voiles hypocrites qui ne trompent personne. Notre critique a plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies. Nous avons trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes. Si nos raisons de croire aux réparations d'outre-tombe peuvent sembler frêles, celles d'autrefois étaient-elles beaucoup plus fortes? *Teste David cum sibylla!* Des

siècles ont cru à la résurrection sur le témoignage de David et de la sibylle. Vraiment nos raisons valent bien celles-là. » ,

Il y a dans tout cela des choses que je comprends peu, et d'autres que je ne comprends pas du tout. Je comprends peu, par exemple, *une vérité ayant besoin de pénombre;* et moins encore un *infini craignant le grand air*. Je ne comprends pas du tout comment, après avoir fait éternellement plus de mal que de bien, Antistius se trouvera finalement avoir fait plus de bien que de mal, comment la totalité de ses échecs éternels équivaudra à une victoire, et comment les sages étant toujours vaincus, la sagesse n'en triomphera pas moins; comment enfin c'est tout maintenir que tout critiquer.

Il y a là un jeu d'esprit qui dépasse la compréhension du mien. Peut-être cela tient-il à ce que je suis prêtre et que le prêtre n'a pas, comme le penseur, la faculté de tout voir.

Probablement aussi c'est parce que je suis un prêtre et non un penseur que la critique de M. Renan ne me paraît pas « avoir plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies ». Je sais bien qu'il « a trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes ». Mais il n'a pas été le premier à faire cette trouvaille. Ses ancêtres les polythéistes ont trouvé un écrin de noms divins beaucoup plus riche encore.

De plus, je trouve que M. Renan, assez semblable en cela aux enfants et aux avares, donne d'une main et retire de l'autre. Il donne à Dieu les noms

sans compter, mais il lui ôte ce que les hommes ont toujours entendu et mis sous ces noms. Ainsi Dieu est l'*Être suprême*, mais il n'est personne; il *vivifie tout*, mais il ne vit pas d'une vie propre; il est la *raison même du monde*, mais il n'a pas de raison à soi; il est l'*amour*, mais il n'aime pas; il est la *vertu*, mais il ne la pratique pas et ne la récompense ni en ce monde ni en l'autre; il est l'*ordre éternel*, mais il n'ordonne rien et ne gouverne rien. En un mot, il est l'*idéal*, et par conséquent n'est pas un être réel. L'homme ne peut donc s'entretenir avec lui, le remercier de ceci, lui demander cela, croire qu'il s'occupe des choses et des êtres d'ici-bas, qu'il prête l'oreille et se laisse prendre aux supplications des pauvres mortels.

Comment nier après cela les services rendus à la religion par une critique qui lui donne pour objet un Dieu pareil, et ne pas reconnaître que cette critique « a plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies? »

C'est de la même façon et avec la même efficacité que M. Renan s'est fait et se montre le champion des croyances morales. Dans cette grande crise que l'avènement de l'esprit positif leur fait subir de nos jours, il a défendu plutôt qu'amoindri la part de l'idéal. Or l'idéal remplace avantageusement les bases fragiles de la vieille morale : Dieu, la conscience, l'immortalité. Avec la haute doctrine de l'idéal, Dieu n'est plus le principe, le témoin et le juge des actes de vertu, la conscience n'en fait plus

une obligation certaine, l'immortalité ne garantit plus au vertueux sa récompense, au prévaricateur sa punition. Mais la vertu n'est pas compatible avec les motifs d'intérêt ou de vanité qui la déshonorent et tuent le mérite; elle n'est pas le résultat d'une théorie morale qui donne la certitude qu'en la pratiquant on ne fait pas métier de dupe. « Aucune mère n'a besoin d'un système de philosophie pour aimer son enfant. Aucune jeune fille de bonne race n'est chaste parce qu'elle croit en Dieu, qu'elle craint son regard et son jugement. Faire le bien sans savoir si l'on n'est pas dupe et même en sachant de science certaine que l'on est dupe, voilà la vraie vertu, la vertu des belles âmes, la vertu pure et idéale qui constitue la haute moralité. »

On n'attend pas de moi que je réfute ces sophismes et ces prétentions d'un écrivain qui, ayant toujours le *moi* dans la bouche ou sous sa plume, demande à l'homme la pratique de la vertu et le sacrifice de lui-même sans retour sur son propre bonheur et sans la certitude que sa vertu et le sacrifice de sa vie ne sont pas duperies, bonnes tout au plus aux fins inconnues d'un univers impersonnel; qui affirme, contre tous les documents de l'histoire, que des *siècles entiers* ont cru à la résurrection sur le témoignage unique de David et de la sibylle; qui enfin se glorifie d'avoir, par cette théorie de l'idéal, détruisant dans la conscience humaine tous les mobiles ordinaires du bien, efficacement lutté contre les envahissements du matérialisme.

Ce serait perdre son temps et sa peine, que de recommencer une pareille tâche. Personne ne s'y trompe, pas même ses amis et ses admirateurs. « Antistius, au fond, dit l'un d'entre eux, n'est-ce pas le penseur des *Dialogues philosophiques?* Et, plus fortement que par son exemple, montrera-t-on jamais que le philosophe pour qui la vertu est probablement une duperie, à laquelle il faut pourtant se tenir tout de même comme à une sorte d'élégance aristocratique, est incapable de donner au commun des hommes la certitude morale, le pain de la vie dont ils ont besoin (1). »

V

Je conclus par une réflexion que m'inspire la prétention de M. Renan à unir en lui deux rôles absolument contradictoires, prétention d'ailleurs qui ne lui est pas particulière. Sa critique a tout mis en question, et elle aboutit à cette conclusion qu'il confirme et renouvelle dans la préface de son *Prêtre de Némi.* « Les vérités de l'ordre philosophique et moral ne doivent être ni directement niées ni directement affirmées; *elles ne sauraient être l'objet de démonstrations...* Tous les hauts problèmes (Dieu, le monde, l'homme, sa nature, sa fin, ses droits et ses devoirs) sont dans ce cas. Les grandes

(1) *Le Temps*, n° du 18 novembre 1885.

questions de morale sociale aboutissent à *des parti pris, tous discutables, tous irréductibles les uns dans les autres.* »

Pourquoi, avec cette profession de scepticisme obstiné, veut-il absolument qu'on le prenne pour un apologiste de la religion et un défenseur de la morale? Pourquoi, ayant « tout critiqué », comme il le dit lui-même, en maintenant sa critique, revendique-t-il le mérite d' « avoir tout maintenu ».

Ne serait-ce là qu'un jeu d'esprit habituel à un écrivain qui se moque de tout et de tout le monde, une *fumisterie* du dramaturge jovial qui déclare ne vouloir rien écrire « qui tire à conséquence »? On l'a dit. Pour moi, je crois à un motif plus sérieux.

M. Renan, malgré l'optimisme qu'il affecte, ne se fait pas illusion sur l'état de décadence où nous sommes tombés et où nous nous enfonçons de plus en plus chaque jour. Il a beau vouloir se persuader et persuader aux autres que nous valons mieux que nos pères et que, en comparaison du dix-neuvième siècle, le dix-septième n'était qu'une époque de barbarie. Les faits sont là avec leur brutalité. Il a beau regarder à l'horizon, il est au beau milieu de « ce marécage où glapissent et croupissent, pêle-mêle, toutes les inepties, toutes les grossièretés, toutes les impuretés ». Il voit notre république, qui le comble d'argent et d'honneurs, rentrer de plus en plus « dans son lit naturel qui est le crime », dit Métius. Il entend Ganéo dire à son ami Léporinus, dans des termes empruntés à ses livres : « Jouissons,

mon pauvre ami, du monde tel qu'il est fait, ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce, l'œuvre d'un démiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce. Mais pour cela, il faut éviter la mort. La mort est la faute irréparable. Celui qui se fait tuer pour quoi que ce soit est le nigaud par excellence. Est-ce notre faute si le monde est ainsi constitué, que l'homme est puni pour ce qu'il fait de bien et récompensé pour ce qu'il fait de mal? »

Ce spectacle ne laisse pas que de réveiller la conscience de l'ancien séminariste et d'ajouter à tous ses doutes un doute plus poignant que les autres. Quoi! n'aurait-il pas été pris au sérieux quand il a déclaré qu'il ne voulait pas que ce qu'il écrivait « tirât à conséquence? » Serait-il vrai qu'il fût pour quelque chose dans ce débordement de l'impiété et du vice et dans cet effondrement de la patrie française? Ceux qui le pensent l'ont mal compris et se trompent. Je n'ai, dit-il, poursuivi que la vérité, je n'ai cherché qu'à étendre le domaine de l'idéal, je suis le promoteur de la haute moralité, et ma « critique a plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies. Je suis un penseur, et un penseur doit tout voir ».

Vaine justification! Quand on a le droit de tout voir, on a aussi le devoir de voir juste. Ce devoir, M. Renan y a manqué au premier chef. Qu'il le veuille ou ne le veuille pas, il a sa large part de responsabilité dans cette crise effroyable des croyances

et des mœurs qu'il présente lui-même, « de manière à donner le frisson, comme en un conte d'Edgar Poë ». Oui, si aujourd'hui on voit chez nous, plus qu'à aucune autre époque de notre histoire, fleurir l'égoïsme en haut, la sottise en bas; si le peuple manque des deux yeux de son âme, le sens commun et le sens moral; si ceux qui le dominent et l'exploitent manquent du sens de la justice, du désintéressement et de l'honneur, nous le devons à l'action corruptrice de deux espèces d'êtres malfaisants : les pornographes et les sophistes.

M. Renan s'est mis, pendant plus de trente ans, au premier rang de cette dernière équipe, la plus funeste des deux. Car, en pervertissant la raison et la conscience, elle ôte à l'homme l'œil de son âme, et la lumière même de sa vie. Or, dit l'Évangile, « si la lumière qui est en vous est ténèbres, combien seront grandes les ténèbres mêmes (1)! » Voilà pourquoi Ganéo et M. Zola seront pardonnés avant Métius et M. Renan.

Que M. Renan se récrie, qu'il proteste de la droiture de ses intentions, qu'il réclame ses droits de penseur et se plaigne du peu de culture et de l'étroitesse de ceux qui le critiquent, il est dans son rôle. Mais ses protestations et ses réclamations ne suppriment pas ses livres. Or ses livres sont mauvais et corrupteurs. Tels qu'ils sont, ils ne lui assurent

(1) *Si ergo lumen, quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt.* (Matth., VI, 23.)

d'autre droit que de passer à la postérité, à la queue de Voltaire, et de partager l'estime qu'accordent au philosophe de Ferney les âmes religieuses et les honnêtes gens.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

I. Motifs de cet écrit. — II. Enfance de M. Renan, ses premiers maîtres. — III. Famille de M. Renan. — IV. Le bonhomme *Système*, la petite Noémi. — Prière de M. Renan sur l'Acropole, à Athènes. — V. Quelques réflexions sur le récit de M. Renan..... 1

CHAPITRE II

I. Petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. — M. l'abbé Dupanloup. — Le prince de Talleyrand. — II. M. Littré. — Scandale causé à M. Renan par l'importance que les catholiques attachent à la conversion des mourants. — III. Éducation donnée par M. l'abbé Dupanloup aux élèves du petit séminaire de Saint-Nicolas. — M. Renan, élève de seconde et de rhétorique..... 33

CHAPITRE III

I. Séminaire de Saint-Sulpice. — M. Olier. — Maison d'Issy. — Esprit de Saint-Sulpice. — II. M. Renan et ses vertus sulpiciennes. — III. Directeurs d'Issy et leur enseignement. — MM. Gosselin et Manier, Pinault et Gottofrey..... 69

CHAPITRE IV

I. Séminaire de Saint-Sulpice, maison de Paris. — Disposition d'esprit de M. Renan. — II. Messieurs de Saint-Sulpice. — Leur caractère tracé par M. Renan. — Portraits de M. Garnier, de M. Carbon. M. Le Hir. — III. La critique de M. Le Hir. — IV. La critique de M. Renan et ce qui la distingue de la critique de son maître. — Jugement de M. Le Hir sur M. Renan. — V. La théologie et le miracle. — VI. La Bible et son interprétation. — VII. Encéphalite de M. Renan. — Dispositions avec lesquelles il reçoit les ordres mineurs..... 115

CHAPITRE V

I. Vacances de M. Renan. — Sa correspondance avec l'auteur. — Première lettre. — II. Observations sur cette lettre. — III. Deuxième lettre. — Courtes réflexions. — IV. Troisième lettre. — Sa théorie sur la certitude; ses idées sur le bonheur. — V. Quatrième lettre. — Dénouement de la crise. — Scepticisme et égoïsme..... 169

CHAPITRE VI

I. La critique de M. Renan. — Cohélet. — II. Scepticisme et mysticisme. — Ses idées sur Dieu, sur la providence et sur la prière. — III. Sa psychologie. — Nature de l'homme et sa destinée future. — IV. Sa théorie morale. — V. Ses quatre vertus. — VI. Conclusion. — M. Renan et son œuvre..... 219

CHAPITRE VII

I. Épilogue. — Préface des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. — Pourquoi et comment il est double et contradictoire en lui-même et dans ses écrits. — On aurait tort de le prendre pour un bien grand réactionnaire; pourquoi? — II. Nouvelle édition

de la théorie de l'univers qu'il porte en soi. — III. Quelques observations sur cette théorie. — IV. M. Renan et M. Eugène Pelletan..... 277

CHAPITRE VIII

I. *Nouvelles études d'histoire religieuse.* — Influence des écrits de M. Renan. — Ses lecteurs et ses adhérents. — II. Ses illusions sur lui-même et sur l'efficacité de ses écrits contre la religion. — Les trois mille adorateurs de Rabbat Tanit. — III. Deux moyens indiqués par M. Renan pour détruire la religion en France. — Premier moyen : dénoncer le Concordat. — IV. Deuxième moyen : l'instruction publique. — Ce que M. Renan met à la place du surnaturel supprimé. — V. M. Renan et M. Richepin. — Vertu et bonheur de M. Renan..... 309

CHAPITRE IX

Post-scriptum. Le Prêtre de Némi. — I. Objet, but et forme de ce dialogue philosophique. — II. Le Dieu du prêtre de Némi. Sa religion. — Ni sacrifice, ni prière. — *Materna, Virginius et Virginia.* — III. Morale du prêtre de Némi. — Haute et basse moralité. — Le devoir. — Son obligation n'est ni certaine, ni pour tous. — Il n'a pas de sanction. — IV. Résultat de la religion et de la morale du prêtre de Némi. — Prétention de M. Renan à être l'apôtre de la vraie morale et l'apologiste de la vraie religion. — V. Conclusion. — M. Renan et ses écrits. 349

FIN

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.